

CORNEILLE  
THÉÂTRE CHOISI



ÉDITION  
LUTETIA



ÉDITION  
LUTETIA  
NELSON



ÉDITION  
LUTETIA  
NELSON





# CORNEILLE

THÉÂTRE CHOISI  
EN DEUX VOLUMES



ÉDITION  
LUTETIA

INTRODUCTION PAR  
ÉMILE FAGUET  
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

TOME DEUXIÈME

Paris  
Nelson, Éditeurs  
189, rue Saint-Jacques  
Londres, Édimbourg et New-York

ÉDITION LUTETIA

---

Publiée sous la direction de

ÉMILE FAGUET

de l'Académie française



## TABLE

	Pages
POLYEUCTE, MARTYR, tragédie chrétienne en cinq actes . . . . .	7
POMPÉE, tragédie en cinq actes . . . . .	103
LE MENTEUR, comédie en cinq actes . . . . .	187
RODOGUNE, tragédie en cinq actes . . . . .	295
DON SANCHE D'ARAGON, comédie héroïque en cinq actes . . . . .	385
NICOMÈDE, tragédie en cinq actes . . . . .	475





# POLYEUCTE

MARTYR

TRAGÉDIE CHRÉTIENNE EN CINQ ACTES

1640



## A LA REINE RÉGENTE

MADAME,

QUELQUE connaissance que j'aie de ma faiblesse, quelque profond respect qu'imprime Votre Majesté dans les âmes de ceux qui l'approchent, j'avoue que je me jette à ses pieds, sans timidité, sans défiance, et que je me tiens assuré de lui plaire, parce que je suis assuré de lui parler de ce qu'elle aime le mieux. Ce n'est qu'une pièce de théâtre que je lui présente, mais qui l'entretiendra de Dieu : la dignité de la matière est si haute que l'impuissance de l'artisan ne la peut ravaler ; et votre âme royale se plaît trop à cette sorte d'entretien pour s'offenser des défauts d'un ouvrage où elle rencontrera les délices de son cœur. C'est par là, MADAME, que j'espère obtenir de Votre Majesté le pardon du long temps que j'ai attendu à lui rendre cette sorte d'hommage. Toutes les fois que j'ai mis sur notre scène des vertus morales ou politiques, j'en ai toujours cru les tableaux trop peu dignes de paraître devant elle, quand j'ai considéré qu'avec quelque soin que je les pusse choisir dans l'histoire, et quelques ornements dont l'artifice les pût enrichir, elle en voyait de plus grands exemples dans elle-même. Pour rendre les choses proportionnées, il fallait aller à la plus haute espèce, et n'entreprendre pas de rien offrir de cette nature à une reine très chrétienne, et qui l'est beaucoup plus encore par ses actions que par son titre, à

moins que de lui offrir un portrait des vertus chrétiennes dont l'amour et la gloire de Dieu formassent les plus beaux traits, et qui rendît les plaisirs qu'elle y pourra prendre aussi propres à exercer sa piété qu'à délasser son esprit. C'est à cette extraordinaire et admirable piété, MADAME, que la France est redevable des bénédictions qu'elle voit tomber sur les premières armes de son roi ; les heureux succès qu'elles ont obtenus en sont les rétributions éclatantes et des coups du ciel, qui répand abondamment sur tout le royaume les récompenses et les grâces que Votre Majesté a méritées. Notre perte semblait infaillible après celle de notre grand monarque ; toute l'Europe avait déjà pitié de nous et s'imaginait que nous nous allions précipiter dans un extrême désordre, parce qu'elle nous voyait dans une extrême désolation : cependant la prudence et les soins de Votre Majesté, les bons conseils qu'elle a pris, les grands courages qu'elle a choisis pour les exécuter, ont agi si puissamment dans tous les besoins de l'État que cette première année de sa régence a non seulement égalé les plus glorieuses de l'autre règne, mais a même effacé, par la prise de Thionville, le souvenir du malheur qui, devant ses murs, avait interrompu une si longue suite de victoires. Permettez que je me laisse emporter au ravissement que me donne cette pensée et que je m'écrie dans ce transport :

Que vos soins, grande reine, enfantent de miracles !  
Bruxelles et Madrid en sont tout interdits ;  
Et, si notre Apollon me les avait prédits,  
J'aurais moi-même osé douter de ses oracles.

Sous vos commandements on force tous obstacles ;  
On porte l'épouvante aux cœurs les plus hardis,  
Et par des coups d'essai vos États agrandis  
Des drapeaux ennemis font d'illustres spectacles.



La victoire elle-même, accourant à mon roi  
Et mettant à ses pieds Thionville et Rocroi,  
Fait retentir ces vers sur les bords de la Seine :

France, attends tout d'un règne ouvert en triomphant,  
Puisque tu vois déjà les ordres de ta reine  
Faire un foudre en tes mains des armes d'un enfant.

Il ne faut point douter que des commencements si merveilleux ne soient soutenus par des progrès encore plus étonnants. Dieu ne laisse point ses ouvrages imparfaits : il les achèvera, MADAME, et rendra non seulement la régence de Votre Majesté, mais encore toute sa vie, un enchaînement continu de prospérités. Ce sont les vœux de toute la France, et ce sont ceux que fait avec plus de zèle,

MADAME,

de Votre Majesté,

le très humble, très obéissant et très fidèle serviteur  
et sujet,

CORNEILLE.

## PERSONNAGES

FÉLIX, sénateur romain, gouverneur d'Arménie.

POLYEUCTE, seigneur arménien, gendre de Félix.

SÉVÈRE, chevalier romain, favori de l'empereur Décie.

NÉARQUE, seigneur arménien, ami de Polyeucte.

PAULINE, fille de Félix, et femme de Polyeucte.

STRATONICE, confidente de Pauline.

ALBIN, confident de Félix.

FABIAN, domestique de Sévère.

CLÉON, domestique de Félix.

TROIS GARDES.

---

La scène est à Mélitène, capitale d'Arménie, dans le palais de Félix.

## ACTE PREMIER

---

### SCÈNE PREMIÈRE

POLYEUCTE, NÉARQUE.

NÉARQUE.

Quoi ? vous vous arrêtez aux songes d'une femme !  
De si faibles sujets troublent cette grande âme !  
Et ce cœur tant de fois dans la guerre éprouvé  
S'alarme d'un péril qu'une femme a rêvé ?

POLYEUCTE.

Je sais ce qu'est un songe, et le peu de croyance  
Qu'un homme doit donner à son extravagance,  
Qui d'un amas confus des vapeurs de la nuit  
Forme de vains objets que le réveil détruit ;  
Mais vous ne savez pas ce que c'est qu'une femme :  
Vous ignorez quels droits elle a sur toute l'âme  
Quand, après un long temps qu'elle a su nous charmer,  
Les flambeaux de l'hymen viennent de s'allumer.  
Pauline, sans raison dans la douleur plongée,  
Craint et croit déjà voir ma mort qu'elle a songée ;  
Elle oppose ses pleurs au dessein que je fais,  
Et tâche à m'empêcher de sortir du palais.  
Je méprise sa crainte, et je cède à ses larmes ;  
Elle me fait pitié sans me donner d'alarmes ;

Et mon cœur, attendri sans être intimidé,  
N'ose déplaire aux yeux dont il est possédé.  
L'occasion, Néarque, est-elle si pressante  
Qu'il faille être insensible aux soupirs d'une amante ?  
Par un peu de remise épargnons son ennui,  
Pour faire en plein repos ce qu'il trouble aujourd'hui.

## NÉARQUE.

Avez-vous cependant une pleine assurance  
D'avoir assez de vie ou de persévérance ?  
Et Dieu, qui tient votre âme et vos jours dans sa main,  
Promet-il à vos vœux de le pouvoir demain ?  
Il est toujours tout juste et tout bon ; mais sa grâce  
Ne descend pas toujours avec même efficace ;  
Après certains moments que perdent nos longueurs,  
Elle quitte ces traits qui pénètrent les cœurs ;  
Le nôtre s'endurcit, la repousse, l'égare :  
Le bras qui la versait en devient plus avare,  
Et cette sainte ardeur qui doit porter au bien  
Tombe plus rarement, ou n'opère plus rien.  
Celle qui vous pressait de courir au baptême,  
Languissante déjà, cesse d'être la même,  
Et pour quelques soupirs qu'on vous a fait ouïr,  
Sa flamme se dissipe, et va s'évanouir.

## POLYEUCTE.

Vous me connaissez mal : la même ardeur me brûle,  
Et le désir s'accroît quand l'effet se recule.  
Ces pleurs, que je regarde avec un œil d'époux,  
Me laissent dans le cœur aussi chrétien que vous ;  
Mais pour en recevoir le sacré caractère,  
Qui lave nos forfaits dans une eau salubre,  
Et qui, purgeant notre âme et dessillant nos yeux,  
Nous rend le premier droit que nous avons aux cieux,



Bien que je le préfère aux grandeurs d'un empire,  
Comme le bien suprême, et le seul où j'aspire,  
Je crois, pour satisfaire un juste et saint amour,  
Pouvoir un peu remettre, et différer d'un jour.

NÉARQUE.

Ainsi du genre humain l'ennemi vous abuse :  
Ce qu'il ne peut de force, il l'entreprend de ruse.  
Jaloux des bons desseins qu'il tâche d'ébranler,  
Quand il ne les peut rompre, il pousse à reculer ;  
D'obstacle sur obstacle il va troubler le vôtre,  
Aujourd'hui par des pleurs, chaque jour par quelque autre,  
Et ce songe rempli de noires visions  
N'est que le coup d'essai de ses illusions :  
Il met tout en usage, et prière, et menace ;  
Il attaque toujours, et jamais ne se lasse ;  
Il croit pouvoir enfin ce qu'encore il n'a pu,  
Et que ce qu'on diffère est à demi rompu.  
Rompez ses premiers coups ; laissez pleurer Pauline :  
Dieu ne veut point d'un cœur où le monde domine,  
Qui regarde en arrière, et, douteux en son choix,  
Lorsque sa voix l'appelle, écoute une autre voix.

POLYEUCTE.

Pour se donner à lui faut-il n'aimer personne ?

NÉARQUE.

Nous pouvons tout aimer, il le souffre, il l'ordonne ;  
Mais, à vous dire tout, ce seigneur des seigneurs  
Veut le premier amour et les premiers honneurs.  
Comme rien n'est égal à sa grandeur suprême,  
Il faut ne rien aimer qu'après lui, qu'en lui-même,  
Négliger, pour lui plaire, et femme, et biens, et rang,  
Exposer pour sa gloire et verser tout son sang.

Mais que vous êtes loin de cette ardeur parfaite  
Qui vous est nécessaire, et que je vous souhaite !  
Je ne puis vous parler que les larmes aux yeux.  
Polyeucte, aujourd'hui qu'on nous hait en tous lieux,  
Qu'on croit servir l'État quand on nous persécute,  
Qu'aux plus âpres tourments un chrétien est en butte,  
Comment en pourrez-vous surmonter les douleurs  
Si vous ne pouvez pas résister à des pleurs ?

POLYEUCTE.

Vous ne m'étonnez point : la pitié qui me blesse  
Sied bien aux plus grands cœurs, et n'a point de faiblesse.  
Sur mes pareils, Néarque, un bel œil est bien fort :  
Tel craint de le fâcher qui ne craint pas la mort,  
Et, s'il faut affronter les plus cruels supplices,  
Y trouver des appas, en faire mes délices,  
Votre Dieu, que je n'ose encor nommer le mien,  
M'en donnera la force en me faisant chrétien.

NÉARQUE.

Hâtez-vous donc de l'être.

POLYEUCTE.

Oui, j'y cours, cher Néarque ;  
Je brûle d'en porter la glorieuse marque.  
Mais Pauline s'afflige, et ne peut consentir,  
Tant ce songe la trouble, à me laisser sortir.

NÉARQUE.

Votre retour pour elle en aura plus de charmes ;  
Dans une heure au plus tard vous essuierez ses larmes,  
Et l'heur de vous revoir lui semblera plus doux,  
Plus elle aura pleuré pour un si cher époux.  
Allons, on nous attend.

POLYEUCTE.

Apaisez donc sa crainte  
Et calmez la douleur dont son âme est atteinte.  
Elle revient.

NÉARQUE.

Fuyez.

POLYEUCTE.

Je ne puis.

NÉARQUE.

Il le faut ;  
Fuyez un ennemi qui sait votre défaut,  
Qui le trouve aisément, qui blesse par la vue,  
Et dont le coup mortel vous plaît quand il vous tue.

## SCÈNE II

POLYEUCTE, NÉARQUE, PAULINE,  
STRATONICE.

POLYEUCTE.

Fuyons, puisqu'il le faut. — Adieu, Pauline, adieu.  
Dans une heure au plus tard je reviens en ce lieu.

PAULINE.

Quel sujet si pressant à sortir vous convie ?  
Y va-t-il de l'honneur ? y va-t-il de la vie ?

POLYEUCTE.

Il y va de bien plus.

PAULINE.

Quel est donc ce secret ?

POLYEUCTE.

Vous le saurez un jour : je vous quitte à regret ;  
Mais enfin il le faut.

PAULINE.

Vous m'aimez ?

POLYEUCTE.

Je vous aime,  
Le ciel m'en soit témoin, cent fois plus que moi-même ;  
Mais...

PAULINE.

Mais mon déplaisir ne vous peut émouvoir !  
Vous avez des secrets que je ne puis savoir !  
Quelle preuve d'amour ! Au nom de l'hyménée,  
Donnez à mes soupirs cette seule journée.

POLYEUCTE.

Un songe vous fait peur !

PAULINE.

Ses présages sont vains,  
Je le sais ; mais enfin je vous aime, et je crains.

POLYEUCTE.

Ne craignez rien de mal pour une heure d'absence.  
Adieu : vos pleurs sur moi prennent trop de puissance ;  
Je sens déjà mon cœur prêt à se révolter,  
Et ce n'est qu'en fuyant que j'y puis résister.



SCÈNE III.

PAULINE, STRATONICE.

PAULINE.

Va, néglige mes pleurs, cours et te précipite  
 Au devant de la mort que les dieux m'ont prédite ;  
 Suis cet agent fatal de tes mauvais destins,  
 Qui peut-être te livre aux mains des assassins.  
 — Tu vois, ma Stratonice, en quel siècle nous sommes :  
 Voilà notre pouvoir sur les esprits des hommes ;  
 Voilà ce qui nous reste, et l'ordinaire effet  
 De l'amour qu'on nous offre, et des vœux qu'on nous fait.  
 Tant qu'ils ne sont qu'amants nous sommes souveraines,  
 Et jusqu'à la conquête ils nous traitent de reines ;  
 Mais après l'hyménée ils sont rois à leur tour.

STRATONICE.

Polyeucte pour vous ne manque point d'amour ;  
 S'il ne vous traite ici d'entière confiance,  
 S'il part malgré vos pleurs, c'est un trait de prudence ;  
 Sans vous en affliger, présumez avec moi  
 Qu'il est plus à propos qu'il vous cèle pourquoi ;  
 Assurez-vous sur lui qu'il en a juste cause.  
 Il est bon qu'un mari nous cache quelque chose,  
 Qu'il soit quelquefois libre, et ne s'abaisse pas  
 A nous rendre toujours compte de tous ses pas.  
 On n'a tous deux qu'un cœur qui sent mêmes traverses ;  
 Mais ce cœur a pourtant ses fonctions diverses,  
 Et la loi de l'hymen qui vous tient assemblés  
 N'ordonne pas qu'il tremble alors que vous tremblez.  
 Ce qui fait vos frayeurs ne peut le mettre en peine :  
 Il est Arménien, et vous êtes Romaine,

Et vous pouvez savoir que nos deux nations  
N'ont pas sur ce sujet mêmes impressions.  
Un songe en notre esprit passe pour ridicule,  
Il ne nous laisse espoir, ni crainte, ni scrupule ;  
Mais il passe dans Rome avec autorité  
Pour fidèle miroir de la fatalité.

PAULINE.

Quelque peu de crédit que chez vous il obtienne,  
Je crois que ta frayeur égalerait la mienne  
Si de telles horreurs t'avaient frappé l'esprit,  
Si je t'en avais fait seulement le récit.

STRATONICE.

A raconter ses maux souvent on les soulage.

PAULINE.

Écoute ; mais il faut te dire davantage,  
Et que, pour mieux comprendre un si triste discours,  
Tu saches ma faiblesse et mes autres amours :  
Une femme d'honneur peut avouer sans honte  
Ces surprises des sens que la raison surmonte ;  
Ce n'est qu'en ces assauts qu'éclate la vertu,  
Et l'on doute d'un cœur qui n'a point combattu.  
Dans Rome, où je naquis, ce malheureux visage  
D'un chevalier romain captiva le courage ;  
Il s'appelait Sévère : excuse les soupirs  
Qu'arrache encor un nom trop cher à mes désirs.

STRATONICE.

Est-ce lui qui naguère, aux dépens de sa vie,  
Sauva des ennemis votre empereur Décie,  
Qui leur tira mourant la victoire des mains,  
Et fit tourner le sort des Perses aux Romains ?

Lui, qu'entre tant de morts immolés à son maître,  
On ne put rencontrer, ou du moins reconnaître ;  
A qui Décie enfin, pour des exploits si beaux,  
Fit si pompeusement dresser de vains tombeaux ?

PAULINE.

Hélas ! c'était lui-même, et jamais notre Rome  
N'a produit plus grand cœur, ni vu plus honnête homme.  
Puisque tu le connais je ne t'en dirai rien.  
Je l'aimai, Stratonice : il le méritait bien.  
Mais que sert le mérite où manque la fortune ?  
L'un était grand en lui, l'autre faible et commune ;  
Trop invincible obstacle, et dont trop rarement  
Triomphe auprès d'un père un vertueux amant !

STRATONICE.

La digne occasion d'une rare constance !

PAULINE.

Dis plutôt d'une indigne et folle résistance.  
Quelque fruit qu'une fille en puisse recueillir,  
Ce n'est une vertu que pour qui veut faillir.  
Parmi ce grand amour que j'avais pour Sévère,  
J'attendais un époux de la main de mon père,  
Toujours prête à le prendre ; et jamais ma raison  
N'avoua de mes yeux l'aimable trahison :  
Il possédait mon cœur, mes désirs, ma pensée ;  
Je ne lui cachais point combien j'étais blessée ;  
Nous soupirions ensemble et pleurions nos malheurs ;  
Mais au lieu d'espérance il n'avait que des pleurs ;  
Et malgré des soupirs si doux, si favorables,  
Mon père et mon devoir étaient inexorables.  
Enfin je quittai Rome et ce parfait amant  
Pour suivre ici mon père en son gouvernement ;

Et lui, désespéré, s'en alla dans l'armée  
Chercher d'un beau trépas l'illustre renommée.  
Le reste, tu le sais. Mon abord en ces lieux  
Me fit voir Polyeucte, et je plus à ses yeux ;  
Et comme il est ici le chef de la noblesse,  
Mon père fut ravi qu'il me prît pour maîtresse,  
Et par son alliance il se crut assuré  
D'être plus redoutable et plus considéré :  
Il approuva sa flamme, et conclut l'hyménée ;  
Et moi, comme à son lit je me vis destinée,  
Je donnai par devoir à son affection  
Tout ce que l'autre avait par inclination.  
Si tu peux en douter, juge-le par la crainte  
Dont en ce triste jour tu me vois l'âme atteinte.

## STRATONICE.

Elle fait assez voir à quel point vous l'aimez.  
Mais quel songe, après tout, tient vos sens alarmés ?

## PAULINE.

Je l'ai vu cette nuit, ce malheureux Sévère,  
La vengeance à la main, l'œil ardent de colère :  
Il n'était point couvert de ces tristes lambeaux  
Qu'une ombre désolée emporte des tombeaux ;  
Il n'était point percé de ces coups pleins de gloire  
Qui, retranchant sa vie, assurent sa mémoire ;  
Il semblait triomphant, et tel que sur son char  
Victorieux dans Rome entre notre César.  
Après un peu d'effroi que m'a donné sa vue :  
« Porte à qui tu voudras la faveur qui m'est due,  
Ingrate, m'a-t-il dit ; et, ce jour expiré,  
Pleure à loisir l'époux que tu m'as préféré. »  
A ces mots j'ai frémi, mon âme s'est troublée.  
Ensuite des chrétiens une impie assemblée,

Pour avancer l'effet de ce discours fatal,  
A jeté Polyeucte aux pieds de son rival.  
Soudain à son secours j'ai réclamé mon père ;  
Hélas ! c'est de tout point ce qui me désespère :  
J'ai vu mon père même, un poignard à la main,  
Entrer, le bras levé, pour lui percer le sein :  
Là, ma douleur trop forte a brouillé ces images ;  
Le sang de Polyeucte a satisfait leurs rages.  
Je ne sais ni comment ni quand ils l'ont tué,  
Mais je sais qu'à sa mort tous ont contribué.  
Voilà quel est mon songe.

STRATONICE.

Il est vrai qu'il est triste,  
Mais il faut que votre âme à ces frayeurs résiste :  
La vision, de soi, peut faire quelque horreur,  
Mais non pas vous donner une juste terreur.  
Pouvez-vous craindre un mort, pouvez-vous craindre un père  
Qui chérit votre époux, que votre époux révère,  
Et dont le juste choix vous a donnée à lui  
Pour s'en faire en ces lieux un ferme et sûr appui ?

PAULINE.

Il m'en a dit autant, et rit de mes alarmes ;  
Mais je crains des chrétiens les complots et les charmes,  
Et que sur mon époux leur troupeau ramassé  
Ne venge tant de sang que mon père a versé.

STRATONICE.

Leur secte est insensée, impie et sacrilège,  
Et dans son sacrifice use de sortilège ;  
Mais sa fureur ne va qu'à briser nos autels :  
Elle n'en veut qu'aux dieux, et non pas aux mortels.  
Quelque sévérité que sur eux on déploie,  
Ils souffrent sans murmure, et meurent avec joie ;

Et depuis qu'on les traite en criminels d'État,  
On ne peut les charger d'aucun assassinat.

PAULINE.

Tais-toi, mon père vient.

## SCÈNE IV

FÉLIX, ALBIN, PAULINE, STRATONICE.

FÉLIX.

Ma fille, que ton songe  
En d'étranges frayeurs ainsi que toi me plonge !  
Que j'en crains les effets, qui semblent s'approcher !

PAULINE.

Quelle subite alarme ainsi vous peut toucher ?

FÉLIX.

Sévère n'est point mort.

PAULINE.

Quel mal nous fait sa vie ?

FÉLIX.

Il est le favori de l'empereur Décie.

PAULINE.

Après l'avoir sauvé des mains des ennemis,  
L'espoir d'un si haut rang lui devenait permis ;  
Le destin, aux grands cœurs si souvent mal propice,  
Se résout quelquefois à leur faire justice.

FÉLIX.

Il vient ici lui-même.

PAULINE.

Il vient ?

FÉLIX.

Tu le vas voir.

PAULINE.

C'en est trop ; mais comment le pouvez-vous savoir ?

FÉLIX.

Albin l'a rencontré dans la proche campagne ;  
Un gros de courtisans en foule l'accompagne,  
Et montre assez quel est son rang et son crédit ;  
Mais, Albin, redis-lui ce que ses gens t'ont dit.

ALBIN.

Vous savez quelle fut cette grande journée  
Que sa perte pour nous rendit si fortunée,  
Où l'empereur captif, par sa main dégagé,  
Rassura son parti déjà découragé,  
Tandis que sa vertu succomba sous le nombre ;  
Vous savez les honneurs qu'on fit faire à son ombre,  
Après qu'entre les morts on ne le put trouver :  
Le roi de Perse aussi l'avait fait enlever.  
Témoin de ses hauts faits et de son grand courage,  
Ce monarque en voulut connaître le visage ;  
On le mit dans sa tente, où, tout percé de coups,  
Tout mort qu'il paraissait, il fit mille jaloux ;  
Là bientôt il montra quelque signe de vie :  
Ce prince généreux en eut l'âme ravie,  
Et sa joie, en dépit de son dernier malheur,  
Du bras qui le causait honora la valeur.



Il en fit prendre soin, la cure en fut secrète ;  
Et comme au bout d'un mois sa santé fut parfaite  
Il offrit dignités, alliance, trésors,  
Et pour gagner Sévère il fit cent vains efforts.  
Après avoir comblé ses refus de louange,  
Il envoie à Décie en proposer l'échange ;  
Et soudain l'empereur, transporté de plaisir,  
Offre au Perse son frère, et cent chefs à choisir.  
Ainsi revint au camp le valeureux Sévère  
De sa haute vertu recevoir le salaire ;  
La faveur de Décie en fut le digne prix.  
De nouveau l'on combat, et nous sommes surpris.  
Ce malheur toutefois sert à croître sa gloire :  
Lui seul rétablit l'ordre et gagne la victoire,  
Mais si belle, et si pleine, et par tant de beaux faits,  
Qu'on nous offre tribut, et nous faisons la paix.  
L'empereur, qui lui montre une amour infinie,  
Après ce grand succès l'envoie en Arménie ;  
Il vient en apporter la nouvelle en ces lieux,  
Et par un sacrifice en rendre hommage aux dieux.

FÉLIX.

O ciel ! en quel état ma fortune est réduite !

ALBIN.

Voilà ce que j'ai su d'un homme de sa suite,  
Et j'ai couru, seigneur, pour vous y disposer.

FÉLIX.

Ah ! sans doute, ma fille, il vient pour t'épouser :  
L'ordre d'un sacrifice est pour lui peu de chose ;  
C'est un prétexte faux dont l'amour est la cause.

PAULINE.

Cela pourrait bien être : il m'aimait chèrement.

FÉLIX.

Que ne permettra-t-il à son ressentiment ?  
Et jusques à quel point ne porte sa vengeance  
Une juste colère avec tant de puissance ?  
Il nous perdra, ma fille.

PAULINE.

Il est trop généreux.

FÉLIX.

Tu veux flatter en vain un père malheureux ;  
Il nous perdra, ma fille. Ah ! regret qui me tue  
De n'avoir pas aimé la vertu toute nue !  
Ah ! Pauline, en effet, tu m'as trop obéi ;  
Ton courage était bon, ton devoir l'a trahi.  
Que ta rébellion m'eût été favorable !  
Qu'elle m'eût garanti d'un état déplorable !  
Si quelque espoir me reste, il n'est plus aujourd'hui  
Qu'en l'absolu pouvoir qu'il te donnait sur lui ;  
Ménage en ma faveur l'amour qui le possède,  
Et d'où provient mon mal fais sortir le remède.

PAULINE.

Moi ! moi ! que je revoie un si puissant vainqueur,  
Et m'expose à des yeux qui me percent le cœur !  
Mon père, je suis femme, et je sais ma faiblesse :  
Je sens déjà mon cœur qui pour lui s'intéresse,  
Et poussera sans doute, en dépit de ma foi,  
Quelque soupir indigne et de vous et de moi.  
Je ne le verrai point.

FÉLIX.

Rassure un peu ton âme.

PAULINE.

Il est toujours aimable, et je suis toujours femme ;  
Dans le pouvoir sur moi que ses regards ont eu,  
Je n'ose m'assurer de toute ma vertu.  
Je ne le verrai point.

FÉLIX.

Il faut le voir, ma fille,  
Ou tu trahis ton père et toute ta famille.

PAULINE.

C'est à moi d'obéir, puisque vous commandez ;  
Mais voyez les périls où vous me hasardez.

FÉLIX.

Ta vertu m'est connue.

PAULINE.

Elle vaincra sans doute ;  
Ce n'est pas le succès que mon âme redoute :  
Je crains ce dur combat et ces troubles puissants  
Que fait déjà chez moi la révolte des sens ;  
Mais puisqu'il faut combattre un ennemi que j'aime,  
Souffrez que je me puisse armer contre moi-même,  
Et qu'un peu de loisir me prépare à le voir.

FÉLIX.

Jusqu'au-devant des murs je vais le recevoir ;  
Rappelle cependant tes forces étonnées  
Et songe qu'en tes mains tu tiens nos destinées.

PAULINE.

Oui, je vais de nouveau dompter mes sentiments,  
Pour servir de victime à vos commandements.

## ACTE DEUXIÈME

---

### SCÈNE PREMIÈRE

SÉVÈRE, FABIAN.

SÉVÈRE.

Cependant que Félix donne ordre au sacrifice,  
Pourrai-je prendre un temps à mes vœux si propice ?  
Pourrai-je voir Pauline, et rendre à ses beaux yeux  
L'hommage souverain que l'on va rendre aux dieux ?  
Je ne t'ai point celé que c'est ce qui m'amène,  
Le reste est un prétexte à soulager ma peine ;  
Je viens sacrifier, mais c'est à ses beautés  
Que je viens immoler toutes mes volontés.

FABIAN.

Vous la verrez, seigneur.

SÉVÈRE.

Ah ! quel comble de joie !  
Cette chère beauté consent que je la voie !  
Mais ai-je sur son âme encor quelque pouvoir ?  
Quelque reste d'amour s'y fait-il encor voir ?  
Quel trouble, quel transport lui cause ma venue ?  
Puis-je tout espérer de cette heureuse vue ?

Car je voudrais mourir plutôt que d'abuser  
Des lettres de faveur que j'ai pour l'épouser :  
Elles sont pour Félix, non pour triompher d'elle ;  
Jamais à ses désirs mon cœur ne fut rebelle ;  
Et si mon mauvais sort avait changé le sien,  
Je me vaincrais moi-même, et ne prétendrais rien.

FABIAN.

Vous la verrez, c'est tout ce que je vous puis dire.

SÉVÈRE.

D'où vient que tu frémis, et que ton cœur soupire ?  
Ne m'aime-t-elle plus ? Éclaircis-moi ce point.

FABIAN.

M'en croirez-vous, seigneur ? ne la revoyez point ;  
Portez en lieu plus haut l'honneur de vos caresses :  
Vous trouverez à Rome assez d'autres maîtresses ;  
Et dans ce haut degré de puissance et d'honneur,  
Les plus grands y tiendront votre amour à bonheur.

SÉVÈRE.

Qu'à des pensers si bas mon âme se ravale !  
Que je tienne Pauline à mon sort inégale !  
Elle en a mieux usé, je la dois imiter ;  
Je n'aime mon bonheur que pour la mériter.  
Voyons-la, Fabian ; ton discours m'importune.  
Allons mettre à ses pieds cette haute fortune :  
Je l'ai dans les combats trouvée heureusement,  
En cherchant une mort digne de son amant ;  
Ainsi ce rang est sien, cette faveur est sienne,  
Et je n'ai rien enfin que d'elle je ne tienne.

FABIAN.

Non ; mais, encore un coup, ne la revoyez point.

SÉVÈRE.

Ah ! c'en est trop ; enfin éclairez-moi ce point :  
As-tu vu des froideurs quand tu l'en as priée ?

FABIAN.

Je tremble à vous le dire ; elle est...

SÉVÈRE.

Quoi ?

FABIAN.

Mariée.

SÉVÈRE.

Soutiens-moi, Fabian ; ce coup de foudre est grand,  
Et frappe d'autant plus que plus il me surprend.

FABIAN.

Seigneur, qu'est devenu ce généreux courage ?

SÉVÈRE.

La constance est ici d'un difficile usage :  
De pareils déplaisirs accablent un grand cœur,  
La vertu la plus mâle en perd toute vigueur,  
Et quand d'un feu si beau les âmes sont éprises,  
La mort les trouble moins que de telles surprises.  
Je ne suis plus à moi quand j'entends ce discours.  
Pauline est mariée !

FABIAN.

Oui, depuis quinze jours ;  
Polyeucte, un seigneur des premiers d'Arménie,  
Goûte de son hymen la douceur infinie.

SÉVÈRE.

Je ne la puis du moins blâmer d'un mauvais choix :  
Polyeucte a du nom, et sort du sang des rois.  
Faibles soulagements d'un malheur sans remède !  
Pauline, je verrai qu'un autre vous possède !  
— O ciel ! qui malgré moi me renvoyez au jour,  
O sort, qui redonnez l'espoir à mon amour,  
Reprenez la faveur que vous m'avez prêtée,  
Et rendez-moi la mort que vous m'avez ôtée !  
— Voyons-la toutefois, et dans ce triste lieu  
Achevons de mourir en lui disant adieu ;  
Que mon cœur, chez les morts emportant son image,  
De son dernier soupir puisse lui faire hommage.

FABIAN.

Seigneur, considérez...

SÉVÈRE.

Tout est considéré.  
Quel désordre peut craindre un cœur désespéré ?  
N'y consent-elle pas ?

FABIAN.

Oui, seigneur, mais...

SÉVÈRE.

N'importe.

FABIAN.

Cette vive douleur en deviendra plus forte.

SÉVÈRE.

Et ce n'est pas un mal que je veuille guérir ;  
Je ne veux que la voir, soupirer, et mourir.



FABIAN.

Vous vous échapperez sans doute en sa présence :  
Un amant qui perd tout n'a plus de complaisance ;  
Dans un tel entretien il suit sa passion,  
Et ne pousse qu'injure et qu'imprécation.

SÉVÈRE.

Juge autrement de moi : mon respect dure encore ;  
Tout violent qu'il est, mon désespoir l'adore.  
Quels reproches aussi peuvent m'être permis ?  
De quoi puis-je accuser qui ne m'a rien promis ?  
Elle n'est point parjure, elle n'est point légère ;  
Son devoir m'a trahi, mon malheur, et son père.  
Mais son devoir fut juste, et son père eut raison :  
J'impute à mon malheur toute la trahison ;  
Un peu moins de fortune, et plus tôt arrivée,  
Eût gagné l'un par l'autre, et me l'eût conservée ;  
Trop heureux, mais trop tard, je n'ai pu l'acquérir :  
Laisse-la-moi donc voir, soupirer, et mourir.

FABIAN.

Oui, je vais l'assurer qu'en ce malheur extrême  
Vous êtes assez fort pour vous vaincre vous-même.  
Elle a craint comme moi ces premiers mouvements  
Qu'une perte imprévue arrache aux vrais amants,  
Et dont la violence excite assez de trouble  
Sans que l'objet présent l'irrite et le redouble.

SÉVÈRE.

Fabian, je la vois.

FABIAN.

Seigneur, souvenez-vous...

SÉVÈRE.

Hélas ! elle aime un autre, un autre est son époux !

## SCÈNE II

SÉVÈRE, PAULINE, STRATONICE, FABIAN.

PAULINE.

Oui, je l'aime, seigneur, et n'en fais point d'excuse ;  
Que tout autre que moi vous flatte et vous abuse,  
Pauline a l'âme noble, et parle à cœur ouvert :  
Le bruit de votre mort n'est point ce qui vous perd ;  
Si le ciel en mon choix eût mis mon hyménée,  
A vos seules vertus je me serais donnée,  
Et toute la rigueur de votre premier sort  
Contre votre mérite eût fait un vain effort.  
Je découvrais en vous d'assez illustres marques  
Pour vous préférer même aux plus heureux monarques ;  
Mais puisque mon devoir m'imposait d'autres lois,  
De quelque amant pour moi que mon père eût fait choix,  
Quand à ce grand pouvoir que la valeur vous donne  
Vous auriez ajouté l'éclat d'une couronne,  
Quand je vous aurais vu, quand je l'aurais haï,  
J'en aurais soupiré, mais j'aurais obéi,  
Et sur mes passions ma raison souveraine  
Eût blâmé mes soupirs et dissipé ma haine.

SÉVÈRE.

Que vous êtes heureuse ! Et qu'un peu de soupirs  
Fait un aisé remède à tous vos déplaisirs !  
Ainsi de vos désirs toujours reine absolue,  
Les plus grands changements vous trouvent résolue ;

De la plus forte ardeur vous portez vos esprits  
 Jusqu'à l'indifférence, et peut-être au mépris ;  
 Et votre fermeté fait succéder sans peine  
 La faveur au dédain, et l'amour à la haine.  
 Qu'un peu de votre humeur ou de votre vertu  
 Soulagerait les maux de ce cœur abattu !  
 Un soupir, une larme à regret épandue  
 M'aurait déjà guéri de vous avoir perdue ;  
 Ma raison pourrait tout sur l'amour affaibli,  
 Et de l'indifférence irait jusqu'à l'oubli,  
 Et mon feu désormais se réglant sur le vôtre,  
 Je me tiendrais heureux entre les bras d'une autre.  
 O trop aimable objet, qui m'avez trop charmé,  
 Est-ce là comme on aime, et m'avez-vous aimé ?

PAULINE.

Je vous l'ai trop fait voir, seigneur ; et, si mon âme  
 Pourrait bien étouffer les restes de sa flamme,  
 Dieux ! que j'évitais de vigoureux tourments !  
 Ma raison, il est vrai, dompte mes sentiments ;  
 Mais, quelque autorité que sur eux elle ait prise,  
 Elle n'y règne pas, elle les tyrannise ;  
 Et quoique le dehors soit sans émotion,  
 Le dedans n'est que trouble et que sédition :  
 Un je ne sais quel charme encor vers vous m'emporte ;  
 Votre mérite est grand, si ma raison est forte :  
 Je le vois encor tel qu'il alluma mes feux,  
 D'autant plus puissamment solliciter mes vœux  
 Qu'il est environné de puissance et de gloire,  
 Qu'en tous lieux après vous il traîne la victoire.  
 Que j'en sais mieux le prix, et qu'il n'a point déçu  
 Le généreux espoir que j'en avais conçu.  
 Mais ce même devoir qui le vainquit dans Rome,  
 Et qui me range ici dessous les lois d'un homme,

Repousse encor si bien l'effort de tant d'appas  
Qu'il déchire mon âme et ne l'ébranle pas.  
C'est cette vertu même, à nos désirs cruelle,  
Que vous louiez alors en blasphémant contre elle :  
Plaiguez-vous-en encor, mais louez sa rigueur,  
Qui triomphe à la fois de vous et de mon cœur,  
Et voyez qu'un devoir moins ferme et moins sincère  
N'aurait pas mérité l'amour du grand Sévère.

## SÉVÈRE.

Ah ! madame, excusez une aveugle douleur,  
Qui ne connaît plus rien que l'excès du malheur :  
Je nommais inconstance, et prenais pour un crime,  
De ce juste devoir l'effort le plus sublime.  
De grâce, montrez moins à mes sens désolés  
La grandeur de ma perte et ce que vous valez ;  
Et, cachant par pitié cette vertu si rare  
Qui redouble mes feux lorsqu'elle nous sépare,  
Faites voir des défauts qui puissent à leur tour  
Affaiblir ma douleur avecque mon amour.

## PAULINE.

Hélas ! cette vertu, quoique enfin invincible,  
Ne laisse que trop voir une âme trop sensible.  
Ces pleurs en sont témoins, et ces lâches soupirs  
Qu'arrachent de nos feux les cruels souvenirs :  
Trop rigoureux effets d'une aimable présence  
Contre qui mon devoir a trop peu de défense !  
Mais si vous estimez ce vertueux devoir,  
Conservez-m'en la gloire, et cessez de me voir.  
Épargnez-moi des pleurs qui coulent à ma honte ;  
Épargnez-moi des feux qu'à regret je surmonte ;  
Enfin épargnez-moi ces tristes entretiens,  
Qui ne font qu'irriter vos tourments et les miens.

SÉVÈRE.

Que je me prive ainsi du seul bien qui me reste !

PAULINE.

Sauvez-vous d'une vue à tous les deux funeste.

SÉVÈRE.

Quel prix de mon amour ! Quel fruit de mes travaux !

PAULINE.

C'est le remède seul qui peut guérir nos maux.

SÉVÈRE.

Je veux mourir des miens : aimez-en la mémoire.

PAULINE.

Je veux guérir des miens : ils souilleraient ma gloire.

SÉVÈRE.

Ah ! puisque votre gloire en prononce l'arrêt,  
Il faut que ma douleur cède à son intérêt.  
Est-il rien que sur moi cette gloire n'obtienne ?  
Elle me rend les soins que je dois à la mienne.  
Adieu : je vais chercher au milieu des combats  
Cette immortalité que donne un beau trépas,  
Et remplir dignement, par une mort pompeuse,  
De mes premiers exploits l'attente avantageuse,  
Si toutefois, après ce coup mortel du sort,  
J'ai de la vie assez pour chercher une mort.

PAULINE.

Et moi, dont votre vue augmente le supplice,  
Je l'éviterai même en votre sacrifice ;

Et, seule dans ma chambre enfermant mes regrets,  
Je vais pour vous aux dieux faire des vœux secrets.

SÉVÈRE.

Puisse le juste ciel, content de ma ruine,  
Comblér d'heur et de jours Polyeucte et Pauline !

PAULINE.

Puisse trouver Sévère, après tant de malheur,  
Une félicité digne de sa valeur !

SÉVÈRE.

Il la trouvait en vous.

PAULINE.

Je dépendais d'un père.

SÉVÈRE.

O devoir qui me perd et qui me désespère !  
Adieu, trop vertueux objet, et trop charmant.

PAULINE.

Adieu, trop malheureux et trop parfait amant.

### SCÈNE III

PAULINE, STRATONICE.

STRATONICE.

Je vous ai plaints tous deux, j'en verse encor des larmes  
Mais du moins votre esprit est hors de ses alarmes :

Vous voyez clairement que votre songe est vain ;  
Sévère ne vient pas la vengeance à la main.

PAULINE.

Laisse-moi respirer du moins, si tu m'as plainte :  
Au fort de ma douleur tu rappelles ma crainte ;  
Souffre un peu de relâche à mes esprits troublés,  
Et ne m'accable point par des maux redoublés.

STRATONICE.

Quoi ! vous craignez encor ?

PAULINE.

Je tremble, Stratonice ;  
Et bien que je m'effraye avec peu de justice,  
Cette injuste frayeur sans cesse reproduit  
L'image des malheurs que j'ai vus cette nuit.

STRATONICE.

Sévère est généreux.

PAULINE.

Malgré sa retenue,  
Polyeucte sanglant frappe toujours ma vue.

STRATONICE.

Vous voyez ce rival faire des vœux pour lui.

PAULINE.

Je crois même au besoin qu'il serait son appui ;  
Mais, soit cette croyance ou fausse ou véritable,  
Son séjour en ce lieu m'est toujours redoutable :  
A quoi que sa vertu puisse le disposer,  
Il est puissant, il m'aime, et vient pour m'épouser.



## SCÈNE IV

POLYEUCTE, NÉARQUE, PAULINE,  
STRATONICE.

POLYEUCTE.

C'est trop verser de pleurs : il est temps qu'ils tarissent,  
Que votre douleur cesse, et vos craintes finissent ;  
Malgré les faux avis par vos dieux envoyés,  
Je suis vivant, madame, et vous me revoyez.

PAULINE.

Le jour est encor long, et, ce qui plus m'effraie,  
La moitié de l'avis se trouve déjà vraie :  
J'ai cru Sévère mort, et je le vois ici.

POLYEUCTE.

Je le sais ; mais enfin j'en prends peu de souci.  
Je suis dans Mélitène, et, quel que soit Sévère,  
Votre père y commande et l'on m'y considère ;  
Et je ne pense pas qu'on puisse avec raison  
D'un cœur tel que le sien craindre une trahison.  
On m'avait assuré qu'il vous faisait visite,  
Et je venais lui rendre un honneur qu'il mérite.

PAULINE.

Il vient de me quitter assez triste et confus ;  
Mais j'ai gagné sur lui qu'il ne me verra plus.

POLYEUCTE.

Quoi ! vous me soupçonnez déjà de quelque ombrage ?

PAULINE.

Je ferais à tous trois un trop sensible outrage.  
J'assure mon repos, que troublent ses regards.  
La vertu la plus ferme évite les hasards :  
Qui s'expose au péril veut bien trouver sa perte ;  
Et pour vous en parler avec une âme ouverte,  
Depuis qu'un vrai mérite a pu nous enflammer,  
Sa présence toujours a droit de nous charmer.  
Outre qu'on doit rougir de s'en laisser surprendre,  
On souffre à résister, on souffre à s'en défendre ;  
Et bien que la vertu triomphe de ces feux,  
La victoire est pénible, et le combat honteux.

POLYEUCTE.

O vertu trop parfaite, et devoir trop sincère,  
Que vous devez coûter de regrets à Sévère !  
Qu'aux dépens d'un beau feu vous me rendez heureux,  
Et que vous êtes doux à mon cœur amoureux !  
Plus je vois mes défauts et plus je vous contemple,  
Plus j'admire...

## SCÈNE V

POLYEUCTE, PAULINE, NÉARQUE,  
STRATONICE, CLÉON.

CLÉON.

Seigneur, Félix vous mande au temple :  
La victime est choisie, et le peuple à genoux,  
Et pour sacrifier on n'attend plus que vous.

POLYEUCTE.

Va, nous allons te suivre. — Y venez-vous, madame ?

PAULINE.

Sévère craint ma vue, elle irrite sa flamme :  
Je lui tiendrai parole, et ne veux plus le voir.  
Adieu : vous l'y verrez ; pensez à son pouvoir,  
Et ressouvenez-vous que sa faveur est grande.

POLYEUCTE.

Allez, tout son crédit n'a rien que j'appréhende ;  
Et comme je connais sa générosité,  
Nous ne nous combattons que de civilité.

## SCÈNE VI

POLYEUCTE, NÉARQUE.

NÉARQUE.

Où pensez-vous aller ?

POLYEUCTE.

Au temple, où l'on m'appelle.

NÉARQUE.

Quoi ! vous mêler aux vœux d'une troupe infidèle ?  
Oubliez-vous déjà que vous êtes chrétien ?

POLYEUCTE.

Vous par qui je le suis, vous en souvient-il bien ?

NÉARQUE.

J'abhorre les faux dieux.

POLYEUCTE.

Et moi, je les déteste.

NÉARQUE.

Je tiens leur culte impie.

POLYEUCTE.

Et je le tiens funeste.

NÉARQUE.

Fuyez donc leurs autels.

POLYEUCTE.

Je les veux renverser,  
Et mourir dans leur temple, ou les y terrasser.  
Allons, mon cher Néarque, allons aux yeux des hommes  
Braver l'idolâtrie, et montrer qui nous sommes :  
C'est l'attente du ciel, il nous la faut remplir ;  
Je viens de le promettre, et je vais l'accomplir.  
Je rends grâces au Dieu que tu m'as fait connaître  
De cette occasion qu'il a sitôt fait naître,  
Où déjà sa bonté, prête à me couronner,  
Daigne éprouver la foi qu'il vient de me donner.

NÉARQUE.

Ce zèle est trop ardent, souffrez qu'il se modère.

POLYEUCTE.

On n'en peut avoir trop pour le Dieu qu'on révère.

NÉARQUE.

Vous trouverez la mort.

POLYEUCTE.

Je la cherche pour lui.

NÉARQUE.

Et si ce cœur s'ébranle ?

POLYEUCTE.

Il sera mon appui.

NÉARQUE.

Il ne commande point que l'on s'y précipite.

POLYEUCTE.

Plus elle est volontaire, et plus elle mérite.

NÉARQUE.

Il suffit, sans chercher, d'attendre et de souffrir.

POLYEUCTE.

On souffre avec regret quand on n'ose s'offrir.

NÉARQUE.

Mais dans ce temple enfin la mort est assurée.

POLYEUCTE.

Mais dans le ciel déjà la palme est préparée.

NÉARQUE.

Par une sainte vie il faut la mériter.

POLYEUCTE.

Mes crimes, en vivant, me la pourraient ôter.

Pourquoi mettre au hasard ce que la mort assure ?  
 Quand elle ouvre le ciel, peut-elle sembler dure ?  
 Je suis chrétien, Néarque, et le suis tout à fait ;  
 La foi que j'ai reçue aspire à son effet.  
 Qui fuit croit lâchement, et n'a qu'une foi morte.

NÉARQUE.

Ménagez votre vie, à Dieu même elle importe :  
 Vivez pour protéger les chrétiens en ces lieux.

POLYEUCTE.

L'exemple de ma mort les fortifiera mieux.

NÉARQUE.

Vous voulez donc mourir ?

POLYEUCTE.

Vous aimez donc à vivre ?

NÉARQUE.

Je ne puis déguiser que j'ai peine à vous suivre :  
 Sous l'horreur des tourments je crains de succomber.

POLYEUCTE.

Qui marche assurément n'a point peur de tomber :  
 Dieu fait part, au besoin, de sa force infinie.  
 Qui craint de le nier dans son âme le nie :  
 Il croit le pouvoir faire, et doute de sa foi.

NÉARQUE.

Qui n'appréhende rien présume trop de soi.

POLYEUCTE.

J'attends tout de sa grâce, et rien de ma faiblesse.  
Mais, loin de me presser, il faut que je vous presse !  
D'où vient cette froideur ?

NÉARQUE.

Dieu même a craint la mort.

POLYEUCTE.

Il s'est offert pourtant : suivons ce saint effort ;  
Dressons-lui des autels sur des monceaux d'idoles.  
Il faut (je me souviens encor de vos paroles)  
Négliger, pour lui plaire, et femme, et biens, et rang ;  
Exposer pour sa gloire et verser tout son sang.  
Hélas ! qu'avez-vous fait de cette amour parfaite  
Que vous me souhaitiez, et que je vous souhaite ?  
S'il vous en reste encor, n'êtes-vous point jaloux  
Qu'à grand'peine chrétien j'en montre plus que vous ?

NÉARQUE.

Vous sortez du baptême, et ce qui vous anime,  
C'est sa grâce qu'en vous n'affaiblit aucun crime :  
Comme encor tout entière elle agit pleinement,  
Et tout semble possible à son feu véhément ;  
Mais cette même grâce, en moi diminuée,  
Et par mille péchés sans cesse exténuée,  
Agit aux grands effets avec tant de langueur  
Que tout semble impossible à son peu de vigueur.  
Cette indigne mollesse et ces lâches défenses  
Sont des punitions qu'attirent mes offenses ;  
Mais Dieu, dont on ne doit jamais se défier,  
Me donne votre exemple à me fortifier.  
Allons, cher Polyeucte, allons aux yeux des hommes  
Braver l'idolâtrie, et montrer qui nous sommes ;



Puissé-je vous donner l'exemple de souffrir,  
Comme vous me donnez celui de vous offrir !

POLYEUCTE.

A cet heureux transport que le ciel vous envoie,  
Je reconnais Néarque, et j'en pleure de joie.  
Ne perdons plus de temps ; le sacrifice est prêt :  
Allons-y du vrai Dieu soutenir l'intérêt ;  
Allons fouler aux pieds ce foudre ridicule  
Dont arme un bois pourri ce peuple trop crédule ;  
Allons en éclairer l'aveuglement fatal ;  
Allons briser ces dieux de pierre et de métal.  
Abandonnons nos jours à cette ardeur céleste ;  
Faisons triompher Dieu : qu'il dispose du reste !

NÉARQUE.

Allons faire éclater sa gloire aux yeux de tous,  
Et répondre avec zèle à ce qu'il veut de nous.

## ACTE TROISIÈME

---

### SCÈNE PREMIÈRE

PAULINE.

Que de soucis flottants, que de confus nuages  
Présentent à mes yeux d'inconstantes images !  
Douce tranquillité, que je n'ose espérer,  
Que ton divin rayon tarde à les éclairer !  
Mille agitations, que mes troubles produisent,  
Dans mon cœur ébranlé tour à tour se détruisent :  
Aucun espoir n'y coule où j'ose persister ;  
Aucun effroi n'y règne où j'ose m'arrêter.  
Mon esprit, embrassant tout ce qu'il s' imagine,  
Voit tantôt mon bonheur et tantôt ma ruine,  
Et suit leur vaine idée avec si peu d'effet  
Qu'il ne peut espérer ni craindre tout à fait.  
Sévère incessamment brouille ma fantaisie :  
J'espère en sa vertu, je crains sa jalousie ;  
Et je n'ose penser que d'un œil bien égal  
Polyeucte en ces lieux puisse voir son rival.  
Comme entre deux rivaux la haine est naturelle,  
L'entrevue aisément se termine en querelle :  
L'un voit aux mains d'autrui ce qu'il croit mériter,  
L'autre un désespéré qui peut trop attenter.

Quelque haute raison qui règle leur courage,  
 L'un conçoit de l'envie, et l'autre de l'ombrage ;  
 La honte d'un affront, que chacun d'eux croit voir  
 Ou de nouveau reçue, ou prête à recevoir,  
 Consumant dès l'abord toute leur patience,  
 Forme de la colère et de la défiance,  
 Et, saisissant ensemble et l'époux et l'amant,  
 En dépit d'eux les livre à leur ressentiment.  
 Mais que je me figure une étrange chimère,  
 Et que je traite mal Polyeucte et Sévère !  
 Comme si la vertu de ces fameux rivaux  
 Ne pouvait s'affranchir de ces communs défauts.  
 Leurs âmes à tous deux d'elles-mêmes maîtresses  
 Sont d'un ordre trop haut pour de telles bassesses :  
 Ils se verront au temple en hommes généreux ;  
 Mais, las ! ils se verront, et c'est beaucoup pour eux.  
 Que sert à mon époux d'être dans Mélitène,  
 Si contre lui Sévère arme l'aigle romaine,  
 Si mon père y commande, et craint ce favori,  
 Et se repent déjà du choix de mon mari ?  
 Si peu que j'ai d'espoir ne luit qu'avec contrainte ;  
 En naissant il avorte, et fait place à la crainte ;  
 Ce qui doit l'affermir sert à le dissiper.  
 Dieux ! faites que ma peur puisse enfin se tromper !

## SCÈNE II

PAULINE, STRATONICE.

PAULINE.

Mais sachons-en l'issue. Eh bien ! ma Stratonice,  
 Comment s'est terminé ce pompeux sacrifice ?  
 Ces rivaux généreux au temple se sont vus ?

STRATONICE.

Ah ! Pauline !

PAULINE.

Mes vœux ont-ils été déçus ?  
J'en vois sur ton visage une mauvaise marque.  
Se sont-ils querellés ?

STRATONICE.

Polyeucte, Néarque,  
Les chrétiens...

PAULINE.

Parle donc : les chrétiens...

STRATONICE.

Je ne puis.

PAULINE.

Tu prépares mon âme à d'étranges ennuis.

STRATONICE.

Vous n'en sauriez avoir une plus juste cause.

PAULINE.

L'ont-ils assassiné ?

STRATONICE.

Ce serait peu de chose.  
Tout votre songe est vrai, Polyeucte n'est plus...

PAULINE.

Il est mort !

STRATONICE.

Non, il vit ; mais, ô pleurs superflus !  
Ce courage si grand, cette âme si divine,  
N'est plus digne du jour, ni digne de Pauline.

Ce n'est plus cet époux si charmant à vos yeux ;  
C'est l'ennemi commun de l'État et des dieux,  
Un méchant, un infâme, un rebelle, un perfide,  
Un traître, un scélérat, un lâche, un parricide,  
Une peste exécration à tous les gens de bien,  
Un sacrilège impie : en un mot, un chrétien.

PAULINE.

Ce mot aurait suffi sans ce torrent d'injures.

STRATONICE.

Ces titres aux chrétiens, sont-ce des impostures ?

PAULINE.

Il est ce que tu dis s'il embrasse leur foi ;  
Mais il est mon époux, et tu parles à moi.

STRATONICE.

Ne considérez plus que le Dieu qu'il adore.

PAULINE.

Je l'aimai par devoir : ce devoir dure encore.

STRATONICE.

Il vous donne à présent sujet de le haïr :  
Qui trahit tous nos dieux aurait pu vous trahir.

PAULINE.

Je l'aimerais encor quand il m'aurait trahie,  
Et si de tant d'amour tu peux être ébahie,  
Apprends que mon devoir ne dépend point du sien :  
Qu'il y manque s'il veut ; je dois faire le mien.  
Quoi ! s'il aimait ailleurs, serais-je dispensée  
À suivre, à son exemple, une ardeur insensée ?

Quelque chrétien qu'il soit, je n'en ai point d'horreur ;  
Je chéris sa personne, et je hais son erreur.  
Mais quel ressentiment en témoigne mon père ?

STRATONICE.

Une secrète rage, un excès de colère,  
Malgré qui toutefois un reste d'amitié  
Montre pour Polyeucte encor quelque pitié.  
Il ne veut point sur lui faire agir sa justice  
Que du traître Néarque il n'ait vu le supplice.

PAULINE.

Quoi ! Néarque en est donc ?

STRATONICE.

Néarque l'a séduit :  
De leur vieille amitié c'est là l'indigne fruit.  
Ce perfide tantôt, en dépit de lui-même,  
L'arrachant de vos bras, le traînait au baptême.  
Voilà ce grand secret et si mystérieux  
Que n'en pouvait tirer votre amour curieux.

PAULINE.

Tu me blâmais alors d'être trop importune.

STRATONICE.

Je ne prévoyais pas une telle infortune.

PAULINE.

Avant qu'abandonner mon âme à mes douleurs,  
Il me faut essayer la force de mes pleurs :  
En qualité de femme ou de fille, j'espère  
Qu'ils vaincront un époux, ou fléchiront un père.

Que si sur l'un et l'autre ils manquent de pouvoir,  
Je ne prendrai conseil que de mon désespoir.  
Apprends-moi cependant ce qu'ils ont fait au temple.

STRATONICE.

C'est une impiété qui n'eut jamais d'exemple.  
Je ne puis y penser sans frémir à l'instant,  
Et crains de faire un crime en vous la racontant.  
Apprenez en deux mots leur brutale insolence.  
Le prêtre avait à peine obtenu du silence,  
Et devers l'orient assuré son aspect,  
Qu'ils ont fait éclater leur manque de respect.  
À chaque occasion de la cérémonie,  
A l'envi l'un et l'autre étalait sa manie,  
Des mystères sacrés hautement se moquait,  
Et traitait de mépris les dieux qu'on invoquait.  
Tout le peuple en murmure, et Félix s'en offense ;  
Mais tous deux s'emportant à plus d'irrévérence :  
« Quoi ! lui dit Polyeucte en élevant sa voix ;  
Adorez-vous des dieux ou de pierre ou de bois ? »  
Ici dispensez-moi du récit des blasphèmes  
Qu'ils ont vomis tous deux contre Jupiter mêmes :  
L'adultère et l'inceste en étaient les plus doux.  
« Oyez, dit-il ensuite, oyez, peuple, oyez tous :  
Le Dieu de Polyeucte et celui de Néarque  
De la terre et du ciel est l'absolu monarque,  
Seul être indépendant, seul maître du destin,  
Seul principe éternel, et souveraine fin.  
C'est ce Dieu des chrétiens qu'il faut qu'on remercie  
Des victoires qu'il donne à l'empereur Décie :  
Lui seul tient en sa main le succès des combats ;  
Il le veut élever, il le peut mettre à bas ;  
Sa bonté, son pouvoir, sa justice est immense ;  
C'est lui seul qui punit, lui seul qui récompense.  
Vous adorez en vain des monstres impuissants. »

Se jetant à ces mots sur le vin et l'encens,  
Après en avoir mis les saints vases par terre,  
Sans crainte de Félix, sans crainte du tonnerre,  
D'une fureur pareille ils courent à l'autel.  
Cieux ! a-t-on vu jamais, a-t-on rien vu de tel ?  
Du plus puissant des dieux nous voyons la statue  
Par une main impie à leurs pieds abattue ;  
Les mystères troublés, le temple profané,  
La fuite et les clameurs d'un peuple mutiné,  
Qui craint d'être accablé sous le courroux céleste.  
Félix... Mais le voici qui vous dira le reste.

PAULINE.

Que son visage est sombre et plein d'émotion !  
Qu'il montre de tristesse et d'indignation !

### SCÈNE III

FÉLIX, PAULINE, STRATONICE.

FÉLIX.

Une telle insolence avoir osé paraître !  
En public, à ma vue ! Il en mourra, le traître !

PAULINE.

Souffrez que votre fille embrasse vos genoux.

FÉLIX.

Je parle de Néarque, et non de votre époux.  
Quelque indigne qu'il soit de ce doux nom de gendre,  
Mon âme lui conserve un sentiment plus tendre :  
La grandeur de son crime et de mon déplaisir  
N'a pas éteint l'amour qui me l'a fait choisir.



PAULINE.

Je n'attendais pas moins de la bonté d'un père.

FÉLIX.

Je pouvais l'immoler à ma juste colère :  
Car vous n'ignorez pas à quel comble d'horreur  
De son audace impie a monté la fureur ;  
Vous l'avez pu savoir du moins de Stratonice.

PAULINE.

Je sais que de Néarque il doit voir le supplice.

FÉLIX.

Du conseil qu'il doit prendre il sera mieux instruit  
Quand il verra punir celui qui l'a séduit.  
Au spectacle sanglant d'un ami qu'il faut suivre,  
La crainte de mourir et le désir de vivre  
Ressaisissent une âme avec tant de pouvoir  
Que qui voit le trépas cesse de le vouloir.  
L'exemple touche plus que ne fait la menace :  
Cette indiscrete ardeur tourne bientôt en glace,  
Et nous verrons bientôt son cœur inquieté  
Me demander pardon de tant d'impiété.

PAULINE.

Vous pouvez espérer qu'il change de courage ?

FÉLIX.

Aux dépens de Néarque il doit se rendre sage.

PAULINE.

Il le doit ; mais, hélas ! où me renvoyez-vous ?  
Et quels tristes hasards ne court point mon époux,

Si de son inconstance il faut qu'enfin j'espère  
Le bien que j'espérais de la bonté d'un père ?

FÉLIX.

Je vous en fais trop voir, Pauline, à consentir  
Qu'il évite la mort par un prompt repentir.  
Je devais même peine à des crimes semblables ;  
Et, mettant différence entre ces deux coupables,  
J'ai trahi la justice à l'amour paternel :  
Je me suis fait pour lui moi-même criminel ;  
Et j'attendais de vous, au milieu de vos craintes,  
Plus de remerciements que je n'entends de plaintes.

PAULINE.

De quoi remercier qui ne me donne rien ?  
Je sais quelle est l'humeur et l'esprit d'un chrétien :  
Dans l'obstination jusqu'au bout il demeure ;  
Vouloir son repentir, c'est ordonner qu'il meure.

FÉLIX.

Sa grâce est en sa main, c'est à lui d'y rêver.

PAULINE.

Faites-la tout entière.

FÉLIX.

Il la peut achever.

PAULINE.

Ne l'abandonnez pas aux fureurs de sa secte.

FÉLIX.

Je l'abandonne aux lois qu'il faut que je respecte.

PAULINE.

Est-ce ainsi que d'un gendre un beau-père est l'appui ?

FÉLIX.

Qu'il fasse autant pour soi comme je fais pour lui.

PAULINE.

Mais il est aveuglé.

FÉLIX.

Mais il se plaît à l'être.

Qui chérit son erreur ne la veut pas connaître.

PAULINE.

Mon père, au nom des dieux...

FÉLIX.

Ne les réclamez pas,  
Ces dieux dont l'intérêt demande son trépas.

PAULINE.

Ils écoutent nos vœux.

FÉLIX.

Eh bien ! qu'il leur en fasse.

PAULINE.

Au nom de l'empereur, dont vous tenez la place...

FÉLIX.

J'ai son pouvoir en main ; mais s'il me l'a commis,  
C'est pour le déployer contre ses ennemis.

PAULINE.

Polyeucte l'est-il ?

FÉLIX.

Tous chrétiens sont rebelles.

PAULINE.

N'écoutez point pour lui ces maximes cruelles :  
En épousant Pauline il s'est fait votre sang.

FÉLIX.

Je regarde sa faute, et ne vois plus son rang.  
Quand le crime d'État se mêle au sacrilège,  
Le sang ni l'amitié n'ont plus de privilège.

PAULINE.

Quel excès de rigueur !

FÉLIX.

Moindre que son forfait.

PAULINE.

O de mon songe affreux trop véritable effet !  
Voyez-vous qu'avec lui vous perdez votre fille ?

FÉLIX.

Les dieux et l'empereur sont plus que ma famille.

PAULINE.

La perte de tous deux ne vous peut arrêter !

FÉLIX.

J'ai les dieux et Décie ensemble à redouter.  
Mais nous n'avons encore à craindre rien de triste :  
Dans son aveuglement pensez-vous qu'il persiste ?  
S'il nous semblait tantôt courir à son malheur,  
C'est d'un nouveau chrétien la première chaleur.

PAULINE.

Si vous l'aimez encor, quittez cette espérance  
Que deux fois en un jour il change de croyance :  
Oùtre que les chrétiens ont plus de dureté,  
Vous attendez de lui trop de légèreté.  
Ce n'est point une erreur avec le lait sucée,  
Que sans l'examiner son âme ait embrassée :  
Polyeucte est chrétien parce qu'il l'a voulu,  
Et vous portait au temple un esprit résolu.  
Vous devez présumer de lui comme du reste :  
Le trépas n'est pour eux ni honteux ni funeste ;  
Ils cherchent de la gloire à mépriser nos dieux ;  
Aveugles pour la terre, ils aspirent aux cieux,  
Et, croyant que la mort leur en ouvre la porte,  
Tourmentés, déchirés, assassinés, n'importe,  
Les supplices leur sont ce qu'à nous les plaisirs,  
Et les mènent au but où tendent leurs désirs :  
La mort la plus infâme, ils l'appellent martyre.

FÉLIX.

Eh bien donc, Polyeucte aura ce qu'il désire :  
N'en parlons plus.

PAULINE.

Mon père...

# SCÈNE IV

FÉLIX, ALBIN, PAULINE, STRATONICE.

FÉLIX.

Albin, en est-ce fait ?

ALBIN.

Oui, seigneur, et Néarque a payé son forfait.

FÉLIX.

Et notre Polyeucte a vu trancher sa vie ?

ALBIN.

Il l'a vu ; mais, hélas ! avec un œil d'envie.  
Il brûle de le suivre au lieu de reculer,  
Et son cœur s'affermit au lieu de s'ébranler.

PAULINE.

Je vous le disais bien. Encore un coup, mon père,  
Si jamais mon respect a pu vous satisfaire,  
Si vous l'avez prisé, si vous l'avez chéri...

FÉLIX.

Vous aimez trop, Pauline, un indigne mari.

PAULINE.

Je l'ai de votre main : mon amour est sans crime ;  
Il est de votre choix la glorieuse estime,  
Et j'ai, pour l'accepter, éteint le plus beau feu  
Qui d'une âme bien née ait mérité l'aveu.  
Au nom de cette aveugle et prompte obéissance  
Que j'ai toujours rendue aux lois de la naissance,  
Si vous avez pu tout sur moi, sur mon amour,  
Que je puisse sur vous quelque chose à mon tour !  
Par ce juste pouvoir à présent trop à craindre,  
Par ces beaux sentiments qu'il m'a fallu contraindre,  
Ne m'ôtez pas vos dons : ils sont chers à mes yeux,  
Et m'ont assez coûté pour m'être précieux.

FÉLIX.

Vous m'importunez trop : bien que j'aie un cœur tendre  
Je n'aime la pitié qu'au prix que j'en veux prendre ;

Employez mieux l'effort de vos justes douleurs :  
 Malgré moi m'en toucher, c'est perdre et temps et pleurs ;  
 J'en veux être le maître, et je veux bien qu'on sache  
 Que je la désavoue alors qu'on me l'arrache.  
 Préparez-vous à voir ce malheureux chrétien,  
 Et faites votre effort quand j'aurai fait le mien.  
 Allez : n'irritez plus un père qui vous aime,  
 Et tâchez d'obtenir votre époux de lui-même.  
 Tantôt jusqu'en ce lieu je le ferai venir :  
 Cependant quittez-nous, je veux l'entretenir.

PAULINE.

De grâce, permettez...

FÉLIX.

Laissez-nous seuls, vous dis-je :  
 Votre douleur m'offense autant qu'elle m'afflige.  
 A gagner Polyeucte appliquez tous vos soins ;  
 Vous avancerez plus en m'importunant moins.

## SCÈNE V

FÉLIX, ALBIN.

FÉLIX.

Albin, comme est-il mort ?

ALBIN.

En brutal, en impie,  
 En bravant les tourments, en dédaignant la vie,  
 Sans regret, sans murmure, et sans étonnement,  
 Dans l'obstination et l'endurcissement,  
 Comme un chrétien enfin, le blasphème à la bouche.

FÉLIX.

Et l'autre ?

ALBIN.

Je l'ai dit déjà, rien ne le touche :  
Loin d'en être abattu, son cœur en est plus haut ;  
On l'a violenté pour quitter l'échafaud.  
Il est dans la prison où je l'ai vu conduire ;  
Mais vous êtes bien loin encor de le réduire.

FÉLIX.

Que je suis malheureux !

ALBIN.

Tout le monde vous plaint.

FÉLIX.

On ne sait pas les maux dont mon cœur est atteint :  
De pensers sur pensers mon âme est agitée,  
De soucis sur soucis elle est inquiétée ;  
Je sens l'amour, la haine, et la crainte, et l'espoir,  
La joie et la douleur tour à tour l'émouvoir ;  
J'entre en des sentiments qui ne sont pas croyables :  
J'en ai de violents, j'en ai de pitoyables,  
J'en ai de généreux qui n'oseraient agir ;  
J'en ai même de bas, et qui me font rougir.  
J'aime ce malheureux que j'ai choisi pour gendre,  
Je hais l'aveugle erreur qui le vient de surprendre ;  
Je déplore sa perte, et, le voulant sauver,  
J'ai la gloire des dieux ensemble à conserver.  
Je redoute leur foudre et celui de Décie ;  
Il y va de ma charge, il y va de ma vie :  
Ainsi tantôt pour lui je m'expose au trépas,  
Et tantôt je le perds pour ne me perdre pas.



ALBIN.

Décie excusera l'amitié d'un beau-père ;  
Et d'ailleurs Polyeucte est d'un sang qu'on révère.

FÉLIX.

A punir les chrétiens son ordre est rigoureux,  
Et plus l'exemple est grand, plus il est dangereux :  
On ne distingue point quand l'offense est publique ;  
Et lorsqu'on dissimule un crime domestique,  
Par quelle autorité peut-on, par quelle loi,  
Châtier en autrui ce qu'on souffre chez soi ?

ALBIN.

Si vous n'osez avoir d'égard à sa personne,  
Écrivez à Décie afin qu'il en ordonne.

FÉLIX.

Sévère me perdrait si j'en usais ainsi :  
Sa haine et son pouvoir font mon plus grand souci.  
Si j'avais différé de punir un tel crime,  
Quoiqu'il soit généreux, quoiqu'il soit magnanime,  
Il est homme, et sensible, et je l'ai dédaigné :  
Et de tant de mépris son esprit indigné,  
Que met au désespoir cet hymen de Pauline,  
Du courroux de Décie obtiendrait ma ruine.  
Pour venger un affront tout semble être permis,  
Et les occasions tentent les plus remis.  
Peut-être, et ce soupçon n'est pas sans apparence,  
Il rallume en son cœur déjà quelque espérance ;  
Et, croyant bientôt voir Polyeucte puni,  
Il rappelle un amour à grand'peine banni.  
Juge si sa colère, en ce cas implacable,  
Me ferait innocent de sauver un coupable,  
Et s'il m'épargnerait, voyant par mes bontés  
Une seconde fois ses desseins avortés.

Te dirai-je un penser indigne, bas et lâche ?  
Je l'étouffe, il renaît ; il me flatte, et me fâche :  
L'ambition toujours me le vient présenter,  
Et tout ce que je puis, c'est de le détester.  
Polyeucte est ici l'appui de ma famille ;  
Mais si, par son trépas, l'autre épousait ma fille,  
J'acquerrais bien par là de plus puissants appuis  
Qui me mettraient plus haut cent fois que je ne suis.  
Mon cœur en prend par force une maligne joie ;  
Mais que plutôt le ciel à tes yeux me foudroie  
Qu'à des pensers si bas je puisse consentir,  
Que jusque-là ma gloire ose se démentir !

ALBIN.

Votre cœur est trop bon, et votre âme trop haute.  
Mais vous résolvez-vous à punir cette faute ?

FÉLIX.

Je vais dans la prison faire tout mon effort  
A vaincre cet esprit par l'effroi de la mort ;  
Et nous verrons après ce que pourra Pauline.

ALBIN.

Que ferez-vous enfin si toujours il s'obstine ?

FÉLIX.

Ne me presse point tant : dans un tel déplaisir  
Je ne puis que résoudre, et ne sais que choisir.

ALBIN.

Je dois vous avertir, en serviteur fidèle,  
Qu'en sa faveur déjà la ville se rebelle,  
Et ne peut voir passer par la rigueur des lois  
Sa dernière espérance et le sang de ses rois.

Je tiens sa prison même assez mal assurée :  
J'ai laissé tout autour une troupe éplorée ;  
Je crains qu'on ne la force.

FÉLIX.

Il faut donc l'en tirer,  
Et l'amener ici pour nous en assurer.

ALBIN.

Tirez-l'en donc vous-même, et d'un espoir de grâce  
Apaisez la fureur de cette populace.

FÉLIX.

Allons, et s'il persiste à demeurer chrétien,  
Nous en disposerons sans qu'elle en sache rien.

## ACTE QUATRIÈME

---

### SCÈNE PREMIÈRE

POLYEUCTE, CLÉON, TROIS AUTRES GARDES.

POLYEUCTE.

Gardes, que me veut-on ?

CLÉON.

Pauline vous demande.

POLYEUCTE.

O présence, ô combat que surtout j'appréhende !  
Félix, dans la prison j'ai triomphé de toi,  
J'ai ri de ta menace, et t'ai vu sans effroi :  
Tu prends pour t'en venger de plus puissantes armes ;  
Je craignais beaucoup moins tes bourreaux que ses larmes.  
— Seigneur, qui vois ici les périls que je cours,  
En ce pressant besoin redouble ton secours ;  
Et toi qui, tout sortant encor de la victoire,  
Regardes mes travaux du séjour de la gloire,  
Cher Néarque, pour vaincre un si fort ennemi,  
Prête du haut du ciel la main à ton ami.  
— Gardes, oseriez-vous me rendre un bon office ?  
Non pour me dérober aux rigueurs du supplice,

Ce n'est pas mon dessein qu'on me fasse évader ;  
 Mais, comme il suffira de trois à me garder,  
 L'autre m'obligerait d'aller quérir Sévère ;  
 Je crois que sans péril on peut me satisfaire :  
 Si j'avais pu lui dire un secret important,  
 Il vivrait plus heureux, et je mourrais content.

CLÉON.

Si vous me l'ordonnez, j'y cours en diligence.

POLYEUCTE.

Sévère, à mon défaut, fera ta récompense.  
 Va, ne perds point de temps, et reviens promptement.

CLÉON.

Je serai de retour, seigneur, dans un moment.

## SCÈNE II

POLYEUCTE

Les gardes se retirent aux coins du théâtre.

Source délicieuse, en misères féconde,  
 Que voulez-vous de moi, flatteuses voluptés ?  
 Honteux attachements de la chair et du monde,  
 Que ne me quittez-vous, quand je vous ai quittés ?  
 Allez, honneurs, plaisirs, qui me livrez la guerre :  
     Toute votre félicité,  
     Sujette à l'instabilité,  
     En moins de rien tombe par terre ;  
     Et comme elle a l'éclat du verre,  
     Elle en a la fragilité.

Ainsi n'espérez pas qu'après vous je soupire :  
Vous étalez en vain vos charmes impuissants ;  
Vous me montrez en vain par tout ce vaste empire  
Les ennemis de Dieu pompeux et florissants.

Il étale à son tour des revers équitables  
Par qui les grands sont confondus ;  
Et les glaives qu'il tient pendus  
Sur les plus fortunés coupables  
Sont d'autant plus inévitables  
Que leurs coups sont moins attendus.

Tigre altéré de sang, Décie impitoyable,  
Ce Dieu t'a trop longtemps abandonné les siens ;  
De ton heureux destin vois la suite effroyable :  
Le Scythe va venger la Perse et les chrétiens.  
Encore un peu plus outre, et ton heure est venue ;  
Rien ne t'en saurait garantir ;  
Et la foudre qui va partir,  
Toute prête à crever la nue,  
Ne peut plus être retenue  
Par l'attente du repentir.

Que cependant Félix m'immole à ta colère ;  
Qu'un rival plus puissant éblouisse ses yeux ;  
Qu'aux dépens de ma vie il s'en fasse beau-père,  
Et qu'à titre d'esclave il commande en ces lieux :  
Je consens, ou plutôt j'aspire à ma ruine.

Monde, pour moi tu n'as plus rien :  
Je porte en un cœur tout chrétien  
Une flamme toute divine,  
Et je ne regarde Pauline  
Que comme un obstacle à mon bien.

Saintes douceurs du ciel, adorables idées,  
Vous remplissez un cœur qui vous peut recevoir ;  
De vos sacrés attraits les âmes possédées  
Ne conçoivent plus rien qui les puisse émouvoir.

Vous promettez beaucoup, et donnez davantage :  
 Vos biens ne sont point inconstants,  
 Et l'heureux trépas que j'attends  
 Ne vous sert que d'un doux passage  
 Pour nous introduire au partage  
 Qui nous rend à jamais contents.

C'est vous, ô feu divin que rien ne peut éteindre,  
 Qui m'allez faire voir Pauline sans la craindre.  
 Je la vois ; mais mon cœur, d'un saint zèle enflammé,  
 N'en goûte plus l'appas dont il était charmé ;  
 Et mes yeux, éclairés des célestes lumières,  
 Ne trouvent plus aux siens leurs grâces coutumières.

SCÈNE III

POLYEUCTE, PAULINE, GARDES.

POLYEUCTE.

Madame, quel dessein vous fait me demander ?  
 Est-ce pour me combattre, ou pour me seconder ?  
 Cet effort généreux de votre amour parfaite  
 Vient-il à mon secours, vient-il à ma défaite ?  
 Apportez-vous ici la haine ou l'amitié,  
 Comme mon ennemie, ou ma chère moitié ?

PAULINE.

Vous n'avez point ici d'ennemi que vous-même :  
 Seul vous vous haïssez, lorsque chacun vous aime ;  
 Seul vous exécutez tout ce que j'ai rêvé :  
 Ne veuillez pas vous perdre, et vous êtes sauvé.  
 A quelque extrémité que votre crime passe,  
 Vous êtes innocent si vous vous faites grâce.

Daignez considérer le sang dont vous sortez,  
Vos grandes actions, vos rares qualités :  
Chéri de tout le peuple, estimé chez le prince,  
Gendre du gouverneur de toute la province ;  
Je ne vous compte à rien le nom de mon époux :  
C'est un bonheur pour moi qui n'est pas grand pour vous :  
Mais après vos exploits, après votre naissance,  
Après votre pouvoir, voyez notre espérance,  
Et n'abandonnez pas à la main d'un bourreau  
Ce qu'à nos justes vœux promet un sort si beau.

## POLYEUCTE.

Je considère plus ; je sais mes avantages,  
Et l'espoir que sur eux forment les grands courages.  
Ils n'aspirent enfin qu'à des biens passagers,  
Que troublent les soucis, que suivent les dangers ;  
La mort nous les ravit, la fortune s'en joue ;  
Aujourd'hui dans le trône, et demain dans la boue ;  
Et leur plus haut éclat fait tant de mécontents  
Que peu de vos Césars en ont joui longtemps.  
J'ai de l'ambition, mais plus noble et plus belle :  
Cette grandeur périt, j'en veux une immortelle,  
Un bonheur assuré, sans mesure et sans fin,  
Au-dessus de l'envie, au-dessus du destin.  
Est-ce trop l'acheter que d'une triste vie  
Qui tantôt, qui soudain me peut être ravie ;  
Qui ne me fait jouir que d'un instant qui fuit,  
Et ne peut m'assurer de celui qui le suit ?

## PAULINE.

Voilà de vos chrétiens les ridicules songes ;  
Voilà jusqu'à quel point vous charment leurs mensonges :  
Tout votre sang est peu pour un bonheur si doux !  
Mais, pour en disposer, ce sang est-il à vous ?  
Vous n'avez pas la vie ainsi qu'un héritage :



Le jour qui vous la donne en même temps l'engage.  
Vous la devez au prince, au public, à l'État.

POLYEUCTE.

Je la voudrais pour eux perdre dans un combat ;  
Je sais quel en est l'heur, et quelle en est la gloire.  
Des aïeux de Décie on vante la mémoire ;  
Et ce nom, précieux encore à vos Romains,  
Au bout de six cents ans lui met l'empire aux mains.  
Je dois ma vie au peuple, au prince, à sa couronne ;  
Mais je la dois bien plus au Dieu qui me la donne :  
Si mourir pour son prince est un illustre sort,  
Quand on meurt pour son Dieu quelle sera la mort !

PAULINE.

Quel Dieu !

POLYEUCTE.

Tout beau, Pauline : il entend vos paroles,  
Et ce n'est pas un Dieu comme vos dieux frivoles,  
Insensibles et sourds, impuissants, mutilés,  
De bois, de marbre, ou d'or, comme vous les voulez :  
C'est le Dieu des chrétiens, c'est le mien, c'est le vôtre,  
Et la terre et le ciel n'en connaissent point d'autre.

PAULINE.

Adorez-le dans l'âme, et n'en témoignez rien.

POLYEUCTE.

Que je sois tout ensemble idolâtre et chrétien !

PAULINE.

Ne feignez qu'un moment, laissez partir Sévère,  
Et donnez lieu d'agir aux bontés de mon père.

POLYEUCTE.

Les bontés de mon Dieu sont bien plus à chérir :  
Il m'ôte des périls que j'aurais pu courir,

Et, sans me laisser lieu de tourner en arrière,  
Sa faveur me couronne entrant dans la carrière ;  
Du premier coup de vent il me conduit au port,  
Et, sortant du baptême, il m'envoie à la mort.  
Si vous pouviez comprendre et le peu qu'est la vie,  
Et de quelles douceurs cette mort est suivie !...  
Mais que sert de parler de ces trésors cachés  
A des esprits que Dieu n'a pas encor touchés.

PAULINE.

Cruel ! (car il est temps que ma douleur éclate,  
Et qu'un juste reproche accable une âme ingrate),  
Est-ce là ce beau feu ? Sont-ce là tes serments ?  
Témoignes-tu pour moi les moindres sentiments ?  
Je ne te parlais point de l'état déplorable  
Où ta mort va laisser ta femme inconsolable ;  
Je croyais que l'amour t'en parlerait assez,  
Et je ne voulais pas de sentiments forcés ;  
Mais cette amour si ferme et si bien méritée  
Que tu m'avais promise, et que je t'ai portée,  
Quand tu me veux quitter, quand tu me fais mourir,  
Te peut-elle arracher une larme, un soupir ?  
Tu me quittes, ingrat, et le fais avec joie ;  
Tu ne la caches pas, tu veux que je la voie ;  
Et ton cœur, insensible à ces tristes appas,  
Se figure un bonheur où je ne serai pas !  
C'est donc là le dégoût qu'apporte l'hyménée ?  
Je te suis odieuse après m'être donnée !

POLYEUCTE.

Hélas !

PAULINE.

Que cet hélas a de peine à sortir !  
Encor s'il commençait un heureux repentir,  
Que, tout forcé qu'il est, j'y trouverais de charmes !  
Mais courage, il s'émeut, je vois couler des larmes.

POLYEUCTE.

J'en verse, et plutôt à Dieu qu'à force d'en verser  
Ce cœur trop endurci se pût enfin percer !  
Le déplorable état où je vous abandonne  
Est bien digne des pleurs que mon amour vous donne ;  
Et si l'on peut au ciel sentir quelques douleurs,  
J'y pleurerai pour vous l'excès de vos malheurs.  
Mais si, dans ce séjour de gloire et de lumière,  
Ce Dieu tout juste et bon peut souffrir ma prière,  
S'il y daigne écouter un conjugal amour,  
Sur votre aveuglement il répandra le jour.  
— Seigneur, de vos bontés il faut que je l'obtienne :  
Elle a trop de vertus pour n'être pas chrétienne ;  
Avec trop de mérite il vous plut la former,  
Pour ne vous pas connaître et ne vous pas aimer,  
Pour vivre des enfers esclave infortunée,  
Et sous leur triste joug mourir comme elle est née.

PAULINE.

Que dis-tu, malheureux ? Qu'oses-tu souhaiter ?

POLYEUCTE.

Ce que de tout mon sang je voudrais acheter.

PAULINE.

Que plutôt...

POLYEUCTE.

C'est en vain qu'on se met en défense :  
Ce Dieu touche les cœurs lorsque moins on y pense.  
Ce bienheureux moment n'est pas encor venu ;  
Il viendra, mais le temps ne m'en est pas connu.

PAULINE.

Quittez cette chimère, et m'aimez.

POLYEUCTE.

Je vous aime,  
Beaucoup moins que mon Dieu, mais bien plus que moi-même.

PAULINE.

Au nom de cet amour ne m'abandonnez pas.

POLYEUCTE.

Au nom de cet amour daignez suivre mes pas.

PAULINE.

C'est peu de me quitter, tu veux donc me séduire ?

POLYEUCTE.

C'est peu d'aller au ciel, je vous y veux conduire.

PAULINE.

Imaginations !

POLYEUCTE.

Célestes vérités !

PAULINE.

Étrange aveuglement !

POLYEUCTE.

Éternelles clartés !

PAULINE.

Tu préfères la mort à l'amour de Pauline !

POLYEUCTE.

Vous préférez le monde à la bonté divine !

PAULINE.

Va, cruel, va mourir ; tu ne m'aimas jamais.

POLYEUCTE.

Vivez heureuse au monde, et me laissez en paix.

PAULINE.

Oui, je t'y vais laisser, ne t'en mets plus en peine ;  
Je vais...

## SCÈNE IV

POLYEUCTE, PAULINE, SÉVÈRE, FABIAN, GARDES.

PAULINE.

Mais quel dessein en ce lieu vous amène,  
Sévère ? Aurait-on cru qu'un cœur si généreux  
Pût venir jusqu'ici braver un malheureux ?

POLYEUCTE.

Vous traitez mal, Pauline, un si rare mérite :  
A ma seule prière il rend cette visite.  
— Je vous ai fait, seigneur, une incivilité,  
Que vous pardonnerez à ma captivité.  
Possesseur d'un trésor dont je n'étais pas digne,  
Souffrez avant ma mort que je vous le résigne,  
Et laisse la vertu la plus rare à nos yeux  
Qu'une femme jamais pût recevoir des cieux  
Aux mains du plus vaillant et du plus honnête homme  
Qu'ait adoré la terre et qu'ait vu naître Rome.  
Vous êtes digne d'elle, elle est digne de vous ;  
Ne la refusez pas de la main d'un époux :  
S'il vous a désunis, sa mort vous va rejoindre.  
Qu'un feu jadis si beau n'en devienne pas moindre ;  
Rendez-lui votre cœur et recevez sa foi ;  
Vivez heureux ensemble, et mourez comme moi :  
C'est le bien qu'à tous deux Polyeucte désire.  
— Qu'on me mène à la mort, je n'ai plus rien à dire.  
Allons, gardes, c'est fait.

## SCÈNE V

SÉVÈRE, PAULINE, FABIAN.

SÉVÈRE.

Dans mon étonnement,  
Je suis confus pour lui de son aveuglement ;  
Sa résolution a si peu de pareilles  
Qu'à peine je me fie encore à mes oreilles.  
Un cœur qui vous chérit (mais quel cœur assez bas  
Aurait pu vous connaître et ne vous chérir pas ?),  
Un homme aimé de vous, sitôt qu'il vous possède,  
Sans regret il vous quitte : il fait plus, il vous cède ;  
Et comme si vos feux étaient un don fatal,  
Il en fait un présent lui-même à son rival !  
Certes, ou les chrétiens ont d'étranges manies,  
Ou leurs félicités doivent être infinies,  
Puisque, pour y prétendre, ils osent rejeter  
Ce que de tout l'empire il faudrait acheter.  
Pour moi, si mes destins, un peu plus tôt propices,  
Eussent de votre hymen honoré mes services,  
Je n'aurais adoré que l'éclat de vos yeux,  
J'en aurais fait mes rois, j'en aurais fait mes dieux ;  
On m'aurait mis en poudre, on m'aurait mis en cendre,  
Avant que...

PAULINE.

Brisons là ; je crains de trop entendre,  
Et que cette chaleur, qui sent vos premiers feux,  
Ne pousse quelque suite indigne de tous deux.  
Sévère, connaissez Pauline tout entière.  
Mon Polyeucte touche à son heure dernière ;  
Pour achever de vivre il n'a plus qu'un moment :  
Vous en êtes la cause encor qu'innocemment.  
Je ne sais si votre âme, à vos désirs ouverte,  
Aurait osé former quelque espoir sur sa perte ;

Mais sachez qu'il n'est point de si cruels trépas  
Où d'un front assuré je ne porte mes pas,  
Qu'il n'est point aux enfers d'horreurs que je n'endure,  
Plutôt que de souiller une gloire si pure,  
Que d'épouser un homme, après son triste sort,  
Qui de quelque façon soit cause de sa mort ;  
Et si vous me croyiez d'une âme si peu saine,  
L'amour que j'eus pour vous tournerait tout en haine.  
Vous êtes généreux ; soyez-le jusqu'au bout.  
Mon père est en état de vous accorder tout,  
Il vous craint ; et j'avance encor cette parole  
Que, s'il perd mon époux, c'est à vous qu'il l'immole.  
Sauvez ce malheureux, employez-vous pour lui ;  
Faites-vous un effort pour lui servir d'appui.  
Je sais que c'est beaucoup que ce que je demande ;  
Mais plus l'effort est grand, plus la gloire en est grande.  
Conserver un rival dont vous êtes jaloux,  
C'est un trait de vertu qui n'appartient qu'à vous ;  
Et si ce n'est assez de votre renommée,  
C'est beaucoup qu'une femme autrefois tant aimée,  
Et dont l'amour peut-être encor vous peut toucher,  
Doive à votre grand cœur ce qu'elle a de plus cher :  
Souvenez-vous enfin que vous êtes Sévère.  
Adieu. Résolvez seul ce que vous voulez faire ;  
Si vous n'êtes pas tel que je l'ose espérer,  
Pour vous priser encor je le veux ignorer.

## SCÈNE VI

SÉVÈRE, FABIAN.

SÉVÈRE.

Qu'est-ce-ci, Fabian ? quel nouveau coup de foudre  
Tombe sur mon bonheur et le réduit en poudre ?

Plus je l'estime près, plus il est éloigné ;  
Je trouve tout perdu quand je crois tout gagné ;  
Et toujours la fortune, à me nuire obstinée,  
Tranche mon espérance aussitôt qu'elle est née.  
Avant qu'offrir des vœux je reçois des refus ;  
Toujours triste, toujours et honteux et confus  
De voir que lâchement elle ait osé renaître ;  
Qu'encor plus lâchement elle ait osé paraître ;  
Et qu'une femme enfin dans la calamité  
Me fasse des leçons de générosité.

— Votre belle âme est haute autant que malheureuse,  
Mais elle est inhumaine autant que généreuse,  
Pauline, et vos douleurs avec trop de rigueur  
D'un amant tout à vous tyrannisent le cœur.  
C'est donc peu de vous perdre, il faut que je vous donne ;  
Que je serve un rival lorsqu'il vous abandonne ;  
Et que, par un cruel et généreux effort,  
Pour vous rendre en ses mains je l'arrache à la mort.

FABIAN.

Laissez à son destin cette ingrate famille ;  
Qu'il accorde, s'il veut, le père avec la fille,  
Polyeucte et Félix, l'épouse avec l'époux :  
D'un si cruel effort quel prix espérez-vous ?

SÉVÈRE.

La gloire de montrer à cette âme si belle  
Que Sévère l'égale, et qu'il est digne d'elle ;  
Qu'elle m'était bien due, et que l'ordre des cieux  
En me la refusant m'est trop injurieux.

FABIAN.

Sans accuser le sort ni le ciel d'injustice,  
Prenez garde au péril qui suit un tel service :



Vous hasardez beaucoup, seigneur, pensez-y bien.  
 Quoi ! vous entreprenez de sauver un chrétien ?  
 Pouvez-vous ignorer pour cette secte impie  
 Quelle est et fut toujours la haine de Décie ?  
 C'est un crime vers lui si grand, si capital,  
 Qu'à votre faveur même il peut être fatal.

SÉVÈRE.

Cet avis serait bon pour quelque âme commune.  
 S'il tient entre ses mains ma vie et ma fortune,  
 Je suis encor Sévère, et tout ce grand pouvoir  
 Ne peut rien sur ma gloire, et rien sur mon devoir.  
 Ici l'honneur m'oblige, et j'y veux satisfaire ;  
 Qu'après le sort se montre ou propice ou contraire,  
 Comme son naturel est toujours inconstant,  
 Périssant glorieux, je périrai content.  
 Je te dirai bien plus, mais avec confiance :  
 La secte des chrétiens n'est pas ce que l'on pense ;  
 On les hait : la raison, je ne la connais point,  
 Et je ne vois Décie injuste qu'en ce point.  
 Par curiosité j'ai voulu les connaître :  
 On les tient pour sorciers dont l'enfer est le maître,  
 Et sur cette croyance on punit du trépas  
 Des mystères secrets que nous n'entendons pas.  
 Mais Cérès Éleusine, et la Bonne Déesse,  
 Ont leurs secrets comme eux, à Rome et dans la Grèce ;  
 Encore impunément nous souffrons en tous lieux,  
 Leur Dieu seul excepté, toutes sortes de dieux :  
 Tous les monstres d'Égypte ont leurs temples dans Rome,  
 Nos aïeux à leur gré faisaient un dieu d'un homme,  
 Et, leur sang parmi nous conservant leurs erreurs,  
 Nous remplissons le ciel de tous nos empereurs ;  
 Mais, à parler sans fard de tant d'apothéoses,  
 L'effet est bien douteux de ces métamorphoses.  
 Les chrétiens n'ont qu'un Dieu, maître absolu de tout,

De qui le seul vouloir fait tout ce qu'il résout ;  
Mais si j'ose entre nous dire ce qui me semble,  
Les nôtres bien souvent s'accordent mal ensemble ;  
Et me dût leur colère écraser à tes yeux,  
Nous en avons beaucoup pour être de vrais dieux.  
Enfin chez les chrétiens les mœurs sont innocentes,  
Les vices détestés, les vertus florissantes ;  
Ils font des vœux pour nous, qui les persécutons,  
Et depuis tant de temps que nous les tourmentons,  
Les a-t-on vus mutins ? les a-t-on vus rebelles ?  
Nos princes ont-ils eu des soldats plus fidèles ?  
Furieux dans la guerre, ils souffrent nos bourreaux,  
Et, lions au combat, ils meurent en agneaux.  
J'ai trop de pitié d'eux pour ne les pas défendre.  
Allons trouver Félix ; commençons par son gendre,  
Et contentons ainsi, d'une seule action,  
Et Pauline, et ma gloire, et ma compassion.

## ACTE CINQUIÈME

---

### SCÈNE PREMIÈRE

FÉLIX, ALBIN, CLÉON.

FÉLIX.

Albin, as-tu bien vu la fourbe de Sévère ?  
As-tu bien vu sa haine ? et vois-tu ma misère ?

ALBIN.

Je n'ai vu rien en lui qu'un rival généreux,  
Et ne vois rien en vous qu'un père rigoureux.

FÉLIX.

Que tu discernes mal le cœur d'avec la mine !  
Dans l'âme il hait Félix et dédaigne Pauline ;  
Et, s'il l'aima jadis, il estime aujourd'hui  
Les restes d'un rival trop indignes de lui.  
Il parle en sa faveur, il me prie, il menace,  
Et me perdra, dit-il, si je ne lui fais grâce ;  
Tranchant du généreux, il croit m'épouvanter :  
L'artifice est trop lourd pour ne pas l'éventer.  
Je sais des gens de cour quelle est la politique,  
J'en connais mieux que lui la plus fine pratique.  
C'est en vain qu'il tempête et feint d'être en fureur :  
Je vois ce qu'il prétend auprès de l'empereur.

De ce qu'il me demande il m'y ferait un crime ;  
Épargnant son rival, je serais sa victime,  
Et s'il avait affaire à quelque maladroit,  
Le piège est bien tendu, sans doute il le perdrait :  
Mais un vieux courtisan est un peu moins crédule ;  
Il voit quand on le joue et quand on dissimule,  
Et moi j'en ai tant vu de toutes les façons  
Qu'à lui-même au besoin j'en ferais des leçons.

ALBIN.

Dieux ! que vous vous gênez par cette défiance !

FÉLIX.

Pour subsister en cour c'est la haute science :  
Quand un homme une fois a droit de nous haïr,  
Nous devons présumer qu'il cherche à nous trahir ;  
Toute son amitié nous doit être suspecte.  
Si Polyeucte enfin n'abandonne sa secte,  
Quoi que son protecteur ait pour lui dans l'esprit,  
Je suivrai hautement l'ordre qui m'est prescrit.

ALBIN.

Grâce, grâce, seigneur ! que Pauline l'obtienne !

FÉLIX.

Celle de l'empereur ne suivrait pas la mienne ;  
Et loin de le tirer de ce pas dangereux,  
Ma bonté ne ferait que nous perdre tous deux.

ALBIN.

Mais Sévère promet...

FÉLIX.

Albin, je m'en défie,  
Et connais mieux que lui la haine de Décie.  
En faveur des chrétiens s'il choquait son courroux,  
Lui-même assurément se perdrait avec nous.

Je veux tenter pourtant encore une autre voie :  
Amenez Polyeucte ; et si je le renvoie,  
S'il demeure insensible à ce dernier effort,  
Au sortir de ce lieu qu'on lui donne la mort.

ALBIN.

Votre ordre est rigoureux.

FÉLIX.

Il faut que je le suive,  
Si je veux empêcher qu'un désordre n'arrive.  
Je vois le peuple ému pour prendre son parti ;  
Et toi-même tantôt tu m'en as averti.  
Dans ce zèle pour lui qu'il fait déjà paraître,  
Je ne sais si longtemps j'en pourrais être maître ;  
Peut-être dès demain, dès la nuit, dès ce soir,  
J'en verrais des effets que je ne veux pas voir ;  
Et Sévère aussitôt, courant à sa vengeance,  
M'irait calomnier de quelque intelligence.  
Il faut rompre ce coup, qui me serait fatal.

ALBIN.

Que tant de prévoyance est un étrange mal !  
Tout vous nuit, tout vous perd, tout vous fait de l'ombrage.  
Mais voyez que sa mort mettra ce peuple en rage ;  
Que c'est mal le guérir que le désespérer.

FÉLIX.

En vain après sa mort il voudra murmurer ;  
Et s'il ose venir à quelque violence,  
C'est à faire à céder deux jours à l'insolence :  
J'aurai fait mon devoir, quoi qu'il puisse arriver.  
Mais Polyeucte vient, tâchons à le sauver.  
— Soldats, retirez-vous, et gardez bien la porte.

## SCÈNE II

FÉLIX, POLYEUCTE, ALBIN.

FÉLIX.

As-tu donc pour la vie une haine si forte,  
Malheureux Polyeucte ? Et la loi des chrétiens  
T'ordonne-t-elle ainsi d'abandonner les tiens ?

POLYEUCTE.

Je ne hais point la vie, et j'en aime l'usage,  
Mais sans attachement qui sente l'esclavage,  
Toujours prêt à la rendre au Dieu dont je la tiens :  
La raison me l'ordonne, et la loi des chrétiens :  
Et je vous montre à tous par là comme il faut vivre,  
Si vous avez le cœur assez bon pour me suivre.

FÉLIX.

Te suivre dans l'abîme où tu te veux jeter ?

POLYEUCTE.

Mais plutôt dans la gloire où je m'en vais monter.

FÉLIX.

Donne-moi pour le moins le temps de la connaître :  
Pour me faire chrétien, sers-moi de guide à l'être,  
Et ne dédaigne pas de m'instruire en ta foi,  
Ou toi-même à ton Dieu tu répondras de moi.

POLYEUCTE.

N'en riez point, Félix, il sera votre juge ;  
Vous ne trouverez point devant lui de refuge ;  
Les rois et les bergers y sont d'un même rang.  
De tous les siens sur vous il vengera le sang.

FÉLIX.

Je n'en répandrai plus, et, quoi qu'il en arrive,  
Dans la foi des chrétiens je souffrirai qu'on vive :  
J'en serai protecteur.

POLYEUCTE.

Non, non, persécutez,  
Et soyez l'instrument de nos félicités :  
Celle d'un vrai chrétien n'est que dans les souffrances :  
Les plus cruels tourments lui sont des récompenses.  
Dieu, qui rend le centuple aux bonnes actions,  
Pour comble donne encor les persécutions.  
Mais ces secrets pour vous sont fâcheux à comprendre :  
Ce n'est qu'à ses élus que Dieu les fait entendre.

FÉLIX.

Je te parle sans fard, et veux être chrétien.

POLYEUCTE.

Qui peut donc retarder l'effet d'un si grand bien ?

FÉLIX.

La présence importune...

POLYEUCTE.

Et de qui ? de Sévère ?

FÉLIX.

Pour lui seul contre toi j'ai feint tant de colère :  
Dissimule un moment jusques à son départ.

POLYEUCTE.

Félix, c'est donc ainsi que vous parlez sans fard ?  
Portez à vos païens, portez à vos idoles,  
Le sucre empoisonné que sèment vos paroles.

Un chrétien ne craint rien, ne dissimule rien :  
Aux yeux de tout le monde il est toujours chrétien.

FÉLIX.

Ce zèle de ta foi ne sert qu'à te séduire,  
Si tu cours à la mort plutôt que de m'instruire.

POLYEUCTE.

Je vous en parlerais ici hors de saison :  
Elle est un don du ciel, et non de la raison ;  
Et c'est là que bientôt, voyant Dieu face à face,  
Plus aisément pour vous j'obtiendrai cette grâce.

FÉLIX.

Ta perte cependant me va désespérer.

POLYEUCTE.

Vous avez en vos mains de quoi la réparer :  
En vous ôtant un gendre, on vous en donne un autre  
Dont la condition répond mieux à la vôtre ;  
Ma perte n'est pour vous qu'un change avantageux.

FÉLIX.

Cesse de me tenir ce discours outrageux.  
Je t'ai considéré plus que tu ne mérites ;  
Mais malgré ma bonté, qui croît plus tu l'irrites,  
Cette insolence enfin te rendrait odieux,  
Et je me vengerais aussi bien que nos dieux.

POLYEUCTE.

Quoi ? vous changez bientôt d'humeur et de langage !  
Le zèle de vos dieux rentre en votre courage !  
Celui d'être chrétien s'échappe ! et par hasard  
Je vous viens d'obliger à me parler sans fard !



FÉLIX.

Va, ne présume pas que, quoi que je te jure,  
De tes nouveaux docteurs je suive l'imposture.  
Je flattais ta manie, afin de t'arracher  
Du honteux précipice où tu vas trébucher ;  
Je voulais gagner temps pour ménager ta vie  
Après l'éloignement d'un flatteur de Décie ;  
Mais j'ai trop fait d'injure à nos dieux tout-puissants :  
Choisis de leur donner ton sang ou de l'encens.

POLYEUCTE.

Mon choix n'est point douteux. Mais j'aperçois Pauline.  
O ciel !

### SCÈNE III

FÉLIX, POLYEUCTE, PAULINE, ALBIN.

PAULINE.

Qui de vous deux aujourd'hui m'assassine ?  
Sont-ce tous deux ensemble, ou chacun à son tour ?  
Ne pourrai-je fléchir la nature ou l'amour,  
Et n'obtiendrai-je rien d'un époux ni d'un père ?

FÉLIX.

Parlez à votre époux.

POLYEUCTE.

Vivez avec Sévère.

PAULINE.

Tigre, assassine-moi du moins sans m'outrager.

POLYEUCTE.

Mon amour, par pitié, cherche à vous soulager ;  
Il voit quelle douleur dans l'âme vous possède,

Et sait qu'un autre amour en est le seul remède.  
Puisqu'un si grand mérite a pu vous enflammer,  
Sa présence toujours a droit de vous charmer :  
Vous l'aimiez, il vous aime, et sa gloire augmentée...

PAULINE.

Que t'ai-je fait, cruel, pour être ainsi traitée,  
Et pour me reprocher, au mépris de ma foi,  
Un amour si puissant que j'ai vaincu pour toi ?  
Vois, pour te faire vaincre un si fort adversaire,  
Quels efforts à moi-même il a fallu me faire ;  
Quels combats j'ai donnés pour te donner un cœur  
Si justement acquis à son premier vainqueur ;  
Et si l'ingratitude en ton cœur ne domine,  
Fais quelque effort sur toi pour te rendre à Pauline ;  
Apprends d'elle à forcer ton propre sentiment ;  
Prends sa vertu pour guide en ton aveuglement ;  
Souffre que de toi-même elle obtienne ta vie,  
Pour vivre sous tes lois à jamais asservie.  
Si tu peux rejeter de si justes désirs,  
Regarde au moins ses pleurs, écoute ses soupirs ;  
Ne désespère pas une âme qui t'adore.

POLYEUCTE.

Je vous l'ai déjà dit, et vous le dis encore,  
Vivez avec Sévère, ou mourez avec moi.  
Je ne méprise point vos pleurs ni votre foi ;  
Mais, de quoi que pour vous notre amour m'entretienne,  
Je ne vous connais plus si vous n'êtes chrétienne.  
— C'en est assez, Félix, reprenez ce courroux,  
Et sur cet insolent vengez vos dieux et vous.

PAULINE.

Ah ! mon père, son crime à peine est pardonnable ;  
Mais, s'il est insensé, vous êtes raisonnable.  
La nature est trop forte, et ses aimables traits,

Imprimés dans le sang, ne s'effacent jamais ;  
 Un père est toujours père, et sur cette assurance  
 J'ose appuyer encore un reste d'espérance.  
 Jetez sur votre fille un regard paternel :  
 Ma mort suivra la mort de ce cher criminel ;  
 Et les dieux trouveront sa peine illégitime,  
 Puisqu'elle confondra l'innocence et le crime,  
 Et qu'elle changera, par ce redoublement,  
 En injuste rigueur un juste châtement ;  
 Nos destins, par vos mains rendus inséparables,  
 Nous doivent rendre heureux ensemble, ou misérables,  
 Et vous seriez cruel jusques au dernier point  
 Si vous désunissiez ce que vous avez joint.  
 Un cœur à l'autre uni jamais ne se retire,  
 Et pour l'en séparer il faut qu'on le déchire.  
 Mais vous êtes sensible à mes justes douleurs,  
 Et d'un œil paternel vous regardez mes pleurs.

FÉLIX.

Oui, ma fille, il est vrai qu'un père est toujours père ;  
 Rien n'en peut effacer le sacré caractère :  
 Je porte un cœur sensible, et vous l'avez percé ;  
 Je me joins avec vous contre cet insensé.  
 — Malheureux Polyeucte, es-tu seul insensible ?  
 Et veux-tu rendre seul ton crime irrémissible ?  
 Peux-tu voir tant de pleurs d'un œil si détaché ?  
 Peux-tu voir tant d'amour sans en être touché ?  
 Ne reconnais-tu plus ni beau-père ni femme,  
 Sans amitié pour l'un, et pour l'autre sans flamme ?  
 Pour reprendre les noms et de gendre et d'époux,  
 Veux-tu nous voir tous deux embrasser tes genoux ?

POLYEUCTE.

Que tout cet artifice est de mauvaise grâce !  
 Après avoir deux fois essayé la menace,  
 Après m'avoir fait voir Néarque dans la mort,

Après avoir tenté l'amour et son effort,  
Après m'avoir montré cette soif du baptême  
Pour opposer à Dieu l'intérêt de Dieu même,  
Vous vous joignez ensemble ! Ah ! ruses de l'enfer !  
Faut-il tant de fois vaincre avant que triompher ?  
Vos résolutions usent trop de remise ;  
Prenez la vôtre enfin, puisque la mienne est prise.  
Je n'adore qu'un Dieu, maître de l'univers,  
Sous qui tremblent le ciel, la terre et les enfers ;  
Un Dieu qui, nous aimant d'une amour infinie,  
Voulut mourir pour nous avec ignominie,  
Et qui, par un effort de cet excès d'amour,  
Veut pour nous en victime être offert chaque jour.  
Mais j'ai tort d'en parler à qui ne peut m'entendre.  
Voyez l'aveugle erreur que vous osez défendre :  
Des crimes les plus noirs vous souillez tous vos dieux ;  
Vous n'en punissez point qui n'ait son maître aux cieux :  
La prostitution, l'adultère, l'inceste,  
Le vol, l'assassinat, et tout ce qu'on déteste,  
C'est l'exemple qu'à suivre offrent vos immortels.  
J'ai profané leur temple et brisé leurs autels ;  
Je le ferais encor si j'avais à le faire,  
Même aux yeux de Félix, même aux yeux de Sévère,  
Même aux yeux du sénat, aux yeux de l'empereur.

FÉLIX.

Enfin ma bonté cède à ma juste fureur :  
Adore-les, ou meurs !

POLYEUCTE.

Je suis chrétien.

FÉLIX.

Impie !

Adore-les, te dis-je, ou renonce à la vie.

POLYEUCTE.

Je suis chrétien.

FÉLIX.

Tu l'es ? O cœur trop obstiné !  
Soldats, exécutez l'ordre que j'ai donné.

PAULINE.

Où le conduisez-vous ?

FÉLIX.

A la mort.

POLYEUCTE.

A la gloire.

Chère Pauline, adieu ; conservez ma mémoire.

PAULINE.

Je te suivrai partout, et mourrai si tu meurs.

POLYEUCTE.

Ne suivez point mes pas, ou quittez vos erreurs.

FÉLIX.

Qu'on l'ôte de mes yeux, et que l'on m'obéisse :  
Puisqu'il aime à périr, je consens qu'il périsse.

## SCÈNE IV

FÉLIX, ALBIN.

FÉLIX.

Je me fais violence, Albin ; mais je l'ai dû :  
Ma bonté naturelle aisément m'eût perdu.  
Que la rage du peuple à présent se déploie ;  
Que Sévère en fureur tonne, éclate, foudroie ;

M'étant fait cet effort, j'ai fait ma sûreté.  
Mais n'es-tu point surpris de cette dureté ?  
Vois-tu comme le sien des cœurs impénétrables,  
Ou des impiétés à ce point exécrables ?  
Du moins j'ai satisfait mon esprit affligé :  
Pour amollir son cœur je n'ai rien négligé ;  
J'ai feint même à tes yeux des lâchetés extrêmes ;  
Et certes, sans l'horreur de ses derniers blasphèmes,  
Qui m'ont rempli soudain de colère et d'effroi,  
J'aurais eu de la peine à triompher de moi.

ALBIN.

Vous maudirez peut-être un jour cette victoire,  
Qui tient je ne sais quoi d'une action trop noire,  
Indigne de Félix, indigne d'un Romain,  
Répandant votre sang par votre propre main.

FÉLIX.

Ainsi l'ont autrefois versé Brute et Manlie ;  
Mais leur gloire en a crû, loin d'en être affaiblie ;  
Et quand nos vieux héros avaient de mauvais sang,  
Ils eussent, pour le perdre, ouvert leur propre flanc.

ALBIN.

Votre ardeur vous séduit ; mais, quoi qu'elle vous die,  
Quand vous la sentirez une fois refroidie,  
Quand vous verrez Pauline, et que son désespoir  
Par ses pleurs et ses cris saura vous émouvoir...

FÉLIX.

Tu me fais souvenir qu'elle a suivi ce traître,  
Et que ce désespoir qu'elle fera paraître  
De mes commandements pourra troubler l'effet :  
Va donc ; cours y mettre ordre et voir ce qu'elle fait ;  
Romps ce que ses douleurs y donneraient d'obstacle ;  
Tire-la, si tu peux, de ce triste spectacle ;  
Tâche à la consoler. Va donc : qui te retient ?

ALBIN.

Il n'en est pas besoin, seigneur, elle revient.

SCÈNE V

FÉLIX, PAULINE, ALBIN.

PAULINE.

Père barbare, achève, achève ton ouvrage :  
 Cette seconde hostie est digne de ta rage ;  
 Joins ta fille à ton gendre ; ose : que tardes-tu ?  
 Tu vois le même crime ou la même vertu :  
 Ta barbarie en elle a les mêmes matières.  
 Mon époux en mourant m'a laissé ses lumières ;  
 Son sang, dont tes bourreaux viennent de me couvrir,  
 M'a dessillé les yeux, et me les vient d'ouvrir.  
 Je vois, je sais, je crois, je suis désabusée :  
 De ce bienheureux sang tu me vois baptisée ;  
 Je suis chrétienne enfin, n'est-ce point assez dit ?  
 Conserve en me perdant ton rang et ton crédit ;  
 Redoute l'empereur, appréhende Sévère :  
 Si tu ne veux périr, ma perte est nécessaire ;  
 Polyeucte m'appelle à cet heureux trépas ;  
 Je vois Néarque et lui qui me tendent les bras.  
 Mène, mène-moi voir tes dieux que je déteste ;  
 Ils n'en ont brisé qu'un, je briserai le reste.  
 On m'y verra braver tout ce que vous craignez,  
 Ces foudres impuissants qu'en leurs mains vous peignez,  
 Et, saintement rebelle aux lois de la naissance,  
 Une fois envers toi manquer d'obéissance.  
 Ce n'est point ma douleur que par là je fais voir ;  
 C'est la grâce qui parle, et non le désespoir.  
 Le faut-il dire encor, Félix ? Je suis chrétienne ;  
 Affermis par ma mort ta fortune et la mienne :

Le coup à l'un et l'autre en sera précieux  
Puisqu'il t'assure en terre en m'élevant aux cieux.

## SCÈNE VI

FÉLIX, SÉVÈRE, PAULINE, ALBIN, FABIAN.

SÉVÈRE.

Père dénaturé, malheureux politique,  
Esclave ambitieux d'une peur chimérique,  
Polyeucte est donc mort ! Et par vos cruautés  
Vous pensez conserver vos tristes dignités !  
La faveur que pour lui je vous avais offerte,  
Au lieu de le sauver, précipite sa perte !  
J'ai prié, menacé, mais sans vous émouvoir,  
Et vous m'avez cru fourbe ou de peu de pouvoir !  
Eh bien, à vos dépens vous verrez que Sévère  
Ne se vante jamais que de ce qu'il peut faire,  
Et par votre ruine il vous fera juger  
Que qui peut bien vous perdre eût pu vous protéger.  
Continuez aux dieux ce service fidèle ;  
Par de telles horreurs montrez-leur votre zèle.  
Adieu ; mais quand l'orage éclatera sur vous,  
Ne doutez point du bras dont partiront les coups.

FÉLIX.

Arrêtez-vous, seigneur, et d'une âme apaisée  
Souffrez que je vous livre une vengeance aisée.  
Ne me reprochez plus que par mes cruautés  
Je tâche à conserver mes tristes dignités :  
Je dépose à vos pieds l'éclat de leur faux lustre ;  
Celle où j'ose aspirer est d'un rang plus illustre ;  
Je m'y trouve forcé par un secret appas ;  
Je cède à des transports que je ne connais pas ;



Et, par un mouvement que je ne puis entendre,  
De ma fureur je passe au zèle de mon gendre.  
C'est lui, n'en doutez point, dont le sang innocent  
Pour son persécuteur prie un Dieu tout-puissant ;  
Son amour épandu sur toute la famille  
Tire après lui le père aussi bien que la fille.  
J'en ai fait un martyr, sa mort me fait chrétien :  
J'ai fait tout son bonheur, il veut faire le mien.  
C'est ainsi qu'un chrétien se venge et se courrouce.  
Heureuse cruauté dont la suite est si douce !  
Donne la main, Pauline. Apportez des liens ;  
Immolez à vos dieux ces deux nouveaux chrétiens :  
Je le suis, elle l'est, suivez votre colère.

PAULINE.

Qu'heureusement enfin je retrouve mon père !  
Cet heureux changement rend mon bonheur parfait.

FÉLIX.

Ma fille, il n'appartient qu'à la main qui le fait.

SÉVÈRE.

Qui ne serait touché d'un si tendre spectacle ?  
De pareils changements ne vont point sans miracle :  
Sans doute vos chrétiens, qu'on persécute en vain,  
Ont quelque chose en eux qui surpasse l'humain ;  
Ils mènent une vie avec tant d'innocence  
Que le ciel leur en doit quelque reconnaissance :  
Se relever plus forts, plus ils sont abattus,  
N'est pas aussi l'effet des communes vertus.  
Je les aimai toujours, quoi qu'on m'en ait pu dire ;  
Je n'en vois point mourir que mon cœur n'en soupire,  
Et peut-être qu'un jour je les connaîtrai mieux.  
J'approuve cependant que chacun ait ses dieux,  
Qu'il les serve à sa mode, et sans peur de la peine.  
Si vous êtes chrétien, ne craignez plus ma haine ;

Je les aime, Félix, et de leur protecteur  
Je n'en veux pas sur vous faire un persécuteur.  
Gardez votre pouvoir, reprenez-en la marque ;  
Servez bien votre Dieu, servez votre monarque.  
Je perdrai mon crédit envers Sa Majesté,  
Ou vous verrez finir cette sévérité :  
Par cette injuste haine il se fait trop d'outrage.

## FÉLIX.

Daigne le ciel en vous achever son ouvrage,  
Et, pour vous rendre un jour ce que vous méritez,  
Vous inspirer bientôt toutes ses vérités !  
— Nous autres, bénissons notre heureuse aventure :  
Allons à nos martyrs donner la sépulture,  
Baiser leurs corps sacrés, les mettre en digne lieu,  
Et faire retentir partout le nom de Dieu.

## EXAMEN DE POLYEUCTE

Ce martyr est rapporté par Surius sur le neuvième de janvier. Polyeucte vivait en l'année 250, sous l'empereur Décius. Il était Arménien, ami de Néarque, et gendre de Félix, qui avait la commission de l'empereur pour faire exécuter ses édits contre les chrétiens. Cet ami l'ayant résolu à se faire chrétien, il déchira ses édits qu'on publiait, arracha les idoles des mains de ceux qui les portaient sur les autels pour les adorer, les brisa contre terre, résista aux larmes de sa femme Pauline, que Félix employa auprès de lui pour le ramener à leur culte, et perdit la vie par l'ordre de son beau-père, sans autre baptême que celui de son sang. Voilà ce que m'a prêté l'histoire, le reste est de mon invention.

Pour donner plus de dignité à l'action, j'ai fait Félix gouverneur d'Arménie et ai pratiqué un sacrifice public, afin de rendre l'occasion plus illustre et donner un prétexte à Sévère de venir en cette province, sans faire éclater son amour avant qu'il en eût l'aveu de Pauline. Ceux qui veulent arrêter nos héros dans une médiocre bonté, où quelques interprètes d'Aristote bornent leur vertu, ne trouveront pas ici leur compte, puisque celle de Polyeucte va jusqu'à la sainteté et n'a aucun mélange de faiblesse. J'en ai déjà parlé ailleurs ; et, pour confirmer ce que j'en ai dit par quelques autorités, j'ajouterai ici que Minturnus, dans son *Traité du*

Poète, agite cette question, si la passion de Jésus-Christ et les martyres des saints doivent être exclus du théâtre, à cause qu'ils passent cette médiocre bonté, et résout en ma faveur. Le célèbre Heinsius, qui non seulement a traduit la *Poétique* de notre philosophe, mais a fait un *Traité de la Constitution de la Tragédie* selon sa pensée, nous en a donné une sur le martyre des Innocents. L'illustre Grotius a mis sur la scène la Passion même de Jésus-Christ et l'histoire de Joseph ; et le savant Buchanan a fait la même chose de celle de Jephté et de la mort de saint Jean-Baptiste. C'est sur ces exemples que j'ai hasardé ce poème, où je me suis donné des licences qu'ils n'ont pas prises, de changer l'histoire en quelque chose, et d'y mêler des épisodes d'invention : aussi m'était-il plus permis sur cette matière qu'à eux sur celle qu'ils ont choisie. Nous ne devons qu'une croyance pieuse à la vie des saints, et nous avons le même droit sur ce que nous en tirons pour le porter sur le théâtre que sur ce que nous empruntons des autres histoires ; mais nous devons une foi chrétienne et indispensable à tout ce qui est dans la *Bible*, qui ne nous laisse aucune liberté d'y rien changer. J'estime toutefois qu'il ne nous est pas défendu d'y ajouter quelque chose, pourvu qu'il ne détruise rien de ces vérités dictées par le Saint-Esprit. Buchanan ni Grotius ne l'ont pas fait dans leurs poèmes, mais aussi ne les ont-ils pas rendus assez fournis pour notre théâtre, et ne s'y sont proposé pour exemple que la constitution la plus simple des anciens. Heinsius a plus osé qu'eux dans celui que j'ai nommé : les anges qui bercent l'enfant Jésus, et l'ombre de Mariamne avec les furies qui agitent l'esprit d'Hérode, sont des agréments qu'il n'a pas trouvés dans l'Évangile. Je crois même qu'on en peut supprimer quelque chose, quand il y a apparence qu'il ne plairait pas sur

le théâtre, pourvu qu'on ne mette rien en la place : car alors ce serait changer l'histoire, ce que le respect que nous devons à l'Écriture ne permet point. Si j'avais à y exposer celle de David et de Bethsabée, je ne décrirais pas comme il en devint amoureux en la voyant se baigner dans une fontaine, de peur que l'image de cette nudité ne fît une impression trop chatouilleuse dans l'esprit de l'auditeur ; mais je me contenterais de le peindre avec de l'amour pour elle, sans parler aucunement de quelle manière cet amour se serait emparé de son cœur.

Je reviens à *Polyeucte*, dont le succès a été très heureux. Le style n'en est pas si fort ni si majestueux que celui de *Cinna* et de *Pompée* ; mais il a quelque chose de plus touchant, et les tendresses de l'amour humain y font un si agréable mélange avec la fermeté du divin, que sa représentation a satisfait tout ensemble les dévots et les gens du monde. A mon gré, je n'ai point fait de pièce où l'ordre du théâtre soit plus beau et l'enchaînement des scènes mieux ménagé. L'unité d'action, et celle de jour et de lieu, y ont leur justesse ; et les scrupules qui peuvent naître touchant ces deux dernières se dissiperont aisément pour peu qu'on me veuille prêter de cette faveur que l'auditeur nous doit toujours, quand l'occasion s'en offre, en reconnaissance de la peine que nous avons prise à le divertir.

Il est hors de doute que, si nous appliquons ce poème à nos coutumes, le sacrifice se fait trop tôt après la venue de Sévère ; et cette précipitation sortira du vraisemblable par la nécessité d'obéir à la règle. Quand le roi envoie ses ordres dans les villes pour y faire rendre des actions de grâces pour ses victoires, ou pour d'autres bénédictions qu'il reçoit du ciel, on ne les exécute pas dès le jour même ; mais aussi il faut du temps pour assembler

le clergé, les magistrats et les corps de ville, et c'est ce qui en fait différer l'exécution. Nos acteurs n'avaient ici aucune de ces assemblées à faire.

Il suffisait de la présence de Sévère et de Félix, et du ministère du grand prêtre ; ainsi nous n'avons eu aucun besoin de remettre ce sacrifice à un autre jour. D'ailleurs, comme Félix craignait ce favori, qu'il croyait irrité du mariage de sa fille, il était bien aise de lui donner le moins d'occasion de tarder qu'il lui était possible, et de tâcher, durant son peu de séjour, à gagner son esprit par une prompte complaisance et montrer tout ensemble une impatience d'obéir aux volontés de l'empereur.

L'autre scrupule regarde l'unité de lieu, qui est, assez exacte, puisque tout s'y passe dans une salle ou antichambre commune aux appartements de Félix et de sa fille. Il semble que la bienséance y soit un peu forcée pour conserver cette unité au second acte, en ce que Pauline vient jusque dans cette antichambre pour trouver Sévère, dont elle devrait attendre la visite dans son cabinet. A quoi je réponds qu'elle a eu deux raisons de venir au-devant de lui : l'une, pour faire plus d'honneur à un homme dont son père redoutait l'indignation, et qu'il lui avait commandé d'adoucir en sa faveur ; l'autre, pour rompre plus aisément la conversation avec lui, en se retirant dans ce cabinet, s'il ne voulait pas la quitter à sa prière, et se délivrer, par cette retraite, d'un entretien dangereux pour elle, ce qu'elle n'eût pu faire si elle eût reçu sa visite dans son appartement.

Sa confidence avec Stratonice, touchant l'amour qu'elle avait eu pour ce cavalier, me fait faire une réflexion sur le temps qu'elle prend pour cela. Il s'en fait beaucoup sur nos théâtres, d'affections qui ont déjà duré deux ou trois ans, dont on attend à

révéler le secret justement au jour de l'action qui se présente, et non seulement sans aucune raison de choisir ce jour-là plutôt qu'un autre pour le déclarer, mais lors même que vraisemblablement on s'en est dû ouvrir beaucoup auparavant avec la personne à qui on en fait confidence. Ce sont choses dont il faut instruire le spectateur en les faisant apprendre par un des acteurs à l'autre ; mais il faut prendre garde avec soin que celui à qui on les apprend ait eu lieu de les ignorer jusque-là aussi bien que le spectateur, et que quelque occasion tirée du sujet oblige celui qui les récite à rompre enfin un silence qu'il a gardé si longtemps. L'infante, dans *le Cid*, avoue à Léonor l'amour secret qu'elle a pour lui, et l'aurait pu faire un an ou six mois plus tôt. Cléopâtre, dans *Pompée*, ne prend pas des mesures plus justes avec Charmion : elle lui conte la passion de César pour elle, et comme

Chaque jour ses courriers

Lui portent en tribut ses vœux et ses lauriers.

Cependant, comme il ne paraît personne avec qui elle ait plus d'ouverture de cœur qu'avec cette Charmion, il y a grande apparence que c'était elle-même dont cette reine se servait pour introduire ces courriers, et qu'ainsi elle devait savoir déjà tout ce commerce entre César et sa maîtresse. Du moins il fallait marquer quelque raison qui lui eût laissé ignorer jusque-là tout ce qu'elle lui apprend, et de quel autre ministère cette princesse s'était servie pour recevoir ces courriers. Il n'en va pas de même ici. Pauline ne s'ouvre avec Stratonice que pour lui faire entendre le songe qui la trouble, et les sujets qu'elle a de s'en alarmer ; et comme elle n'a fait ce songe que la nuit d'auparavant, et qu'elle ne lui eût jamais révélé son secret sans cette occasion qui l'y



oblige, on peut dire qu'elle n'a point eu lieu de lui faire cette confidence plus tôt qu'elle ne l'a faite.

Je n'ai point fait de narration de la mort de Polyeucte, parce que je n'avais personne pour la faire ni pour l'écouter, que des païens qui ne la pouvaient ni écouter ni faire que comme ils avaient fait et écouté celle de Néarque, ce qui aurait été une répétition et marque de stérilité, et, en outre, n'aurait pas répondu à la dignité de l'action principale, qui est terminée par là. Ainsi j'ai mieux aimé la faire connaître par un saint emportement de Pauline, que cette mort a convertie, que par un récit qui n'eût point eu de grâce dans une bouche indigne de le prononcer. Félix son père se convertit après elle ; et ces deux conversions, quoique miraculeuses, sont si ordinaires dans les martyres qu'elles ne sortent point de la vraisemblance parce qu'elles ne sont pas de ces événements rares et singuliers qu'on ne peut tirer en exemple ; et elles servent à remettre le calme dans les esprits de Félix, de Sévère et de Pauline, que sans cela j'aurais eu bien de la peine à retirer du théâtre dans un état qui rendît la pièce complète, en ne laissant rien à souhaiter à la curiosité de l'auditeur.



# POMPÉE

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES

1641



## A MONSEIGNEUR L'ÉMINENTISSIME CARDINAL MAZARIN

MONSEIGNEUR,

JE présente le grand Pompée à Votre Éminence, c'est-à-dire le plus grand personnage de l'ancienne Rome au plus illustre de la nouvelle ; je mets sous la protection du premier ministre de notre jeune roi un héros qui, dans sa bonne fortune, fut le protecteur de beaucoup de rois, et qui, dans sa mauvaise, eut encore des rois pour ses ministres. Il espère de la générosité de Votre Éminence qu'elle ne dédaignera pas de lui conserver cette seconde vie que j'ai tâché de lui redonner, et que, lui rendant cette justice qu'elle fait rendre par tout le royaume, elle le vengera pleinement de la mauvaise politique de la cour d'Égypte. Il l'espère, et avec raison, puisque, dans le peu de séjour qu'il a fait en France, il a déjà su de la voix publique que les maximes dont vous vous servez pour la conduite de cet État ne sont point fondées sur d'autres principes que ceux de la vertu. Il a su d'elle les obligations que vous a la France de l'avoir choisie pour votre seconde mère, qui vous est d'autant plus redevable que les grands services que vous lui rendez sont de purs effets de votre inclination et de votre zèle, et non pas des devoirs de votre naissance. Il a su d'elle que Rome s'est acquittée envers notre jeune monarque de ce qu'elle devait à ses pré-

décesseurs, par le présent qu'elle lui a fait de votre personne. Il a su d'elle enfin que la solidité de votre prudence et la netteté de vos lumières enfantent des conseils si avantageux pour le gouvernement qu'il semble que ce soit vous à qui, par un esprit de prophétie, notre Virgile ait adressé ce vers il y a plus de seize siècles :

*Tu regere imperio populos, Romane, memento.*

Voilà, monseigneur, ce que ce grand homme a appris en apprenant à parler français :

*Pauca, sed a pleno venientia pectore veri.*

Et comme la gloire de Votre Éminence est assurée sur la fidélité de cette voix publique, je n'y mêlerai point la faiblesse de mes pensées ni la rudesse de mes expressions, qui pourraient diminuer quelque chose de son éclat ; et je n'ajouterai rien aux célèbres témoignages qu'elle vous rend, qu'une profonde vénération pour les hautes qualités qui vous les ont acquis, avec une protestation très sincère et très inviolable d'être toute ma vie,

MONSEIGNEUR,

de Votre Éminence,

le très humble, très obéissant, et très fidèle serviteur,

CORNEILLE.

## AU LECTEUR

SI je voulais faire ici ce que j'ai fait en mes deux derniers ouvrages, et te donner le texte ou l'abrégé des auteurs dont cette histoire est tirée, afin que tu pusses remarquer en quoi je m'en serais écarté pour l'accommoder au théâtre, je ferais un avant-propos dix fois plus long que mon poème, et j'aurais à rapporter des livres entiers de presque tous ceux qui ont écrit l'histoire romaine. Je me contenterai de t'avertir que celui dont je me suis le plus servi a été le poète Lucain, dont la lecture m'a rendu si amoureux de la force de ses pensées et de la majesté de son raisonnement qu'afin d'en enrichir notre langue j'ai fait cet effort pour réduire en poème dramatique ce qu'il a traité en épique. Tu trouveras ici cent ou deux cents vers traduits ou imités de lui. J'ai tâché de le suivre dans le reste, et de prendre son caractère quand son exemple m'a manqué : si je suis demeuré bien loin derrière, tu en jugeras. Cependant j'ai cru ne te déplaire pas de te donner ici trois passages qui ne viennent pas mal à mon sujet : le premier est une épitaphe de Pompée, prononcée par Caton dans Lucain ; les deux autres sont deux peintures de Pompée et de César, tirées de Velleius Paterculus. Je les laisse en latin, de peur que ma traduction n'ôte trop de leur grâce et de leur force. Les dames se les feront expliquer.

## EPITAPHIUM POMPEII MAGNI

Civis obit, inquit, multo majoribus impar  
 Nosse modum juris, sed in hoc tamen utilis ævo,  
 Cui non ulla fuit justī reverentia : salva  
 Libertate potens, et solus plebe parata  
 Privatus servire sibi, rectorque senatus,  
 Sed regnantis, erat. Nil belli jure poposcit :  
 Quæque dari voluit, voluit sibi posse negari.  
 Immodicas possedit opes, sed plura retentis  
 Intulit; invasit ferrum, sed ponere norat.  
 Prætulit arma togæ, sed pacem armatus amavit.  
 Juvit sumpta ducem, juvit dimissa potestas.  
 Casta domus, luxuque carens, corruptaque nunquam.  
 Fortuna domini. Clarum et venerabile nomen  
 Gentibus, et multum nostræ quod proderat urbi.  
 Olim vera fides, Sylla Marioque receptis,  
 Libertatis obit : Pompeio rebus adempto  
 Nunc et ficta perit. Non jam regnare pudebit,  
 Nec color imperii, nec frons erit ulla senatus.  
 O felix, cui summa dies fuit obvia victo,  
 Et cui quærendos Pharium scelus obtulit enses !  
 Forsitan in soceri potuisses vivere regno.  
 Scire mori, sors prima viris, sed proxima cogi.  
 Et mihi, si fati aliena in jura venimus,  
 Da talem, Fortuna, Jubam : non deprecor hosti  
 Servari, dum me servet cervice recisa.

## ICON POMPEII MAGNI

Fuit hic genitus matre Lucilia, stirpis senatoriæ,  
 forma excellens, non ea qua flos commendatur ætatis,  
 sed dignitate et constantia, quæ in illam conveniens  
 amplitudinem, fortunam quoque ejus ad ultimum  
 vitæ comitata est diem : innocentia eximius, sancti-  
 tate præcipuus, eloquentia medius ; potentiæ, quæ  
 honoris causa ad eum deferretur, non ut ab eo occu-  
 paretur, cupidissimus ; dux bello peritissimus ; civis  
 in toga (nisi ubi vereretur ne quem haberet parem)  
 modestissimus, amicitiarum tenax, in offensis exora-  
 bilis, in reconcilianda gratia fidelissimus, in accipienda  
 satisfactione facillimus, potentia sua nunquam aut

raro ad impotentiam usus ; pæne omnium votorum expers, nisi numeraretur inter maxima, in civitate libera dominaque gentium, indignari, quum omnes cives jure haberet pares, quemquam æqualem dignitate conspiciere.

## ICON C. J. CÆSARIS

Hic, nobilissima Juliorum genitus familia, et, quod inter omnes antiquissimos constabat, ab Anchise ac Venere deducens genus, forma omnium civium excellentissimus, vigore animi acerrimus, munificentia effusissimus, animo super humanam et naturam et fidem evectus, magnitudine cogitationum, celeritate bellandi, patientia periculorum, Magno illi Alexandro, sed sobrio, neque iracundo, simillimus ; qui denique semper et somno et cibo in vitam, non in voluptatem uteretur.

## PERSONNAGES

JULES-CÉSAR.

MARC-ANTOINE.

LÉPIDE.

CORNÉLIE, femme de Pompée.

PTOLOMÉE, roi d'Égypte.

CLÉOPÂTRE, sœur de Ptolomée.

PHOTIN, chef du conseil d'Égypte.

ACHILLAS, lieutenant général des armées du roi d'Égypte.

SEPTIME, tribun romain, à la solde du roi d'Égypte.

CHARMION, dame d'honneur de Cléopâtre.

ACHORÉE, écuyer de Cléopâtre.

PHILIPPE, affranchi de Pompée.

TROUPE DE ROMAINS.

TROUPE D'ÉGYPTIENS.

---

La scène est en Alexandrie, dans le palais de Ptolomée.



## ACTE PREMIER

---

### SCÈNE PREMIÈRE

PTOLOMÉE, PHOTIN, ACHILLAS,  
SEPTIME.

PTOLOMÉE.

Le destin se déclare, et nous venons d'entendre  
Ce qu'il a résolu du beau-père et du gendre.  
Quand les dieux étonnés semblaient se partager,  
Pharsale a décidé ce qu'ils n'osaient juger.  
Ses fleuves teints de sang, et rendus plus rapides  
Par le débordement de tant de parricides,  
Cet horrible débris d'aigles, d'armes, de chars,  
Sur ses champs empestés confusément épars,  
Ces montagnes de morts privés d'honneurs suprêmes,  
Que la nature force à se venger eux-mêmes,  
Et dont les troncs pourris exhalent dans les vents  
De quoi faire la guerre au reste des vivants,  
Sont les titres affreux dont le droit de l'épée,  
Justifiant César, a condamné Pompée.  
Ce déplorable chef du parti le meilleur,  
Que sa fortune lasse abandonne au malheur,  
Devient un grand exemple, et laisse à la mémoire  
Des changements du sort une éclatante histoire.

Il fuit, lui qui, toujours triomphant et vainqueur,  
Vit ses prospérités égaler son grand cœur ;  
Il fuit, et dans nos ports, dans nos murs, dans nos villes  
Et contre son beau-père ayant besoin d'asiles,  
Sa déroute orgueilleuse en cherche aux mêmes lieux  
Où contre les Titans en trouvèrent les dieux :  
Il croit que ce climat, en dépit de la guerre,  
Ayant sauvé le ciel, sauvera bien la terre,  
Et, dans son désespoir à la fin se mêlant,  
Pourra prêter l'épaule au monde chancelant.  
Oui, Pompée avec lui porte le sort du monde,  
Et veut que notre Égypte, en miracles féconde,  
Serve à sa liberté de sépulcre ou d'appui,  
Et relève sa chute, ou trébuche sous lui.  
C'est de quoi, mes amis, nous avons à résoudre.  
Il apporte en ces lieux les palmes ou la foudre :  
S'il couronna le père, il hasarde le fils ;  
Et, nous l'ayant donnée, il expose Memphis.  
Il faut le recevoir, ou hâter son supplice ;  
Le suivre, ou le pousser dedans le précipice.  
L'un me semble peu sûr, l'autre peu généreux,  
Et je crains d'être injuste et d'être malheureux.  
Quoi que je fasse enfin, la fortune ennemie  
M'offre bien des périls ou beaucoup d'infamie :  
C'est à moi de choisir, c'est à vous d'aviser  
A quel choix vos conseils doivent me disposer.  
Il s'agit de Pompée, et nous aurons la gloire  
D'achever de César ou troubler la victoire ;  
Et je puis dire enfin que jamais potentat  
N'eut à délibérer d'un si grand coup d'État.

## PHOTIN.

Seigneur, quand par le fer les choses sont vidées,  
La justice et le droit sont de vaines idées ;  
Et qui veut être juste en de telles saisons  
Balance le pouvoir, et non pas les raisons.

Voyez donc votre force, et regardez Pompée,  
 Sa fortune abattue, et sa valeur trompée.  
 César n'est pas le seul qu'il fuie en cet état :  
 Il fuit et le reproche et les yeux du sénat,  
 Dont plus de la moitié piteusement étale  
 Une indigne curée aux vautours de Pharsale ;  
 Il fuit Rome perdue, il fuit tous les Romains,  
 A qui par sa défaite il met les fers aux mains ;  
 Il fuit le désespoir des peuples et des princes  
 Qui vengeraient sur lui le sang de leurs provinces,  
 Leurs États et d'argent et d'hommes épuisés,  
 Leurs trônes mis en cendre, et leurs sceptres brisés.  
 Auteur des maux de tous, il est à tous en butte,  
 Et fuit le monde entier écrasé sous sa chute.  
 Le défendrez-vous seul contre tant d'ennemis ?  
 L'espoir de son salut en lui seul était mis ;  
 Lui seul pouvait pour soi : cédez alors qu'il tombe.  
 Soutiendrez-vous un faix sous qui Rome succombe,  
 Sous qui tout l'univers se trouve foudroyé,  
 Sous qui le grand Pompée a lui-même ployé ?  
 Quand on veut soutenir ceux que le sort accable,  
 A force d'être juste on est souvent coupable ;  
 Et la fidélité qu'on garde imprudemment,  
 Après un peu d'éclat, traîne un long châtiment,  
 Trouble un noble revers, dont les coups invincibles,  
 Pour être glorieux, ne sont pas moins sensibles.  
 Seigneur, n'attirez point le tonnerre en ces lieux ;  
 Rangez-vous du parti des destins et des dieux,  
 Et sans les accuser d'injustice ou d'outrage,  
 Puisqu'ils font les heureux, adorez leur ouvrage ;  
 Quels que soient leurs décrets, déclarez-vous pour eux,  
 Et, pour leur obéir, perdez le malheureux.  
 Pressé de toutes parts des colères célestes,  
 Il en vient dessus vous faire fondre les restes ;  
 Et sa tête, qu'à peine il a pu dérober,  
 Toute prête de choir, cherche avec qui tomber.

Sa retraite chez vous en effet n'est qu'un crime :  
Elle marque sa haine, et non pas son estime ;  
Il ne vient que vous perdre en venant prendre port,  
Et vous pouvez douter s'il est digne de mort !  
Il devait mieux remplir vos vœux et notre attente,  
Faire voir sur ses nefs la victoire flottante :  
Il n'eût ici trouvé que joie et que festins ;  
Mais, puisqu'il est vaincu, qu'il s'en prenne aux destins.  
J'en veux à sa disgrâce, et non à sa personne :  
J'exécute à regret ce que le ciel ordonne ;  
Et du même poignard pour César destiné  
Je perce en soupirant son cœur infortuné.  
Vous ne pouvez enfin qu'aux dépens de sa tête  
Mettre à l'abri la vôtre, et parer la tempête.  
Laisser nommer sa mort un injuste attentat :  
La justice n'est pas une vertu d'État.  
Le choix des actions ou mauvaises ou bonnes  
Ne fait qu'anéantir la force des couronnes ;  
Le droit des rois consiste à ne rien épargner :  
La timide équité détruit l'art de régner.  
Quand on craint d'être injuste on a toujours à craindre,  
Et qui veut tout pouvoir doit oser tout enfreindre,  
Fuir comme un déshonneur la vertu qui le perd,  
Et voler sans scrupule au crime qui lui sert.  
C'est là mon sentiment. Achillas et Septime  
S'attacheront peut-être à quelque autre maxime :  
Chacun a son avis ; mais, quel que soit le leur,  
Qui punit le vaincu ne craint point le vainqueur.

## ACHILLAS.

Seigneur, Photin dit vrai ; mais, quoique de Pompée  
Je voie et la fortune et la valeur trompée,  
Je regarde son sang comme un sang précieux  
Qu'au milieu de Pharsale ont respecté les dieux.  
Non qu'en un coup d'État je n'approuve le crime ;  
Mais, s'il n'est nécessaire, il n'est point légitime :

Et quel besoin ici d'une extrême rigueur ?  
 Qui n'est point au vaincu ne craint point le vainqueur.  
 Neutre jusqu'à présent, vous pouvez l'être encore :  
 Vous pouvez adorer César, si l'on l'adore ;  
 Mais, quoique vos encens le traitent d'immortel,  
 Cette grande victime est trop pour son autel,  
 Et sa tête immolée au dieu de la victoire  
 Imprime à votre nom une tache trop noire :  
 Ne le pas secourir suffit sans l'opprimer ;  
 En usant de la sorte on ne vous peut blâmer.  
 Vous lui devez beaucoup : par lui Rome animée  
 A fait rendre le sceptre au feu roi Ptolomée ;  
 Mais la reconnaissance et l'hospitalité  
 Sur les âmes des rois n'ont qu'un droit limité.  
 Quoi que doive un monarque, et, dût-il sa couronne,  
 Il doit à ses sujets encor plus qu'à personne,  
 Et cesse de devoir quand la dette est d'un rang  
 A ne point s'acquitter qu'aux dépens de leur sang.  
 S'il est juste d'ailleurs que tout se considère,  
 Que hasardait Pompée en servant votre père ?  
 Il se voulut par là faire voir tout-puissant,  
 Et vit croître sa gloire en le rétablissant.  
 Il le servit enfin, mais ce fut de la langue ;  
 La bourse de César fit plus que sa harangue.  
 Sans ses mille talents, Pompée et ses discours  
 Pour rentrer en Égypte étaient un froid secours.  
 Qu'il ne vante donc plus ses mérites frivoles :  
 Les effets de César valent bien ses paroles ;  
 Et si c'est un bienfait qu'il faut rendre aujourd'hui,  
 Comme il parla pour vous vous parlerez pour lui.  
 Ainsi vous le pouvez et devez reconnaître.  
 Le recevoir chez vous, c'est recevoir un maître,  
 Qui, tout vaincu qu'il est, bravant le nom de roi,  
 Dans vos propres États vous donnerait la loi.  
 Fermez-lui donc vos ports, mais épargnez sa tête.  
 S'il le faut toutefois, ma main est toute prête ;

J'obéis avec joie, et je serais jaloux  
Qu'autre bras que le mien portât les premiers coups.

## SEPTIME.

Seigneur, je suis Romain, je connais l'un et l'autre.  
Pompée a besoin d'aide, il vient chercher la vôtre :  
Vous pouvez, comme maître absolu de son sort,  
Le servir, le chasser, le livrer vif ou mort.  
Des quatre le premier vous serait trop funeste ;  
Souffrez donc qu'en deux mots j'examine le reste.  
Le chasser, c'est vous faire un puissant ennemi,  
Sans obliger par là le vainqueur qu'à demi,  
Puisque c'est lui laisser et sur mer et sur terre  
La suite d'une longue et difficile guerre,  
Dont peut-être tous deux également lassés  
Se vengeraient sur vous de tous les maux passés.  
Le livrer à César n'est que la même chose :  
Il lui pardonnera, s'il faut qu'il en dispose,  
Et, s'armant à regret de générosité,  
D'une fausse clémence il fera vanité :  
Heureux de l'asservir en lui donnant la vie,  
Et de plaire par là même à Rome asservie !  
Cependant que, forcé d'épargner son rival,  
Aussi bien que Pompée il vous voudra du mal.  
Il faut le délivrer du péril et du crime,  
Assurer sa puissance, et sauver son estime,  
Et du parti contraire en ce grand chef détruit,  
Prendre sur vous le crime, et lui laisser le fruit :  
C'est là mon sentiment, ce doit être le vôtre.  
Par là vous gagnez l'un, et ne craignez plus l'autre.  
Mais, suivant d'Achillas le conseil hasardeux,  
Vous n'en gagnez aucun, et les perdez tous deux.

## PTOLOMÉE.

N'examinons donc plus la justice des causes,  
Et cédon's au torrent qui roule toutes choses.

Je passe au plus de voix, et de mon sentiment  
 Je veux bien avoir part à ce grand changement.  
 Assez et trop longtemps l'arrogance de Rome  
 A cru qu'être Romain c'était être plus qu'homme.  
 Abattons sa superbe avec sa liberté ;  
 Dans le sang de Pompée éteignons sa fierté ;  
 Tranchons l'unique espoir où tant d'orgueil se fonde,  
 Et donnons un tyran à ces tyrans du monde.  
 Secondons le destin qui les veut mettre aux fers,  
 Et prêtons-lui la main pour venger l'univers.  
 Rome, tu serviras ; et ces rois que tu braves  
 Et que ton insolence ose traiter d'esclaves,  
 Adorront César avec moins de douleur,  
 Puisqu'il sera ton maître aussi bien que le leur.  
 — Allez donc, Achillas, allez avec Septime  
 Nous immortaliser par cet illustre crime.  
 Qu'il plaise au ciel ou non, laissez-m'en le souci.  
 Je crois qu'il veut sa mort, puisqu'il l'amène ici.

ACHILLAS.

Seigneur, je crois tout juste alors qu'un roi l'ordonne.

PTOLOMÉE.

Allez, et hâtez-vous d'assurer ma couronne,  
 Et vous ressouvenez que je mets en vos mains  
 Le destin de l'Égypte et celui des Romains.

## SCÈNE II

PTOLOMÉE, PHOTIN.

PTOLOMÉE.

Photin, ou je me trompe, ou ma sœur est déçue :  
 De l'abord de Pompée elle espère autre issue.



Sachant que de mon père il a le testament,  
Elle ne doute point de son couronnement ;  
Elle se croit déjà souveraine maîtresse  
D'un sceptre partagé que sa bonté lui laisse,  
Et, se promettant tout de leur vieille amitié,  
De mon trône en son âme elle prend la moitié,  
Où de son vain orgueil les cendres rallumées  
Poussent déjà dans l'air de nouvelles fumées.

PHOTIN,

Seigneur, c'est un motif que je ne disais pas,  
Qui devait de Pompée avancer le trépas.  
Sans doute il jugerait de la sœur et du frère  
Suivant le testament du feu roi votre père,  
Son hôte et son ami, qui l'en daigna saisir :  
Jugez après cela de votre déplaisir.  
Ce n'est pas que je veuille, en vous parlant contre elle,  
Rompre les sacrés nœuds d'une amour fraternelle ;  
Du trône et non du cœur je la veux éloigner,  
Car c'est ne régner pas qu'être deux à régner :  
Un roi qui s'y résout est mauvais politique ;  
Il détruit son pouvoir quand il le communique,  
Et les raisons d'État.. Mais, seigneur, la voici.

### SCÈNE III

PTOLOMÉE, CLÉOPÂTRE, PHOTIN.

CLÉOPÂTRE.

Seigneur, Pompée arrive, et vous êtes ici !

PTOLOMÉE.

J'attends dans mon palais ce guerrier magnanime,  
Et lui viens d'envoyer Achillas et Septime.



CLÉOPÂTRE.

Quoi ? Septime à Pompée, à Pompée Achillas !

PTOLOMÉE.

Si ce n'est assez d'eux, allez, suivez leurs pas.

CLÉOPÂTRE.

Donc pour le recevoir c'est trop que de vous-même ?

PTOLOMÉE.

Ma sœur, je dois garder l'honneur du diadème.

CLÉOPÂTRE.

Si vous en portez un, ne vous en souvenez  
Que pour baiser la main de qui vous le tenez,  
Que pour en faire hommage aux pieds d'un si grand homme.

PTOLOMÉE.

Au sortir de Pharsale est-ce ainsi qu'on le nomme ?

CLÉOPÂTRE.

Fût-il dans son malheur de tous abandonné,  
Il est toujours Pompée, et vous a couronné.

PTOLOMÉE.

Il n'en est plus que l'ombre, et couronna mon père,  
Dont l'ombre, et non pas moi, lui doit ce qu'il espère.  
Il peut aller, s'il veut, dessus son monument  
Recevoir ses devoirs et son remerciement.

CLÉOPÂTRE.

Après un tel bienfait c'est ainsi qu'on le traite !

PTOLOMÉE.

Je m'en souviens, ma sœur, et je vois sa défaite.

CLÉOPÂTRE.

Vous la voyez de vrai, mais d'un œil de mépris.

PTOLOMÉE.

Le temps de chaque chose ordonne et fait le prix.  
Vous qui l'estimez tant, allez lui rendre hommage ;  
Mais songez qu'au port même il peut faire naufrage.

CLÉOPÂTRE.

Il peut faire naufrage, et même dans le port !  
Quoi ? vous auriez osé lui préparer la mort !

PTOLOMÉE.

J'ai fait ce que les dieux m'ont inspiré de faire,  
Et que pour mon État j'ai jugé nécessaire.

CLÉOPÂTRE.

Je ne le vois que trop, Photin et ses pareils  
Vous ont empoisonné de leurs lâches conseils :  
Ces âmes que le ciel ne forma que de boue...

PHOTIN.

Ce sont de nos conseils, oui, madame, et j'avoue...

CLÉOPÂTRE.

Photin, je parle au roi ; vous répondrez pour tous  
Quand je m'abaisserai jusqu'à parler à vous.

PTOLOMÉE, à Photin.

Il faut un peu souffrir de cette humeur hautaine.  
Je sais votre innocence, et je connais sa haine ;  
Après tout, c'est ma sœur, oyez sans repartir.

CLÉOPÂTRE.

Ah ! s'il est encor temps de vous en repentir,  
Affranchissez-vous d'eux et de leur tyrannie ;

Rappelez la vertu par leurs conseils bannie :  
Cette haute vertu dont le ciel et le sang  
Enflent toujours les cœurs de ceux de notre rang.

PTOLOMÉE.

Quoi ! d'un frivole espoir déjà préoccupée,  
Vous me parlez en reine en parlant de Pompée,  
Et d'un faux zèle ainsi votre orgueil revêtu  
Fait agir l'intérêt sous le nom de vertu !  
Confessez-le, ma sœur, vous sauriez vous en taire,  
N'était le testament du feu roi notre père :  
Vous savez qu'il le garde.

CLÉOPÂTRE.

Et vous saurez aussi  
Que la seule vertu me fait parler ainsi,  
Et que si l'intérêt m'avait préoccupée,  
J'agirais pour César, et non pas pour Pompée.  
Apprenez un secret que je voulais cacher,  
Et cessez désormais de me rien reprocher.  
Quand ce peuple insolent qu'enferme Alexandrie  
Fit quitter au feu roi son trône et sa patrie,  
Et que jusque dans Rome il alla du sénat  
Implorer la pitié contre un tel attentat,  
Il nous mena tous deux pour toucher son courage :  
Vous, assez jeune encor ; moi, déjà dans un âge  
Où ce peu de beauté que m'ont donné les cieux  
D'un assez vif éclat faisait briller mes yeux.  
César en fut épris, et du moins j'eus la gloire  
De le voir hautement donner lieu de le croire ;  
Mais, voyant contre lui le sénat irrité,  
Il fit agir Pompée et son autorité.  
Ce dernier nous servit à sa seule prière,  
Qui de leur amitié fut la preuve dernière :  
Vous en savez l'effet, et vous en jouissez.  
Mais pour un tel amant ce ne fut pas assez :

Après avoir pour nous employé ce grand homme,  
Qui nous gagna soudain toutes les voix de Rome,  
Son amour en voulut seconder les efforts,  
Et, nous ouvrant son cœur, nous ouvrit ses trésors :  
Nous eûmes de ses feux, encore en leur naissance,  
Et les nerfs de la guerre, et ceux de la puissance ;  
Et les mille talents qui lui sont encor dus  
Remirent en nos mains tous nos États perdus.  
Le roi, qui s'en souvint à son heure fatale,  
Me laissa comme à vous la dignité royale,  
Et par son testament il vous fit cette loi  
Pour me rendre une part de ce qu'il tint de moi.  
C'est ainsi qu'ignorant d'où vint ce bon office,  
Vous appelez faveur ce qui n'est que justice,  
Et l'osez accuser d'une aveugle amitié  
Quand du tout qu'il me doit il me rend la moitié.

PTOLOMÉE.

Certes, ma sœur, le conte est fait avec adresse.

CLÉOPÂTRE.

César viendra bientôt, et j'en ai lettre expresse :  
Et peut-être aujourd'hui vos yeux seront témoins  
De ce que votre esprit s'imagine le moins.  
Ce n'est pas sans sujet que je parlais en reine.  
Je n'ai reçu de vous que mépris et que haine ;  
Et de ma part du sceptre indigne ravisseur,  
Vous m'avez plus traitée en esclave qu'en sœur ;  
Même, pour éviter des effets plus sinistres,  
Il m'a fallu flatter vos insolents ministres,  
Dont j'ai craint jusqu'ici le fer ou le poison.  
Mais Pompée ou César m'en va faire raison,  
Et, quoi qu'avec Photin Achillas en ordonne,  
Ou l'une ou l'autre main me rendra ma couronne.  
Cependant mon orgueil vous laisse à démêler  
Quel était l'intérêt qui me faisait parler.

SCÈNE IV

PTOLOMÉE, PHOTIN.

PTOLOMÉE.

Que dites-vous, ami, de cette âme orgueilleuse ?

PHOTIN.

Seigneur, cette surprise est pour moi merveilleuse ;  
Je n'en sais que penser, et mon cœur étonné  
D'un secret que jamais il n'aurait soupçonné,  
Inconstant et confus dans son incertitude,  
Ne se résout à rien qu'avec inquiétude.

PTOLOMÉE.

Sauverons-nous Pompée ?

PHOTIN.

Il faudrait faire effort,  
Si nous l'avions sauvé, pour conclure sa mort.  
Cléopâtre vous hait ; elle est fière, elle est belle ;  
Et si l'heureux César a de l'amour pour elle,  
La tête de Pompée est l'unique présent  
Qui vous fasse contre elle un rempart suffisant.

PTOLOMÉE.

Ce dangereux esprit a beaucoup d'artifice.

PHOTIN.

Son artifice est peu contre un si grand service.

PTOLOMÉE.

Mais si, tout grand qu'il est, il cède à ses appas ?

PHOTIN.

Il la faudra flatter ; mais ne m'en croyez pas,  
Et pour mieux empêcher qu'elle ne vous opprime,  
Consultez-en encore Achillas et Septime.

PTOLOMÉE.

Allons donc les voir faire, et montons à la tour ;  
Et nous en résoudrons ensemble à leur retour.

## ACTE DEUXIÈME

---

### SCÈNE PREMIÈRE CLÉOPÂTRE, CHARMION.

CLÉOPÂTRE.

Je l'aime ; mais l'éclat d'une si belle flamme,  
Quelque brillant qu'il soit, n'éblouit point mon âme,  
Et toujours ma vertu retrace dans mon cœur  
Ce qu'il doit au vaincu, brûlant pour le vainqueur.  
Aussi qui l'ose aimer porte une âme trop haute  
Pour souffrir seulement le soupçon d'une faute ;  
Et je le traiterais avec indignité  
Si j'aspirais à lui par une lâcheté.

CHARMION.

Quoi ! vous aimez César, et, si vous étiez crue,  
L'Égypte pour Pompée armerait à sa vue,  
En prendrait la défense, et, par un prompt secours,  
Du destin de Pharsale arrêterait le cours ?  
L'amour, certes, sur vous a bien peu de puissance.

CLÉOPÂTRE.

Les princes ont cela de leur haute naissance :  
Leur âme dans leur sang prend des impressions  
Qui dessous leur vertu rangent leurs passions.

Leur générosité soumet tout à leur gloire :  
Tout est illustre en eux quand ils daignent se croire,  
Et si le peuple y voit quelques dérèglements,  
C'est quand l'avis d'autrui corrompt leurs sentiments.  
Ce malheur de Pompée achève la ruine :  
Le roi l'eût secouru, mais Photin l'assassine :  
Il croit cette âme basse, et se montre sans foi ;  
Mais s'il croyait la sienne, il agirait en roi.

CHARMION.

Ainsi donc de César l'amante et l'ennemie...

CLÉOPÂTRE.

Je lui garde ma flamme exempte d'infamie,  
Un cœur digne de lui.

CHARMION.

Vous possédez le sien ?

CLÉOPÂTRE.

Je crois le posséder.

CHARMION.

Mais le savez-vous bien ?

CLÉOPÂTRE.

Apprends qu'une princesse aimant sa renommée,  
Quand elle dit qu'elle aime, est sûre d'être aimée,  
Et que les plus beaux feux dont son cœur soit épris  
N'oseraient l'exposer aux hontes d'un mépris.  
Notre séjour à Rome enflamma son courage :  
Là j'eus de son amour le premier témoignage,  
Et depuis jusqu'ici chaque jour ses courriers  
M'apportent en tribut ses vœux et ses lauriers.  
Partout, en Italie, aux Gaules, en Espagne,  
La fortune le suit, et l'amour l'accompagne.  
Son bras ne dompte point de peuples ni de lieux



Dont il ne rende hommage au pouvoir de mes yeux ;  
 Et de la même main dont il quitte l'épée,  
 Fumante encor du sang des amis de Pompée,  
 Il trace des soupirs, et d'un style plaintif  
 Dans son champ de victoire il se dit mon captif.  
 Oui, tout victorieux il m'écrivit de Pharsale ;  
 Et si sa diligence à ses feux est égale,  
 Ou plutôt si la mer ne s'oppose à ses feux,  
 L'Égypte le va voir me présenter ses vœux.  
 Il vient, ma Charmion, jusque dans nos murailles,  
 Chercher auprès de moi le prix de ses batailles,  
 M'offrir toute sa gloire, et soumettre à mes lois  
 Ce cœur et cette main qui commandent aux rois :  
 Et ma rigueur, mêlée aux faveurs de la guerre,  
 Ferait un malheureux du maître de la terre.

CHARMION.

J'oserais bien jurer que vos charmants appas  
 Se vantent d'un pouvoir dont ils n'useront pas,  
 Et que le grand César n'a rien qui l'importune  
 Si vos seules rigueurs ont droit sur sa fortune.  
 Mais quelle est votre attente, et que prétendez-vous,  
 Puisque d'une autre femme il est déjà l'époux,  
 Et qu'avec Calphurnie un paisible hyménée  
 Par des liens sacrés tient son âme enchaînée ?

CLÉOPÂTRE.

Le divorce, aujourd'hui si commun aux Romains,  
 Peut rendre en ma faveur tous ces obstacles vains :  
 César en sait l'usage et la cérémonie ;  
 Un divorce chez lui fit place à Calphurnie.

CHARMION.

Par cette même voie il pourra vous quitter.

## CLÉOPÂTRE.

Peut-être mon bonheur saura mieux l'arrêter ;  
Peut-être mon amour aura quelque avantage  
Qui saura mieux que moi ménager son courage.  
Mais laissons au hasard ce qui peut arriver ;  
Achevons cet hymen : s'il se peut achever,  
Ne durât-il qu'un jour, ma gloire est sans seconde  
D'être du moins un jour la maîtresse du monde.  
J'ai de l'ambition, et, soit vice ou vertu,  
Mon cœur sous son fardeau veut bien être abattu ;  
J'en aime la chaleur et la nomme sans cesse  
La seule passion digne d'une princesse.  
Mais je veux que la gloire anime ses ardeurs,  
Qu'elle mène sans honte au faite des grandeurs ;  
Et je la désavoue alors que sa manie  
Nous présente le trône avec ignominie.  
Ne t'étonne donc plus, Charmion, de me voir  
Défendre encor Pompée, et suivre mon devoir :  
Ne pouvant rien de plus pour sa vertu séduite,  
Dans mon âme en secret je l'exhorte à la fuite,  
Et voudrais qu'un orage, écartant ses vaisseaux,  
Malgré lui l'enlevât aux mains de ses bourreaux.  
Mais voici de retour le fidèle Achorée,  
Par qui j'en apprendrai la nouvelle assurée.

## SCÈNE II

CLÉOPÂTRE, ACHORÉE, CHARMION.

## CLÉOPÂTRE.

En est-ce déjà fait, et nos bords malheureux  
Sont-ils déjà souillés d'un sang si généreux ?

ACHORÉE.

Madame, j'ai couru par votre ordre au rivage ;  
 J'ai vu la trahison, j'ai vu toute sa rage ;  
 Du plus grand des mortels j'ai vu trancher le sort :  
 J'ai vu dans son malheur la gloire de sa mort ;  
 Et puisque vous voulez qu'ici je vous raconte  
 La gloire d'une mort qui nous couvre de honte,  
 Écoutez, admirez, et plaignez son trépas.  
 Ses trois vaisseaux en rade avaient mis voiles bas ;  
 Et, voyant dans le port préparer nos galères,  
 Il croyait que le roi, touché de ses misères,  
 Par un beau sentiment d'honneur et de devoir,  
 Avec toute sa cour le venait recevoir ;  
 Mais, voyant que ce prince, ingrat à ses mérites,  
 N'envoyait qu'un esquif rempli de satellites,  
 Il soupçonne aussitôt son manquement de foi,  
 Et se laisse surprendre à quelque peu d'effroi ;  
 Enfin, voyant nos bords et notre flotte en armes,  
 Il condamne en son cœur ces indignes alarmes,  
 Et réduit tous les soins d'un si pressant ennui  
 A ne hasarder pas Cornélie avec lui :  
 « N'exposons, lui dit-il, que cette seule tête  
 A la réception que l'Égypte m'apprête ;  
 Et tandis que moi seul j'en courrai le danger,  
 Songe à prendre la fuite afin de me venger.  
 Le roi Juba nous garde une foi plus sincère ;  
 Chez lui tu trouveras et mes fils et ton père ;  
 Mais quand tu les verrais descendre chez Pluton,  
 Ne désespère point, du vivant de Caton. »  
 Tandis que leur amour en cet adieu conteste,  
 Achillas à son bord joint son esquif funeste.  
 Septime se présente, et, lui tendant la main,  
 Le salue empereur en langage romain ;  
 Et comme député de ce jeune monarque :  
 « Passez, seigneur, dit-il, passez dans cette barque ;

Les sables et les bancs cachés dessous les eaux  
Rendent l'accès mal sûr à de plus grands vaisseaux. •  
Ce héros voit la fourbe, et s'en moque dans l'âme :  
Il reçoit les adieux des siens et de sa femme,  
Leur défend de le suivre, et s'avance au trépas  
Avec le même front qu'il donnait les États ;  
La même majesté sur son visage empreinte  
Entre ces assassins montre un esprit sans crainte ;  
Sa vertu tout entière à la mort le conduit ;  
Son affranchi Philippe est le seul qui le suit ;  
C'est de lui que j'ai su ce que je viens de dire ;  
Mes yeux ont vu le reste, et mon cœur en soupire,  
Et croit que César même à de si grands malheurs  
Ne pourra refuser des soupirs et des pleurs.

## CLÉOPÂTRE.

N'épargnez par les miens ; achevez, Achorée,  
L'histoire d'une mort que j'ai déjà pleurée.

## ACHORÉE.

On l'amène ; et du port nous le voyons venir,  
Sans que pas un d'entre eux daigne l'entretenir.  
Ce mépris lui fait voir ce qu'il en doit attendre.  
Sitôt qu'on a pris terre, on l'invite à descendre :  
Il se lève, et soudain pour signal Achillas,  
Derrière ce héros tirant son coutelas,  
Septime et trois des siens, lâches enfants de Rome,  
Percent à coups pressés les flancs de ce grand homme  
Tandis qu'Achillas même, épouvanté d'horreur,  
De ces quatre enragés admire la fureur.

## CLÉOPÂTRE.

Vous qui livrez la terre aux discordes civiles,  
Si vous vengez sa mort, dieux, épargnez nos villes !  
N'imputez rien aux lieux, reconnaissez les mains :  
Le crime de l'Égypte est fait par des Romains.  
Mais que fait et que dit ce généreux courage ?

## ACHORÉE.

D'un des pans de sa robe il couvre son visage,  
A son mauvais destin en aveugle obéit,  
Et dédaigne de voir le ciel qui le trahit,  
De peur que d'un coup d'œil contre une telle offense  
Il ne semble implorer son aide ou sa vengeance.  
Aucun gémissément à son cœur échappé  
Ne le montre, en mourant, digne d'être frappé :  
Immobile à leurs coups, en lui-même il rappelle  
Ce qu'eut de beau sa vie et ce qu'on dira d'elle,  
Et tient la trahison que le roi leur prescrit  
Trop au-dessous de lui pour y prêter l'esprit.  
Sa vertu dans leur crime augmente ainsi son lustre,  
Et son dernier soupir est un soupir illustre,  
Qui, de cette grande âme achevant les destins,  
Étale tout Pompée aux yeux des assassins.  
Sur le bord de l'esquif sa tête enfin penchée,  
Par le traître Septime indignement tranchée,  
Passe au bout d'une lance en la main d'Achillas,  
Ainsi qu'un grand trophée après de grands combats.  
On descend, et pour comble à sa noire aventure  
On donne à ce héros la mer pour sépulture,  
Et le tronc sous les flots roule dorénavant  
Au gré de la fortune, et de l'onde, et du vent.  
La triste Cornélie, à cet affreux spectacle,  
Par de longs cris aigus tâche d'y mettre obstacle,  
Défend ce cher époux de la voix et des yeux,  
Puis, n'espérant plus rien, lève les mains aux cieux,  
Et, cédant tout à coup à la douleur plus forte,  
Tombe, dans sa galère, évanouie ou morte.  
Les siens en ce désastre, à force de ramer,  
L'éloignent de la rive, et regagnent la mer.  
Mais sa fuite est mal sûre, et l'infâme Septime,  
Qui se voit dérober la moitié de son crime,  
Afin de l'achever prend six vaisseaux au port,

Et poursuit sur les eaux Pompée après sa mort.  
Cependant Achillas porte au roi sa conquête :  
Tout le peuple tremblant en détourne la tête ;  
Un effroi général offre à l'un, sous ses pas,  
Des abîmes ouverts pour venger ce trépas ;  
L'autre entend le tonnerre, et chacun se figure  
Un désordre soudain de toute la nature :  
Tant l'excès du forfait, troublant leurs jugements,  
Présente à leur terreur l'excès des châtimens !  
Philippe, d'autre part, montrant sur le rivage  
Dans une âme servile un généreux courage,  
Examine d'un œil et d'un soin curieux  
Où les vagues rendront ce dépôt précieux,  
Pour lui rendre, s'il peut, ce qu'aux morts on doit rendre,  
Dans quelque urne chétive en ramasser la cendre,  
Et d'un peu de poussière élever un tombeau  
A celui qui du monde eut le sort le plus beau.  
Mais comme vers l'Afrique on poursuit Cornélie,  
On voit d'ailleurs César venir de Thessalie :  
Une flotte paraît qu'on a peine à compter...

## CLÉOPÂTRE.

C'est lui-même, Achorée, il n'en faut point douter.  
Tremblez, tremblez, méchants, voici venir la foudre ;  
Cléopâtre a de quoi vous mettre tous en poudre :  
César vient, elle est reine, et Pompée est vengé ;  
La tyrannie est bas, et le sort a changé.  
Admironz cependant le destin des grands hommes,  
Plaignons-les, et par eux jugeons ce que nous sommes.  
Ce prince d'un sénat maître de l'univers,  
Dont le bonheur semblait au-dessus du revers,  
Lui que sa Rome a vu, plus craint que le tonnerre,  
Triompher en trois fois des trois parts de la terre,  
Et qui voyait encore en ces derniers hasards  
L'un et l'autre consul suivre ses étendards ;  
Sitôt que d'un malheur sa fortune est suivie,

Les monstres de l'Égypte ordonnent de sa vie :  
On voit un Achillas, un Septime, un Photin,  
Arbitres souverains d'un si noble destin ;  
Un roi qui de ses mains a reçu la couronne  
A ces pestes de cour lâchement l'abandonne.  
Ainsi finit Pompée ; et peut-être qu'un jour  
César éprouvera même sort à son tour.  
Rendez l'augure faux, dieux, qui voyez mes larmes,  
Et secondez partout et mes vœux et ses armes !

CHARMION.

Madame, le roi vient, qui pourra vous ouïr.

### SCÈNE III

PTOLOMÉE, CLÉOPÂTRE, CHARMION.

PTOLOMÉE.

Savez-vous le bonheur dont nous allons jouir,  
Ma sœur ?

CLÉOPÂTRE.

Oui, je le sais, le grand César arrive :  
Sous les lois de Photin je ne suis plus captive.

PTOLOMÉE.

Vous haïssez toujours ce fidèle sujet ?

CLÉOPÂTRE.

Non, mais en liberté je ris de son projet.

PTOLOMÉE.

Quel projet faisait-il dont vous pussiez vous plaindre ?

CLÉOPÂTRE.

J'en ai souffert beaucoup, et j'avais plus à craindre.

Un si grand politique est capable de tout ;  
Et vous donnez les mains à tout ce qu'il résout.

PTOLOMÉE.

Si je suis ses conseils, j'en connais la prudence.

CLÉOPÂTRE.

Si j'en crains les effets, j'en vois la violence.

PTOLOMÉE.

Pour le bien de l'État tout est juste en un roi.

CLÉOPÂTRE.

Ce genre de justice est à craindre pour moi :  
Après ma part du sceptre, à ce titre usurpée,  
Il en coûte la vie et la tête à Pompée.

PTOLOMÉE.

Jamais un coup d'État ne fut mieux entrepris.  
Le voulant secourir, César nous eût surpris :  
Vous voyez sa vitesse, et l'Égypte troublée  
Avant qu'être en défense en serait accablée ;  
Mais je puis maintenant à cet heureux vainqueur  
Offrir en sûreté mon trône et votre cœur.

CLÉOPÂTRE.

Je ferai mes présents ; n'ayez soin que des vôtres,  
Et dans vos intérêts n'en confondez point d'autres.

PTOLOMÉE.

Les vôtres sont les miens, étant de même sang.

CLÉOPÂTRE.

Vous pouvez dire encore, étant de même rang,



Étant rois l'un et l'autre ; et toutefois je pense  
Que nos deux intérêts ont quelque différence.

PTOLOMÉE.

Oui, ma sœur, car l'État dont mon cœur est content  
Sur quelques bords du Nil à grand'peine s'étend ;  
Mais César, à vos lois soumettant son courage,  
Vous va faire régner sur le Gange et le Tage.

CLÉOPÂTRE.

J'ai de l'ambition, mais je la sais régler :  
Elle peut m'éblouir, et non pas m'aveugler.  
Ne parlons point ici du Tage ni du Gange ;  
Je connais ma portée, et ne prends point le change.

PTOLOMÉE.

L'occasion vous rit, et vous en userez.

CLÉOPÂTRE.

Si je n'en use bien vous m'en accuserez.

PTOLOMÉE.

J'en espère beaucoup, vu l'amour qui l'engage.

CLÉOPÂTRE.

Vous la craignez peut-être encore davantage ;  
Mais quelque occasion qui me rie aujourd'hui,  
N'ayez aucune peur, je ne veux rien d'autrui :  
Je ne garde pour vous ni haine ni colère,  
Et je suis bonne sœur, si vous n'êtes bon frère.

PTOLOMÉE.

Vous montrez cependant un peu bien du mépris.

CLÉOPÂTRE.

Le temps de chaque chose ordonne et fait le prix.

PTOLOMÉE.

Votre façon d'agir le fait assez connaître.

CLÉOPÂTRE.

Le grand César arrive, et vous avez un maître.

PTOLOMÉE.

Il l'est de tout le monde, et je l'ai fait le mien.

CLÉOPÂTRE.

Allez lui rendre hommage, et j'attendrai le sien ;  
Allez, ce n'est pas trop pour lui que de vous-même :  
Je garderai pour vous l'honneur du diadème.  
Photin vous vient aider à le bien recevoir :  
Consultez avec lui quel est votre devoir.

## SCÈNE IV

PTOLOMÉE, PHOTIN.

PTOLOMÉE.

J'ai suivi tes conseils ; mais plus je l'ai flattée,  
Et plus dans l'insolence elle s'est emportée,  
Si bien qu'enfin, outré de tant d'indignités,  
Je m'allais emporter dans les extrémités :  
Mon bras, dont ses mépris forçaient la retenue,  
N'eût plus considéré César ni sa venue,  
Et l'eût mise en état, malgré tout son appui,  
De s'en plaindre à Pompée auparavant qu'à lui.

L'arrogante ! à l'ouïr elle est déjà ma reine ;  
 Et si César en croit son orgueil et sa haine,  
 Si, comme elle s'en vante, elle est son cher objet,  
 De son frère et son roi je deviens son sujet.  
 Non, non ; prévenons-la : c'est faiblesse d'attendre  
 Le mal qu'on voit venir sans vouloir s'en défendre :  
 Ôtons-lui les moyens de nous plus dédaigner ;  
 Ôtons-lui les moyens de plaire et de régner ;  
 Et ne permettons pas qu'après tant de bravades  
 Mon sceptre soit le prix d'une de ses œillades.

PHOTIN.

Seigneur, ne donnez point de prétexte à César  
 Pour attacher l'Égypte aux pompes de son char.  
 Ce cœur ambitieux, qui par toute la terre  
 Ne cherche qu'à porter l'esclavage et la guerre,  
 Enflé de sa victoire et des ressentiments  
 Qu'une perte pareille imprime aux vrais amants,  
 Quoique vous ne rendiez que justice à vous-même,  
 Prendrait l'occasion de venger ce qu'il aime,  
 Et, pour s'assujettir et vos États et vous,  
 Imputerait à crime un si juste courroux.

PTOLOMÉE.

Si Cléopâtre vit, s'il la voit, elle est reine.

PHOTIN.

Si Cléopâtre meurt votre perte est certaine.

PTOLOMÉE.

Je perdrai qui me perd, ne pouvant me sauver.

PHOTIN.

Pour la perdre avec joie il faut vous conserver.

Quoi ! pour voir sur sa tête éclater ma couronne ?  
Sceptre, s'il faut enfin que ma main t'abandonne,  
Passe, passe plutôt en celle du vainqueur.

Vous l'arracherez mieux de celle d'une sœur.  
Quelques feux que d'abord il lui fasse paraître,  
Il partira bientôt, et vous serez le maître.  
L'amour à ses pareils ne donne point d'ardeur  
Qui ne cède aisément aux soins de leur grandeur :  
Il voit encor l'Afrique et l'Espagne occupées  
Par Juba, Scipion et les jeunes Pompées ;  
Et le monde à ses lois n'est point assujetti  
Tant qu'il verra durer ces restes du parti.  
Au sortir de Pharsale un si grand capitaine  
Saurait mal son métier s'il laissait prendre haleine,  
Et s'il donnait loisir à des cœurs si hardis  
De relever du coup dont ils sont étourdis.  
S'il les vainc, s'il parvient où son désir aspire,  
Il faut qu'il aille à Rome établir son empire,  
Jouer de sa fortune et de son attentat,  
Et changer à son gré la forme de l'État.  
Jugez durant ce temps ce que vous pourrez faire.  
Seigneur, voyez César, forcez-vous à lui plaire ;  
Et, lui déferant tout, veuillez vous souvenir  
Que les événements régleront l'avenir.  
Remettez en ses mains trône, sceptre, couronne,  
Et, sans en murmurer, souffrez qu'il en ordonne :  
Il en croira sans doute ordonner justement  
En suivant du feu roi l'ordre et le testament ;  
L'importance d'ailleurs de ce dernier service  
Ne permet pas d'en craindre une entière injustice.  
Quoi qu'il en fasse enfin, feignez d'y consentir,  
Louez son jugement, et laissez-le partir.

Après, quand nous verrons le temps propre aux vengeances,  
Nous aurons et la force et les intelligences.  
Jusque-là réprimez ces transports violents  
Qu'excitent d'une sœur les mépris insolents :  
Les bravades enfin sont des discours frivoles,  
Et qui songe aux effets néglige les paroles.

PTOLOMÉE.

Ah ! tu me rends la vie et le sceptre à la fois :  
Un sage conseiller est le bonheur des rois.  
Cher appui de mon trône, allons, sans plus attendre,  
Offrir tout à César, afin de tout reprendre ;  
Avec toute ma flotte allons le recevoir,  
Et par ces vains honneurs séduire son pouvoir.

## ACTE TROISIÈME

---

### SCÈNE PREMIÈRE

CHARMION, ACHORÉE.

CHARMION.

Oui, tandis que le roi va lui-même en personne  
Jusqu'aux pieds de César prosterner sa couronne,  
Cléopâtre s'enferme en son appartement  
Et, sans s'en émouvoir, attend son compliment.  
Comment nommerez-vous une humeur si hautaine ?

ACHORÉE.

Un orgueil noble et juste, et digne d'une reine  
Qui soutient avec cœur et magnanimité  
L'honneur de sa naissance et de sa dignité.  
Lui pourrai-je parler ?

CHARMION.

Non ; mais elle m'envoie  
Savoir à cet abord ce qu'on a vu de joie ;  
Ce qu'à ce beau présent César a témoigné ;  
S'il a paru content, ou s'il l'a dédaigné ;  
S'il traite avec douceur, s'il traite avec empire ;  
Ce qu'à nos assassins enfin il a su dire.

ACHORÉE.

La tête de Pompée a produit des effets  
 Dont ils n'ont pas sujet d'être fort satisfaits.  
 Je ne sais si César prendrait plaisir à feindre ;  
 Mais pour eux jusqu'ici je trouve lieu de craindre :  
 S'ils aimaient Ptolomée, ils l'ont fort mal servi.  
 Vous l'avez vu partir, et moi je l'ai suivi.  
 Ses vaisseaux en bon ordre ont éloigné la ville,  
 Et pour joindre César n'ont avancé qu'un mille ;  
 Il venait à plein voile, et, si dans les hasards  
 Il éprouva toujours pleine faveur de Mars,  
 Sa flotte, qu'à l'envi favorisait Neptune,  
 Avait le vent en poupe ainsi que sa fortune.  
 Dès le premier abord notre prince étonné  
 Ne s'est plus souvenu de son front couronné :  
 Sa frayeur a paru sous sa fausse allégresse ;  
 Toutes ses actions ont senti la bassesse ;  
 J'en ai rougi moi-même, et me suis plaint à moi  
 De voir là Ptolomée, et n'y voir point de roi ;  
 Et César, qui lisait sa peur sur son visage,  
 Le flattait par pitié pour lui donner courage.  
 Lui, d'une voix tombante offrant ce don fatal :  
 « Seigneur, vous n'avez plus, lui dit-il, de rival ;  
 Ce que n'ont pu les dieux dans votre Thessalie,  
 Je vais mettre en vos mains Pompée et Cornélie :  
 En voici déjà l'un, et, pour l'autre, elle fuit ;  
 Mais avec six vaisseaux un des miens la poursuit. »  
 A ces mots Achillas découvre cette tête :  
 Il semble qu'à parler encore elle s'apprête ;  
 Qu'à ce nouvel affront un reste de chaleur  
 En sanglots mal formés exhale sa douleur ;  
 Sa bouche encore ouverte et sa vue égarée  
 Rappellent sa grande âme à peine séparée ;  
 Et son courroux mourant fait un dernier effort  
 Pour reprocher aux dieux sa défaite et sa mort.

César, à cet aspect, comme frappé du foudre,  
Et comme ne sachant que croire et que résoudre,  
Immobile, et les yeux sur l'objet attachés,  
Nous tient assez longtemps ses sentiments cachés ;  
Et je dirai, si j'ose en faire conjecture,  
Que, par un mouvement commun à la nature,  
Quelque maligne joie en son cœur s'élevait,  
Dont sa gloire indignée à peine le sauvait.  
L'aise de voir la terre à son pouvoir soumise  
Chatouillait malgré lui son âme avec surprise,  
Et de cette douceur son esprit combattu  
Avec un peu d'effort rassurait sa vertu.  
S'il aime sa grandeur, il hait la perfidie ;  
Il se juge en autrui, se tâte, s'étudie,  
Examine en secret sa joie et ses douleurs,  
Les balance, choisit, laisse couler des pleurs ;  
Et forçant sa vertu d'être encor la maîtresse,  
Se montre généreux par un trait de faiblesse ;  
Ensuite il fait ôter ce présent de ses yeux,  
Lève les mains ensemble et les regards aux cieux,  
Lâche deux ou trois mots contre cette insolence ;  
Puis, tout triste et pensif, il s'obstine au silence,  
Et même à ses Romains ne daigne repartir  
Que d'un regard farouche et d'un profond soupir.  
Enfin, ayant pris terre avec trente cohortes,  
Il se saisit du port, il se saisit des portes,  
Met des gardes partout et des ordres secrets,  
Fait voir sa défiance, ainsi que ses regrets,  
Parle d'Égypte en maître, et de son adversaire  
Non plus comme ennemi, mais comme son beau-père.  
Voilà ce que j'ai vu.

CHARMION.

Voilà ce qu'attendait,  
Çe qu'au juste Osiris la reine demandait.



Je vais bien la ravir avec cette nouvelle.  
Vous, continuez-lui ce service fidèle.

ACHORÉE.

Qu'elle n'en doute point. Mais César vient. Allez,  
Peignez-lui bien nos gens pâles et désolés ;  
Et moi, soit que l'issue en soit douce ou funeste,  
J'irai l'entretenir quand j'aurai vu le reste.

## SCÈNE II

CÉSAR, PTOLOMÉE, LÉPIDE, PHOTIN, ACHORÉE,  
SOLDATS ROMAINS, SOLDATS ÉGYPTIENS.

PTOLOMÉE.

Seigneur, montez au trône, et commandez ici.

CÉSAR.

Connaissez-vous César, de lui parler ainsi ?  
Que m'offrirait de pis la fortune ennemie,  
À moi qui tiens le trône égal à l'infamie ?  
Certes, Rome à ce coup pourrait bien se vanter  
D'avoir eu juste lieu de me persécuter ;  
Elle qui d'un même œil les donne et les dédaigne,  
Qui ne voit rien aux rois qu'elle aime ou qu'elle craigne,  
Et qui verse en nos cœurs, avec l'âme et le sang,  
Et la haine du nom, et le mépris du rang.  
C'est ce que de Pompée il vous fallait apprendre :  
S'il en eût aimé l'offre, il eût su s'en défendre ;  
Et le trône et le roi se seraient ennoblis  
À soutenir la main qui les a rétablis.  
Vous eussiez pu tomber, mais tout couvert de gloire :  
Votre chute eût valu la plus haute victoire ;  
Et si votre destin n'eût pu vous en sauver,  
César eût pris plaisir à vous en relever.

Vous n'avez pu former une si noble envie ;  
Mais quel droit aviez-vous sur cette illustre vie ?  
Que vous devait son sang pour y tremper vos mains,  
Vous qui devez respect au moindre des Romains ?  
Ai-je vaincu pour vous dans les champs de Pharsale ?  
Et, par une victoire aux vaincus trop fatale,  
Vous ai-je acquis sur eux, en ce dernier effort,  
La puissance absolue et de vie et de mort ?  
Moi qui n'ai jamais pu la souffrir à Pompée,  
La souffrirai-je en vous sur lui-même usurpée,  
Et que de mon bonheur vous ayez abusé  
Jusqu'à plus attenter que je n'aurais osé ?  
De quel nom, après tout, pensez-vous que je nomme  
Ce coup où vous tranchez du souverain de Rome,  
Et qui sur un seul chef lui fait bien plus d'affront  
Que sur tant de milliers ne fit le roi du Pont ?  
Pensez-vous que j'ignore ou que je dissimule  
Que vous n'auriez pas eu pour moi plus de scrupule,  
Et que, s'il m'eût vaincu, votre esprit complaisant  
Lui faisait de ma tête un semblable présent ?  
Grâces à ma victoire, on me rend des hommages  
Où ma fuite eût reçu toutes sortes d'outrages ;  
Au vainqueur, non à moi, vous faites tout l'honneur :  
Si César en jouit, ce n'est que par bonheur.  
Amitié dangereuse, et redoutable zèle,  
Que règle la fortune, et qui tourne avec elle !  
Mais parlez, c'est trop être interdit et confus.

## PTOLOMÉE.

Je le suis, il est vrai, si jamais je le fus ;  
Et vous-même avouerez qui j'ai sujet de l'être.  
Étant né souverain, je vois ici mon maître :  
Ici, dis-je, où ma cour tremble en me regardant,  
Où je n'ai point encore agi qu'en commandant,  
Je vois une autre cour sous une autre puissance,  
Et ne puis plus agir qu'avec obéissance.

De votre seul aspect je me suis vu surpris :  
 Jugez si vos discours rassurent mes esprits ;  
 Jugez par quels moyens je puis sortir d'un trouble  
 Que forme le respect, que la crainte redouble.  
 Et ce que vous peut dire un prince épouvanté  
 De voir tant de colère et tant de majesté.  
 Dans ces étonnements dont mon âme est frappée,  
 De rencontrer en vous le vengeur de Pompée,  
 Il me souvient pourtant que, s'il fut notre appui,  
 Nous vous dûmes dès lors autant et plus qu'à lui.  
 Votre faveur pour nous éclata la première,  
 Tout ce qu'il fit après fut à votre prière :  
 Il émut le sénat pour des rois outragés,  
 Que sans cette prière il aurait négligés ;  
 Mais de ce grand sénat les saintes ordonnances  
 Eussent peu fait, pour nous, seigneur, sans vos finances ;  
 Par là de nos mutins le feu roi vint à bout ;  
 Et, pour en bien parler, nous vous devons le tout.  
 Nous avons honoré votre ami, votre gendre,  
 Jusqu'à ce qu'à vous-même il ait osé se prendre ;  
 Mais voyant son pouvoir, de vos succès jaloux,  
 Passer en tyrannie et s'armer contre vous...

CÉSAR.

Tout beau : que votre haine en son sang assouvie  
 N'aille point à sa gloire ; il suffit de sa vie.  
 N'avancez rien ici que Rome ose nier,  
 Et justifiez-vous sans le calomnier.

PTOLOMÉE.

Je laisse donc aux dieux à juger ses pensées,  
 Et dirai seulement qu'en vos guerres passées,  
 Où vous fûtes forcé par tant d'indignités,  
 Tous nos vœux ont été pour vos prospérités ;  
 Que comme il vous traitait en mortel adversaire,  
 J'ai cru sa mort pour vous un malheur nécessaire ;

Et que sa haine injuste, augmentant tous les jours,  
Jusque dans les enfers chercherait du secours ;  
Ou qu'enfin, s'il tombait dessous votre puissance,  
Il nous fallait pour vous craindre votre clémence,  
Et que le sentiment d'un cœur trop généreux,  
Usant mal de vos droits, vous rendît malheureux.  
J'ai donc considéré qu'en ce péril extrême  
Nous vous devons, seigneur, servir malgré vous-même ;  
Et sans attendre l'ordre en cette occasion,  
Mon zèle ardent l'a prise à ma confusion.  
Vous m'en désavouez, vous l'imputez à crime ;  
Mais pour servir César rien n'est illégitime.  
J'en ai souillé mes mains pour vous en préserver :  
Vous pouvez en jouir, et le désapprouver ;  
Et j'ai plus fait pour vous, plus l'action est noire,  
Puisque c'est d'autant plus vous immoler ma gloire,  
Et que ce sacrifice, offert par mon devoir,  
Vous assure la vôtre avec votre pouvoir.

## CÉSAR.

Vous cherchez, Ptolomée, avecque trop de ruses,  
De mauvaises couleurs et de froides excuses.  
Votre zèle était faux, si seul il redoutait  
Ce que le monde entier à pleins vœux souhaitait,  
Et s'il vous a donné ces craintes trop subtiles  
Qui m'ôtent tout le fruit de nos guerres civiles,  
Où l'honneur seul m'engage, et que pour terminer  
Je ne veux que celui de vaincre et pardonner,  
Où mes plus dangereux et plus grands adversaires,  
Sitôt qu'ils sont vaincus, ne sont plus que mes frères,  
Et mon ambition ne va qu'à les forcer,  
Ayant dompté leur haine, à vivre et m'embrasser.  
Oh ! combien d'allégresse une si triste guerre  
Aurait-elle laissé dessus toute la terre,  
Si Rome avait pu voir marcher en même char,  
Vainqueurs de leur discorde, et Pompée et César !

Voilà ces grands malheurs que craignait votre zèle.  
 O crainte ridicule autant que criminelle !  
 Vous craigniez ma clémence ! ah ! n'ayez plus ce soin ;  
 Souhaitez-la plutôt, vous en avez besoin.  
 Si je n'avais égard qu'aux lois de la justice,  
 Je m'apaiserais Rome avec votre supplice,  
 Sans que ni vos respects, ni votre repentir,  
 Ni votre dignité, vous pussent garantir :  
 Votre trône lui-même en serait le théâtre ;  
 Mais, voulant épargner le sang de Cléopâtre,  
 J'impute à vos flatteurs toute la trahison,  
 Et je veux voir comment vous m'en ferez raison.  
 Suivant les sentiments dont vous serez capable,  
 Je saurai vous tenir innocent ou coupable.  
 Cependant à Pompée élevez des autels :  
 Rendez-lui les honneurs qu'on rend aux immortels,  
 Par un prompt sacrifice expiez tous vos crimes,  
 Et surtout pensez bien au choix de vos victimes.  
 Allez y donner ordre, et me laissez ici  
 Entretenir les miens sur quelque autre souci.

SCÈNE III

CÉSAR, ANTOINE, LÉPIDE.

CÉSAR.

Antoine, avez-vous vu cette reine adorable ?

ANTOINE.

Oui, seigneur, je l'ai vue : elle est incomparable ;  
 Le ciel n'a point encor, par de si doux accords,  
 Uni tant de vertus aux grâces d'un beau corps.  
 Une majesté douce épand sur son visage  
 De quoi s'assujettir le plus noble courage ;

Ses yeux savent ravir, son discours sait charmer ;  
Et si j'étais César je la voudrais aimer.

CÉSAR.

Comme a-t-elle reçu les offres de ma flamme ?

ANTOINE.

Comme n'osant la croire, et la croyant dans l'âme ;  
Par un refus modeste et fait pour inviter,  
Elle s'en dit indigne, et la croit mériter.

CÉSAR.

En pourrai-je être aimé ?

ANTOINE.

Douter qu'elle vous aime,  
Elle qui de vous seul attend son diadème,  
Qui n'espère qu'en vous ! Doubter de ses ardeurs,  
Vous qui pouvez la mettre au faite des grandeurs !  
Que votre amour sans crainte à son amour prétende :  
Au vainqueur de Pompée il faut que tout se rende ;  
Et vous l'éprouverez. Elle craint toutefois  
L'ordinaire mépris que Rome fait des rois,  
Et surtout elle craint l'amour de Calpurnie ;  
Mais, l'une et l'autre crainte à votre aspect bannie,  
Vous ferez succéder un espoir assez doux  
Lorsque vous daignerez lui dire un mot pour vous.

CÉSAR.

Allons donc l'affranchir de ces frivoles craintes,  
Lui montrer de mon cœur les sensibles atteintes ;  
Allons, ne tardons plus.

ANTOINE.

Avant que de la voir,  
Sachez que Cornélie est en votre pouvoir ;

Septime vous l'amène, orgueilleux de son crime,  
Et pense auprès de vous se mettre en haute estime.  
Dès qu'ils ont abordé, vos chefs, par vous instruits,  
Sans leur rien témoigner, les ont ici conduits.

CÉSAR.

Qu'elle entre. Ah ! l'importune et fâcheuse nouvelle !  
Qu'à mon impatience elle semble cruelle !  
Ô ciel ! et ne pourrai-je enfin à mon amour  
Donner en liberté ce qui reste du jour ?

# SCÈNE IV

CÉSAR, CORNÉLIE, ANTOINE, LÉPIDE, SEPTIME.

SEPTIME.

Seigneur...

CÉSAR.

Allez, Septime, allez vers votre maître ;  
César ne peut souffrir la présence d'un traître,  
D'un Romain lâche assez pour servir sous un roi,  
Après avoir servi sous Pompée et sous moi.

Septime rentre.

CORNÉLIE.

César, car le destin, que dans tes fers je brave,  
Me fait ta prisonnière et non pas ton esclave,  
Et tu ne prétends pas qu'il m'abatte le cœur  
Jusqu'à te rendre hommage, et te nommer seigneur :  
De quelque rude trait qu'il m'ose avoir frappée,  
Veuve du jeune Crasse, et veuve de Pompée,  
Fille de Scipion et, pour dire encor plus,  
Romaine, mon courage est encore au-dessus ;  
Et de tous les assauts que sa rigueur me livre,  
Rien ne me fait rougir que la honte de vivre.

J'ai vu mourir Pompée, et ne l'ai pas suivi ;  
Et, bien que le moyen m'en ait été ravi,  
Qu'une pitié cruelle à mes douleurs profondes  
M'ait ôté le secours et du fer et des ondes,  
Je dois rougir pourtant, après un tel malheur,  
De n'avoir pu mourir d'un excès de douleur :  
Ma mort était ma gloire, et le destin m'en prive  
Pour croître mes malheurs et me voir ta captive.  
Je dois bien toutefois rendre grâces aux dieux  
De ce qu'en arrivant je te trouve en ces lieux,  
Que César y commande, et non pas Ptolomée.  
Hélas ! et sous quel astre, ô ciel ! m'as-tu formée,  
Si je leur dois des vœux de ce qu'ils ont permis  
Que je rencontre ici mes plus grands ennemis,  
Et tombe entre leurs mains plutôt qu'aux mains d'un prince  
Qui doit à mon époux son trône et sa province ?  
César, de ta victoire écoute moins le bruit :  
Elle n'est que l'effet du malheur qui me suit ;  
Je l'ai porté pour dot chez Pompée et chez Crasse ;  
Deux fois du monde entier j'ai causé la disgrâce ;  
Deux fois de mon hymen le nœud mal assorti  
A chassé tous les dieux du plus juste parti :  
Heureuse en mes malheurs si ce triste hyménée,  
Pour le bonheur de Rome, à César m'eût donnée !  
Et si j'eusse avec moi porté dans ta maison  
D'un astre envenimé l'invincible poison !  
Car enfin n'attends pas que j'abaisse ma haine :  
Je te l'ai déjà dit, César, je suis Romaine,  
Et, quoique ta captive, un cœur comme le mien  
De peur de s'oublier ne te demande rien.  
Ordonne ; et sans vouloir qu'il tremble ou s'humilie,  
Souviens-toi seulement que je suis Cornélie.

CÉSAR.

O d'un illustre époux noble et digne moitié,  
Dont le courage étonne, et le sort fait pitié !



Certes, vos sentiments font assez reconnaître  
 Qui vous donna la main et qui vous donna l'être ;  
 Et l'on juge aisément, au cœur que vous portez,  
 Où vous êtes entrée, et de qui vous sortez.  
 L'âme du jeune Crasse, et celle de Pompée,  
 L'une et l'autre vertu par le malheur trompée,  
 Le sang des Scipions protecteur de nos dieux,  
 Parlent par votre bouche et brillent dans vos yeux ;  
 Et Rome dans ses murs ne voit point de famille  
 Qui soit plus honorée ou de femme ou de fille.  
 Plût au grand Jupiter, plût à ces mêmes dieux  
 Qu'Annibal eût bravés jadis sans vos aïeux,  
 Que ce héros si cher dont le ciel vous sépare  
 N'eût pas si mal connu la cour d'un roi barbare,  
 Ni mieux aimé tenter une incertaine foi  
 Que la vieille amitié qu'il eût trouvée en moi ;  
 Qu'il eût voulu souffrir qu'un bonheur de mes armes  
 Eût vaincu ses soupçons, dissipé ses alarmes ;  
 Et qu'enfin, m'attendant sans plus se défier,  
 Il m'eût donné moyen de me justifier !  
 Alors, foulant aux pieds la discorde et l'envie,  
 Je l'eusse conjuré de se donner la vie,  
 D'oublier ma victoire, et d'aimer un rival  
 Heureux d'avoir vaincu pour vivre son égal ;  
 J'eusse alors regagné son âme satisfaite  
 Jusqu'à lui faire aux dieux pardonner sa défaite ;  
 Il eût fait à son tour, en me rendant son cœur,  
 Que Rome eût pardonné la victoire au vainqueur.  
 Mais puisque par sa perte, à jamais sans seconde,  
 Le sort a dérobé cette allégresse au monde,  
 César s'efforcera de s'acquitter vers vous .  
 De ce qu'il voudrait rendre à cet illustre époux.  
 Prenez donc en ces lieux liberté tout entière :  
 Seulement pour deux jours soyez ma prisonnière,  
 Afin d'être témoin comme, après nos débats,  
 Je chéris sa mémoire et venge son trépas,

Et de pouvoir apprendre à toute l'Italie  
De quel orgueil nouveau m'enfle la Thessalie.  
Je vous laisse à vous-même et vous quitte un moment.  
Choisissez-lui, Lépide, un digne appartement ;  
Et qu'on l'honore ici, mais en dame romaine,  
C'est-à-dire un peu plus qu'on n'honore la reine.  
Commandez, et chacun aura soin d'obéir.

CORNÉLIE.

O ciel, que de vertus vous me faites haïr !

## ACTE QUATRIÈME

---

### SCÈNE PREMIÈRE

PTOLOMÉE, ACHILLAS, PHOTIN.

PTOLOMÉE.

Quoi ! de la même main et de la même épée  
Dont il vient d'immoler le malheureux Pompée,  
Septime, par César indignement chassé,  
Dans un tel désespoir à vos yeux a passé ?

ACHILLAS.

Oui, seigneur ; et sa mort a de quoi vous apprendre  
La honte qu'il prévient, et qu'il vous faut attendre.  
Jugez quel est César à ce courroux si lent.  
Un moment pousse et rompt un transport violent ;  
Mais l'indignation qu'on prend avec étude  
Augmente avec le temps, et porte un coup plus rude ;  
Ainsi n'espérez pas de le voir modéré :  
Par adresse il se fâche après s'être assuré.  
Sa puissance établie, il a soin de sa gloire.  
Il poursuivait Pompée, et chérit sa mémoire,  
Et veut tirer à soi, par un courroux accort,  
L'honneur de sa vengeance et le fruit de sa mort.

PTOLOMÉE.

Ah ! si je t'avais cru, je n'aurais pas de maître :  
Je serais dans le trône où le ciel m'a fait naître ;  
Mais c'est une imprudence assez commune aux rois  
D'écouter trop d'avis, et se tromper au choix ;  
Le destin les aveugle au bord du précipice ;  
Ou si quelque lumière en leur âme se glisse,  
Cette fausse clarté, dont il les éblouit,  
Les plonge dans un gouffre, et puis s'évanouit.

PHOTIN.

J'ai mal connu César ; mais puisqu'en son estime  
Un si rare service est un énorme crime,  
Il porte dans son flanc de quoi nous en laver ;  
C'est là qu'est notre grâce, il nous l'y faut trouver.  
Je ne vous parle plus de souffrir sans murmure,  
D'attendre son départ pour venger cette injure ;  
Je sais mieux conformer les remèdes au mal :  
Justifions sur lui la mort de son rival ;  
Et, notre main alors également trempée  
Et du sang de César et du sang de Pompée,  
Rome, sans leur donner de titres différents,  
Se croira par vous seul libre de deux tyrans.

PTOLOMÉE.

Oui, par là seulement ma perte est évitable :  
C'est trop craindre un tyran que j'ai fait redoutable.  
Montrons que sa fortune est l'œuvre de nos mains ;  
Deux fois en même jour disposons des Romains ;  
Faisons leur liberté comme leur esclavage.  
César, que tes exploits n'enflent plus ton courage ;  
Considère les miens, tes yeux en sont témoins.  
Pompée était mortel, et tu ne l'es pas moins :  
Il pouvait plus que toi ; tu lui portais envie ;  
Tu n'as, non plus que lui, qu'une âme et qu'une vie ;

Et son sort, que tu plains, te doit faire penser  
Que ton cœur est sensible, et qu'on peut le percer.  
Tonne, tonne à ton gré, fais peur de ta justice :  
C'est à moi d'apaiser Rome par ton supplice ;  
C'est à moi de punir ta cruelle douceur,  
Qui n'épargne en un roi que le sang de sa sœur.  
Je n'abandonne plus ma vie et ma puissance  
Au hasard de sa haine ou de ton inconstance ;  
Ne crois pas que jamais tu puisses à ce prix  
Récompenser sa flamme ou punir ses mépris :  
J'emploierai contre toi de plus nobles maximes.  
Tu m'as prescrit tantôt de choisir des victimes,  
De bien penser au choix : j'obéis, et je voi  
Que je n'en puis choisir de plus dignes que toi,  
Ni dont le sang offert, la fumée, et la cendre,  
Puissent mieux satisfaire aux mânes de ton gendre.  
— Mais ce n'est pas assez, amis, de s'irriter ;  
Il faut voir quels moyens on a d'exécuter :  
Toute cette chaleur est peut-être inutile ;  
Les soldats du tyran sont maîtres de la ville ;  
Que pouvons-nous contre eux ? Et, pour les prévenir,  
Quel temps devons-nous prendre, et quel ordre tenir ?

ACHILLAS.

Nous pouvons tout, seigneur, en l'état où nous sommes.  
A deux milles d'ici vous avez six mille hommes,  
Que depuis quelques jours, craignant des remuements,  
Je faisais tenir prêts à tous événements ;  
Quelques soins qu'ait César, sa prudence est déçue.  
Cette ville a sous terre une secrète issue  
Par où fort aisément on les peut, cette nuit,  
Jusque dans le palais introduire sans bruit :  
Car contre sa fortune aller à force ouverte,  
Ce serait trop courir vous-même à votre perte.  
Il nous le faut surprendre au milieu du festin, .  
Énivré des douceurs de l'amour et du vin.

Tout le peuple est pour nous. Tantôt, à son entrée,  
J'ai remarqué l'horreur que ce peuple a montrée  
Lorsque avec tant de faste il a vu ses faisceaux  
Marcher arrogamment et braver nos drapeaux ;  
Au spectacle insolent de ce pompeux outrage,  
Ses farouches regards étincelaient de rage :  
Je voyais sa fureur à peine se dompter ;  
Et, pour peu qu'on le pousse, il est prêt d'éclater.  
Mais surtout les Romains que commandait Septime,  
Pressés de la terreur que sa mort leur imprime,  
Ne cherchent qu'à venger par un coup généreux  
Le mépris qu'en leur chef ce superbe a fait d'eux.

PTOLOMÉE.

Mais qui pourra de nous approcher sa personne,  
Si durant le festin sa garde l'environne ?

PHOTIN.

Les gens de Cornélie, entre qui vos Romains  
Ont déjà reconnu des frères, des germains,  
Dont l'âpre déplaisir leur a laissé paraître  
Une soif d'immoler leur tyran à leur maître :  
Ils ont donné parole, et peuvent, mieux que nous,  
Dans les flancs de César porter les premiers coups :  
Son faux art de clémence, ou plutôt sa folie,  
Qui pense gagner Rome en flattant Cornélie,  
Leur donnera sans doute un assez libre accès  
Pour de ce grand dessein assurer le succès.  
Mais voici Cléopâtre : agissez avec feinte,  
Seigneur, et ne montrez que faiblesse et que crainte.  
Nous allons vous quitter, comme objets odieux  
Dont l'aspect importun offenserait ses yeux.

PTOLOMÉE.

Allez, je vous rejoins.

SCÈNE II

PTOLOMÉE, CLÉOPÂTRE, ACHORÉE,  
CHARMION.

CLÉOPÂTRE.

J'ai vu César, mon frère,  
Et de tout mon pouvoir combattu sa colère.

PTOLOMÉE.

Vous êtes généreuse ; et j'avais attendu  
Cet office de sœur que vous m'avez rendu.  
Mais cette illustre amante vous a bientôt quittée.

CLÉOPÂTRE.

Sur quelque brouillerie, en la ville excitée ;  
Il a voulu lui-même apaiser les débats  
Qu'avec nos citoyens ont eus quelques soldats ;  
Et moi, j'ai bien voulu moi-même vous redire  
Que vous ne craignez rien pour vous ni votre empire ;  
Et que le grand César blâme votre action  
Avec moins de courroux que de compassion.  
Il vous plaint d'écouter ces lâches politiques  
Qui n'inspirent aux rois que des mœurs tyranniques :  
Ainsi que la naissance, ils ont les esprits bas ;  
En vain on les élève à régir des États :  
Un cœur né pour servir sait mal comme on commande ;  
Sa puissance l'accable alors qu'elle est trop grande ;  
Et sa main, que le crime en vain fait redouter,  
Laisse choir le fardeau qu'elle ne peut porter.

PTOLOMÉE.

Vous dites vrai, ma sœur, et ces effets sinistres

Me font bien voir ma faute au choix de mes ministres.  
Si j'avais écouté de plus nobles conseils,  
Je vivrais dans la gloire où vivent mes pareils ;  
Je mériterais mieux cette amitié si pure  
Que pour un frère ingrat vous donne la nature ;  
César embrasserait Pompée en ce palais ;  
Notre Égypte à la terre aurait rendu la paix,  
Et verrait son monarque encore, à juste titre,  
Ami de tous les deux, et peut-être l'arbitre.  
Mais puisque le passé ne peut se révoquer,  
Trouvez bon qu'avec vous mon cœur s'ose expliquer.  
Je vous ai maltraitée, et vous êtes si bonne  
Que vous me conservez la vie et la couronne.  
Vainquez-vous tout à fait ; et, par un digne effort,  
Arrachez Achillas et Photin à la mort :  
Elle leur est bien due ; ils vous ont offensée ;  
Mais ma gloire en leur perte est trop intéressée :  
Si César les punit des crimes de leur roi,  
Toute l'ignominie en rejaillit sur moi ;  
Il me punit en eux ; leur supplice est ma peine.  
Forcez, en ma faveur, une trop juste haine.  
De quoi peut satisfaire un cœur si généreux  
Le sang abject et vil de ces deux malheureux ?  
Que je vous doive tout : César cherche à vous plaire,  
Et vous pouvez d'un mot désarmer sa colère.

## CLÉOPÂTRE.

Si j'avais en mes mains leur vie et leur trépas,  
Je les méprise assez pour ne m'en venger pas ;  
Mais sur le grand César je puis fort peu de chose  
Quand le sang de Pompée à mes désirs s'oppose.  
Je ne me vante pas de pouvoir le fléchir ;  
J'en ai déjà parlé, mais il a su gauchir ;  
Et, tournant le discours sur une autre matière,  
Il n'a ni refusé, ni souffert ma prière.  
Je veux bien toutefois encor m'y hasarder,



Mes efforts redoublés pourront mieux succéder  
Et j'ose croire...

PTOLOMÉE.

Il vient ; souffrez que je l'évite :  
Je crains que ma présence à vos yeux ne l'irrite,  
Que son courroux ému ne s'aigrisse à me voir ;  
Et vous agirez seule avec plus de pouvoir.

### SCÈNE III

CÉSAR, CLÉOPÂTRE, ANTOINE, LÉPIDE,  
CHARMION, ACHORÉE, ROMAINS.

CÉSAR.

Reine, tout est paisible ; et la ville calmée,  
Qu'un trouble assez léger avait trop alarmée,  
N'a plus à redouter le divorce intestin  
Du soldat insolent et du peuple mutin.  
Mais, ô dieux ! ce moment que je vous ai quittée  
D'un trouble bien plus grand a mon âme agitée !  
Et ces soins importuns, qui m'arrachaient de vous,  
Contre ma grandeur même allumaient mon courroux :  
Je lui voulais du mal de m'être si contraire,  
De rendre ma présence ailleurs si nécessaire ;  
Mais je lui pardonnais, au simple souvenir  
Du bonheur qu'à ma flamme elle fait obtenir.  
C'est elle dont je tiens cette haute espérance  
Qui flatte mes désirs d'une illustre apparence,  
Et fait croire à César qu'il peut former des vœux,  
Qu'il n'est pas tout à fait indigne de vos feux,  
Et qu'il peut en prétendre une juste conquête,  
N'ayant plus que les dieux au-dessus de sa tête.  
Oui, reine, si quelqu'un, dans ce vaste univers,  
Pouvait porter plus haut la gloire de vos fers ;

S'il était quelque trône où vous pussiez paraître  
Plus dignement assise en captivant son maître,  
J'irais, j'irais à lui, moins pour le lui ravir  
Que pour lui disputer le droit de vous servir ;  
Et je n'aspirerais au bonheur de vous plaire  
Qu'après avoir mis bas un si grand adversaire.  
C'était pour acquérir un droit si précieux  
Que combattait partout mon bras ambitieux ;  
Et dans Pharsale même il a tiré l'épée  
Plus pour le conserver que pour vaincre Pompée.  
Je l'ai vaincu, princesse ; et le dieu des combats  
M'y favorisait moins que vos divins appas :  
Ils conduisaient ma main, ils enflaient mon courage ;  
Cette pleine victoire est leur dernier ouvrage :  
C'est l'effet des ardeurs qu'ils daignaient m'inspirer ;  
Et, vos beaux yeux enfin m'ayant fait soupirer,  
Pour faire que votre âme avec gloire y réponde,  
M'ont rendu le premier et de Rome et du monde.  
C'est ce glorieux titre, à présent effectif,  
Que je viens ennoblir par celui de captif :  
Heureux, si mon esprit gagne tant sur le vôtre,  
Qu'il en estime l'un et me permette l'autre !

## CLÉOPÂTRE.

Je sais ce que je dois au souverain bonheur  
Dont me comble et m'accable un tel excès d'honneur.  
Je ne vous tiendrai plus mes passions secrètes :  
Je sais ce que je suis ; je sais ce que vous êtes.  
Vous daignâtes m'aimer dès mes plus jeunes ans ;  
Le sceptre que je porte est un de vos présents ;  
Vous m'avez par deux fois rendu le diadème :  
J'avoue, après cela, seigneur, que je vous aime,  
Et que mon cœur n'est point à l'épreuve des traits  
Ni de tant de vertus ni de tant de bienfaits.  
Mais, hélas ! ce haut rang, cette illustre naissance,  
Cet État de nouveau rangé sous ma puissance,

Ce sceptre par vos mains dans les miennes remis,  
 A mes vœux innocents sont autant d'ennemis.  
 Ils allument contre eux une implacable haine :  
 Ils me font méprisable alors qu'ils me font reine ;  
 Et si Rome est encor tellé qu'auparavant,  
 Le trône où je me siedo m'abaisse en m'élevant ;  
 Et ces marques d'honneur, comme titres infâmes,  
 Me rendent à jamais indigne de vos flammes.  
 J'ose encor toutefois, voyant votre pouvoir,  
 Permettre à mes désirs un généreux espoir.  
 Après tant de combats, je sais qu'un si grand homme  
 A droit de triompher des caprices de Rome,  
 Et que l'injuste horreur qu'elle eut toujours des rois  
 Peut céder par votre ordre à de plus justes lois ;  
 Je sais que vous pouvez forcer d'autres obstacles :  
 Vous me l'avez promis, et j'attends ces miracles.  
 Votre bras dans Pharsale a fait de plus grands coups,  
 Et je ne les demande à d'autres dieux qu'à vous.

CÉSAR.

Tout miracle est facile où mon amour s'applique.  
 Je n'ai plus qu'à courir les côtes de l'Afrique,  
 Qu'à montrer mes drapeaux au reste épouvanté  
 Du parti malheureux qui m'a persécuté ;  
 Rome, n'ayant plus lors d'ennemis à me faire,  
 Par impuissance enfin prendra soin de me plaire ;  
 Et vos yeux la verront, par un superbe accueil,  
 Immoler à vos pieds sa haine et son orgueil.  
 Encore une défaite, et dans Alexandrie  
 Je veux que cette ingrate en ma faveur vous prie ;  
 Et qu'un juste respect, conduisant ses regards,  
 A votre chaste amour demande des Césars.  
 C'est l'unique bonheur où mes désirs prétendent ;  
 C'est le fruit que j'attends des lauriers qui m'attendent :  
 Heureux si mon destin, encore un peu plus doux,  
 Me les faisait cueillir sans m'éloigner de vous !

Mais, las ! contre mon feu mon feu me sollicite :  
Si je veux être à vous, il faut que je vous quitte  
En quelques lieux qu'on fuie, il me faut y courir  
Pour achever de vaincre et de vous conquérir.  
Permettez cependant qu'à ces douces amorces  
Je prenne un nouveau cœur et de nouvelles forces,  
Pour faire dire encore aux peuples pleins d'effroi  
Que venir, voir, et vaincre, est même chose en moi.

## CLÉOPÂTRE.

C'est trop, c'est trop, seigneur, souffrez que j'en abuse  
Votre amour fait ma faute, il fera mon excuse.  
Vous me rendez le sceptre, et peut-être le jour ;  
Mais si j'ose abuser de cet excès d'amour,  
Je vous conjure encor, par ses plus puissants charmes  
Par ce juste bonheur qui suit toujours vos armes,  
Par tout ce que j'espère et que vous attendez,  
De n'ensanglanter pas ce que vous me rendez.  
Faites grâce, seigneur, ou souffrez que j'en fasse,  
Et montre à tous par là que j'ai repris ma place.  
Achillas et Photin sont gens à dédaigner ;  
Ils sont assez punis en me voyant régner,  
Et leur crime...

## CÉSAR.

Ah ! prenez d'autres marques de reine  
Dessus mes volontés vous êtes souveraine ;  
Mais si mes sentiments peuvent être écoutés,  
Choisissez des sujets dignes de vos bontés.  
Ne vous donnez sur moi qu'un pouvoir légitime,  
Et ne me rendez point complice de leur crime.  
C'est beaucoup que pour vous j'ose épargner le roi,  
Et si mes feux n'étaient...

SCÈNE IV

CÉSAR, CORNÉLIE, CLÉOPÂTRE, ACHORÉE,  
ANTOINE, LÉPIDE, CHARMION, ROMAINS.

CORNÉLIE.

César, prends garde à toi :  
Ta mort est résolue, on la jure, on l'apprête ;  
A celle de Pompée on veut joindre ta tête.  
Prends-y garde, César, ou ton sang répandu  
Bientôt parmi le sien se verra confondu.  
Mes esclaves en sont ; apprends de leurs indices  
L'auteur de l'attentat, et l'ordre, et les complices :  
Je te les abandonne.

CÉSAR.

O cœur vraiment romain,  
Et digne du héros qui vous donna la main !  
Ses mânes, qui du ciel ont vu de quel courage  
Je préparais la mienne à venger son outrage,  
Mettant leur haine bas, me sauvent aujourd'hui  
Par la moitié qu'en terre il nous laisse de lui.  
Il vit, il vit encore en l'objet de sa flamme,  
Il parle par sa bouche, il agit dans son âme ;  
Il la pousse, et l'oppose à cette indignité  
Pour me vaincre par elle en générosité.

CORNÉLIE.

Tu te flattes, César, de mettre en ta croyance  
Que la haine ait fait place à la reconnaissance :  
Ne le présume plus ; le sang de mon époux  
A rompu pour jamais tout commerce entre nous.  
J'attends la liberté qu'ici tu m'as offerte,  
Afin de l'employer tout entière à ta perte ;

Et je te chercherai partout des ennemis,  
Si tu m'oses tenir ce que tu m'as promis.  
Mais avec cette soif que j'ai de ta ruine,  
Je me jette au-devant du coup qui t'assassine,  
Et forme des désirs avec trop de raison  
Pour en aimer l'effet par une trahison :  
Qui la sait et la souffre a part à l'infamie.  
Si je veux ton trépas, c'est en juste ennemie :  
Mon époux a des fils ; il aura des neveux :  
Quand ils te combattront, c'est là que je le veux,  
Et qu'une digne main par moi-même animée,  
Dans ton champ de bataille, aux yeux de ton armée,  
T'immole noblement, et par un digne effort,  
Aux mânes du héros dont tu venges la mort.  
Tous mes soins, tous mes vœux, hâtent cette vengeance  
Ta perte la recule, et ton salut l'avance.  
Quelque espoir qui d'ailleurs me l'ose ou puisse offrir,  
Ma juste impatience aurait trop à souffrir :  
La vengeance éloignée est à demi perdue,  
Et quand il faut l'attendre elle est trop cher vendue.  
Je n'irai point chercher sur les bords africains  
Le foudre souhaité que je vois en tes mains :  
La tête qu'il menace en doit être frappée.  
J'ai pu donner la tienne, au lieu d'elie, à Pompée :  
Ma haine avait le choix ; mais cette haine enfin  
Sépare son vainqueur d'avec son assassin,  
Et ne croit avoir droit de punir ta victoire  
Qu'après le châtiment d'une action si noire.  
Rome le veut ainsi ; son adorable front  
Aurait de quoi rougir d'un trop honteux affront,  
De voir en même jour, après tant de conquêtes,  
Sous un indigne fer ses deux plus nobles têtes.  
Son grand cœur, qu'à tes lois en vain tu crois soumis,  
En veut aux criminels plus qu'à ses ennemis,  
Et tiendrait à malheur le bien de se voir libre  
Si l'attentat du Nil affranchissait le Tibre.

Comme autre qu'un Romain n'a pu l'assujettir,  
 Autre aussi qu'un Romain ne l'en doit garantir.  
 Tu tomberais ici sans être sa victime ;  
 Au lieu d'un châtiment ta mort serait un crime ;  
 Et, sans que tes pareils en conçussent d'effroi,  
 L'exemple que tu dois périrait avec toi.  
 Venge-la de l'Égypte à son appui fatale,  
 Et je la vengerai, si je puis, de Pharsale.  
 Va, ne perds point de temps, il presse. Adieu : tu peux  
 Te venter qu'une fois j'ai fait pour toi des vœux.

SCÈNE V

CÉSAR, CLÉOPÂTRE, ANTOINE, LÉPIDE,  
 ACHORÉE, CHARMION.

CÉSAR.

Son courage m'étonne autant que leur audace.  
 Reine, voyez pour qui vous me demandiez grâce !

CLÉOPÂTRE.

Je n'ai rien à vous dire : allez, seigneur, allez  
 Venger sur ces méchants tant de droits violés.  
 On m'en veut plus qu'à vous : c'est ma mort qu'ils respirent,  
 C'est contre mon pouvoir que les traîtres conspirent ;  
 Leur rage, pour l'abattre, attaque mon soutien,  
 Et par votre trépas cherche un passage au mien.  
 Mais parmi ces transports d'une juste colère,  
 Je ne puis oublier que leur chef est mon frère.  
 Le saurez-vous, seigneur ? et pourrai-je obtenir  
 Que ce cœur irrité daigne s'en souvenir ?

CÉSAR.

Oui, je me souviendrai que ce cœur magnanime

Au bonheur de son sang veut pardonner son crime.  
Adieu, ne craignez rien : Achillas et Photin  
Ne sont pas gens à vaincre un si puissant destin ;  
Pour les mettre en déroute, eux, et tous leurs complices,  
Je n'ai qu'à déployer l'appareil des supplices,  
Et, pour soldats choisis, envoyer des bourreaux  
Qui portent hautement mes haches pour drapeaux.

César rentre avec les Romains.

CLÉOPÂTRE.

Ne quittez pas César ; allez, cher Achorée,  
Repousser avec lui ma mort qu'on a jurée ;  
Et quand il punira nos lâches ennemis,  
Faites-le souvenir de ce qu'il m'a promis.  
Ayez l'œil sur le roi dans la chaleur des armes,  
Et conservez son sang pour épargner mes larmes.

ACHORÉE.

Madame, assurez-vous qu'il ne peut y périr,  
Si mon zèle et mes soins peuvent le secourir.



## ACTE CINQUIÈME

---

### SCÈNE PREMIÈRE

CORNÉLIE, tenant une petite urne en sa main ; PHILIPPE.

CORNÉLIE.

Mes yeux, puis-je vous croire, et n'est-ce point un songe  
Qui sur mes tristes vœux a formé ce mensonge ?  
Te revois-je, Philippe, et cet époux si cher  
A-t-il reçu de toi les honneurs du bûcher ?  
Cette urne que je tiens contient-elle sa cendre ?  
— O vous, à ma douleur objet terrible et tendre,  
Éternel entretien de haine et de pitié,  
Reste du grand Pompée, écoutez sa moitié.  
N'attendez point de moi de regrets ni de larmes :  
Un grand cœur à ses maux applique d'autres charmes.  
Les faibles dé plaisirs s'amuse à parler,  
Et quiconque se plaint cherche à se consoler.  
Moi, je jure des dieux la puissance suprême,  
Et, pour dire encor plus, je jure par vous-même,  
Car vous pouvez bien plus sur ce cœur affligé  
Que le respect des dieux qui l'ont mal protégé :  
Je jure donc par vous, ô pitoyable reste,  
Ma divinité seule après ce coup funeste ;  
Par vous, qui seul ici pouvez me soulager,  
De n'éteindre jamais l'ardeur de le venger.

Ptolomée à César, par un lâche artifice,  
Rome, de ton Pompée a fait un sacrifice ;  
Et je n'entrerai point dans tes murs désolés  
Que le prêtre et le dieu ne lui soient immolés.  
Faites-m'en souvenir et soutenez ma haine,  
O cendres, mon espoir aussi bien que ma peine ;  
Et pour m'aider un jour à perdre son vainqueur,  
Versez dans tous les cœurs ce que ressent mon cœur.  
— Toi qui l'as honoré sur cette infâme rive  
D'une flamme pieuse autant comme chétive,  
Dis-moi, quel bon démon a mis en ton pouvoir  
De rendre à ce héros ce funèbre devoir ?

## PHILIPPE.

Tout couvert de son sang, et plus mort que lui-même,  
Après avoir cent fois maudit le diadème,  
Madame, j'ai porté mes pas et mes sanglots  
Du côté que le vent poussait encor les flots.  
Je cours longtemps en vain ; mais enfin d'une roche  
J'en découvre le tronc vers un sable assez proche,  
Où la vague en courroux semblait prendre plaisir  
A feindre de le rendre, et puis s'en ressaisir.  
Je m'y jette, et l'embrasse, et le pousse au rivage ;  
Et, ramassant sous lui le débris d'un naufrage,  
Je lui dresse un bûcher à la hâte et sans art,  
Tel que je pus sur l'heure, et qu'il plut au hasard.  
A peine brûlait-il que le ciel plus propice  
M'envoie un compagnon en ce pieux office :  
Cordus, un vieux Romain qui demeure en ces lieux,  
Retournant de la ville, y détourne les yeux ;  
Et, n'y voyant qu'un tronc dont la tête est coupée,  
A cette triste marque il reconnaît Pompée.  
Soudain, la larme à l'œil : « O toi, qui que tu sois,  
A qui le ciel permet de si dignes emplois,  
Ton sort est bien, dit-il, autre que tu ne penses ;  
Tu crains des châtimens, attends des récompenses.

César est en Égypte et venge hautement  
Celui pour qui ton zèle a tant de sentiment.  
Tu peux faire éclater les soins qu'on t'en voit prendre ;  
Tu peux même à sa veuve en reporter la cendre.  
Son vainqueur l'a reçue avec tout le respect  
Qu'un dieu pourrait ici trouver à son aspect.  
Achève, je reviens. » Il part, et m'abandonne,  
Et rapporte aussitôt ce vase, qu'il me donne,  
Où sa main et la mienne enfin ont renfermé  
Ces restes d'un héros par le feu consumé.

CORNÉLIE.

Oh ! que sa piété mérite de louanges !

PHILIPPE.

En entrant j'ai trouvé des désordres étranges.  
J'ai vu fuir tout un peuple en foule vers le port,  
Où le roi, disait-on, s'était fait le plus fort.  
Les Romains poursuivaient ; et César, dans la place  
Ruisselante du sang de cette populace,  
Montrait de sa justice un exemple si beau,  
Faisant passer Photin par les mains d'un bourreau.  
Aussitôt qu'il me voit, il daigne me connaître ;  
Et, prenant de ma main les cendres de mon maître :  
« Restes d'un demi-dieu, dont à peine je puis  
Égaliser le grand nom, tout vainqueur que j'en suis,  
De vos traîtres, dit-il, voyez punir les crimes :  
Attendant des autels, recevez ces victimes ;  
Bien d'autres vont les suivre. Et toi, cours au palais  
Porter à sa moitié ce don que je lui fais ;  
Porte à ses déplaisirs cette faible allégeance,  
Et dis-lui que je cours achever sa vengeance. »  
Ce grand homme à ces mots me quitte en soupirant,  
Et baise avec respect ce vase qu'il me rend.

CORNÉLIE.

O soupirs ! ô respect ! oh ! qu'il est doux de plaindre  
Le sort d'un ennemi quand il n'est plus à craindre !  
Qu'avec chaleur, Philippe, on court à le venger  
Lorsqu'on s'y voit forcé par son propre danger,  
Et quand cet intérêt qu'on prend pour sa mémoire  
Fait notre sûreté comme il croît notre gloire !  
César est généreux, j'en veux être d'accord ;  
Mais le roi le veut perdre, et son rival est mort.  
Sa vertu laisse lieu de douter à l'envie  
De ce qu'elle ferait s'il le voyait en vie :  
Pour grand qu'en soit le prix, son péril en rabat ;  
Cette ombre qui la couvre en affaiblit l'éclat ;  
L'amour même s'y mêle, et le force à combattre :  
Quand il venge Pompée, il défend Cléopâtre.  
Tant d'intérêts sont joints à ceux de mon époux  
Que je ne devrais rien à ce qu'il fait pour nous  
Si, comme par soi-même un grand cœur juge un autre  
Je n'aimais mieux juger sa vertu par la nôtre,  
Et croire que nous seuls armons ce combattant,  
Parce qu'au point qu'il est j'en voudrais faire autant.

## SCÈNE II

CLÉOPÂTRE, CORNÉLIE, PHILIPPE,  
CHARMION.

CLÉOPÂTRE.

Je ne viens pas ici pour troubler une plainte  
Trop juste à la douleur dont vous êtes atteinte ;  
Je viens pour rendre hommage aux cendres d'un héros  
Qu'un fidèle affranchi vient d'arracher aux flots ;  
Pour le plaindre avec vous, et vous jurer, madame,  
Que j'aurais conservé ce maître de votre âme

Si le ciel, qui vous traite avec trop de rigueur,  
M'en eût donné la force aussi bien que le cœur.  
Si pourtant, à l'aspect de ce qu'il vous renvoie,  
Vos douleurs laissent place à quelque peu de joie;  
Si la vengeance avait de quoi vous soulager,  
Je vous dirais aussi qu'on vient de vous venger,  
Que le traître Photin... Vous le savez peut-être?

CORNÉLIE.

Oui, princesse, je sais qu'on a puni ce traître.

CLÉOPÂTRE.

Un si prompt châtiment vous doit être bien doux.

CORNÉLIE.

S'il a quelque douceur, elle n'est que pour vous.

CLÉOPÂTRE.

Tous les cœurs trouvent doux le succès qu'ils espèrent.

CORNÉLIE.

Comme nos intérêts, nos sentiments diffèrent.  
Si César à sa mort joint celle d'Achillas,  
Vous êtes satisfaite, et je ne la suis pas.  
Aux mânes de Pompée il faut une autre offrande :  
La victime est trop basse, et l'injure est trop grande ;  
Et ce n'est pas un sang que pour la réparer  
Son ombre et ma douleur daignent considérer.  
L'ardeur de le venger, dans mon âme allumée,  
En attendant César, demande Ptolomée.  
Tout indigne qu'il est de vivre et de régner,  
Je sais bien que César se force à l'épargner ;  
Mais, quoi que son amour ait osé vous promettre,  
Le ciel, plus juste enfin, n'osera le permettre ;

Et s'il peut une fois écouter tous mes vœux,  
Par la main l'un de l'autre ils périront tous deux.  
Mon âme à ce bonheur, si le ciel me l'envoie,  
Oubliera ses douleurs pour s'ouvrir à la joie ;  
Mais si ce grand souhait demande trop pour moi,  
Si vous n'en perdez qu'un, ô ciel, perdez le roi.

CLÉOPÂTRE.

Le ciel sur nos souhaits ne règle pas les choses.

CORNÉLIE.

Le ciel règle souvent les effets sur les causes,  
Et rend aux criminels ce qu'ils ont mérité.

CLÉOPÂTRE.

Comme de la justice, il a de la bonté.

CORNÉLIE.

Oui ; mais il fait juger, à voir comme il commence,  
Que sa justice agit, et non pas sa clémence.

CLÉOPÂTRE.

Souvent de la justice il passe à la douceur.

CORNÉLIE.

Reine, je parle en veuve, et vous parlez en sœur.  
Chacune a son sujet d'aigreur ou de tendresse,  
Qui dans le sort du roi justement l'intéresse.  
Apprenons par le sang qu'on aura répandu  
A quels souhaits le ciel a le mieux répondu.  
Voici votre Achorée.

SCÈNE III.

CORNÉLIE, CLÉOPÂTRE, ACHORÉE,  
PHILIPPE, CHARMION.

CLÉOPÂTRE.

Hélas ! sur son visage

Rien ne s'offre à mes yeux que de mauvais présage.

— Ne nous déguisez rien, parlez sans me flatter :

Qu'ai-je à craindre, Achorée, ou qu'ai-je à regretter ?

ACHORÉE.

Aussitôt que César eut su la perfidie...

CLÉOPÂTRE.

Ce ne sont pas ces soins que je veux qu'on me die.

Je sais qu'il fit trancher et clore ce conduit

Par où ce grand secours devait être introduit ;

Qu'il manda tous les siens pour s'assurer la place

Où Photin a reçu le prix de son audace ;

Que d'un si prompt supplice Achillas étonné

S'est aisément saisi du port abandonné ;

Que le roi l'a suivi ; qu'Antoine a mis à terre

Ce qui dans ses vaisseaux restait de gens de guerre ;

Que César l'a rejoint ; et je ne doute pas

Qu'il n'ait su vaincre encore, et punir Achillas.

ACHORÉE.

Oui, madame, on a vu son bonheur ordinaire...

CLÉOPÂTRE.

Dites-moi seulement s'il a sauvé mon frère,

S'il m'a tenu promesse.

## POMPÉE

ACHORÉE.

Oui, de tout son pouvoir.

CLÉOPÂTRE.

C'est là l'unique point que je voulais savoir.

— Madame, vous voyez, les dieux m'ont écoutée.

CORNÉLIE.

Ils n'ont que différé la peine méritée.

CLÉOPÂTRE.

Vous la vouliez sur l'heure, ils l'en ont garanti.

ACHORÉE.

Il faudrait qu'à nos vœux il eût mieux consenti.

CLÉOPÂTRE.

Que disiez-vous naguère, et que viens-je d'entendre ?

Accordez ces discours, que j'ai peine à comprendre.

ACHORÉE.

Aucuns ordres ni soins n'ont pu le secourir :

Malgré César et nous il a voulu périr ;

Mais il est mort, madame, avec toutes les marques

Que puissent laisser d'eux les plus dignes monarques

Sa vertu rappelée a soutenu son rang,

Et sa perte aux Romains a coûté bien du sang.

Il combattait Antoine avec tant de courage

Qu'il emportait déjà sur lui quelque avantage ;

Mais l'abord de César a changé le destin ;

Aussitôt Achillas suit le sort de Photin :

Il meurt, mais d'une mort trop belle pour un traître,

Les armes à la main, en défendant son maître.



Le vainqueur crie en vain qu'on épargne le roi ;  
Ces mots au lieu d'espoir lui donnent de l'effroi ;  
Son esprit alarmé les croit un artifice  
Pour réserver sa tête à l'affront d'un supplice.  
Il pousse dans nos rangs, il les perce, et fait voir  
Ce que peut la vertu qu'arme le désespoir ;  
Et son cœur, emporté par l'erreur qui l'abuse,  
Cherche partout la mort, que chacun lui refuse.  
Enfin, perdant haleine après ces grands efforts,  
Près d'être environné, ses meilleurs soldats morts,  
Il voit quelques fuyards sauter dans une barque :  
Il s'y jette, et les siens, qui suivent leur monarque,  
D'un si grand nombre en foule accablent ce vaisseau  
Que la mer l'engloutit avec tout son fardeau.  
C'est ainsi que sa mort lui rend toute sa gloire,  
A vous toute l'Égypte, à César la victoire.  
Il vous proclame reine, et bien qu'aucun Romain  
Du sang que vous pleurez n'ait vu rougir sa main,  
Il nous fait voir à tous un déplaisir extrême,  
Il soupire, il gémit. Mais le voici lui-même,  
Qui pourra mieux que moi vous montrer la douleur  
Que lui donne du roi l'invincible malheur.

## SCÈNE IV

CÉSAR, CORNÉLIE, CLÉOPÂTRE, ANTOINE,  
LÉPIDÈ, ACHORÉE, CHARMION, PHILIPPE.

CORNÉLIE.

César, tiens-moi parole, et me rends mes galères.  
Achillas et Photin ont reçu leurs salaires ;  
Leur roi n'a pu jouir de ton cœur adouci ;  
Et Pompée est vengé ce qu'il peut l'être ici.

Je n'y saurais plus voir qu'un funeste rivage  
Qui de leur attentat m'offre l'horrible image,  
Ta nouvelle victoire, et le bruit éclatant  
Qu'aux changements de roi pousse un peuple inconstant  
Et parmi ces objets, ce qui le plus m'afflige,  
C'est d'y revoir toujours l'ennemi qui m'oblige.  
Laisse-moi m'affranchir de cette indignité,  
Et souffre que ma haine agisse en liberté.  
A cet empressement j'ajoute une requête :  
Vois l'urne de Pompée ; il y manque sa tête :  
Ne me la retiens plus ; c'est l'unique faveur  
Dont je te puis encor prier avec honneur.

CÉSAR.

Il est juste, et César est tout prêt de vous rendre  
Ce reste où vous avez tant de droit de prétendre :  
Mais il est juste aussi qu'après tant de sanglots  
A ses mânes errants nous rendions le repos ;  
Qu'un bûcher allumé par ma main et la vôtre  
Le venge pleinement de la honte de l'autre ;  
Que son ombre s'apaise en voyant notre ennui ;  
Et qu'une urne plus digne et de vous et de lui,  
Après la flamme éteinte et les pompes finies,  
Renferme avec éclat ses cendres réunies.  
De cette même main dont il fut combattu  
Il verra des autels dressés à sa vertu ;  
Il recevra des vœux, de l'encens, des victimes,  
Sans recevoir par là d'honneurs que légitimes :  
Pour ces justes devoirs je ne veux que demain ;  
Ne me refusez pas ce bonheur souverain.  
Faites un peu de force à votre impatience ;  
Vous êtes libre après : partez en diligence ;  
Portez à notre Rome un si digne trésor ;  
Portez...

CORNÉLIE.

Non pas, César, non pas à Rome encor :

Il faut que ta défaite et que tes funérailles  
A cette cendre aimée en ouvrent les murailles ;  
Et quoiqu'elle la tienne aussi chère que moi,  
Elle n'y doit rentrer qu'en triomphant de toi.  
Je la porte en Afrique, et c'est là que j'espère  
Que les fils de Pompée, et Caton, et mon père,  
Secondés par l'effort d'un roi plus généreux,  
Ainsi que la justice auront le sort pour eux.  
C'est là que tu verras sur la terre et sur l'onde  
Les débris de Pharsale armer un autre monde ;  
Et c'est là que j'irai, pour hâter tes malheurs,  
Porter de rang en rang ces cendres et mes pleurs.  
Je veux que de ma haine ils reçoivent des règles,  
Qu'ils suivent au combat des urnes au lieu d'aigles ;  
Et que ce triste objet porte en leur souvenir  
Les soins de le venger et ceux de te punir.  
Tu veux à ce héros rendre un devoir suprême ;  
L'honneur que tu lui rends rejaillit sur toi-même :  
Tu m'en veux pour témoin ; j'obéis au vainqueur :  
Mais ne présume pas toucher par là mon cœur.  
La perte que j'ai faite est trop irréparable ;  
La source de ma haine est trop inépuisable :  
A l'égal de mes jours je la ferai durer ;  
Je veux vivre avec elle, avec elle expirer.  
Je t'avouerai pourtant, comme vraiment Romaine,  
Que pour toi mon estime est égale à ma haine ;  
Que l'une et l'autre est juste, et montre le pouvoir,  
L'une de ta vertu, l'autre de mon devoir ;  
Que l'une est généreuse, et l'autre intéressée,  
Et que dans mon esprit l'une et l'autre est forcée.  
Tu vois que ta vertu, qu'en vain on veut trahir,  
Me force de priser ce que je dois haïr :  
Juge ainsi de la haine où mon devoir me lie,  
La veuve de Pompée y force Cornélie.  
J'irai, n'en doute point, au sortir de ces lieux,  
Soulever contre toi les hommes et les dieux ;

Ces dieux qui t'ont flatté, ces dieux qui m'ont trompée,  
Ces dieux qui dans Pharsale ont mal servi Pompée,  
Qui, la foudre à la main, l'ont pu voir égorger :  
Ils connaîtront leur faute, et le voudront venger.  
Mon zèle, à leur refus, aidé de sa mémoire,  
Te saura bien sans eux arracher la victoire :  
Et quand tout mon effort se trouvera rompu,  
Cléopâtre fera ce que je n'aurai pu.  
Je sais quelle est ta flamme et quelles sont ses forces,  
Que tu n'ignores pas comme on fait les divorces,  
Que ton amour t'aveugle, et que pour l'épouser  
Rome n'a point de lois que tu n'oses briser ;  
Mais sache aussi qu'alors la jeunesse romaine  
Se croira tout permis sur l'époux d'une reine,  
Et que de cet hymen tes amis indignés  
Vengeront sur ton sang leurs avis dédaignés.  
J'empêche ta ruine, empêchant tes caresses.  
Adieu : j'attends demain l'effet de tes promesses.

## SCÈNE V

CÉSAR, CLÉOPÂTRE, ANTOINE, LÉPIDE,  
ACHORÉE, CHARMION.

CLÉOPÂTRE.

Plutôt qu'à ces périls je vous puisse exposer,  
Seigneur, perdez en moi ce qui les peut causer :  
Sacrifiez ma vie au bonheur de la vôtre ;  
Le mien sera trop grand, et je n'en veux point d'autre.  
Indigne que je suis d'un César pour époux,  
Que de vivre en votre âme, étant morte pour vous.

CÉSAR.

Reine, ces vains projets sont le seul avantage

Qu'un grand cœur impuissant a du ciel en partage :  
 Comme il a peu de force, il a beaucoup de soins ;  
 Et, s'il pouvait plus faire, il souhaiterait moins.  
 Les dieux empêcheront l'effet de ces augures,  
 Et mes félicités n'en seront pas moins pures,  
 Pourvu que votre amour gagne sur vos douleurs,  
 Qu'en faveur de César vous tarissiez vos pleurs,  
 Et que votre bonté, sensible à ma prière,  
 Pour un fidèle amant oublie un mauvais frère.  
 On aura pu vous dire avec quel déplaisir  
 J'ai vu le désespoir qu'il a voulu choisir ;  
 Avec combien d'efforts j'ai voulu le défendre  
 Des paniques terreurs qui l'avaient pu surprendre !  
 Il s'est de mes bontés jusqu'au bout défendu,  
 Et de peur de se perdre il s'est enfin perdu.  
 O honte pour César, qu'avec tant de puissance,  
 Tant de soins de vous rendre entière obéissance,  
 Il n'ait pu toutefois, en ces événements,  
 Obéir au premier de vos commandements !  
 Prenez-vous-en au ciel, dont les ordres sublimes  
 Malgré tous nos efforts savent punir les crimes ;  
 Sa rigueur envers lui vous ouvre un sort plus doux,  
 Puisque par cette mort l'Égypte est toute à vous.

CLÉOPÂTRE.

Je sais que j'en reçois un nouveau diadème,  
 Qu'on n'en peut accuser que les dieux et lui-même ;  
 Mais comme il est, seigneur, de la fatalité  
 Que l'aigreur soit mêlée à la félicité,  
 Ne vous offensez pas si cet heur de vos armes,  
 Qui me rend tant de biens, me coûte un peu de larmes,  
 Et si, voyant sa mort due à sa trahison,  
 Je donne à la nature ainsi qu'à la raison.  
 Je n'ouvre point les yeux sur ma grandeur si proche  
 Qu'aussitôt à mon cœur mon sang ne le reproche ;

J'en ressens dans mon âme un murmure secret,  
Et ne puis remonter au trône sans regret.

ACHORÉE.

Un grand peuple, seigneur, dont cette cour est pleine,  
Par des cris redoublés demande à voir sa reine,  
Et, tout impatient, déjà se plaint aux cieux  
Qu'on lui donne trop tard un bien si précieux.

CÉSAR.

Ne lui refusons plus le bonheur qu'il désire :  
Princesse, allons par là commencer votre empire.  
Fasse le juste ciel, propice à mes désirs,  
Que ces longs cris de joie étouffent vos soupirs,  
Et puissent ne laisser dedans votre pensée  
Que l'image des traits dont mon âme est blessée !  
Cependant, qu'à l'envi ma suite et votre cour  
Préparent pour demain la pompe d'un beau jour,  
Où dans un digne emploi l'une et l'autre occupée  
Couronne Cléopâtre et m'apaise Pompée,  
Élève à l'une un trône, à l'autre des autels,  
Et jure à tous les deux des respects immortels.

## EXAMEN DE POMPÉE

A BIEN considérer cette pièce, je ne crois pas qu'il y en ait sur le théâtre où l'histoire soit plus conservée et plus falsifiée tout ensemble. Elle est si connue que je n'ai osé en changer les événements ; mais il s'y en trouvera peu qui soient arrivés comme je les fais arriver. Je n'y ai ajouté que ce qui regarde Cornélie, qui semble s'y offrir d'elle-même, puisque, dans la vérité historique, elle était dans le même vaisseau que son mari lorsqu'il aborda en Égypte, qu'elle le vit descendre dans la barque où il fut assassiné à ses yeux par Septime, et qu'elle fut poursuivie sur mer par les ordres de Ptolomée. C'est ce qui m'a donné occasion de feindre qu'on l'atteignit, et qu'elle fut ramenée devant César, bien que l'histoire n'en parle point. La diversité des lieux où les choses se sont passées, et la longueur du temps qu'elles ont consumé dans la vérité historique, m'ont réduit à cette falsification pour les ramener dans l'unité de jour et de lieu. Pompée fut massacré devant les murs de Pelusium, qu'on appelle aujourd'hui Damiette, et César prit terre à Alexandrie. Je n'ai nommé ni l'une ni l'autre ville, de peur que le nom de l'une n'arrêtât l'imagination de l'auditeur et ne lui fît remarquer malgré lui la fausseté de ce qui s'est passé ailleurs. Le lieu particulier est, comme dans *Polyeucte*, un grand vestibule commun à tous les appartements du palais royal ; et cette unité n'a

rien que de vraisemblable, pourvu qu'on se détache de la vérité historique. Le premier, le troisième, et le quatrième acte, y ont leur justesse manifeste ; il y peut avoir quelque difficulté pour le second et le cinquième, dont Cléopâtre ouvre l'un, et Cornélie l'autre. Elles sembleraient toutes deux avoir plus de raison de parler dans leur appartement ; mais l'impatience de la curiosité féminine les en peut faire sortir : l'une, pour apprendre plus tôt les nouvelles de la mort de Pompée, ou par Achorée, qu'elle a envoyé en être témoin, ou par le premier qui entrera dans ce vestibule ; et l'autre, pour en savoir du combat de César et des Romains contre Ptolomée et les Égyptiens, pour empêcher que ce héros n'en aille donner à Cléopâtre avant qu'à elle, et pour obtenir de lui d'autant plus tôt la permission de partir. En quoi on peut remarquer que, comme elle sait qu'il est amoureux de cette reine et qu'elle peut douter qu'au retour de son combat, les trouvant ensemble, il ne lui fasse le premier compliment, le soin qu'elle a de conserver la dignité romaine lui fait prendre la parole la première et obliger par là César à lui répondre avant qu'il puisse dire rien à l'autre.

Pour le temps, il m'a fallu réduire en soulèvement tumultuaire une guerre qui n'a pu durer guère moins d'un an, puisque Plutarque rapporte qu'incontinent après que César fut parti d'Alexandrie Cléopâtre accoucha de Césarion. Quand Pompée se présenta pour entrer en Égypte, cette princesse et le roi son frère avaient chacun leur armée prête à en venir aux mains l'une contre l'autre, et n'avaient garde ainsi de loger dans le même palais. César, dans ses *Commentaires*, ne parle point de ses amours avec elle, ni que la tête de Pompée lui fut présentée quand il arriva : c'est Plutarque et Lucain qui nous appren-



nent l'un et l'autre ; mais ils ne lui font présenter cette tête que par un des ministres du roi, nommé Théodote, et non pas par le roi même, comme je l'ai fait.

Il y a quelque chose d'extraordinaire dans le titre de ce poème, qui porte le nom d'un héros qui n'y parle point ; mais il ne laisse pas d'en être, en quelque sorte, le principal acteur, puisque sa mort est la cause unique de tout ce qui s'y passe. J'ai justifié ailleurs l'unité d'action qui s'y rencontre par cette raison que les événements y ont une telle dépendance l'un de l'autre, que la tragédie n'aurait pas été complète si je ne l'eusse poussée jusqu'au terme où je la fais finir. C'est à ce dessein que, dès le premier acte, je fais connaître la venue de César, à qui la cour d'Égypte immole Pompée pour gagner les bonnes grâces du victorieux ; et ainsi il m'a fallu nécessairement faire voir quelle réception il ferait à leur lâche et cruelle politique. J'ai avancé l'âge de Ptolomée, afin qu'il pût agir, et que, portant le titre de roi, il tâchât d'en soutenir le caractère. Bien que les historiens et le poète Lucain l'appellent communément *rex puer*, *le roi enfant*, il ne l'était pas à tel point qu'il ne fût en état d'épouser sa sœur Cléopâtre, comme l'avait ordonné son père. Hirtius dit qu'il était *puer jam adulta ætate* ; et Lucain appelle Cléopâtre incestueuse, dans ce vers qu'il adresse à ce roi par apostrophe :

Incestæ sceptris cessure sorori ;

soit qu'elle eût déjà contracté ce mariage incestueux, soit à cause qu'après la guerre d'Alexandrie et la mort de Ptolomée César la fit épouser à son jeune frère, qu'il rétablit dans le trône : d'où l'on peut tirer une conséquence infaillible que, si le plus jeune

des deux frères était en âge de se marier quand César partit d'Égypte, l'aîné en était capable quand il y arriva, puisqu'il n'y tarda pas plus d'un an.

Le caractère de Cléopâtre garde une ressemblance ennoblie par ce qu'on y peut imaginer de plus illustre. Je ne la fais amoureuse que par ambition et en sorte qu'elle semble n'avoir point d'amour qu'en tant qu'il peut servir à sa grandeur. Quoique la réputation qu'elle a laissée la fasse passer pour une femme lascive et abandonnée à ses plaisirs, et que Lucain, peut-être en haine de César, la nomme en quelque endroit *meretrix regina* et fasse dire ailleurs à l'eunuque Photin, qui gouvernait sous le nom de son frère Ptolomée :

Quem non e nobis credit Cleopatra nocentem,  
A quo casta fuit ?

je trouve qu'à bien examiner l'histoire elle n'avait que de l'ambition sans amour, et que, par politique, elle se servait des avantages de sa beauté pour affermir sa fortune. Cela paraît visible en ce que les historiens ne marquent point qu'elle se soit donnée qu'aux deux premiers hommes du monde, César et Antoine ; et qu'après la déroute de ce dernier elle n'épargna aucun artifice pour engager Auguste dans la même passion qu'ils avaient eue pour elle, et fit voir par là qu'elle ne s'était attachée qu'à la haute puissance d'Antoine, et non pas à sa personne.

Pour le style, il est plus élevé en ce poème qu'en aucun des miens, et ce sont, sans contredit, les vers les plus pompeux que j'aie faits. La gloire n'en est pas toute à moi ; j'ai traduit de Lucain tout ce que j'y ai trouvé de propre à mon sujet ; et, comme je n'ai point fait de scrupule d'enrichir notre langue du pillage que j'ai pu faire chez lui, j'ai tâché, pour le reste, à entrer si bien dans sa manière de former ses

pensées et de s'expliquer que ce qu'il m'a fallu y joindre du mien sentît son génie et ne fût pas indigne d'être pris pour un larcin que je lui eusse fait. J'ai parlé, en l'examen de *Polyeucte*, de ce que je trouve à dire en la confidence que fait Cléopâtre à Charmion au second acte ; il ne me reste qu'un mot touchant les narrations d'Achorée, qui ont toujours passé pour fort belles : en quoi je ne veux pas aller contre le jugement du public, mais seulement faire remarquer de nouveau que celui qui les fait et les personnes qui les écoutent ont l'esprit assez tranquille pour avoir toute la patience qu'il y faut donner. Celle du troisième acte, qui est à mon gré la plus magnifique, a été accusée de n'être pas reçue par une personne digne de la recevoir ; mais, bien que Charmion, qui l'écoute, ne soit qu'une domestique de Cléopâtre, qu'on peut toutefois prendre pour sa dame d'honneur, étant envoyée exprès par cette reine pour l'écouter, elle tient lieu de cette reine même, qui cependant montre un orgueil digne d'elle, d'attendre la visite de César dans sa chambre sans aller au-devant de lui. D'ailleurs Cléopâtre eût rompu tout le reste de ce troisième acte si elle s'y fût montrée ; et il m'a fallu la cacher par adresse de théâtre et trouver pour cela dans l'action un prétexte qui fût glorieux pour elle, et qui ne laissât point paraître le secret de l'art qui m'obligeait à l'empêcher de se produire.



# LE MENTEUR

COMÉDIE EN CINQ ACTES

1642



## ÉPÎTRE

MONSIEUR,

Je vous présente une pièce de théâtre d'un style si éloigné de ma dernière qu'on aura de la peine à croire qu'elles soient parties toutes deux de la même main, dans le même hiver. Aussi les raisons qui m'ont obligé à y travailler ont été bien différentes. J'ai fait *Pompée* pour satisfaire à ceux qui ne trouvaient pas les vers de *Polyeucte* si puissants que ceux de *Cinna*, et leur montrer que j'en saurais bien retrouver la pompe quand le sujet le pourrait souffrir ; j'ai fait *le menteur* pour contenter les souhaits de beaucoup d'autres, qui, suivant l'humeur des Français, aiment le changement, et, après tant de poèmes graves dont nos meilleures plumes ont enrichi la scène, m'ont demandé quelque chose de plus enjoué qui ne servît qu'à les divertir. Dans le premier, j'ai voulu faire un essai de ce que pouvaient la majesté du raisonnement et la force des vers dénués de l'agrément du sujet ; dans celui-ci, j'ai voulu tenter ce que pourrait l'agrément du sujet dénué de la force des vers. Et d'ailleurs, étant obligé au genre comique de ma première réputation, je ne pouvais l'abandonner tout à fait sans quelque espèce d'ingratitude. Il est vrai que, comme alors que je me hasardai à le quitter, je n'osai me fier à mes seules forces, et que, pour m'élever à la dignité du tragique, je pris l'appui du grand Sénèque, à qui j'empruntai tout ce qu'il avait

donné de rare à sa *Médée* ; ainsi, quand je me suis résolu de repasser de l'héroïque au naïf, je n'ai osé descendre de si haut sans m'assurer d'un guide, et me suis laissé conduire au fameux Lope de Vega, de peur de m'égarer dans les détours de tant d'intrigues que fait notre Menteur. En un mot, ce n'est ici qu'une copie d'un excellent original qu'il a mis au jour sous le titre de la *Verdad sospechosa* ; et, me fiant sur notre Horace, qui donne liberté de tout oser aux poètes ainsi qu'aux peintres, j'ai cru que, nonobstant la guerre des deux couronnes, il m'était permis de trafiquer en Espagne. Si cette sorte de commerce était un crime, il y a longtemps que je serais coupable, je ne dis pas seulement pour *le Cid*, où je me suis aidé de dom Guillem de Castro, mais aussi pour *Médée*, dont je viens de parler, et pour *Pompée* même, où, pensant me fortifier du secours de deux Latins, j'ai pris celui de deux Espagnols, Sénèque et Lucain étant tous deux de Cordoue. Ceux qui ne voudront pas me pardonner cette intelligence avec nos ennemis approuveront du moins que je pille chez eux ; et, soit qu'on fasse passer ceci pour un larcin ou pour un emprunt, je m'en suis trouvé si bien que je n'ai pas envie que ce soit le dernier que je ferai chez eux. Je crois que vous en serez d'avis et ne m'en estimerez pas moins.

Je suis, monsieur, votre très humble serviteur,

CORNEILLE.



## AU LECTEUR

BIEN que cette comédie et celle qui la suit <sup>1</sup> soient toutes deux de l'invention de Lope de Vega, je ne vous les donne point dans le même ordre que je vous ai donné *le Cid* et *Pompée*, dont en l'un vous avez vu les vers espagnols, et en l'autre les latins, que j'ai traduits ou imités de Guillem de Castro et de Lucain. Ce n'est pas que je n'aie ici emprunté beaucoup de choses de cet admirable original ; mais, comme j'ai entièrement dépaycé les sujets pour les habiller à la française, vous trouveriez si peu de rapport entre l'Espagnol et le Français qu'au lieu de satisfaction vous n'en recevriez que de l'importunité.

Par exemple, tout ce que je fais conter à notre Menteur des guerres d'Allemagne, où il se vante d'avoir été, l'Espagnol le lui fait dire du Pérou et des Indes, dont il fait le nouveau revenu ; et ainsi de la plupart des autres incidents, qui, bien qu'ils soient imités de l'original, n'ont presque point de ressemblance avec lui pour les pensées ni pour les termes qui les expriment. Je me contenterai donc de vous avouer que les sujets sont entièrement de lui, comme vous les trouverez dans la vingt et deuxième partie de ses comédies. Pour le reste, j'en ai pris tout ce qui s'est pu accommoder à notre usage ; et, s'il m'est permis de dire mon sentiment touchant une chose où j'ai si peu

<sup>1</sup> *La Suite du Menteur.*

de part, je vous avouerai en même temps que l'invention de celle-ci me charme tellement que je ne trouve rien à mon gré qui lui soit comparable en ce genre ni parmi les anciens ni parmi les modernes. Elle est toute spirituelle depuis le commencement jusqu'à la fin, et les incidents si justes et si gracieux qu'il faut être, à mon avis, de bien mauvaise humeur pour n'en approuver pas la conduite et n'en aimer pas la représentation.

Je me défierais peut-être de l'estime extraordinaire que j'ai pour ce poème, si je n'y étais confirmé par celle qu'en a faite un des premiers hommes de ce siècle, et qui non seulement est le protecteur des savantes muses dans la Hollande, mais fait voir encore par son propre exemple que les grâces de la poésie ne sont pas incompatibles avec les plus hauts emplois de la politique et les plus nobles fonctions d'un homme d'État. Je parle de M. de Zuylichem, secrétaire des commandements de monseigneur le prince d'Orange. C'est lui que MM. Heinsius et Balzac ont pris comme pour arbitre de leur fameuse querelle, puisqu'ils lui ont adressé l'un et l'autre leurs doctes dissertations, et qui n'a pas dédaigné de montrer au public l'état qu'il fait de cette comédie par deux épigrammes, l'un français et l'autre latin, qu'il a mis au-devant de l'impression qu'en ont faite les Elzeviers, à Leyden. Je vous les donne ici d'autant plus volontiers que, n'ayant pas l'honneur d'être connu de lui, son témoignage ne peut être suspect, et qu'on n'aura pas lieu de m'accuser de beaucoup de vanité pour en avoir fait parade, puisque toute la gloire qu'il m'y donne doit être attribuée au grand Lope de Vega, que peut-être il ne connaissait pas pour le premier auteur de cette merveille de théâtre.

IN PRÆSTANTISSIMI POETÆ GALLICI

CORNELII

COMÆDIAM QUÆ INSCRIBITUR *MENDAX*

Gravi cothurno torvus, orchestra truci  
Dudum cruentus, Galliæ justus stupor,  
Audiuit et vatum decus Cornelius.  
Laudem poetæ num mereret comici  
Pari nitore et elegantia, fuit  
Qui disputaret, et negarunt inscii;  
Et mos gerendus insciis semel fuit.  
Et, ecce, gessit, mentiendi gratia  
Facetiisque, quas Terentius, pater  
Amœnitatum, quas Menander, quas merum  
Nectar deorum Plautus et mortalium,  
Si sæculo reddantur, agnoscant suas,  
Et quas negare non graventur non suas.  
Tandem poeta est : fraude, fucō, fabula,  
Mendace scena vindicavit se sibi.  
Cui Stagiræ venit in mentem, putas,  
Quis qua præivit supputator algebra,  
Quis cogitavit illud Euclides prior,  
Probare rem verissimam mendaciō?

CONSTANTER, 1645.

## A M. CORNEILLE

### SUR SA COMÉDIE *LE MENTEUR*

Eh bien, ce beau *Menteur*, cette pièce fameuse,  
Qui étonne le Rhin, et fait rougir la Meuse,  
Et le Tage, et le Pô, et le Tibre romain,  
De n'avoir rien produit d'égal à cette main,  
A ce Plaute rené, à ce nouveau Térence,  
La trouve-t-on si loin, ou de l'indifférence,  
Ou du juste mépris des savants d'aujourd'hui ?  
Je tiens, tout au rebours, qu'elle a besoin d'appui,  
De grâce, de pitié, de faveur affétée,  
D'extrême charité, de louange empruntée.  
Elle est plate, elle est fade, elle manque de sel,  
De pointe et de vigueur ; et n'y a carrousel  
Où la rage et le vin n'enfantent des Corneilles  
Capables de fournir de plus fortes merveilles.  
— Qu'ai-je dit ? ah ! Corneille, aime mon repentir ;  
Ton excellent *Menteur* m'a porté à mentir.  
Il m'a rendu le faux si doux et si aimable  
Que, sans m'en aviser, j'ai vu le véritable  
Ruiné de crédit, et ai cru constamment  
N'y avoir plus d'honneur qu'à mentir vaillamment. —  
Après tout, le moyen de s'en pouvoir dédire ?  
A moins que d'en mentir, je n'en pouvais rien dire ;  
La plus haute pensée au bas de sa valeur  
Devenait injustice et injure à l'auteur.  
Qu'importe donc qu'on mente, ou que d'un faible éloge  
A toi et ton *Menteur* faussement on déroge ?  
Qu'importe que les dieux se trouvent irrités  
De mensonges ou bien de fausses vérités ?

CONSTANTER.

# LE MENTEUR

## PERSONNAGES

GÉRONTE, père de Dorante.

DORANTE, fils de Géronte.

ALCIPPE, ami de Dorante, et amant de Clarice.

PHILISTE, ami de Dorante et d'Alcippe.

CLARICE, maîtresse d'Alcippe.

LUCRÈCE, amie de Clarice.

ISABELLE, suivante de Clarice.

SABINE, femme de chambre de Lucrèce.

CLITON, valet de Dorante.

LYCAS, valet d'Alcippe.

---

La scène est à Paris.

## ACTE PREMIER

---

### SCÈNE PREMIÈRE

DORANTE, CLITON.

DORANTE.

A la fin j'ai quitté la robe pour l'épée :  
L'attente où j'ai vécu n'a point été trompée ;  
Mon père a consenti que je suive mon choix,  
Et j'ai fait banqueroute à ce fatras de lois.  
Mais puisque nous voici dedans les Tuileries,  
Le pays du beau monde et des galanteries,  
Dis-moi, me trouves-tu bien fait en cavalier ?  
Ne vois-tu rien en moi qui sente l'écolier ?  
Comme il est malaisé qu'aux royaumes du *Code*  
On apprenne à se faire un visage à la mode,  
J'ai lieu d'appréhender...

CLITON.

Ne craignez rien pour vous,  
Vous ferez en une heure ici mille jaloux.  
Ce visage et ce port n'ont point l'air de l'école,  
Et jamais comme vous on ne peignit Bartole :  
Je prévois du malheur pour beaucoup de maris.  
Mais que vous semble encor maintenant de Paris ?

DORANTE.

J'en trouve l'air bien doux, et cette loi bien rude  
Qui m'en avait banni sous prétexte d'étude.

Toi, qui sais les moyens de s'y bien divertir,  
Ayant eu le bonheur de n'en jamais sortir,  
Dis-moi comme en ce lieu l'on gouverne les dames.

CLITON.

C'est là le plus beau soin qui vienne aux belles âmes,  
Disent les beaux esprits. Mais, sans faire le fin,  
Vous avez l'appétit ouvert de bon matin :  
D'hier au soir seulement vous êtes dans la ville,  
Et vous vous ennuyez déjà d'être inutile !  
Votre humeur sans emploi ne peut passer un jour,  
Et déjà vous cherchez à pratiquer l'amour !  
Je suis auprès de vous en fort bonne posture  
De passer pour un homme à donner tablature ;  
J'ai la taille d'un maître en ce noble métier,  
Et je suis, tout au moins, l'intendant du quartier.

DORANTE.

Ne t'effarouche point : je ne cherche, à vrai dire,  
Que quelque connaissance où l'on se plaise à rire,  
Qu'on puisse visiter par divertissement,  
Où l'on puisse en douceur couler quelque moment.  
Pour me connaître mal, tu prends mon sens à gauche.

CLITON.

J'entends, vous n'êtes pas un homme de débauche,  
Et tenez celles-là trop indignes de vous  
Que le son d'un écu rend traitables à tous :  
Aussi que vous cherchiez de ces sages coquettes  
Où peuvent tous venants débiter leurs fleurettes,  
Mais qui ne font l'amour que de babil et d'yeux,  
Vous êtes d'encolure à vouloir un peu mieux.  
Loin de passer son temps, chacun le perd chez elles ;  
Et le jeu, comme on dit, n'en vaut pas les chandelles.  
Mais ce serait pour vous un bonheur sans égal  
Que ces femmes de bien qui se gouvernent mal,



Et de qui la vertu, quand on leur fait service,  
N'est pas incompatible avec un peu de vice.  
Vous en verrez ici de toutes les façons.  
Ne me demandez point cependant de leçons :  
Ou je me connais mal à voir votre visage,  
Ou vous n'en êtes pas à votre apprentissage :  
Vos lois ne réglaient pas si bien tous vos desseins  
Que vous eussiez toujours un portefeuille aux mains.

DORANTE.

A ne rien déguiser, Cliton, je te confesse  
Qu'à Poitiers j'ai vécu comme vit la jeunesse :  
J'étais en ces lieux-là de beaucoup de métiers ;  
Mais Paris, après tout, est bien loin de Poitiers.  
Le climat différent veut une autre méthode :  
Ce qu'on admire ailleurs est ici hors de mode ;  
La diverse façon de parler et d'agir  
Donne aux nouveaux venus souvent de quoi rougir.  
Chez les provinciaux on prend ce qu'on rencontre ;  
Et là, faute de mieux, un sot passe à la montre.  
Mais il faut à Paris bien d'autres qualités :  
On ne s'éblouit point de ces fausses clartés ;  
Et tant d'honnêtes gens, que l'on y voit ensemble,  
Font qu'on est mal reçu si l'on ne leur ressemble.

CLITON.

Connaissez mieux Paris, puisque vous en parlez.  
Paris est un grand lieu plein de marchands mêlés ;  
L'effet n'y répond pas toujours à l'apparence :  
On s'y laisse duper autant qu'en lieu de France ;  
Et parmi tant d'esprits plus polis et meilleurs,  
Il y croît des badauds autant et plus qu'ailleurs.  
Dans la confusion que ce grand monde apporte,  
Il y vient de tous lieux des gens de toute sorte ;  
Et dans toute la France il est fort peu d'endroits  
Dont il n'ait le rebut aussi bien que le choix.

Comme on s'y connaît mal, chacun s'y fait de mise,  
Et vaut communément autant comme il se prise :  
De bien pires que vous s'y font assez valoir.  
Mais pour venir au point que vous voulez savoir,  
Êtes-vous libéral ?

DORANTE.

Je ne suis point avare.

CLITON.

C'est un secret d'amour et bien grand et bien rare ;  
Mais il faut de l'adresse à le bien débiter,  
Autrement on s'y perd au lieu d'en profiter.  
Tel donne à pleines mains qui n'oblige personne :  
La façon de donner vaut mieux que ce qu'on donne.  
L'un perd exprès au jeu son présent déguisé ;  
L'autre oublie un bijou qu'on aurait refusé.  
Un lourdaud libéral auprès d'une maîtresse  
Semble donner l'aumône alors qu'il fait largesse ;  
Et d'un tel contre-temps il fait tout ce qu'il fait  
Que, quand il tâche à plaire, il offense en effet.

DORANTE.

Laissons là ces lourdauds contre qui tu déclames,  
Et me dis seulement si tu connais ces dames.

CLITON.

Non : cette marchandise est de trop bon aloi ;  
Ce n'est point là gibier à des gens comme moi ;  
Il est aisé pourtant d'en savoir des nouvelles,  
Et bientôt leur cocher m'en dira des plus belles.

DORANTE.

Penses-tu qu'il t'en dise ?

CLITON.

Assez pour en mourir :  
Puisque c'est un cocher, il aime à discourir.

SCÈNE II

DORANTE, CLARICE, LUCRÈCE, ISABELLE.

CLARICE, faisant un faux pas, et comme se laissant choir.

Ay !

DORANTE, lui donnant la main.

Ce malheur me rend un favorable office,  
Puisqu'il me donne lieu de ce petit service ;  
Et c'est pour moi, madame, un bonheur souverain  
Que cette occasion de vous donner la main.

CLARICE.

L'occasion ici fort peu vous favorise,  
Et ce faible bonheur ne vaut pas qu'on le prise.

DORANTE.

Il est vrai, je le dois tout entier au hasard :  
Mes soins ni vos désirs n'y prennent point de part ;  
Et sa douceur mêlée avec cette amertume  
Ne me rend pas le sort plus doux que de coutume,  
Puisque enfin ce bonheur, que j'ai si fort prisé,  
A mon peu de mérite eût été refusé.

CLARICE.

S'il a perdu sitôt ce qui pouvait vous plaire,  
Je veux être à mon tour d'un sentiment contraire,  
Et crois qu'on doit trouver plus de félicité  
A posséder un bien sans l'avoir mérité.  
J'estime plus un don qu'une reconnaissance :  
Qui nous donne fait plus que qui nous récompense ;  
Et le plus grand bonheur au mérite rendu  
Ne fait que nous payer de ce qui nous est dû.  
La faveur qu'on mérite est toujours achetée ;  
L'heur en croît d'autant plus, moins elle est méritée ;  
Et le bien où sans peine elle fait parvenir  
Par le mérite à peine aurait pu s'obtenir.

DORANTE.

Aussi ne croyez pas que jamais je prétende  
Obtenir par mérite une faveur si grande :  
J'en sais mieux le haut prix, et mon cœur amoureux,  
Moins il s'en connaît digne, et plus s'en tient heureux.  
On me l'a pu toujours dénier sans injure ;  
Et si, la recevant, ce cœur même en murmure,  
Il se plaint du malheur de ses félicités,  
Que le hasard lui donne, et non vos volontés.  
Un amant a fort peu de quoi se satisfaire  
Des faveurs qu'on lui fait sans dessein de les faire :  
Comme l'intention seule en forme le prix,  
Assez souvent sans elle on les joint au mépris.  
Jugez par là quel bien peut recevoir ma flamme  
D'une main qu'on me donne en me refusant l'âme.  
Je la tiens, je la touche, et je la touche en vain  
Si je ne puis toucher le cœur avec la main.

CLARICE.

Cette flamme, monsieur, est pour moi fort nouvelle,  
Puisque j'en viens de voir la première étincelle.  
Si votre cœur ainsi s'embrase en un moment,  
Le mien ne sut jamais brûler si promptement ;  
Mais peut-être, à présent que j'en suis avertie,  
Le temps donnera place à plus de sympathie.  
Confessez cependant qu'à tort vous murmurez  
Du mépris de vos feux, que j'avais ignorés.

## SCÈNE III

DORANTE, CLARICE, LUCRÈCE, ISABELLE,  
CLITON.

DORANTE.

C'est l'effet du malheur qui partout m'accompagne.  
Depuis que j'ai quitté les guerres d'Allemagne,

C'est-à-dire du moins depuis un an entier,  
Je suis et jour et nuit dedans votre quartier ;  
Je vous cherche en tous lieux, au bal, aux promenades,  
Vous n'avez que de moi reçu des sérénades ;  
Et je n'ai pu trouver que cette occasion  
A vous entretenir de mon affection.

CLARICE.

Quoi ! vous avez donc vu l'Allemagne et la guerre ?

DORANTE.

Je m'y suis fait quatre ans craindre comme un tonnerre.

CLITON.

Que lui va-t-il conter ?

DORANTE.

Et durant ces quatre ans  
Il ne s'est fait combats, ni sièges importants,  
Nos armes n'ont jamais remporté de victoire,  
Où cette main n'ait eu bonne part à la gloire :  
Et même la gazette a souvent divulgué...

CLITON, le tirant par la basque.

Savez-vous bien, monsieur, que vous extravaguez ?

DORANTE.

Tais-toi.

CLITON.

Vous rêvez, dis-je, ou...

DORANTE.

Tais-toi, misérable !

CLITON.

Vous venez de Poitiers, ou je me donne au diable ;  
Vous en revîntes hier.

DORANTE, à Cliton.

Te tairas-tu, maraud ?

A Clarice.

Mon nom dans nos succès s'était mis assez haut  
Pour faire quelque bruit sans beaucoup d'injustice ;  
Et je suivrais encore un si noble exercice,  
N'était que l'autre l'hiver, faisant ici ma cour,  
Je vous vis, et je fus retenu par l'amour.  
Attaqué par vos yeux, je leur rendis les armes ;  
Je me fis prisonnier de tant d'aimables charmes ;  
Je leur livrai mon âme ; et ce cœur généreux  
Dès ce premier moment oublia tout pour eux.  
Vaincre dans les combats, commander dans l'armée,  
De mille exploits fameux enfler ma renommée,  
Et tous ces nobles soins qui m'avaient su ravir,  
Cédèrent aussitôt à ceux de vous servir.

ISABELLE, à Clarice, tout bas.

Madame, Alcippe vient ; il aura de l'ombrage.

CLARICE.

Nous en saurons, monsieur, quelque jour davantage.  
Adieu.

DORANTE.

Quoi ! me priver sitôt de tout mon bien ?

CLARICE.

Nous n'avons pas loisir d'un plus long entretien ;  
Et, malgré la douceur de me voir cajolée,  
Il faut que nous fassions seules deux tours d'allée.

DORANTE.

Cependant accordez à mes vœux innocents  
La licence d'aimer des charmes si puissants.

CLARICE.

Un cœur qui veut aimer, et qui sait comme on aime,  
N'en demande jamais licence qu'à soi-même.

SCÈNE IV

DORANTE, CLITON.

DORANTE.

Suis-les, Cliton.

CLITON.

J'en sais ce qu'on en peut savoir.  
La langue du cocher a fait tout son devoir.  
« La plus belle des deux, dit-il, est ma maîtresse ;  
Elle loge à la Place, et son nom est Lucrèce. »

DORANTE.

Quelle place ?

CLITON.

Royale, et l'autre y loge aussi.  
Il n'en sait pas le nom, mais j'en prendrai souci.

DORANTE.

Ne te mets point, Cliton, en peine de l'apprendre.  
Celle qui m'a parlé, celle qui m'a su prendre,  
C'est Lucrèce, ce l'est sans aucun contredit :  
Sa beauté m'en assure, et mon cœur me le dit.

CLITON.

Quoique mon sentiment doive respect au vôtre,  
La plus belle des deux, je crois que ce soit l'autre.

DORANTE.

Quoi ! celle qui s'est tue, et qui dans nos propos  
N'a jamais eu l'esprit de mêler quatre mots ?

CLITON.

Monsieur, quand une femme a le don de se taire,  
Elle a des qualités au-dessus du vulgaire :  
C'est un effort du ciel qu'on a peine à trouver ;  
Sans un petit miracle, il ne peut l'achever ;  
Et la nature souffre extrême violence  
Lorsqu'il en fait d'humeur à garder le silence.  
Pour moi, jamais l'amour n'inquiète mes nuits ;  
Et quand le cœur m'en dit, j'en prends par où je puis.  
Mais naturellement femme qui se peut taire  
A sur moi tel pouvoir et tel droit de me plaire  
Qu'eût-elle en vrai magot tout le corps fagoté,  
Je lui voudrais donner le prix de la beauté.  
C'est elle assurément qui s'appelle Lucrèce :  
Cherchez un autre nom pour l'objet qui vous blesse ;  
Ce n'est point là le sien : celle qui n'a dit mot,  
Monsieur, c'est la plus belle, ou je ne suis qu'un sot.

DORANTE.

Je t'en crois sans jurer avec tes incartades.  
Mais voici les plus chers de mes vieux camarades :  
Ils semblent étonnés, à voir leur action.

## SCÈNE V

DORANTE, ALCIPPE, PHILISTE, CLITON.

PHILISTE, à Alcippe.

Quoi ? sur l'eau la musique et la collation ?

ALCIPPE, à Philiste.

Oui, la collation avecque la musique.

PHILISTE, à Alcippe.

Hier au soir ?



ALCIPPE, à Philiste.

Hier au soir.

PHILISTE, à Alcippe.

Et belle ?

ALCIPPE, à Philiste.

Magnifique.

PHILISTE, à Alcippe.

Et par qui ?

ALCIPPE, à Philiste.

C'est de quoi je suis mal éclairci.

DORANTE, les saluant.

Que mon bonheur est grand de vous revoir ici !

ALCIPPE.

Le mien est sans pareil, puisque je vous embrasse.

DORANTE.

J'ai rompu vos discours d'assez mauvaise grâce :  
Vous le pardonnerez à l'aise de vous voir.

PHILISTE.

Avec nous, de tout temps, vous avez tout pouvoir.

DORANTE.

Mais de quoi parliez-vous ?

ALCIPPE.

D'une galanterie.

DORANTE.

D'amour ?

ALCIPPE.

Je le présume.

DORANTE.

Achevez, je vous prie,  
Et souffrez qu'à ce mot ma curiosité  
Vous demande sa part de cette nouveauté.

ALCIPPE.

On dit qu'on a donné musique à quelque dame.

DORANTE.

Sur l'eau ?

ALCIPPE.

Sur l'eau.

DORANTE.

Souvent l'onde irrite la flamme.

PHILISTE.

Quelquefois.

DORANTE.

Et ce fut hier au soir ?

ALCIPPE.

Hier au soir.

DORANTE.

Dans l'ombre de la nuit le feu se fait mieux voir :  
Le temps était bien pris. Cette dame, elle est belle ?

ALCIPPE.

Aux yeux de bien du monde elle passe pour telle.

DORANTE.

Et la musique ?

ALCIPPE.

Assez pour n'en rien dédaigner.

DORANTE.

Quelque collation a pu l'accompagner ?

ALCIPPE.

On le dit.

DORANTE.

Fort superbe ?

ALCIPPE.

Et fort bien ordonnée.

DORANTE.

Et vous ne savez point celui qui l'a donnée ?

ALCIPPE.

Vous en riez !

DORANTE.

Je ris de vous voir étonné  
D'un divertissement que je me suis donné.

ALCIPPE.

Vous ?

DORANTE.

Moi-même.

ALCIPPE.

Et déjà vous avez fait maîtresse ?

DORANTE.

Si je n'en avais fait, j'aurais bien peu d'adresse,  
Moi qui depuis un mois suis ici de retour.  
Il est vrai que je sors fort peu souvent de jour :  
De nuit, *incognito*, je rends quelques visites ;  
Ainsi...

CLITON, à Dorante, à l'oreille.

Vous ne savez, monsieur, ce que vous dites.

DORANTE.

Tais-toi ; si jamais plus tu me viens avertir...

CLITON.

J'enrage de me taire et d'entendre mentir !

PHILISTE, à Alcippe, tout bas.

Voyez qu'heureusement dedans cette rencontre  
Votre rival lui-même à vous-même se montre.

DORANTE, revenant à eux.

Comme à mes chers amis je vous veux tout conter.  
J'avais pris cinq bateaux pour mieux tout ajuster ;  
Les quatre contenaient quatre chœurs de musique,  
Capables de charmer le plus mélancolique.

Au premier, violons ; en l'autre, luths et voix ;  
Des flûtes, au troisième ; au dernier, des hautbois,  
Qui tour à tour dans l'air poussaient des harmonies  
Dont on pouvait nommer les douceurs infinies.

Le cinquième était grand, tapissé tout exprès  
De rameaux enlacés pour conserver le frais,  
Dont chaque extrémité portait un doux mélange  
De bouquets de jasmin, de grenade, et d'orange.

Je fis de ce bateau la salle du festin :  
Là je menai l'objet qui fait seul mon destin ;  
De cinq autres beautés la sienne fut suivie,  
Et la collation fut aussitôt servie.

Je ne vous dirai point les différents apprêts,  
Le nom de chaque plat, le rang de chaque mets :  
Vous saurez seulement qu'en ce lieu de délices  
On servit douze plats, et qu'on fit six services,  
Cependant que les eaux, les rochers, et les airs,  
Répondaient aux accents de nos quatre concerts.  
Après qu'on eut mangé, mille et mille fusées,  
S'élançant vers les cieux, ou droites ou croisées,  
Firent un nouveau jour, d'où tant de serpenteaux  
D'un déluge de flamme attaquèrent les eaux  
Qu'on crut que, pour leur faire une plus rude guerre,  
Tout l'élément du feu tombait de ciel en terre.  
Après ce passe-temps on dansa jusqu'au jour,  
Dont le soleil jaloux avança le retour :  
S'il eût pris notre avis, sa lumière importune

N'eût pas troublé sitôt ma petite fortune ;  
Mais, n'étant pas d'humeur à suivre nos désirs,  
Il sépara la troupe et finit nos plaisirs.

ALCIPPE.

Certes, vous avez grâce à conter ces merveilles ;  
Paris, tout grand qu'il est, en voit peu de pareilles.

DORANTE.

J'avais été surpris : et l'objet de mes vœux  
Ne m'avait tout au plus donné qu'une heure ou deux.

PHILISTE.

Cependant l'ordre est rare, et la dépense belle.

DORANTE.

Il s'est fallu passer à cette bagatelle :  
Alors que le temps presse, on n'a pas à choisir.

ALCIPPE.

Adieu : nous nous verrons avec plus de loisir.

DORANTE.

Faites état de moi.

ALCIPPE, à Philiste, en s'en allant.

Je meurs de jalousie !

PHILISTE, à Alcippe.

Sans raison toutefois votre âme en est saisie :  
Les signes du festin ne s'accordent pas bien.

ALCIPPE, à Philiste.

Le lieu s'accorde, et l'heure : et le reste n'est rien.

## SCÈNE VI

DORANTE, CLITON.

CLITON.

Monsieur, puis-je à présent parler sans vous déplaire ?

DORANTE.

Je remets à ton choix de parler ou te taire ;  
Mais quand tu vois quelqu'un ne fais plus l'insolent.

CLITON.

Votre ordinaire est-il de rêver en parlant ?

DORANTE.

Où me vois-tu rêver ?

CLITON.

J'appelle rêveries

Ce qu'en d'autres qu'un maître on nomme menteries ;  
Je parle avec respect.

DORANTE.

Pauvre esprit !

CLITON.

Je le perds

Quand je vous ois parler de guerre et de concerts.  
Vous voyez sans péril nos batailles dernières,  
Et faites des festins qui ne vous coûtent guères.  
Pourquoi depuis un an vous feindre de retour ?

DORANTE.

J'en montre plus de flamme, et j'en fais mieux ma cour.

CLITON.

Qu'a de propre la guerre à montrer votre flamme ?

DORANTE.

Oh ! le beau compliment à charmer une dame,  
De lui dire d'abord : « J'apporte à vos beautés  
Un cœur nouveau venu des universités ;  
Si vous avez besoin de lois et de rubriques,  
Je sais le *Code* entier avec les *Authentiques*,  
Le *Digeste* nouveau, le vieux, l'*Infortiat*,  
Ce qu'en a dit Jason, Balde, Accurse, Alciat ! »  
Qu'un si riche discours nous rend considérables !  
Qu'on amollit par là de cœurs inexorables !  
Qu'un homme à paragraphe est un joli galant !  
On s'introduit bien mieux à titre de vaillant :  
Tout le secret ne gît qu'en un peu de grimace,  
A mentir à propos, jurer de bonne grâce,  
Étaler force mots qu'elles n'entendent pas ;  
Faire sonner Lamboy, Jean de Vert, et Galas ;  
Nommer quelques châteaux de qui les noms barbares,  
Plus ils blessent l'oreille, et plus leur semblent rares ;  
Avoir toujours en bouche angles, lignes, fossés,  
Vedette, contrescarpe, et travaux avancés :  
Sans ordre et sans raison, n'importe, on les étonne ;  
On leur fait admirer les baies qu'on leur donne,  
Et tel, à la faveur d'un semblable débit,  
Passe pour homme illustre, et se met en crédit.

CLITON.

A qui vous veut ouïr, vous en faites bien croire ;  
Mais celle-ci bientôt peut savoir votre histoire.

DORANTE.

J'aurai déjà gagné chez elle quelque accès ;  
Et, loin d'en redouter un malheureux succès,  
Si jamais un fâcheux nous nuit par sa présence,  
Nous pourrons sous ces mots être d'intelligence.  
Voilà traiter l'amour, Cliton, et comme il faut.

CLITON.

A vous dire le vrai, je tombe de bien haut.  
Mais, parlons du festin : Urgande et Mélusine  
N'ont jamais sur-le-champ mieux fourni leur cuisine ;  
Vous allez au delà de leurs enchantements :  
Vous seriez un grand maître à faire des romans ;  
Ayant si bien en main le festin et la guerre,  
Vos gens en moins de rien courraient toute la terre,  
Et ce serait pour vous des travaux fort légers  
Que d'y mêler partout la pompe et les dangers.  
Ces hautes fictions vous sont bien naturelles.

DORANTE.

J'aime à braver ainsi les conteurs de nouvelles ;  
Et, sitôt que j'en vois quelqu'un s'imaginer  
Que ce qu'il veut m'apprendre a de quoi m'étonner,  
Je le sers aussitôt d'un conte imaginaire  
Qui l'étonne lui-même, et le force à se taire.  
Si tu pouvais savoir quel plaisir on a lors  
De leur faire rentrer leurs nouvelles au corps...

CLITON.

Je le juge assez grand ; mais enfin ces pratiques  
Vous peuvent engager en de fâcheux intrigues.

DORANTE.

Nous nous en tirerons ; mais tous ces vains discours  
M'empêchent de chercher l'objet de mes amours.  
Tâchons de le rejoindre, et sache qu'à me suivre  
Je t'apprendrai bientôt d'autres façons de vivre.



## ACTE DEUXIÈME

---

### SCÈNE PREMIÈRE

GÉRONTE, CLARICE, ISABELLE.

CLARICE.

Je sais qu'il vaut beaucoup étant sorti de vous ;  
Mais, monsieur, sans le voir, accepter un époux,  
Par quelque haut récit qu'on en soit conviée,  
C'est grande avidité de se voir mariée.  
D'ailleurs, en recevoir visite et compliment,  
Et lui permettre accès en qualité d'amant,  
A moins qu'à vos projets un plein effet réponde,  
Ce serait trop donner à discourir au monde.  
Trouvez donc un moyen de me le faire voir,  
Sans m'exposer au blâme et manquer au devoir.

GÉRONTE.

Oui, vous avez raison, belle et sage Clarice :  
Ce que vous m'ordonnez est la même justice ;  
Et comme c'est à nous à subir votre loi,  
Je reviens tout à l'heure, et Dorante avec moi.  
Je le tiendrai longtemps dessous votre fenêtre,  
Afin qu'avec loisir vous puissiez le connaître.  
Examiner sa taille, et sa mine, et son air,  
Et voir quel est l'époux que je vous veux donner.

Il vint hier de Poitiers, mais il sent peu l'école ;  
Et, si l'on pouvait croire un père à sa parole,  
Quelque écolier qu'il soit, je dirais qu'aujourd'hui  
Peu de nos gens de cour sont mieux taillés que lui.  
Mais vous en jugerez après la voix publique.  
Je cherche à l'arrêter, parce qu'il m'est unique,  
Et je brûle surtout de le voir sous vos lois.

CLARICE.

Vous m'honorez beaucoup d'un si glorieux choix :  
Je l'attendrai, monsieur, avec impatience,  
Et je l'aime déjà sur cette confiance.

## SCÈNE II

CLARICE, ISABELLE.

ISABELLE.

Ainsi vous le verrez, et sans vous engager.

CLARICE.

Mais pour le voir ainsi qu'en pourrai-je juger ?  
J'en verrai le dehors, la mine, l'apparence ;  
Mais du reste, Isabelle, où prendre l'assurance ?  
Le dedans paraît mal en ces miroirs flatteurs ;  
Les visages souvent sont de doux imposteurs :  
Que de défauts d'esprit se couvrent de leurs grâces,  
Et que de beaux semblants cachent des âmes basses !  
Les yeux en ce grand choix ont la première part ;  
Mais leur déférer tout, c'est tout mettre au hasard :  
Qui veut vivre en repos ne doit pas leur déplaire ;  
Mais, sans leur obéir, il doit les satisfaire,  
En croire leur refus, et non pas leur aveu,  
Et sur d'autres conseils laisser naître son feu.

Cette chaîne, qui dure autant que notre vie,  
Et qui devrait donner plus de peur que d'envie,  
Si l'on n'y prend bien garde, attache assez souvent  
Le contraire au contraire, et le mort au vivant ;  
Et pour moi, puisqu'il faut qu'elle me donne un maître,  
Avant que d'accepter, je voudrais le connaître,  
Mais connaître dans l'âme.

ISABELLE.

Eh bien ! qu'il parle à vous.

CLARICE.

Alcippe, le sachant, en deviendrait jaloux.

ISABELLE.

Qu'importe qu'il le soit, si vous avez Dorante ?

CLARICE.

Sa perte ne m'est pas encore indifférente ;  
Et l'accord de l'hymen entre nous concerté,  
Si son père venait, serait exécuté.  
Depuis plus de deux ans il promet et diffère :  
Tantôt c'est maladie, et tantôt quelque affaire ;  
Le chemin est mal sûr, ou les jours sont trop courts,  
Et le bonhomme enfin ne peut sortir de Tours.  
Je prends tous ces délais pour une résistance,  
Et ne suis pas d'humeur à mourir de constance.  
Chaque moment d'attente ôte de notre prix,  
Et fille qui vieillit tombe dans le mépris :  
C'est un nom glorieux qui se garde avec honte ;  
Sa défaite est fâcheuse à moins que d'être prompte.  
Le temps n'est pas un dieu qu'elle puisse braver,  
Et son honneur se perd à le trop conserver.

ISABELLE.

Ainsi vous quitteriez Alcippe pour un autre  
De qui l'humeur aurait de quoi plaire à la vôtre ?

CLARICE.

Oui, je le quitterais ; mais pour ce changement  
Il me faudrait en main avoir un autre amant,  
Savoir qu'il me fût propre, et que son hyménée  
Dût bientôt à la sienne unir ma destinée.  
Mon humeur sans cela ne s'y résout pas bien,  
Car Alcippe, après tout, vaut toujours mieux que rien :  
Son père peut venir, quelque longtemps qu'il tarde.

ISABELLE.

Pour en venir à bout sans que rien s'y hasarde,  
Lucrèce est votre amie, et peut beaucoup pour vous ;  
Elle n'a point d'amants qui deviennent jaloux :  
Qu'elle écrive à Dorante, et lui fasse paraître  
Qu'elle veut cette nuit le voir par sa fenêtre.  
Comme il est jeune encore, on l'y verra voler ;  
Et là, sous ce faux nom, vous pourrez lui parler,  
Sans qu'Alcippe jamais en découvre l'adresse,  
Ni que lui-même pense à d'autres qu'à Lucrèce.

CLARICE.

L'invention est belle, et Lucrèce aisément  
Se résoudra pour moi d'écrire un compliment :  
J'admire ton adresse à trouver cette ruse.

ISABELLE.

Puis-je vous dire encor que, si je ne m'abuse,  
Tantôt cet inconnu ne vous déplaissait pas ?

CLARICE.

Ah, bon Dieu ! si Dorante avait autant d'appas,  
Que d'Alcippe aisément il obtiendrait la place !

ISABELLE.

Ne parlez point d'Alcippe ; il vient.

CLARICE.

Qu'il m'embarrasse !

Va pour moi chez Lucrèce, et lui dis mon projet,  
Et tout ce qu'on peut dire en un pareil sujet.

### SCÈNE III

CLARICE, ALCIPPE.

ALCIPPE.

Ah ! Clarice ! ah ! Clarice ! inconstante ! volage !

CLARICE, à part, le premier vers.

Aurait-il deviné déjà ce mariage ?

— Alcippe, qu'avez-vous ? Qui vous fait soupirer ?

ALCIPPE.

Ce que j'ai, déloyale ! et peux-tu l'ignorer ?

Parle à ta conscience, elle devrait t'apprendre...

CLARICE.

Parlez un peu plus bas, mon père va descendre.

ALCIPPE.

Ton père va descendre, âme double et sans foi !

Confesse que tu n'as un père que pour moi.

La nuit, sur la rivière...

CLARICE.

Eh bien ! sur la rivière ?

La nuit ! quoi ? qu'est-ce enfin ?

ALCIPPE.

Oui, la nuit tout entière.

CLARICE.

Après ?

ALCIPPE.

Quoi ! sans rougir ?...

CLARICE.

Rougir ! à quel propos ?

ALCIPPE.

Tu ne meurs pas de honte, entendant ces deux mots ?

CLARICE.

Mourir pour les entendre ! et qu'ont-ils de funeste ?

ALCIPPE.

Tu peux donc les ouïr, et demander le reste ?  
Ne saurais-tu rougir si je ne te dis tout ?

CLARICE.

Quoi, tout ?

ALCIPPE.

Tes passe-temps, de l'un à l'autre bout.

CLARICE.

Je meurs, en vos discours si je puis rien comprendre !

ALCIPPE.

Quand je te veux parler, ton père va descendre,  
Il t'en souvient alors : le tour est excellent !  
Mais pour passer la nuit auprès de ton galant...

CLARICE.

Alcippe, êtes-vous fol ?

ALCIPPE.

Je n'ai plus lieu de l'être,  
A présent que le ciel me fait te mieux connaître.

Oui, pour passer la nuit en danses et festin,  
Être avec ton galant du soir jusqu'au matin  
(Je ne parle que d'hier), tu n'as point lors de père.

CLARICE.

Rêvez-vous ? raillez-vous ? et quel est ce mystère ?

ALCIPPE.

Ce mystère est nouveau, mais non pas fort secret :  
Choisis une autre fois un amant plus discret ;  
Lui-même il m'a tout dit.

CLARICE.

Qui, lui-même ?

ALCIPPE.

Dorante.

CLARICE.

Dorante !

ALCIPPE.

Continue, et fais bien l'ignorante.

CLARICE.

Si je le vis jamais, et si je le connoi !...

ALCIPPE.

Ne viens-je pas de voir son père avecque toi ?  
Tu passes, infidèle, âme ingrate et légère,  
La nuit avec le fils, le jour avec le père !

CLARICE.

Son père, de vieux temps, est grand ami du mien.

ALCIPPE.

Cette vieille amitié faisait votre entretien ?  
Tu te sens convaincue, et tu m'oses répondre !  
Te faut-il quelque chose encor pour te confondre ?

CLARICE.

Alcippe, si je sais quel visage a le fils...

ALCIPPE.

La nuit était fort noire alors que tu le vis.  
Il ne t'a pas donné quatre chœurs de musique,  
Une collation superbe et magnifique,  
Six services de rang, douze plats à chacun ?  
Son entretien alors t'était fort importun ?  
Quand ses feux d'artifice éclairaient le rivage,  
Tu n'eus pas le loisir de le voir au visage ?  
Tu n'as pas avec lui dansé jusques au jour,  
Et tu ne l'as pas vu pour le moins au retour ?  
T'en ai-je dit assez ? Rougis, et meurs de honte !

CLARICE.

Je ne rougirai point pour le récit d'un conte.

ALCIPPE.

Quoi ! je suis donc un fourbe, un bizarre, un jaloux !

CLARICE.

Quelqu'un a pris plaisir à se jouer de vous,  
Alcippe ; croyez-moi.

ALCIPPE.

Ne cherche point d'excuses ;  
Je connais tes détours, et devine tes ruses.  
Adieu : suis ton Dorante, et l'aime désormais ;  
Laisse en repos Alcippe, et n'y pense jamais.

CLARICE.

Écoutez quatre mots.

ALCIPPE.

Ton père va descendre.



CLARICE.

Non, il ne descend point, et ne peut nous entendre ;  
Et j'aurai tout loisir de vous désabuser.

ALCIPPE.

Je ne t'écoute point, à moins que m'épouser,  
A moins qu'en attendant le jour du mariage  
M'en donner ta parole et deux baisers en gage.

CLARICE.

Pour me justifier vous demandez de moi,  
Alcippe ?

ALCIPPE.

Deux baisers, et ta main, et ta foi.

CLARICE.

Que cela ?

ALCIPPE.

Résous-toi, sans plus me faire attendre.

CLARICE.

Je n'ai pas le loisir, mon père va descendre.

## SCÈNE IV

ALCIPPE.

Va, ris de ma douleur alors que je te perds ;  
Par ces indignités romps toi-même mes fers ;  
Aide mes feux trompés à se tourner en glace :  
Aide un juste courroux à se mettre en leur place.  
Je cours à la vengeance, et porte à ton amant  
Le vif et prompt effet de mon ressentiment.  
S'il est homme de cœur, ce jour même nos armes  
Régleront par leur sort tes plaisirs ou tes larmes ;

Et, plutôt que le voir possesseur de mon bien,  
Puissé-je dans son sang voir couler tout le mien !  
Le voici, ce rival, que son père t'amène :  
Ma vieille amitié cède à ma nouvelle haine ;  
Sa vue accroît l'ardeur dont je me sens brûler :  
Mais ce n'est pas ici qu'il faut le quereller.

## SCÈNE V

GÉRONTE, DORANTE, CLITON.

GÉRONTE.

Dorante, arrêtons-nous ; le trop de promenade  
Me mettrait hors d'haleine, et me ferait malade.  
Que l'ordre est rare et beau de ces grands bâtiments !

DORANTE.

Paris semble à mes yeux un pays de romans.  
J'y croyais ce matin voir une île enchantée :  
Je la laissai déserte, et la trouve habitée ;  
Quelque Amphion nouveau, sans l'aide des maçons,  
En superbes palais a changé ses buissons.

GÉRONTE.

Paris voit tous les jours de ces métamorphoses :  
Dans tout le Pré-aux-Clercs tu verras mêmes choses :  
Et l'univers entier ne peut rien voir d'égal  
Aux superbes dehors du palais Cardinal.  
Toute une ville entière, avec pompe bâtie,  
Semble d'un vieux fossé par miracle sortie,  
Et nous fait présumer, à ses superbes toits,  
Que tous ses habitants sont des dieux ou des rois.  
Mais changeons de discours. Tu sais combien je t'aime ?

DORANTE.

Je chéris cet honneur bien plus que le jour même.

GÉRONTE.

Comme de mon hymen il n'est sorti que toi,  
Et que je te vois prendre un périlleux emploi,  
Où l'ardeur pour la gloire à tout oser convie,  
Et force à tous moments de négliger la vie,  
Avant qu'aucun malheur te puisse être avvenu,  
Pour te faire marcher un peu plus retenu,  
Je te veux marier.

DORANTE, à part.

Oh ! ma chère Lucrèce !

GÉRONTE.

Je t'ai voulu choisir moi-même une maîtresse,  
Honnête, belle, riche.

DORANTE.

Ah ! pour la bien choisir,  
Mon père, donnez-vous un peu plus de loisir.

GÉRONTE.

Je la connais assez. Clarice est belle et sage  
Autant que dans Paris il en soit de son âge ;  
Son père de tout temps est mon plus grand ami,  
Et l'affaire est conclue.

DORANTE.

Ah ! monsieur, j'en frémi ;  
D'un fardeau si pesant accabler ma jeunesse !

GÉRONTE.

Fais ce que je t'ordonne.

DORANTE, à part.

Il faut jouer d'adresse.

Haut.

Quoi ! monsieur, à présent qu'il faut dans les combats  
Acquérir quelque nom, et signaler mon bras...

GÉRONTE.

Avant qu'être au hasard qu'un autre bras t'immole,  
Je veux dans ma maison avoir qui m'en console ;  
Je veux qu'un petit-fils puisse y tenir ton rang,  
Soutenir ma vieillesse, et réparer mon sang.  
En un mot, je le veux.

DORANTE.

Vous êtes inflexible ?

GÉRONTE.

Fais ce que je te dis.

DORANTE.

Mais s'il est impossible ?

GÉRONTE.

Impossible ! et comment ?

DORANTE.

Souffrez qu'aux yeux de tous,  
Pour obtenir pardon, j'embrasse vos genoux.  
Je suis...

GÉRONTE.

Quoi ?

DORANTE.

Dans Poitiers...

GÉRONTE.

Parle donc, et te lève.

DORANTE.

Je suis donc marié, puisqu'il faut que j'achève.

GÉRONTE.

Sans mon consentement ?

DORANTE.

On m'a violenté :

Vous ferez tout casser par votre autorité ;  
Mais nous fûmes tous deux forcés à l'hyménée  
Par la fatalité la plus inopinée...  
Ah ! si vous le saviez !

GÉRONTE.

Dis, ne me cache rien.

DORANTE.

Elle est de fort bon lieu, mon père ; et, pour son bien,  
S'il n'est du tout si grand que votre humeur souhaite...

GÉRONTE.

Sachons, à cela près, puisque c'est chose faite.  
Elle se nomme ?

DORANTE.

Orphise ; et son père, Armédon.

GÉRONTE.

Je n'ai jamais ouï ni l'un ni l'autre nom.  
Mais poursuis.

DORANTE.

Je la vis presque à mon arrivée.  
Une âme de rocher ne s'en fût pas sauvée,  
Tant elle avait d'appas, et tant son œil vainqueur  
Par une douce force assujettit mon cœur !  
Je cherchai donc chez elle à faire connaissance ;  
Et les soins obligeants de ma persévérance  
Surent plaire de sorte à cet objet charmant  
Que j'en fus en six mois autant aimé qu'amant.  
J'en reçus des faveurs secrètes, mais honnêtes,  
Et j'étendis si loin mes petites conquêtes  
Qu'en son quartier souvent je me coulais sans bruit,  
Pour causer avec elle une part de la nuit.

Un soir que je venais de monter dans sa chambre  
(Ce fut, s'il m'en souvient, le second de septembre ;  
Oui, ce fut ce jour-là que je fus attrapé),  
Ce soir même son père en ville avait soupé ;  
Il monte à son retour, il frappe à la porte : elle  
Transit, pâlit, rougit, me cache en sa ruelle,  
Ouvre enfin, et d'abord (qu'elle eut d'esprit et d'art !)  
Elle se jette au cou de ce pauvre vieillard,  
Dérobe en l'embrassant son désordre à sa vue :  
Il se sied ; il lui dit qu'il veut la voir pourvue ;  
Lui propose un parti qu'on lui venait d'offrir.  
Jugez combien mon cœur avait lors à souffrir !  
Par sa réponse adroite elle sut si bien faire  
Que sans m'inquiéter elle plut à son père.  
Ce discours ennuyeux enfin se termina ;  
Le bonhomme partait quand ma montre sonna ;  
Et lui, se retournant vers sa fille étonnée :  
« Depuis quand cette montre ? et qui vous l'a donnée ?  
— Acaste, mon cousin, me la vient d'envoyer,  
Dit-elle ; et veut ici la faire nettoyer,  
N'ayant point d'horlogiers au lieu de sa demeure :  
Elle a déjà sonné deux fois en un quart d'heure.  
— Donnez-la-moi, dit-il, j'en prendrai mieux le soin. »  
Alors pour me la prendre elle vient en mon coin :  
Je la lui donne en main ; mais, voyez ma disgrâce,  
Avec mon pistolet le cordon s'embarrasse,  
Fait marcher le déclin : le feu prend, le cou part :  
Jugez de notre trouble à ce triste hasard.  
Elle tombe par terre ; et moi, je la crus morte.  
Le père épouvanté gagne aussitôt la porte ;  
Il appelle au secours, il crie à l'assassin :  
Son fils et deux valets me coupent le chemin.  
Furieux de ma perte, et combattant de rage,  
Au milieu de tous trois je me faisais passage,  
Quand un autre malheur de nouveau me perdit ;  
Mon épée en ma main en trois morceaux rompit.

Désarmé, je recule, et rentre : alors Orphise,  
De sa frayeur première aucunement remise,  
Sait prendre un temps si juste en son reste d'effroi,  
Qu'elle pousse la porte et s'enferme avec moi.  
Soudain nous entassons, pour défenses nouvelles,  
Bancs, tables, coffres, lits, et jusqu'aux escabelles ;  
Nous nous barricadons, et, dans ce premier feu,  
Nous croyons gagner tout à différer un peu.  
Mais comme à ce rempart l'un et l'autre travaille,  
D'une chambre voisine on perce la muraille :  
Alors, me voyant pris, il fallut composer.

Ici Clarice les voit de sa fenêtre ; et Lucrèce, avec  
Isabelle, les voit aussi de la sienne.

GÉRONTE.

C'est-à-dire en français qu'il fallut l'épouser ?

DORANTE.

Les siens m'avaient trouvé de nuit seul avec elle,  
Ils étaient les plus forts, elle me semblait belle,  
Le scandale était grand, son honneur se perdait :  
A ne le faire pas ma tête en répondait ;  
Ses grands efforts pour moi, son péril et ses larmes,  
A mon cœur amoureux étaient de nouveaux charmes :  
Donc, pour sauver ma vie ainsi que son honneur,  
Et me mettre avec elle au comble du bonheur,  
Je changeai d'un seul mot la tempête en bonace,  
Et fis ce que tout autre aurait fait en ma place.  
Choisissez maintenant de me voir ou mourir,  
Ou posséder un bien qu'on ne peut trop chérir.

GÉRONTE.

Non, non, je ne suis pas si mauvais que tu penses,  
Et trouve en ton malheur de telles circonstances  
Que mon amour t'excuse ; et mon esprit touché  
Te blâme seulement de l'avoir trop caché.

DORANTE.

Le peu de bien qu'elle a me faisait vous le taire.

GÉRONTE.

Je prends peu garde au bien, afin d'être bon père.  
Elle est belle, elle est sage, elle sort de bon lieu,  
Tu l'aimes, elle t'aime ; il me suffit. Adieu :  
Je vais me dégager du père de Clarice.

## SCÈNE VI

DORANTE, CLITON.

DORANTE.

Que dis-tu de l'histoire et de mon artifice ?  
Le bonhomme en tient-il ? M'en suis-je bien tiré ?  
Quelque sot en ma place y serait demeuré ;  
Il eût perdu le temps à gémir et se plaindre,  
Et, malgré son amour, se fût laissé contraindre.  
Oh ! l'utile secret que mentir à propos !

CLITON.

Quoi ! ce que vous disiez n'est pas vrai ?

DORANTE.

Pas deux mots ;

Et tu ne viens d'ouïr qu'un trait de gentillesse  
Pour conserver mon âme et mon cœur à Lucrèce.

CL

CLITON.

Quoi ? la montre, l'épée, avec le pistolet...

DORANTE.

Industrie.



CLITON.

Obligez, monsieur, votre valet :  
Quand vous voudrez jouer de ces grands coups de maître,  
Donnez-lui quelque signe à les pouvoir connaître ;  
Quoique bien averti, j'étais dans le panneau.

DORANTE.

Va, n'appréhende pas d'y tomber de nouveau :  
Tu seras de mon cœur l'unique secrétaire,  
Et de tous mes secrets le grand dépositaire.

CLITON.

Avec ces qualités j'ose bien espérer  
Qu'assez malaisément je pourrai m'en parer.  
Mais parlons de vos feux. Certes cette maîtresse...

## SCÈNE VII

DORANTE, CLITON, SABINE.

SABINE, donnant un billet à Dorante.

Lisez ceci, monsieur.

DORANTE.

D'où vient-il ?

SABINE.

De Lucrèce.

DORANTE, après l'avoir lu.

Dis-lui que j'y viendrai.

Sabine rentre, et Dorante continue.

Doute encore, Cliton,

A laquelle des deux appartient ce beau nom.  
Lucrèce sent sa part des feux qu'elle fait naître,  
Et me veut cette nuit parler par sa fenêtre.

Dis encor que c'est l'autre, ou que tu n'es qu'un sot.  
Qu'aurait l'autre à m'écrire, à qui je n'ai dit mot ?

CLITON.

Monsieur, pour ce sujet n'ayons point de querelle :  
Cette nuit, à la voix, vous saurez si c'est elle.

DORANTE.

Coule-toi là dedans, et de quelqu'un des siens  
Sache subtilement sa famille et ses biens.

## SCÈNE VIII

DORANTE, LYCAS.

LYCAS, lui présentant un billet.

Monsieur.

DORANTE.

Autre billet.

Il continue, après avoir lu tout bas le billet.

J'ignore quelle offense  
Peut d'Alcippe avec moi rompre l'intelligence ;  
Mais n'importe ; dis-lui que j'irai volontiers.  
Je te suis.

Lycas rentre, et Dorante continue seul.

Je revins hier au soir de Poitiers.  
D'aujourd'hui seulement je produis mon visage,  
Et j'ai déjà querelle, amour et mariage :  
Pour un commencement ce n'est point mal trouvé.  
Vienne encore un procès, et je suis achevé.  
Se charge qui voudra d'affaires plus pressantes,  
Plus en nombre à la fois et plus embarrassantes ;  
Je pardonne à qui mieux s'en pourra démêler.  
Mais allons voir celui qui m'ose quereller.

## ACTE TROISIÈME

---

### SCÈNE PREMIÈRE

DORANTE, ALCIPPE, PHILISTE.

PHILISTE.

Oui, vous faisiez tous deux en hommes de courage,  
Et n'aviez l'un ni l'autre aucun désavantage.  
Je rends grâces au ciel de ce qu'il a permis  
Que je sois survenu pour vous refaire amis,  
Et que, la chose égale, ainsi je vous sépare :  
Mon heur en est extrême, et l'aventure rare.

DORANTE.

L'aventure est encor bien plus rare pour moi,  
Qui lui faisais raison sans avoir su de quoi.  
Mais, Alcippe, à présent tirez-moi hors de peine :  
Quel sujet aviez-vous de colère ou de haine ?  
Quelque mauvais rapport m'aurait-il pu noircir ?  
Dites, que devant lui je vous puisse éclaircir.

ALCIPPE.

Vous le savez assez.

DORANTE.

Plus je me considère,  
Moins je découvre en moi ce qui vous peut déplaire.

ALCIPPE.

Eh bien ! puisqu'il vous faut parler plus clairement,  
Depuis plus de deux ans j'aime secrètement ;  
Mon affaire est d'accord, et la chose vaut faite ;  
Mais pour quelque raison nous la tenons secrète.  
Cependant à l'objet qui me tient sous sa loi,  
Et qui sans me trahir ne peut être qu'à moi,  
Vous avez donné bal, collation, musique ;  
Et vous n'ignorez pas combien cela me pique,  
Puisque, pour me jouer un si sensible tour,  
Vous m'avez à dessein caché votre retour,  
Et n'avez aujourd'hui quitté votre embuscade  
Qu'afin de m'en conter l'histoire par bravade.  
Ce procédé m'étonne, et j'ai lieu de penser  
Que vous n'avez rien fait qu'afin de m'offenser.

DORANTE.

Si vous pouviez encor douter de mon courage,  
Je ne vous guérirais ni d'erreur ni d'ombrage,  
Et nous nous reverrions, si nous étions rivaux ;  
Mais comme vous savez tous deux ce que je vauz,  
Écoutez en deux mots l'histoire démêlée :  
Celle que cette nuit sur l'eau j'ai régälée  
N'a pu vous donner lieu de devenir jaloux,  
Car elle est mariée, et ne peut être à vous.  
Depuis peu pour affaire elle est ici venue,  
Et je ne pense pas qu'elle vous soit connue.

ALCIPPE.

Je suis ravi, Dorante, en cette occasion,  
De voir finir sitôt notre division.

DORANTE.

Alcippe, une autre fois donnez moins de croyance  
Aux premiers mouvements de votre défiance ;

Jusqu'à mieux savoir tout sachez vous retenir,  
Et ne commencez plus par où l'on doit finir.  
Adieu ; je suis à vous.

SCÈNE II

ALCIPPE, PHILISTE.

PHILISTE.

Ce cœur encor soupire !

ALCIPPE.

Hélas ! je sors d'un mal pour tomber dans un pire.  
Cette collation, qui l'aura pu donner ?  
A qui puis-je m'en prendre ? et que m'imaginer ?

PHILISTE.

Que l'ardeur de Clarice est égale à vos flammes.  
Cette galanterie était pour d'autres dames.  
L'erreur de votre page a causé votre ennui ;  
S'étant trompé lui-même, il vous trompe après lui.  
J'ai tout su de lui-même et des gens de Lucrèce.  
Il avait vu chez elle entrer votre maîtresse ;  
Mais il n'avait pas su qu'Hippolyte et Daphné,  
Ce jour-là, par hasard, chez elle avaient dîné.  
Il les en voit sortir, mais à coiffe abattue,  
Et, sans les approcher, il suit de rue en rue ;  
Aux couleurs, au carrosse, il ne doute de rien :  
Tout était à Lucrèce, et le dupe si bien  
Que, prenant ces beautés pour Lucrèce et Clarice,  
Il rend à votre amour un très mauvais service.  
Il les voit donc aller jusques au bord de l'eau,  
Descendre de carrosse, entrer dans un bateau ;  
Il voit porter des plats, entend quelque musique

(A ce que l'on m'a dit, assez mélancolique).  
Mais cessez d'en avoir l'esprit inquiété,  
Car enfin le carrosse avait été prêté :  
L'avis se trouve faux, et ces deux autres belles  
Avaient en plein repos passé la nuit chez elles.

ALCIPPE.

Quel malheur est le mien ! Ainsi donc sans sujet  
J'ai fait ce grand vacarme à ce charmant objet ?

PHILISTE.

Jé ferai votre paix. Mais sachez autre chose :  
Celui qui de ce trouble est la seconde cause,  
Dorante, qui tantôt nous en a tant conté  
De son festin superbe et sur l'heure apprêté,  
Lui qui, depuis un mois nous cachant sa venue,  
La nuit, *incognito*, visite une inconnue,  
Il vint hier de Poitiers, et, sans faire aucun bruit,  
Chez lui paisiblement a dormi toute nuit.

ALCIPPE.

Quoi ! sa collation... ?

PHILISTE.

N'est rien qu'un pur mensonge,  
Ou, quand il l'a donnée, il l'a donnée en songe.

ALCIPPE.

Dorante, en ce combat si peu prémédité,  
M'a fait voir trop de cœur pour tant de lâcheté.  
La valeur n'apprend point la fourbe en son école :  
Tout homme de courage est homme de parole ;  
A des vices si bas il ne peut consentir,  
Et fuit plus que la mort la honte de mentir.  
Cela n'est point.

PHILISTE.

Dorante, à ce que je présume,  
Est vaillant par nature et menteur par coutume.  
Ayez sur ce sujet moins d'incrédulité,  
Et vous-même admirez notre simplicité.  
A nous laisser duper nous sommes bien novices :  
Une collation servie à six services,  
Quatre concerts entiers, tant de plats, tant de feux,  
Tout cela cependant prêt en une heure ou deux,  
Comme si l'appareil d'une telle cuisine  
Fût descendu du ciel dedans quelque machine.  
Quiconque le peut croire ainsi que vous et moi,  
S'il a manqué de sens, n'a pas manqué de foi.  
Pour moi, je voyais bien que tout ce badinage  
Répondait assez mal aux remarques du page ;  
Mais vous ?

ALCIPPE.

La jalousie aveugle un cœur atteint,  
Et, sans examiner, croit tout ce qu'elle craint.  
Mais laissons là Dorante avecque son audace ;  
Allons trouver Clarice et lui demander grâce :  
Elle pouvait tantôt m'entendre sans rougir.

PHILISTE.

Attendez à demain, et me laissez agir :  
Je veux par ce récit vous préparer la voie,  
Dissiper sa colère et lui rendre sa joie.  
Ne vous exposez point, pour gagner un moment,  
Aux premières chaleurs de son ressentiment.

ALCIPPE.

Si du jour qui s'enfuit la lumière est fidèle,  
Je pense l'entrevoir avec son Isabelle.  
Je suivrai tes conseils, et fuirai son courroux  
Jusqu'à ce qu'elle ait ri de m'avoir vu jaloux.

## SCÈNE III

CLARICE, ISABELLE.

CLARICE.

Isabelle, il est temps, allons trouver Lucrèce.

ISABELLE.

Il n'est pas encor tard, et rien ne vous en presse.  
Vous avez un pouvoir bien grand sur son esprit :  
A peine ai-je parlé qu'elle a sur l'heure écrit.

CLARICE.

Clarice à la servir ne serait pas moins prompte.  
Mais dis, par sa fenêtre as-tu bien vu Géronte ?  
Et sais-tu que ce fils qu'il m'avait tant vanté  
Est ce même inconnu qui m'en a tant conté ?

ISABELLE.

A Lucrèce avec moi je l'ai fait reconnaître ;  
Et, sitôt que Géronte a voulu disparaître,  
Le voyant resté seul avec un vieux valet,  
Sabine à nos yeux même a rendu le billet.  
Vous parlerez à lui.

CLARICE.

Qu'il est fourbe, Isabelle !

ISABELLE.

Eh bien ! cette pratique est-elle si nouvelle ?  
Dorante est-il le seul qui, de jeune écolier,  
Pour être mieux reçu s'érige en cavalier ?  
Que j'en sais comme lui qui parlent d'Allemagne,  
Et, si l'on veut les croire, ont vu chaque campagne ;  
Sur chaque occasion tranchent des entendus,  
Content quelque défaite, et des chevaux perdus ;



Qui, dans une gazette apprenant ce langage,  
S'ils sortent de Paris, ne vont qu'à leur village,  
Et se donnent ici pour témoins approuvés  
De tous ces grands combats qu'ils ont lus ou rêvés !  
Il aura cru sans doute, ou je suis fort trompée,  
Que les filles de cœur aiment les gens d'épée ;  
Et, vous prenant pour telle, il a jugé soudain  
Qu'une plume au chapeau vous plaît mieux qu'à la main.  
Ainsi donc, pour vous plaire, il a voulu paraître,  
Non pas pour ce qu'il est, mais pour ce qu'il veut être,  
Et s'est osé promettre un traitement plus doux  
Dans la condition qu'il veut prendre pour vous.

CLARICE.

En matière de fourbe il est maître, il y pipe ;  
Après m'avoir dupée, il dupe encore Alcippe.  
Ce malheureux jaloux s'est blessé le cerveau  
D'un festin qu'hier au soir il m'a donné sur l'eau  
(Juge un peu si la pièce a la moindre apparence).  
Alcippe cependant m'accuse d'inconstance,  
Me fait une querelle où je ne comprends rien.  
J'ai, dit-il, toute nuit souffert son entretien ;  
Il me parle de bal, de danse, de musique,  
D'une collation superbe et magnifique,  
Servie à tant de plats, tant de fois redoublés,  
Que j'en ai la cervelle et les esprits troublés.

ISABELLE.

Reconnaissez par là que Dorante vous aime,  
Et que dans son amour son adresse est extrême :  
Il aura su qu'Alcippe était bien avec vous,  
Et pour l'en éloigner il l'a rendu jaloux.  
Soudain à cet effort il en a joint un autre :  
Il a fait que son père est venu voir le vôtre.  
Un amant peut-il mieux agir en un moment  
Que de gagner un père et brouiller l'autre amant ?

Votre père l'agrée, et le sien vous souhaite :  
Il vous aime, il vous plaît : c'est une affaire faite.

CLARICE.

Elle est faite, de vrai, ce qu'elle se fera.

ISABELLE.

Quoi ! votre cœur se change, et désobéira ?

CLARICE.

Tu vas sortir de garde, et perdre tes mesures.  
Explique, si tu peux, encor ses impostures :  
Il était marié sans que l'on en sût rien ;  
Et son père a repris sa parole du mien,  
Fort triste de visage et fort confus dans l'âme.

ISABELLE.

Ah ! je dis à mon tour : « Qu'il est fourbe, madame ! »  
C'est bien aimer la fourbe, et l'avoir bien en main  
Que de prendre plaisir à fourber sans dessein :  
Car pour moi, plus j'y songe, et moins je puis comprendre  
Quel fruit auprès de vous il en ose prétendre.  
Mais qu'allez-vous donc faire ? Et pourquoi lui parler ?  
Est-ce à dessein d'en rire, ou de le quereller ?

CLARICE.

Je prendrai du plaisir du moins à le confondre.

ISABELLE.

J'en prendrais davantage à le laisser morfondre.

CLARICE.

Je veux l'entretenir par curiosité.  
Mais j'entrevois quelqu'un dans cette obscurité,

Et, si c'était lui-même, il pourrait me connaître :  
 Entrons donc chez Lucrèce, allons à sa fenêtre,  
 Puisque c'est sous son nom que je lui dois parler.  
 Mon jaloux, après tout, sera mon pis aller :  
 Si sa mauvaise humeur déjà n'est apaisée,  
 Sachant ce que je sais, la chose est fort aisée.

SCÈNE IV

DORANTE, CLITON.

DORANTE.

Voici l'heure et le lieu que marque le billet.

CLITON.

J'ai su tout ce détail d'un ancien valet :  
 Son père est de la robe, et n'a qu'elle de fille ;  
 Je vous ai dit son bien, son âge, et sa famille.  
 Mais, monsieur, ce serait pour me bien divertir,  
 Si comme vous Lucrèce excellait à mentir.  
 Le divertissement serait rare, ou je meure !  
 Et je voudrais qu'elle eût ce talent pour une heure ;  
 Qu'elle pût un moment vous piper en votre art,  
 Rendre conte pour conte, et martre pour renard :  
 D'un et d'autre côté j'en entendrais de bonnes.

DORANTE.

Le ciel fait cette grâce à fort peu de personnes :  
 Il y faut promptitude, esprit, mémoire, soins,  
 Ne se brouiller jamais, et rougir encor moins.  
 Mais la fenêtre s'ouvre, approchons.

## SCÈNE V

CLARICE, LUCRÈCE, ISABELLE, à la fenêtre ;  
DORANTE, CLITON, en bas.

CLARICE, à Isabelle.

Isabelle,  
Durant notre entretien demeure en sentinelle.

ISABELLE.

Lorsque votre vieillard sera prêt à sortir,  
Je ne manquerai pas de vous en avertir.

Isabelle descend de la fenêtre, et ne se montre plus.

LUCRÈCE, à Clarice.

Il conte assez au long ton histoire à mon père.  
Mais parle sous mon nom, c'est à moi de me taire.

CLARICE.

Êtes-vous là, Dorante ?

DORANTE.

Oui, madame, c'est moi,  
Qui veut vivre et mourir sous votre seule loi.

LUCRÈCE, à Clarice.

Sa fleurette pour toi prend encor même style.

CLARICE, à Lucrèce.

Il devrait s'épargner cette gêne inutile.  
Mais m'aurait-il déjà reconnue à la voix ?

CLITON, à Dorante.

C'est elle ; et je me rends, monsieur, à cette fois.

DORANTE, à Clarice.

Oui, c'est moi qui voudrais effacer de ma vie  
Les jours que j'ai vécu sans vous avoir servie.  
Que vivre sans vous voir est un sort rigoureux !  
C'est ou ne vivre point, ou vivre malheureux ;  
C'est une longue mort ; et, pour moi, je confesse  
Que pour vivre il faut être esclave de Lucrèce.

CLARICE, à Lucrèce.

Chère amie, il en conte à chacune à son tour.

LUCRÈCE, à Clarice.

Il aime à promener sa fourbe et son amour.

DORANTE.

A vos commandements j'apporte donc ma vie,  
Trop heureux si pour vous elle m'était ravie !  
Disposez-en, madame, et me dites en quoi  
Vous avez résolu de vous servir de moi.

CLARICE.

Je vous voulais tantôt proposer quelque chose ;  
Mais il n'est plus besoin que je vous la propose,  
Car elle est impossible.

DORANTE.

Impossible ? Ah ! pour vous  
Je pourrais tout, madame, en tous lieux, contre tous.

CLARICE.

Jusqu'à vous marier, quand je sais que vous l'êtes ?

DORANTE.

Moi, marié ! Ce sont pièces qu'on vous a faites ;  
Quiconque vous l'a dit s'est voulu divertir.

CLARICE, à Lucrèce.

Est-il un plus grand fourbe ?

LUCRÈCE, à Clarice.

Il ne sait que mentir.

DORANTE.

Je ne le fus jamais ; et si par cette voie  
On pense...

CLARICE.

Et vous pensez encor que je vous croie ?

DORANTE.

Que le foudre à vos yeux m'écrase si je mens !

CLARICE.

Un menteur est toujours prodigue de serments.

DORANTE.

Non, si vous avez eu pour moi quelque pensée  
Qui sur ce faux rapport puisse être balancée,  
Cessez d'être en balance et de vous défier  
De ce qu'il m'est aisé de vous justifier.

CLARICE, à Lucrèce.

On dirait qu'il dit vrai, tant son effronterie  
Avec naïveté pousse une menterie.

DORANTE.

Pour vous ôter de doute, agréez que demain  
En qualité d'époux je vous donne la main.

CLARICE.

Hé ! vous la donneriez en un jour à deux mille.

DORANTE.

Certes, vous m'allez mettre en crédit par la ville,  
Mais en crédit si grand que j'en crains les jaloux.

CLARICE.

C'est tout ce que mérite un homme tel que vous,  
Un homme qui se dit un grand foudre de guerre,  
Et n'en a vu qu'à coups d'écritoire ou de verre ;  
Qui vint hier de Poitiers, et conte, à son retour,  
Que depuis une année il fait ici sa cour ;  
Qui donne toute nuit festin, musique et danse,  
Bien qu'il l'ait dans son lit passée en tout silence ;  
Qui se dit marié, puis soudain s'en dédit :  
Sa méthode est jolie à se mettre en crédit !  
Vous-même, apprenez-moi comme il faut qu'on le nomme.

CLITON, à Dorante.

Si vous vous en tirez, je vous tiens habile homme.

DORANTE, à Cliton.

Ne t'épouvante point, tout vient en sa saison.

A Clarice.

De ces inventions chacune a sa raison :  
Sur toutes quelque jour je vous rendrai contente ;  
Mais à présent je passe à la plus importante :  
J'ai donc feint cet hymen (pourquoi désavouer  
Ce qui vous forcera vous-même à me louer ?) ;  
Je l'ai feint, et ma feinte à vos mépris m'expose ;  
Mais si de ces détours vous seule étiez la cause ?

CLARICE.

Moi ?

DORANTE.

Vous. Écoutez-moi. Ne pouvant consentir...

CLITON, à Dorante.

De grâce, dites-moi si vous allez mentir.

DORANTE, à Cliton.

Ah ! je t'arracherai cette langue importune.

A Clarice.

Donc, comme à vous servir j'attache ma fortune,  
L'amour que j'ai pour vous ne pouvant consentir  
Qu'un père à d'autres lois voulût m'assujettir...

CLARICE, à Lucrèce.

Il fait pièce nouvelle ; écoutons.

DORANTE.

Cette adresse

A conservé mon âme à la belle Lucrèce ;  
Et, par ce mariage au besoin inventé,  
J'ai su rompre celui qu'on m'avait apprêté.  
Blâmez-moi de tomber en des fautes si lourdes,  
Appelez-moi grand fourbe et grand donneur de bourdes ;  
Mais louez-moi du moins d'aimer si puissamment,  
Et joignez à ces noms celui de votre amant.  
Je fais par cet hymen banqueroute à tous autres ;  
J'évite tous leurs fers pour mourir dans les vôtres,  
Et libre pour entrer en des liens si doux,  
Je me fais marié pour toute autre que vous.

CLARICE.

Votre flamme en naissant a trop de violence,  
Et me laisse toujours en juste défiance.  
Le moyen que mes yeux eussent de tels appas  
Pour qui m'a si peu vue et ne me connaît pas ?

DORANTE.

Je ne vous connais pas ! Vous n'avez plus de mère ;  
Périandre est le nom de monsieur votre père ;



Il est homme de robe, adroit et retenu ;  
Dix mille écus de rente en font le revenu ;  
Vous perdîtes un frère aux guerres d'Italie ;  
Vous aviez une sœur qui s'appelait Julie.  
Vous connais-je à présent ? Dites encor que non.

CLARICE, à Lucrèce.

Cousine, il te connaît, et t'en veut tout de bon.

LUCRÈCE, en elle-même,

Plût à Dieu !

CLARICE, à Lucrèce.

Découvrons le fond de l'artifice.

A Dorante.

J'avais voulu tantôt vous parler de Clarice,  
Quelqu'un de vos amis m'en est venu prier.  
Dites-moi, seriez-vous pour elle à marier ?

DORANTE.

Par cette question n'éprouvez plus ma flamme.  
Je vous ai trop fait voir jusqu'au fond de mon âme,  
Et vous ne pouvez plus désormais ignorer  
Que j'ai feint cet hymen afin de m'en parer.  
Je n'ai ni feux ni vœux que pour votre service,  
Et ne puis plus avoir que mépris pour Clarice.

CLARICE.

Vous êtes, à vrai dire, un peu bien dégoûté :  
Clarice est de maison, et n'est pas sans beauté ;  
Si Lucrèce à vos yeux paraît un peu plus belle,  
De bien mieux faits que vous se contenteraient d'elle.

DORANTE.

Oui, mais un grand défaut ternit tous ses appas.

CLARICE.

Quel est-il, ce défaut ?

DORANTE.

Elle ne me plaît pas.

Et plutôt que l'hymen avec elle me lie,  
Je serai marié, si l'on veut, en Turquie.

CLARICE.

Aujourd'hui cependant on m'a dit qu'en plein jour  
Vous lui serriez la main, et lui parliez d'amour.

DORANTE.

Quelqu'un auprès de vous m'a fait cette imposture.

CLARICE, à Lucrèce.

Écoutez l'imposteur ; c'est hasard s'il n'en jure.

DORANTE.

Que du ciel...

CLARICE, à Lucrèce.

L'ai-je dit ?

DORANTE.

J'éprouve le courroux  
Si j'ai parlé, Lucrèce, à personne qu'à vous !

CLARICE.

Je ne puis plus souffrir une telle impudence,  
Après ce que j'ai vu moi-même en ma présence :  
Vous couchez d'imposture, et vous osez jurer,  
Comme si je pouvais vous croire, ou l'endurer !  
Adieu : retirez-vous, et croyez, je vous prie,  
Que souvent je m'égaye ainsi par raillerie,  
Et que pour me donner des passe-temps si doux  
J'ai donné cette baie à bien d'autres qu'à vous.

SCÈNE VI

DORANTE, CLITON.

CLITON.

Eh bien ! vous le voyez, l'histoire est découverte.

DORANTE.

Ah ! Cliton, je me trouve à deux doigts de ma perte.

CLITON.

Vous en avez sans doute un plus heureux succès,  
Et vous avez gagné chez elle un grand accès ;  
Mais je suis ce fâcheux qui nuis par ma présence,  
Et vous fais sous ces mots être d'intelligence.

DORANTE.

Peut-être. Qu'en crois-tu ?

CLITON.

Le peut-être est gaillard.

DORANTE.

Penses-tu qu'après tout j'en quitte encor ma part,  
Et tienne tout perdu pour un peu de traverse !

CLITON.

Si jamais cette part tombait dans le commerce,  
Et qu'il vous vînt marchand pour ce trésor caché,  
Je vous conseillerais d'en faire bon marché.

DORANTE.

Mais pourqu i si peu croire un feu si véritable ?

CLITON.

A chaque bout de champ vous mentez comme un diable.

DORANTE.

Je disais vérité.

CLITON.

Quand un menteur la dit,  
En passant par sa bouche elle perd son crédit.

DORANTE.

Il faut donc essayer si par quelque autre bouche  
Elle pourra trouver un accueil moins farouche.  
Allons sur le chevet rêver quelque moyen  
D'avoir de l'incrédule un plus doux entretien.  
Souvent leur belle humeur suit le cours de la lune :  
Telle rend des mépris qui veut qu'on l'importune ;  
Et, de quelques effets que les siens soient suivis,  
Il sera demain jour, et la nuit porte avis.

## ACTE QUATRIÈME

---

### SCÈNE PREMIÈRE

DORANTE, CLITON.

CLITON.

Mais, monsieur, pensez-vous qu'il soit jour chez Lucrèce?  
Pour sortir si matin elle a trop de paresse.

DORANTE.

On trouve bien souvent plus qu'on ne croit trouver,  
Et ce lieu pour ma flamme est plus propre à rêver :  
J'en puis voir sa fenêtre, et de sa chère idée  
Mon âme à cet aspect sera mieux possédée.

CLITON.

A propos de rêver, n'avez-vous rien trouvé  
Pour servir de remède au désordre arrivé ?

DORANTE.

Je me suis souvenu d'un secret que toi-même  
Me donnais hier pour grand, pour rare, pour suprême :  
Un amant obtient tout quand il est libéral.

CLITON.

Le secret est fort beau, mais vous l'appliquez mal :  
Il ne fait réussir qu'auprès d'une coquette.

DORANTE.

Je sais ce qu'est Lucrèce ; elle est sage et discrète ;  
A lui faire présent mes efforts seraient vains :  
Elle a le cœur trop bon ; mais ses gens ont des mains  
Et bien que sur ce point elle les désavoue,  
Avec un tel secret leur langue se dénoue :  
Ils parlent ; et souvent on les daigne écouter.  
A tel prix que ce soit, il m'en faut acheter.  
Si celle-ci venait qui m'a rendu sa lettre,  
Après ce qu'elle a fait j'ose tout m'en promettre ;  
Et ce sera hasard si, sans beaucoup d'effort,  
Je ne trouve moyen de lui payer le port.

CLITON.

Certes, vous dites vrai, j'en juge par moi-même :  
Ce n'est point mon humeur de refuser qui m'aime ;  
Et, comme c'est m'aimer que me faire présent,  
Je suis toujours alors d'un esprit complaisant.

DORANTE.

Il est beaucoup d'humeurs pareilles à la tienne.

CLITON.

Mais, monsieur, attendant que Sabine survienne,  
Et que sur son esprit vos dons fassent vertu,  
Il court quelque bruit sourd qu'Alcippe s'est battu.

DORANTE.

Contre qui ?

CLITON.

L'on ne sait, mais ce confus murmure  
D'un air pareil au vôtre à peu près le figure ;  
Et si de tout le jour je vous avais quitté,  
Je vous soupçonnerais de cette nouveauté.

DORANTE.

Tu ne me quittas point pour entrer chez Lucrèce ?

CLITON.

Ah ! monsieur, m'auriez-vous joué ce tour d'adresse ?

DORANTE.

Nous nous battîmes hier, et j'avais fait serment  
De ne parler jamais de cet événement ;  
Mais à toi, de mon cœur l'unique secrétaire,  
A toi, de mes secrets le grand dépositaire,  
Je ne cèlerai rien, puisque je l'ai promis.  
Depuis cinq ou six mois nous étions ennemis :  
Il passa par Poitiers, où nous prîmes querelle ;  
Et comme on nous fit lors une paix telle quelle,  
Nous sûmes l'un à l'autre en secret protester  
Qu'à la première vue il en faudrait tâter.  
Hier, nous nous rencontrons ; cette ardeur se réveille,  
Fait de notre embrassade un appel à l'oreille ;  
Je me défais de toi, j'y cours, je le rejoins,  
Nous vidons sur le pré l'affaire sans témoins ;  
Et, le perçant à jour de deux coups d'estocade,  
Je le mets hors d'état d'être jamais malade :  
Il tomba dans son sang.

CLITON.

A ce compte il est mort ?

DORANTE.

Je le laissai pour tel.

CLITON.

Certes, je plains son sort :  
Il était honnête homme ; et le ciel ne déploie...

## SCÈNE II

DORANTE, ALCIPPE, CLITON.

ALCIPPE.

Je te veux, cher ami, faire part de ma joie.  
Je suis heureux : mon père...

DORANTE.

Eh bien ?

ALCIPPE.

Vient d'arriver.

CLITON, à Dorante.

Cette place pour vous est commode à rêver.

DORANTE.

Ta joie est peu commune, et pour revoir un père  
Un tel homme que nous ne se réjouit guère.

ALCIPPE.

Un esprit que la joie entièrement saisit  
Présume qu'on l'entend au moindre mot qu'il dit.  
Sache donc que je touche à l'heureuse journée  
Qui doit avec Clarice unir ma destinée :  
On attendait mon père afin de tout signer.

DORANTE.

C'est ce que mon esprit ne pouvait deviner ;  
Mais je m'en réjouis. Tu vas entrer chez elle ?

ALCIPPE.

Oui, je lui vais porter cette heureuse nouvelle ;  
Et je t'en ai voulu faire part en passant.



DORANTE.

Tu t'acquires d'autant plus un cœur reconnaissant.  
Enfin donc ton amour ne craint plus de disgrâce ?

ALCIPPE.

Cependant qu'au logis mon père se délasse,  
J'ai voulu par devoir prendre l'heure du sien.

CLITON, à Dorante.

Les gens que vous tuez se portent assez bien.

ALCIPPE.

Je n'ai de part ni d'autre aucune défiance.  
Excuse d'un amant la juste impatience.  
Adieu.

DORANTE.

Le ciel te donne un hymen sans souci !

### SCÈNE III

DORANTE, CLITON.

CLITON.

Il est mort ! Quoi ? monsieur, vous m'en donnez aussi,  
A moi, de votre cœur l'unique secrétaire ;  
A moi, de vos secrets le grand dépositaire !  
Avec ces qualités j'avais lieu d'espérer  
Qu'assez malaisément je pourrais m'en parer.

DORANTE.

Quoi ! mon combat te semble un conte imaginaire ?

CLITON.

Je croirai tout, monsieur, pour ne vous pas déplaire ;  
Mais vous en contez tant, à toute heure, en tous lieux,

Qu'il faut bien de l'esprit avec vous, et bons yeux.  
Maure, juif, ou chrétien, vous n'épargnez personne.

DORANTE.

Alcippe te surprend ! Sa guérison t'étonne !  
L'état où je le mis était fort périlleux ;  
Mais il est à présent des secrets merveilleux :  
Ne t'a-t-on point parlé d'une source de vie  
Que nomment nos guerriers poudre de sympathie ?  
On en voit tous les jours des effets étonnants.

CLITON.

Encor ne sont-ils pas du tout si surprenants ;  
Et je n'ai point appris qu'elle eût tant d'efficace  
Qu'un homme que pour mort on laisse sur la place,  
Qu'on a de deux grands coups percé de part en part,  
Soit dès le lendemain si frais et si gaillard.

DORANTE.

La poudre que tu dis n'est que de la commune,  
On n'en fait plus de cas ; mais, Cliton, j'en sais une  
Qui rappelle sitôt des portes du trépas  
Qu'en moins d'un tourne-main on ne s'en souvient pas  
Quiconque la sait faire a de grands avantages.

CLITON.

Donnez-m'en le secret, et je vous sers sans gages.

DORANTE.

Je te le donnerais, et tu serais heureux ;  
Mais le secret consiste en quelques mots hébreux,  
Qui tous à prononcer sont si fort difficiles  
Que ce serait pour toi des trésors inutiles.

CLITON.

Vous savez donc l'hébreu ?

DORANTE.

L'hébreu ? Parfaitement :  
J'ai dix langues, Cliton, à mon commandement.

CLITON.

Vous auriez bien besoin de dix des mieux nourries  
Pour fournir tour à tour à tant de menteries :  
Vous les hachez menu comme chair à pâtés.  
Vous avez tout le corps bien plein de vérités,  
Il n'en sort jamais une.

DORANTE.

Ah ! cervelle ignorante !  
Mais mon père survient.

## SCÈNE IV

GÉRONTE, DORANTE, CLITON.

GÉRONTE.

Je vous cherchais, Dorante.

DORANTE, à part.

Je ne vous cherchais pas, moi. Que mal à propos  
Son abord importun vient troubler mon repos !  
Et qu'un père incommode un homme de mon âge !

GÉRONTE.

Vu l'étroite union que fait le mariage,  
J'estime qu'en effet c'est n'y consentir point  
Que laisser désunis ceux que le ciel a joint.  
La raison le défend, et je sens dans mon âme  
Un violent désir de voir ici ta femme.  
J'écris donc à son père ; écris-lui comme moi :  
Je lui mande qu'après ce que j'ai su de toi,

Je me tiens trop heureux qu'une si belle fille,  
Si sage et si bien née, entre dans ma famille.  
J'ajoute à ce discours que je brûle de voir  
Celle qui de mes ans devient l'unique espoir ;  
Que pour me l'amener tu t'en vas en personne :  
Car enfin il le faut, et le devoir l'ordonne ;  
N'envoyer qu'un valet sentirait son mépris.

DORANTE.

De vos civilités il sera bien surpris,  
Et pour moi, je suis prêt ; mais je perdrai ma peine ;  
Il ne souffrira pas encor qu'on vous l'amène ;  
Elle est grosse.

GÉRONTE.

Elle est grosse !

DORANTE.

Et de plus de six mois.

GÉRONTE.

Que de ravissements je sens à cette fois !

DORANTE.

Vous ne voudriez pas hasarder sa grossesse.

GÉRONTE.

Non, j'aurai patience autant que d'allégresse ;  
Pour hasarder ce gage il m'est trop précieux.  
A ce coup ma prière a pénétré les cieux :  
Je pense en le voyant que je mourrai de joie.  
Adieu : je vais changer la lettre que j'envoie,  
En écrire à son père un nouveau compliment.  
Le prier d'avoir soin de son accouchement,  
Comme du seul espoir où mon bonheur se fonde.

DORANTE, à Cliton.

Le bonhomme s'en va le plus content du monde.

GÉRONTE, se retournant.

Écris-lui comme moi.

DORANTE.

Je n'y manquerai pas.

A Cliton.

Qu'il est bon !

CLITON.

Taisez-vous, il revient sur ses pas.

GÉRONTE.

Il ne me souvient plus du nom de ton beau-père.  
Comment s'appelle-t-il ?

DORANTE.

Il n'est pas nécessaire ;  
Sans que vous vous donniez ces soucis superflus,  
En fermant le paquet j'écrirai le dessus.

GÉRONTE.

Étant tout d'une main, il sera plus honnête.

DORANTE, à part, le premier vers.

Ne lui pourrai-je ôter ce souci de la tête ?  
Votre main ou la mienne, il n'importe des deux.

GÉRONTE.

Ces nobles de province y sont un peu fâcheux.

DORANTE.

Son père sait la cour.

GÉRONTE.

Ne me fais plus attendre.

Dis-moi...

DORANTE, à part.

Que lui dirai-je ?

GÉRONTE.

Il s'appelle ?

DORANTE.

Pyrandre.

GÉRONTE.

Pyrandre ! Tu m'as dit tantôt un autre nom :  
C'était, je m'en souviens, oui, c'était Armédon.

DORANTE.

Oui, c'est là son nom propre, et l'autre, d'une terre ;  
Il portait ce dernier quand il fut à la guerre,  
Et se sert si souvent de l'un et l'autre nom  
Que tantôt c'est Pyrandre, et tantôt Armédon.

GÉRONTE.

C'est un abus commun qu'autorise l'usage,  
Et j'en usais ainsi du temps de mon jeune âge.  
Adieu : je vais écrire.

## SCÈNE V

DORANTE, CLITON.

DORANTE.

Enfin j'en suis sorti.

CLITON.

Il faut bonne mémoire après qu'on a menti.

DORANTE.

L'esprit a secouru le défaut de mémoire.

CLITON.

Mais on éclaircira bientôt toute l'histoire.  
Après ce mauvais pas où vous avez bronché,

Le reste encor longtemps ne peut être caché :  
On le sait chez Lucrèce, et chez cette Clarice,  
Qui, d'un mépris si grand piquée avec justice,  
Dans son ressentiment prendra l'occasion  
De vous couvrir de honte et de confusion.

DORANTE.

Ta crainte est bien fondée, et puisque le temps presse,  
Il faut tâcher en hâte à m'engager Lucrèce.  
Voici tout à propos ce que j'ai souhaité.

## SCÈNE VI

DORANTE, CLITON, SABINE.

DORANTE.

Chère amie, hier au soir j'étais si transporté  
Qu'en ce ravissement je ne pus me permettre  
De bien penser à toi quand j'eus lu cette lettre ;  
Mais tu n'y perdras rien, et voici pour le port.

SABINE.

Ne croyez pas, monsieur...

DORANTE.

Tiens.

SABINE.

Vous me faites tort,

Je ne suis pas de...

DORANTE.

Prends.

SABINE.

Eh ! monsieur !

DORANTE.

Prends, te dis-je ;  
Je ne suis point ingrat alors que l'on m'oblige ;  
Dépêche, tends la main.

CLITON.

Qu'elle y fait de façons !  
Je lui veux par pitié donner quelques leçons.  
— Chère amie, entre nous, toutes tes révérences  
En ces occasions ne sont qu'impertinences ;  
Si ce n'est assez d'une, ouvre toutes les deux :  
Le métier que tu fais ne veut point de honteux.  
Sans se piquer d'honneur, crois qu'il n'est que de prendre,  
Et que tenir vaut mieux mille fois que d'attendre.  
Cette pluie est fort douce, et quand j'en vois pleuvoir,  
J'ouvrirais jusqu'au cœur pour la mieux recevoir.  
On prend à toutes mains dans le siècle où nous sommes,  
Et refuser n'est plus le vice des grands hommes.  
Retiens bien ma doctrine ; et pour faire amitié,  
Si tu veux, avec toi je serai de moitié.

SABINE.

Cet article est de trop.

DORANTE.

Vois-tu, je me propose  
De faire avec le temps pour toi toute autre chose.  
Mais comme j'ai reçu cette lettre de toi,  
En voudrais-tu donner la réponse pour moi ?

SABINE.

Je la donnerai bien, mais je n'ose vous dire  
Que ma maîtresse daigne ou la prendre ou la lire ;  
J'y ferai mon effort.

CLITON.

Voyez, elle se rend  
Plus douce qu'une épouse, et plus souple qu'un gant.



DORANTE.

Bas, à Cliton.      Haut, à Sabine.

Le secret a joué. Présente-la, n'importe :  
Elle n'a pas pour moi d'aversion si forte.  
Je reviens dans une heure en apprendre l'effet.

SABINE.

Je vous conterai lors tout ce que j'aurai fait.

## SCÈNE VII

CLITON, SABINE.

CLITON.

Tu vois que les effets préviennent les paroles.  
C'est un homme qui fait litière de pistoles ;  
Mais comme auprès de lui je puis beaucoup pour toi...

SABINE.

Fais tomber de la pluie, et laisse faire à moi.

CLITON.

Tu viens d'entrer en goût.

SABINE.

Avec mes révérences,  
Je ne suis pas encor si dupe que tu penses.  
Je sais bien mon métier, et ma simplicité  
Joue aussi bien son jeu que ton avidité.

CLITON.

Si tu sais ton métier, dis-moi quelle espérance  
Doit obstiner mon maître à la persévérance.  
Sera-t-elle insensible ? En viendrons-nous à bout ?

SABINE.

Puisqu'il est si brave homme, il faut te dire tout.  
Pour te désabuser, sache donc que Lucrèce  
N'est rien moins qu'insensible à l'ardeur qui le presse ;  
Durant toute la nuit elle n'a point dormi,  
Et, si je ne me trompe, elle l'aime à demi.

CLITON.

Mais sur quel privilège est-ce qu'elle se fonde,  
Quand elle aime à demi, de maltraiter le monde ?  
Il n'en a cette nuit reçu que des mépris.  
Chère amie, après tout, mon maître vaut son prix.  
Ces amours à demi sont d'une étrange espèce,  
Et, s'il voulait me croire, il quitterait Lucrèce.

SABINE.

Qu'il ne se hâte point, on l'aime assurément.

CLITON.

Mais on le lui témoigne un peu bien rudement ;  
Et je ne vis jamais de méthodes pareilles.

SABINE.

Elle tient, comme on dit, le loup par les oreilles ;  
Elle l'aime, et son cœur n'y saurait consentir  
Parce que d'ordinaire il ne fait que mentir.  
Hier même elle le vit dedans les Tuileries,  
Où tout ce qu'il conta n'était que menteries.  
Il en a fait autant depuis à deux ou trois.

CLITON.

Les menteurs les plus grands disent vrai quelquefois.

SABINE.

Elle a lieu de douter et d'être en défiance.

CLITON.

Qu'elle donne à ses feux un peu plus de croyance :  
Il n'a fait toute nuit que soupirer d'ennui.

SABINE.

Peut-être que tu mens aussi bien comme lui ?

CLITON.

Je suis homme d'honneur ; tu me fais injustice.

SABINE.

Mais, dis-moi, sais-tu bien qu'il n'aime plus Clarice ?

CLITON.

Il ne l'aima jamais.

SABINE.

Pour certain ?

CLITON.

Pour certain.

SABINE.

Qu'il ne craigne donc plus de soupirer en vain.  
Aussitôt que Lucrèce a pu le reconnaître,  
Elle a voulu qu'exprès je me sois fait paraître  
Pour voir si par hasard il ne me dirait rien ;  
Et s'il l'aime en effet, tout le reste ira bien.  
Va-t'en ; et, sans te mettre en peine de m'instruire,  
Crois que je lui dirai tout ce qu'il lui faut dire.

CLITON.

Adieu ; de ton côté si tu fais ton devoir,  
Tu dois croire du mien que je ferai pleuvoir.

SCÈNE VIII  
LUCRÈCE, SABINE.

SABINE.

Que je vais bientôt voir une fille contente !  
Mais la voici déjà ; qu'elle est impatiente !  
Comme elle a les yeux fins, elle a vu le poulet.

LUCRÈCE.

Eh bien ! que t'ont conté le maître et le valet ?

SABINE.

Le maître et le valet m'ont dit la même chose.  
Le maître est tout à vous, et voici de sa prose.

LUCRÈCE, après avoir lu.

Dorante avec chaleur fait le passionné ;  
Mais le fourbe qu'il est nous en a trop donné,  
Et je ne suis pas fille à croire ses paroles.

SABINE.

Je ne les crois non plus ; mais j'en crois ses pistoles.

LUCRÈCE.

Il t'a donc fait présent ?

SABINE.

Voyez.

LUCRÈCE.

Et tu l'as pris ?

SABINE.

Pour vous ôter du trouble où flottent vos esprits,  
Et vous mieux témoigner ses flammes véritables,  
J'en ai pris les témoins les plus indubitables ;

Et je remets, madame, au jugement de tous,  
Si qui donne à vos gens est sans amour pour vous,  
Et si ce traitement marque une âme commune.

LUCRÈCE.

Je ne m'oppose pas à ta bonne fortune ;  
Mais, comme en l'acceptant tu sors de ton devoir,  
Du moins une autre fois ne m'en fais rien savoir.

SABINE.

Mais à ce libéral que pourrai-je promettre ?

LUCRÈCE.

Dis-lui que, sans la voir, j'ai déchiré sa lettre.

SABINE.

O ma bonne fortune, où vous enfuyez-vous ?

LUCRÈCE.

Mêles-y de ta part deux ou trois mots plus doux ;  
Conte-lui dextrement le naturel des femmes ;  
Dis-lui qu'avec le temps on amollit leurs âmes,  
Et l'avertis surtout des heures et des lieux  
Où par rencontre il peut se montrer à mes yeux.  
Parce qu'il est grand fourbe, il faut que je m'assure.

SABINE.

Ah ! si vous connaissiez les peines qu'il endure,  
Vous ne douteriez plus si son cœur est atteint ;  
Toute nuit il soupire, il gémit, il se plaint.

LUCRÈCE.

Pour apaiser les maux que cause cette plainte,  
Donne-lui de l'espoir avec beaucoup de crainte ;  
Et sache entre les deux toujours le modérer,  
Sans m'engager à lui ni le désespérer.

## SCÈNE IX

CLARICE, LUCRÈCE, SABINE.

CLARICE.

Il t'en veut tout de bon, et m'en voilà défaite ;  
Mais je souffre aisément la perte que j'ai faite :  
Alcippe la répare, et son père est ici.

LUCRÈCE.

Te voilà donc bientôt quitte d'un grand souci ?

CLARICE.

M'en voilà bientôt quitte ; et toi, te voilà prête  
A t'enrichir bientôt d'une étrange conquête.  
Tu sais ce qu'il m'a dit.

SABINE.

S'il vous mentait alors,  
A présent il dit vrai ; j'en répons corps pour corps.

CLARICE.

Peut-être qu'il le dit ; mais c'est un grand peut-être.

LUCRÈCE.

Dorante est un grand fourbe, et nous l'a fait connaître ;  
Mais s'il continuait encore à m'en conter,  
Peut-être avec le temps il me ferait douter.

CLARICE.

Si tu l'aimes, du moins, étant bien avertie,  
Prends bien garde à ton fait, et fais bien ta partie.

LUCRÈCE.

C'en est trop ; et tu dois seulement présumer  
Que je penche à le croire, et non pas à l'aimer.

CLARICE.

De le croire à l'aimer, la distance est petite :  
Qui fait croire ses feux fait croire son mérite ;  
Ces deux points en amour se suivent de si près  
Que qui se croit aimée aime bientôt après.

LUCRÈCE.

La curiosité souvent dans quelques âmes  
Produit le même effet que produiraient des flammes.

CLARICE.

Je suis prête à le croire afin de t'obliger.

SABINE.

Vous me feriez ici toutes deux enrager.  
Voyez, qu'il est besoin de tout ce badinage !  
Faites moins la sucrée, et changez de langage,  
Ou vous n'en casserez, ma foi, que d'une dent.

LUCRÈCE.

Laissons là cette folle, et dis-moi cependant,  
Quand nous le vîmes hier dedans les Tuileries,  
Qu'il te conta d'abord tant de galantries,  
Il fut, ou je me trompe, assez bien écouté.  
Était-ce amour alors, ou curiosité ?

CLARICE.

Curiosité pure, avec dessein de rire  
De tous les compliments qu'il aurait pu me dire.

LUCRÈCE.

Je fais de ce billet même chose à mon tour ;  
Je l'ai pris, je l'ai lu, mais le tout sans amour :  
Curiosité pure, avec dessein de rire  
De tous les compliments qu'il aurait pu m'écrire.

CLARICE.

Ce sont deux que de lire, et d'avoir écouté :  
L'un est grande faveur ; l'autre, civilité ;  
Mais trouves-y ton compte, et j'en serai ravie ;  
En l'état où je suis j'en parle sans envie.

LUCRÈCE.

Sabine lui dira que je l'ai déchiré.

CLARICE.

Nul avantage ainsi n'en peut être tiré.  
Tu n'es que curieuse.

LUCRÈCE.

Ajoute : à ton exemple.

CLARICE.

Soit. Mais il est saison que nous allions au temple.

LUCRÈCE, à Clarice.

Allons.

A Sabine.

Si tu le vois, agis comme tu sais.

SABINE.

Ce n'est pas sur ce coup que je fais mes essais :  
Je connais à tous deux où tient la maladie,  
Et le mal sera grand si je n'y remédie.  
Mais sachez qu'il est homme à prendre sur le vert.

LUCRÈCE.

Je te croirai.

SABINE.

Mettons cette pluie à couvert.



## ACTE CINQUIÈME

---

### SCÈNE PREMIÈRE

GÉRONTE, PHILISTE.

GÉRONTE.

Je ne pouvais avoir rencontre plus heureuse  
Pour satisfaire ici mon humeur curieuse.  
Vous avez feuilleté le *Digeste* à Poitiers,  
Et vu, comme mon fils, les gens de ces quartiers :  
Ainsi vous me pouvez facilement apprendre  
Quelle est et la famille et le bien de Pyrandre.

PHILISTE.

Quel est-il, ce Pyrandre ?

GÉRONTE.

Un de leurs citoyens :  
Noble, à ce qu'on m'a dit, mais un peu mal en biens.

PHILISTE.

Il n'est dans tout Poitiers bourgeois ni gentilhomme  
Qui, si je m'en souviens, de la sorte se nomme.

GÉRONTE.

Vous le connaîtrez mieux peut-être à l'autre nom :  
Ce Pyrandre s'appelle autrement Armédon.

PHILISTE.

Aussi peu l'un que l'autre.

GÉRONTE.

Et le père d'Orphise,  
Cette rare beauté qu'en ces lieux même on prise ?  
Vous connaissez le nom de cet objet charmant,  
Qui fait de ces cantons le plus digne ornement ?

PHILISTE.

Croyez que cette Orphise, Armédon, et Pyrandre,  
Sont gens dont à Poitiers on ne peut rien apprendre.  
S'il vous faut sur ce point encor quelque garant...

GÉRONTE.

En faveur de mon fils vous faites l'ignorant ;  
Mais je ne sais que trop qu'il aime cette Orphise,  
Et qu'après les douceurs d'une longue hantise,  
On l'a seul dans sa chambre avec elle trouvé ;  
Que par son pistolet un désordre arrivé  
L'a forcé sur-le-champ d'épouser cette belle.  
Je sais tout ; et, de plus, ma bonté paternelle  
M'a fait y consentir ; et votre esprit discret  
N'a plus d'occasion de m'en faire un secret.

PHILISTE.

Quoi ! Dorante a fait donc un secret mariage ?

GÉRONTE.

Et comme je suis bon, je pardonne à son âge.

PHILISTE.

Qui vous l'a dit ?

GÉRONTE.

Lui-même.

PHILISTE.

Ah ! puisqu'il vous l'a dit,  
Il vous fera du reste un fidèle récit ;  
Il en sait mieux que moi toutes les circonstances :  
Non qu'il vous faille en prendre aucunes défiances ;  
Mais il a le talent de bien imaginer,  
Et moi, je n'eus jamais celui de deviner.

GÉRONTE.

Vous me feriez par là soupçonner son histoire.

PHILISTE.

Non, sa parole est sûre, et vous pouvez l'en croire ;  
Mais il nous servit hier d'une collation  
Qui partait d'un esprit de grande invention ;  
Et si ce mariage est de même méthode,  
La pièce est fort complète et des plus à la mode.

GÉRONTE.

Prenez-vous du plaisir à me mettre en courroux ?

PHILISTE.

Ma foi, vous en tenez aussi bien comme nous,  
Et, pour vous en parler avec toute franchise,  
Si vous n'avez jamais pour bru que cette Orphise,  
Vos chers collatéraux s'en trouveront fort bien.  
Vous m'entendez ? Adieu : je ne vous dis plus rien.

## SCÈNE II

GÉRONTE.

O vieillesse facile ! ô jeunesse imprudente !  
O de mes cheveux gris honte trop évidente !  
Est-il dessous le ciel père plus malheureux ?  
Est-il affront plus grand pour un cœur généreux ?

Dorante n'est qu'un fourbe ; et cet ingrat que j'aime,  
Après m'avoir fourbé, me fait fourber moi-même ;  
Et d'un discours en l'air, qu'il forge en imposteur,  
Il me fait le trompette et le second auteur !  
Comme si c'était peu pour mon reste de vie  
De n'avoir à rougir que de son infamie,  
L'infâme, se jouant de mon trop de bonté,  
Me fait encor rougir de ma crédulité !

## SCÈNE III

GÉRONTE, DORANTE, CLITON.

GÉRONTE.

Êtes-vous gentilhomme ?

DORANTE, à part.

Ah ! rencontre fâcheuse !

Haut.

Étant sorti de vous, la chose est peu douteuse.

GÉRONTE.

Croyez-vous qu'il suffit d'être sorti de moi ?

DORANTE.

Avec toute la France aisément je le croi.

GÉRONTE.

Et ne savez-vous point avec toute la France  
D'où ce titre d'honneur a tiré sa naissance,  
Et que la vertu seule a mis en ce haut rang  
Ceux qui l'ont jusqu'à moi fait passer dans leur sang ?

DORANTE.

J'ignorerais un point que n'ignore personne,  
Que la vertu l'acquiert, comme le sang le donne.

GÉRONTE.

Où le sang a manqué, si la vertu l'acquiert,  
Où le sang l'a donné, le vice aussi le perd.  
Ce qui naît d'un moyen périt par son contraire ;  
Tout ce que l'un a fait, l'autre peut le défaire ;  
Et dans la lâcheté du vice où je te voi,  
Tu n'es plus gentilhomme, étant sorti de moi.

DORANTE.

Moi ?

GÉRONTE.

Laisse-moi parler, toi, de qui l'imposture  
Souille honteusement ce don de la nature :  
Qui se dit gentilhomme, et ment comme tu fais,  
Il ment quand il le dit, et ne le fut jamais.  
Est-il vice plus bas ? Est-il tache plus noire,  
Plus indigne d'un homme élevé pour la gloire ?  
Est-il quelque faiblesse, est-il quelque action  
Dont un cœur vraiment noble ait plus d'aversion,  
Puisqu'un seul démenti lui porte une infamie  
Qu'il ne peut effacer s'il n'expose sa vie,  
Et si dedans le sang il ne lave l'affront  
Qu'un si honteux outrage imprime sur son front ?

DORANTE.

Qui vous dit que je mens ?

GÉRONTE.

Qui me le dit, infâme ?

Dis-moi, si tu le peux, dis le nom de ta femme.  
Le conte qu'hier au soir tu m'en fis publier...

CLITON, à Dorante.

Dites que le sommeil vous l'a fait oublier.

GÉRONTE.

Ajoute, ajoute encore avec effronterie  
Le nom de ton beau-père et de sa seigneurie ;  
Invente à m'éblouir quelques nouveaux détours.

CLITON, à Dorante.

Appelez la mémoire ou l'esprit au secours.

GÉRONTE.

De quel front cependant faut-il que je confesse  
Que ton effronterie a surpris ma vieillesse ;  
Qu'un homme de mon âge a cru légèrement  
Ce qu'un homme du tien débite impudemment ?  
Tu me fais donc servir de fable et de risée,  
Passer pour esprit faible, et pour cervelle usée !  
Mais, dis-moi, te portais-je à la gorge un poignard ?  
Voyais-tu violence ou courroux de ma part ?  
Si quelque aversion t'éloignait de Clarice,  
Quel besoin avais-tu d'un si lâche artifice ?  
Et pouvais-tu douter que mon consentement  
Ne dût tout accorder à ton contentement,  
Puisque mon indulgence, au dernier point venue,  
Consentait à tes yeux l'hymen d'une inconnue ?  
Ce grand excès d'amour que je t'ai témoigné  
N'a point touché ton cœur, ou ne l'a point gagné :  
Ingrat, tu m'as payé d'une impudente feinte,  
Et tu n'as eu pour moi respect, amour, ni crainte.  
Va, je te désavoue...

DORANTE.

Eh ! mon père, écoutez.

GÉRONTE.

Quoi ? Des contes en l'air et sur l'heure inventés ?

DORANTE.

Non, la vérité pure.

GÉRONTE.

En est-il dans ta bouche ?

CLITON, à Dorante.

Voici pour votre adresse une assez rude touche.

DORANTE.

Épris d'une beauté qu'à peine j'ai pu voir  
Qu'elle a pris sur mon âme un absolu pouvoir,  
De Lucrèce, en un mot, vous la pouvez connaître...

GÉRONTE.

Dis vrai : je la connais, et ceux qui l'ont fait naître ;  
Son père est mon ami.

DORANTE.

Mon cœur en un moment

Étant de ses regards charmé si puissamment,  
Le choix que vos bontés avaient fait de Clarice,  
Sitôt que je le sus, me parut un supplice ;  
Mais comme j'ignorais si Lucrèce et son sort  
Pouvaient avec le vôtre avoir quelque rapport,  
Je n'osai pas encor vous découvrir la flamme  
Que venaient ses beautés d'allumer dans mon âme ;  
Et j'avais ignoré, monsieur, jusqu'à ce jour  
Que l'adresse d'esprit fût un crime en amour.  
Mais si je vous osais demander quelque grâce,  
A présent que je sais et son bien et sa race,  
Je vous conjurerais, par les nœuds les plus doux  
Dont l'amour et le sang puissent m'unir à vous,  
De seconder mes vœux auprès de cette belle :  
Obtenez-la d'un père, et je l'obtiendrai d'elle.

GÉRONTE.

Tu me fourbes encor.

DORANTE.

Si vous ne m'en croyez,  
Croyez-en pour le moins Cliton que vous voyez ;  
Il sait tout mon secret.

GÉRONTE.

Tu ne meurs pas de honte  
Qu'il faille que de lui je fasse plus de compte,  
Et que ton père même, en doute de ta foi,  
Donne plus de croyance à ton valet qu'à toi !  
Écoute : je suis bon, et, malgré ma colère,  
Je veux encore un coup montrer un cœur de père ;  
Je veux encore un coup pour toi me hasarder.  
Je connais ta Lucrèce, et la vais demander ;  
Mais si de ton côté le moindre obstacle arrive...

DORANTE.

Pour vous mieux assurer, souffrez que je vous suive.

GÉRONTE.

Demeure ici, demeure, et ne suis point mes pas :  
Je doute, je hasarde, et je ne te crois pas.  
Mais sache que tantôt si pour cette Lucrèce  
Tu fais la moindre fourbe ou la moindre finesse,  
Tu peux bien fuir mes yeux et ne me voir jamais ;  
Autrement souviens-toi du serment que je fais :  
Je jure les rayons du jour qui nous éclaire  
Que tu ne mourras point que de la main d'un père,  
Et que ton sang indigne à mes pieds répandu  
Rendra promptement justice à mon honneur perdu.

## SCÈNE IV

DORANTE, CLITON.

DORANTE.

Je crains peu les effets d'une telle menace.



CLITON.

Vous vous rendez trop tôt, et de mauvaise grâce ;  
Et cet esprit adroit, qui l'a dupé deux fois,  
Devait en galant homme aller jusques à trois ;  
Toutes tierces, dit-on, sont bonnes ou mauvaises.

DORANTE.

Cliton, ne raille point, que tu ne me déplaies :  
D'un trouble tout nouveau j'ai l'esprit agité.

CLITON.

N'est-ce point du remords d'avoir dit vérité ?  
Si pourtant ce n'est point quelque nouvelle adresse :  
Car je doute à présent si vous aimez Lucrèce,  
Et vous vois si fertile en semblables détours  
Que, quoi que vous disiez, je l'entends au rebours.

DORANTE.

Je l'aime, et sur ce point ta défiance est vaine ;  
Mais je hasarde trop, et c'est ce qui me gêne.  
Si son père et le mien ne tombent point d'accord,  
Tout commerce est rompu, je fais naufrage au port.  
Et d'ailleurs, quand l'affaire entre eux serait conclue,  
Suis-je sûr que la fille y soit bien résolue ?  
J'ai tantôt vu passer cet objet si charmant :  
Sa compagne, ou je meure ! a beaucoup d'agrément.  
Aujourd'hui que mes yeux l'ont mieux examinée,  
De mon premier amour j'ai l'âme un peu gênée :  
Mon cœur entre les deux est presque partagé,  
Et celle-ci l'aurait s'il n'était engagé.

CLITON.

Mais pourquoi donc montrer une flamme si grande,  
Et porter votre père à faire une demande ?

DORANTE.

Il ne m'aurait pas cru, si je ne l'avais fait.

CLITON.

Quoi ! même en disant vrai, vous mentiez en effet ?

DORANTE.

C'était le seul moyen d'apaiser sa colère.  
Que maudit soit quiconque a détrompé mon père !  
Avec ce faux hymen j'aurais eu le loisir  
De consulter mon cœur, et je pourrais choisir.

CLITON.

Mais sa compagne enfin n'est autre que Clarice.

DORANTE.

Je me suis donc rendu moi-même un bon office.  
Oh ! qu'Alcippe est heureux, et que je suis confus !  
Mais Alcippe, après tout, n'aura que mon refus.  
N'y pensons plus, Cliton, puisque la place est prise.

CLITON.

Vous en voilà défait aussi bien que d'Orphise.

DORANTE.

Reportons à Lucrèce un esprit ébranlé,  
Que l'autre à ses yeux même avait presque volé.  
Mais Sabine survient.

## SCÈNE V

DORANTE, SABINE, CLITON.

DORANTE.

Qu'as-tu fait de ma lettre ?  
En de si belles mains as-tu su la remettre ?

SABINE.

Oui, monsieur, mais...

DORANTE.

Quoi, mais ?

SABINE.

Elle a tout déchiré.

DORANTE.

Sans lire ?

SABINE.

Sans rien lire.

DORANTE.

Et tu l'as enduré ?

SABINE.

Ah ! si vous aviez vu comme elle m'a grondée !  
Elle me va chasser, l'affaire en est vidée.

DORANTE.

Elle s'apaisera ; mais, pour t'en consoler,  
Tends la main.

SABINE.

Eh ! monsieur !

DORANTE.

Ose encor lui parler.

Je ne perds pas sitôt toutes mes espérances.

CLITON.

Voyez la bonne pièce avec ses révérences !  
Comme ses déplaisirs sont déjà consolés,  
Elle vous en dira plus que vous n'en voulez.

DORANTE.

Elle a donc déchiré mon billet sans le lire ?

SABINE.

Elle m'avait donné charge de vous le dire ;  
Mais, à parler sans fard...

CLITON.

Sait-elle son métier !

SABINE.

Elle n'en a rien fait, et l'a lu tout entier.  
Je ne puis si longtemps abuser un brave homme.

CLITON.

Si quelqu'un l'entend mieux, je l'irai dire à Rome.

DORANTE.

Elle ne me hait pas, à ce compte ?

SABINE.

Elle ? non.

DORANTE.

M'aime-t-elle ?

SABINE.

Non plus.

DORANTE.

Tout de bon ?

SABINE.

. Tout de bon.

DORANTE.

Aime-t-elle quelque autre ?

SABINE.

Encor moins.

DORANTE.

Qu'obtiendrai-je ?

SABINE.

Je ne sais.

DORANTE.

Mais enfin, dis-moi.

SABINE.

Que vous dirai-je ?

DORANTE.

Vérité.

SABINE.

Je la dis.

DORANTE.

Mais elle m'aimera ?

SABINE.

Peut-être.

DORANTE.

Et quand encor ?

SABINE.

Quand elle vous croira.

DORANTE.

Quand elle me croira ? Que ma joie est extrême !

SABINE.

Quand elle vous croira, dites qu'elle vous aime.

DORANTE.

Je le dis déjà donc, et m'en ose vanter,  
Puisque ce cher objet n'en saurait plus douter :  
Mon père ...

SABINE.

La voici qui vient avec Clarice.

## SCÈNE VI

CLARICE, LUCRÈCE, DORANTE, SABINE,  
CLITON.

CLARICE, à Lucrèce.

Il peut te dire vrai, mais ce n'est pas son vice.  
Comme tu le connais, ne précipite rien.

DORANTE, à Clarice.

Beauté qui pouvez seule et mon mal et mon bien...

CLARICE, à Lucrèce.

On dirait qu'il m'en veut, et c'est moi qu'il regarde.

LUCRÈCE, à Clarice.

Quelques regards sur toi sont tombés par mégarde.  
Voyons s'il continue.

DORANTE, à Clarice.

Ah ! que loin de vos yeux  
Les moments à mon cœur deviennent ennuyeux !  
Et que je reconnais par mon expérience  
Quel supplice aux amants est une heure d'absence !

CLARICE, à Lucrèce.

Il continue encor.

LUCRÈCE, à Clarice.

Mais vois ce qu'il m'écrit.

CLARICE, à Lucrèce.

Mais écoute.

LUCRÈCE, à Clarice.

Tu prends pour toi ce qu'il me dit.

CLARICE.

Bas, à Lucrèce.

Haut, à Dorante.

Éclaircissons-nous-en. Vous m'aimez donc, Dorante ?

DORANTE, à Clarice.

Hélas ! que cette amour vous est indifférente !  
Depuis que vos regards m'ont mis sous votre loi...

CLARICE, à Lucrèce.

Crois-tu que le discours s'adresse encore à toi ?

LUCRÈCE, à Clarice.

Je ne sais où j'en suis !

CLARICE, à Lucrèce.

Oyons la fourbe entière.

LUCRÈCE, à Clarice.

Vu ce que nous savons, elle est un peu grossière.

CLARICE, à Lucrèce.

C'est ainsi qu'il partage entre nous son amour ;  
Il te flatte de nuit. et m'en conte de jour.

DORANTE, à Clarice.

Vous consultez ensemble ! Ah ! quoi qu'elle vous die,  
Sur de meilleurs conseils disposez de ma vie :  
Le sien auprès de vous me serait trop fatal ;  
Elle a quelque sujet de me vouloir du mal.

LUCRÈCE, en elle-même.

Ah ! je n'en ai que trop, et si je ne me venge...

CLARICE, à Dorante.

Ce qu'elle me disait est de vrai fort étrange.

DORANTE.

C'est quelque invention de son esprit jaloux.

CLARICE.

Je le crois ; mais enfin me reconnaissez-vous ?

DORANTE.

Si je vous reconnais ! Quittez ces railleries,  
Vous que j'entretins hier dedans les Tuileries ;  
Que je fis aussitôt maîtresse de mon sort.

CLARICE.

Si je veux toutefois en croire son rapport,  
Pour une autre déjà votre âme inquiétée...

DORANTE.

Pour une autre déjà je vous aurais quittée ?  
Que plutôt à vos pieds mon cœur sacrifié...

CLARICE.

Bien plus, si je la crois, vous êtes marié.

DORANTE.

Vous me jouez, madame, et, sans doute pour rire,  
Vous prenez du plaisir à m'entendre redire  
Qu'à dessein de mourir en des liens si doux  
Je me fais marié pour toute autre que vous.

CLARICE.

Mais avant qu'avec moi le nœud d'hymen vous lie,  
Vous serez marié, si l'on veut, en Turquie.

DORANTE.

Avant qu'avec toute autre on me puisse engager,  
Je serai marié, si l'on veut, en Alger.



CLARICE.

Mais enfin vous n'avez que mépris pour Clarice ?

DORANTE.

Mais enfin vous savez le nœud de l'artifice,  
Et que pour être à vous je fais ce que je puis.

CLARICE.

Je ne sais plus moi-même, à mon tour, où j'en suis.  
Lucrèce, écoute un mot.

DORANTE, à Cliton.

Lucrèce ! Que dit-elle ?

CLITON, à Dorante.

Vous en tenez, monsieur : Lucrèce est la plus belle ;  
Mais laquelle des deux ? J'en ai le mieux jugé,  
Et vous auriez perdu si vous aviez gagé.

DORANTE, à Cliton.

Cette nuit, à la voix, j'ai cru la reconnaître.

CLITON, à Dorante.

Clarice sous son nom parlait à sa fenêtre ;  
Sabine m'en a fait un secret entretien.

DORANTE.

Bonne bouche ! j'en tiens ; mais l'autre la vaut bien,  
Et comme dès tantôt je la trouvais bien faite,  
Mon cœur déjà penchait où mon erreur le jette.  
Ne me découvre point ; et, dans ce nouveau feu,  
Tu me vas voir, Cliton, jouer un nouveau jeu.  
Sans changer de discours changeons de batterie.

LUCRÈCE, à Clarice.

Voyons le dernier point de son effronterie.  
Quand tu lui diras tout il sera bien surpris.

CLARICE, à Dorante.

Comme elle est mon amie, elle m'a tout appris :  
Cette nuit vous l'aimiez, et m'avez méprisée.  
Laquelle de nous deux avez-vous abusée ?  
Vous lui parliez d'amour en termes assez doux.

DORANTE.

Moi ! depuis mon retour je n'ai parlé qu'à vous.

CLARICE.

Vous n'avez point parlé cette nuit à Lucrèce ?

DORANTE.

Vous n'avez point voulu me faire un tour d'adresse ?  
Et je ne vous ai point reconnue à la voix ?

CLARICE.

Nous dirait-il bien vrai pour la première fois ?

DORANTE.

Pour me venger de vous j'eus assez de malice  
Pour vous laisser jouir d'un si lourd artifice,  
Et, vous laissant passer pour ce que vous vouliez,  
Je vous en donnai plus que vous ne m'en donniez.  
Je vous embarrassai, n'en faites point la fine ;  
Choisissez un peu mieux vos dupes à la mine.  
Vous pensiez me jouer, et moi je vous jouais,  
Mais par de faux mépris que je désavouais :  
Car enfin je vous aime, et je hais de ma vie  
Les jours que j'ai vécu sans vous avoir servie.

CLARICE.

Pourquoi, si vous m'aimez, feindre un hymen en l'air,  
Quand un père pour vous est venu me parler ?  
Quel fruit de cette fourbe osez-vous vous promettre ?

LUCRÈCE, à Dorante.

Pourquoi, si vous l'aimez, m'écrire cette lettre ?

DORANTE, à Lucrèce.

J'aime de ce courroux les principes cachés :  
Je ne vous déplaïs pas, puisque vous vous fâchez.  
Mais j'ai moi-même enfin assez joué d'adresse :  
Il faut vous dire vrai, je n'aime que Lucrèce.

CLARICE, à Lucrèce.

Est-il un plus grand fourbe ? Et peux-tu l'écouter ?

DORANTE, à Lucrèce.

Quand vous m'aurez ouï, vous n'en pourrez douter.  
Sous votre nom, Lucrèce, et par votre fenêtre,  
Clarice m'a fait pièce, et je l'ai su connaître ;  
Comme en y consentant vous m'avez affligé,  
Je vous ai mise en peine, et je m'en suis vengé.

LUCRÈCE.

Mais que disiez-vous hier dedans les Tuileries ?

DORANTE.

Clarice fut l'objet de mes galanteries...

CLARICE, à Lucrèce.

Veux-tu longtemps encore écouter ce moqueur ?

DORANTE, à Lucrèce..

Elle avait mes discours, mais vous aviez mon cœur,  
Où vos yeux faisaient naître un feu que j'ai fait taire,  
Jusqu'à ce que ma flamme ait eu l'aveu d'un père ;  
Comme tout ce discours n'était que fiction,  
Je cachais mon retour et ma condition.

CLARICE, à Lucrèce.

Vois que fourbe sur fourbe à nos yeux il entasse,  
Et ne fait que jouer des tours de passe-passe.

DORANTE, à Lucrèce.

Vous seule êtes l'objet dont mon cœur est charmé.

LUCRÈCE, à Dorante.

C'est ce que les effets m'ont fort mal confirmé.

DORANTE.

Si mon père à présent porte parole au vôtre,  
Après son témoignage en voudrez-vous quelque autre ?

LUCRÈCE.

Après son témoignage il faudra consulter  
Si nous aurons encor quelque lieu d'en douter.

DORANTE, à Lucrèce.

Qu'à de telles clartés votre erreur se dissipe.

A Clarice.

Et vous, belle Clarice, aimez toujours Alcippe ;  
Sans l'hymen de Poitiers il ne tenait plus rien :  
Je ne lui ferai pas ce mauvais entretien ;  
Mais entre vous et moi vous savez le mystère.  
Le voici qui s'avance, et j'aperçois mon père.

## SCÈNE VII

GÉRONTE, DORANTE, ALCIPPE, CLARICE,  
LUCRÈCE, ISABELLE, SABINE, CLITON.

ALCIPPE, sortant de chez Clarice, et parlant à elle.

Nos parents sont d'accord, et vous êtes à moi.

GÉRONTE, sortant de chez Lucrèce, et parlant à elle.  
 Votre père à Dorante engage votre foi.

ALCIPPE, à Clarice.

Un mot de votre main, l'affaire est terminée.

GÉRONTE, à Lucrèce.

Un mot de votre bouche achève l'hyménée.

DORANTE, à Lucrèce.

Ne soyez pas rebelle à seconder mes vœux.

ALCIPPE.

Êtes-vous aujourd'hui muettes toutes deux ?

CLARICE.

Mon père a sur mes vœux une entière puissance.

LUCRÈCE.

Le devoir d'une fille est dans l'obéissance.

GÉRONTE, à Lucrèce.

Venez donc recevoir ce doux commandement.

ALCIPPE, à Clarice.

Venez donc ajouter ce doux consentement.

Alcippe rentre chez Clarice avec elle et Isabelle, et le reste  
 rentre chez Lucrèce.

SABINE, à Dorante, comme il rentre.

Si vous vous mariez, il ne pleuvra plus guères.

DORANTE.

Je changerai pour toi cette pluie en rivières.

SABINE.

Vous n'aurez pas loisir seulement d'y penser.  
Mon métier ne vaut rien quand on s'en peut passer.

CLITON, seul.

Comme en sa propre fourbe un menteur s'embarrasse !  
Peu sauraient comme lui s'en tirer avec grâce.  
— Vous autres qui doutiez s'il en pourrait sortir,  
Par un si rare exemple apprenez à mentir.

## EXAMEN DU MENTEUR

CETTE pièce est en partie traduite, en partie imitée de l'espagnol. Le sujet m'en semble si spirituel et si bien tourné que j'ai dit souvent que je voudrais avoir donné les deux plus belles que j'ai faites, et qu'il fût de mon invention. On l'a attribué au fameux Lope de Vega ; mais il m'est tombé depuis peu entre les mains un volume de don Juan d'Alarcon, où il prétend que cette comédie est à lui, et se plaint des imprimeurs qui l'ont fait courir sous le nom d'un autre. Si c'est son bien, je n'empêche pas qu'il ne s'en ressaisisse. De quelque main que parte cette comédie, il est constant qu'elle est très ingénieuse, et je n'ai rien vu dans cette langue qui m'ait satisfait davantage. J'ai tâché de la réduire à notre usage et dans nos règles ; mais il m'a fallu forcer mon aversion pour les apartés, dont je n'aurais pu la purger sans lui faire perdre une bonne partie de ses beautés. Je les ai faits les plus courts que j'ai pu, et je me les suis permis rarement, sans laisser deux acteurs ensemble qui s'entretiennent tout bas cependant que d'autres disent ce que ceux-là ne doivent pas écouter. Cette duplicité d'action particulière ne rompt point l'unité de la principale, mais elle gêne un peu l'attention de l'auditeur, qui ne sait à laquelle s'attacher, et qui se trouve obligé de séparer aux deux ce qu'il est accoutumé de donner à une. L'unité de lieu s'y trouve, en ce que tout s'y passe dans Paris ; mais

le premier acte est dans les Tuileries, et le reste à la Place-Royale. Celle de jour n'y est pas forcée, pourvu qu'on lui laisse les vingt et quatre heures entières. Quant à celle d'action, je ne sais s'il n'y a point quelque chose à dire, en ce que Dorante aime Clarice dans toute la pièce, et épouse Lucrèce à la fin, qui par là ne répond pas à la protase.

L'auteur espagnol lui donne ainsi le change pour punition de ses menteries, et le réduit à épouser par force cette Lucrèce, qu'il n'aime point. Comme il se méprend toujours au nom, et croit que Clarice porte celui-là, il lui présente la main quand on lui a accordé l'autre, et dit hautement, quand on l'avertit de son erreur, que s'il s'est trompé au nom, il ne se trompe point à la personne. Sur quoi, le père de Lucrèce le menace de le tuer s'il n'épouse sa fille après l'avoir demandée et obtenue ; et le sien propre lui fait la même menace. Pour moi, j'ai trouvé cette manière de finir un peu dure, et cru qu'un mariage moins violenté serait plus au goût de notre auditoire. C'est ce qui m'a obligé à lui donner une pente vers la personne de Lucrèce au cinquième acte, afin qu'après qu'il a reconnu sa méprise aux noms, il fasse de nécessité vertu de meilleure grâce, et que la comédie se termine avec pleine tranquillité de tous côtés.



RODOGUNE  
PRINCESSE DES PARTHES  
TRAGÉDIE EN CINQ ACTES

1644



## A MONSEIGNEUR MONSEIGNEUR LE PRINCE<sup>1</sup>

MONSEIGNEUR,

*Rodogune* se présente à Votre Altesse avec quelque sorte de confiance, et ne peut croire qu'après avoir fait sa bonne fortune, vous dédaigniez de la prendre en votre protection. Elle a trop de connaissance de votre bonté pour craindre que vous veuillez laisser votre ouvrage imparfait et lui dénier la continuation des grâces dont vous lui avez été si prodigue. C'est à votre illustre suffrage qu'elle est obligée de tout ce qu'elle a reçu d'applaudissement ; et les favorables regards dont il vous plut fortifier la faiblesse de sa naissance lui donnèrent tant d'éclat et de vigueur qu'il semblait que vous eussiez pris plaisir à répandre sur elle un rayon de cette gloire qui vous environne, et à lui faire part de cette facilité de vaincre qui vous suit partout. Après cela, Monseigneur, quels hommages peut-elle rendre à Votre Altesse qui ne soient au-dessous de ce qu'elle lui doit ? Si elle tâche à lui témoigner quelque reconnaissance par l'admiration de ses vertus, où trouvera-t-elle des éloges dignes de cette main qui fait trembler tous nos ennemis, et dont les coups d'essai furent signalés par la défaite des premiers capitaines de l'Europe ? Votre Altesse sut vaincre avant qu'ils

<sup>1</sup> Le grand Condé.

se pussent imaginer qu'elle sût combattre ; et ce grand courage, qui n'avait encore vu la guerre que dans les livres, effaça tout ce qu'il y avait lu des Alexandre et des César, sitôt qu'il parut à la tête d'une armée. La générale consternation où la perte de notre grand monarque nous avait plongés enflait l'orgueil de nos adversaires en un tel point qu'ils osaient se persuader que du siège de Rocroi dépendait la prise de Paris ; et l'avidité de leur ambition dévorait déjà le cœur d'un royaume dont ils pensaient avoir surpris les frontières. Cependant les premiers miracles de votre valeur renversèrent si pleinement toutes leurs espérances que ceux-là mêmes qui s'étaient promis tant de conquêtes sur nous virent terminer la campagne de cette même année par celle que vous fîtes sur eux. Ce fut par là, Monseigneur, que vous commençâtes ces grandes victoires que vous avez toujours si bien choisies qu'elles ont honoré deux règnes tout à la fois, comme si c'eût été trop peu pour Votre Altesse d'étendre les bornes de l'État sous celui-ci si elle n'eût en même temps effacé quelques-uns des malheurs qui s'étaient mêlés aux longues prospérités de l'autre. Thionville, Philisbourg et Norlinghen étaient des lieux funestes pour la France : elle n'en pouvait entendre les noms sans gémir ; elle ne pouvait y porter sa pensée sans soupirer ; et ces mêmes lieux, dont le souvenir lui arrachait des soupirs et des gémissements, sont devenus les éclatantes marques de sa nouvelle félicité, les dignes occasions de ses feux de joie, et les glorieux sujets des actions de grâces qu'elle a rendues au ciel pour les triomphes que votre courage invincible en a obtenus. Dispensez-moi, Monseigneur, de vous parler de Dunkerque : j'épuise toutes les forces de mon imagination, et je ne conçois rien qui réponde à la dignité de ce grand ouvrage, qui nous vient d'assurer l'Océan par la

prise de cette fameuse retraite de corsaires. Tous nos havres en étaient comme assiégés, il n'en pouvait échapper un vaisseau qu'à la merci de leurs brigandages ; et nous en avons vu souvent de pillés à la vue des mêmes ports dont ils venaient de faire voile. Et maintenant, par la conquête d'une seule ville, je vois : d'un côté, nos mers libres, nos côtes affranchies, notre commerce rétabli, la racine de nos maux publics coupée ; d'autre côté, la Flandre ouverte, l'embouchure de ses rivières captive, la porte de son secours fermée, la source de son abondance en notre pouvoir ; et ce que je vois n'est rien encore au prix de ce que je prévois sitôt que Votre Altesse y reportera la terreur de ses armes. Dispensez-moi donc, Monseigneur, de profaner des effets si merveilleux et des attentes si hautes par la bassesse de mes idées et par l'impuissance de mes expressions ; et trouvez bon que, demeurant dans un respectueux silence, je n'ajoute rien ici qu'une protestation très inviolable d'être toute ma vie,

MONSEIGNEUR,

de Votre Altesse,

le très humble, très obéissant, et très passionné  
serviteur,

CORNEILLE.

## PERSONNAGES

CLÉOPÂTRE, reine de Syrie, veuve de Démétrius Nicanor.

SÉLEUCUS, }  
ANTIOCHUS, } fils de Démétrius et de Cléopâtre.

RODOGUNE, sœur de Phraates, roi des Parthes.

TIMAGÈNE, gouverneur des deux princes.

ORONTE, ambassadeur de Phraates.

LAONICE, sœur de Timagène, confidente de Cléopâtre.

---

La scène est à Séleucie, dans le palais royal.

## ACTE PREMIER

---

### SCÈNE PREMIÈRE

LAONICE, TIMAGÈNE.

LAONICE.

Enfin ce jour pompeux, cet heureux jour nous luit,  
Qui d'un trouble si long doit dissiper la nuit,  
Ce grand jour où l'hymen, étouffant la vengeance,  
Entre le Parthe et nous remet l'intelligence,  
Affranchit sa princesse, et nous fait pour jamais  
Du motif de la guerre un lien de la paix ;  
Ce grand jour est venu, mon frère, où notre reine,  
Cessant de plus tenir la couronne incertaine,  
Doit rompre aux yeux de tous son silence obstiné,  
De deux princes gémeaux nous déclarer l'aîné ;  
Et l'avantage seul d'un moment de naissance  
Dont elle a jusqu'ici caché la connaissance  
Mettant au plus heureux le sceptre dans la main,  
Va faire l'un sujet, et l'autre souverain.  
Mais n'admirez-vous point que cette même reine  
Le donne pour époux à l'objet de sa haine,  
Et n'en doit faire un roi qu'afin de couronner  
Celle que dans les fers elle aimait à gêner ?  
Rodogune, par elle en esclave traitée,  
Par elle se va voir sur le trône montée,

Puisque celui des deux qu'elle nommera roi  
Lui doit donner sa main et recevoir sa foi.

## TIMAGÈNE.

Pour le mieux admirer, trouvez bon, je vous prie,  
Que j'apprenne de vous les troubles de Syrie.  
J'en ai vu les premiers, et me souviens encor  
Des malheureux succès du grand roi Nicanor,  
Quand, des Parthes vaincus pressant l'adroite fuite,  
Il tomba dans leurs fers au bout de sa poursuite.  
Je n'ai pas oublié que cet événement  
Du perfide Tryphon fit le soulèvement.  
Voyant le roi captif, la reine désolée,  
Il crut pouvoir saisir la couronne ébranlée ;  
Et le sort, favorable à son lâche attentat,  
Mit d'abord sous ses lois la moitié de l'État.  
La reine, craignant tout de ces nouveaux orages,  
En sut mettre à l'abri ses plus précieux gages ;  
Et pour n'exposer pas l'enfance de ses fils,  
Me les fit chez son frère enlever à Memphis.  
Là, nous n'avons rien su que de la renommée,  
Qui, par un bruit confus diversement semée,  
N'a porté jusqu'à nous ces grands renversements  
Que sous l'obscurité de cent déguisements.

## LAONICE.

Sachez donc que Tryphon, après quatre batailles,  
Ayant su nous réduire à ces seules murailles,  
En forma tôt le siège, et, pour comble d'effroi,  
Un faux bruit s'y coula touchant la mort du roi.  
Le peuple épouvanté, qui déjà dans son âme  
Ne suivait qu'à regret les ordres d'une femme,  
Voulut forcer la reine à choisir un époux.  
Que pouvait-elle faire et seule et contre tous ?  
Croyant son mari mort, elle épousa son frère.



L'effet montra soudain ce conseil salutaire.  
 Le prince Antiochus, devenu nouveau roi,  
 Sembla de tous côtés traîner l'heur avec soi :  
 La victoire attachée au progrès de ses armes  
 Sur nos fiers ennemis rejeta nos alarmes ;  
 Et la mort de Tryphon, dans un dernier combat,  
 Changeant tout notre sort, lui rendit tout l'État.  
 Quelque promesse alors qu'il eût faite à la mère  
 De remettre ses fils au trône de leur père,  
 Il témoigna si peu de la vouloir tenir  
 Qu'elle n'osa jamais les faire revenir.  
 Ayant régné sept ans, son ardeur militaire  
 Ralluma cette guerre où succomba son frère :  
 Il attaqua le Parthe, et se crut assez fort  
 Pour en venger sur lui la prison et la mort.  
 Jusque dans ses États il lui porta la guerre ;  
 Il s'y fit partout craindre à l'égal du tonnerre ;  
 Il lui donna bataille, où mille beaux exploits...  
 Je vous achèverai le reste une autre fois,  
 Un des princes survient.

Elle se veut retirer.

## SCÈNE II

ANTIOCHUS, TIMAGÈNE, LAONICE.

ANTIOCHUS.

Demeurez, Laonice ;  
 Vous pouvez, comme lui, me rendre un bon office.  
 Dans l'état où je suis, triste et plein de souci,  
 Si j'espère beaucoup, je crains beaucoup aussi.  
 Un seul mot aujourd'hui, maître de ma fortune,  
 M'ôte ou donne à jamais le sceptre et Rodogune ;  
 Et de tous les mortels ce secret révélé  
 Me rend le plus content ou le plus désolé.

Je vois dans le hasard tous les biens que j'espère,  
Et ne puis être heureux sans le malheur d'un frère ;  
Mais d'un frère si cher, qu'une sainte amitié  
Fait sur moi de ses maux rejaillir la moitié.  
Donc pour moins hasarder j'aimemieux moins prétendre ;  
Et pour rompre le coup que mon cœur n'ose attendre,  
Lui cédant de deux biens le plus brillant aux yeux,  
M'assurer de celui qui m'est plus précieux :  
Heureux si, sans attendre un fâcheux droit d'aînesse,  
Pour un trône incertain j'en obtiens la princesse,  
Et puis par ce partage épargner les soupirs  
Qui naîtraient de ma peine ou de ses déplaisirs !  
Va le voir de ma part, Timagène, et lui dire  
Que pour cette beauté je lui cède l'empire ;  
Mais porte-lui si haut la douceur de régner  
Qu'à cet éclat du trône il se laisse gagner ;  
Qu'il s'en laisse éblouir jusqu'à ne pas connaître  
À quel prix je consens de l'accepter pour maître.

Timagène s'en va, et le prince continue à parler à Laonice.

Et vous, en ma faveur voyez ce cher objet,  
Et tâchez d'abaisser ses yeux sur un sujet  
Qui peut-être aujourd'hui porterait la couronne,  
S'il n'attachait les siens à sa seule personne,  
Et ne la préférerait à cet illustre rang  
Pour qui les plus grands cœurs prodiguent tout leur sang.

Timagène rentre sur le théâtre.

TIMAGÈNE.

Seigneur, le prince vient, et votre amour lui-même  
Lui peut sans interprète offrir le diadème.

ANTIOCHUS.

Ah ! je tremble, et la peur d'un trop juste refus  
Rend ma langue muette et mon esprit confus.

SCÈNE III

SÉLEUCUS, ANTIOCHUS, TIMAGÈNE, LAONICE.

SÉLEUCUS.

Vous puis-je en confiance expliquer ma pensée ?

ANTIOCHUS.

Parlez ; notre amitié par ce doute est blessée.

SÉLEUCUS.

Hélas ! c'est le malheur que je crains aujourd'hui.  
L'égalité, mon frère, en est le ferme appui ;  
C'en est le fondement, la liaison, le gage,  
Et, voyant d'un côté tomber tout l'avantage,  
Avec juste raison je crains qu'entre nous deux  
L'égalité rompue en rompe les doux nœuds,  
Et que ce jour, fatal à l'heur de notre vie,  
Jette sur l'un de nous trop de honte ou d'envie.

ANTIOCHUS.

Comme nous n'avons eu jamais qu'un sentiment,  
Cette peur me touchait, mon frère, également ;  
Mais si vous le voulez, j'en sais bien le remède.

SÉLEUCUS.

Si je le veux ! bien plus, je l'apporte, et vous cède  
Tout ce que la couronne a de charmant en soi.  
Oui, seigneur, car je parle à présent à mon roi,  
Pour le trône cédé, cédez-moi Rodogune,  
Et je n'envierai point votre haute fortune.  
Ainsi notre destin n'aura rien de honteux,  
Ainsi notre bonheur n'aura rien de douteux ;  
Et nous mépriserons ce faible droit d'aînesse,  
Vous, satisfait du trône, et moi, de la princesse.

ANTIOCHUS.

Hélas !

SÉLEUCUS.

Recevez-vous l'offre avec déplaisir ?

ANTIOCHUS.

Pouvez-vous nommer offre une ardeur de choisir,  
Qui, de la même main qui me cède un empire,  
M'arrache un bien plus grand, et le seul où j'aspire ?

SÉLEUCUS.

Rodogune ?

ANTIOCHUS.

Elle-même ; ils en sont les témoins.

SÉLEUCUS.

Quoi ! l'estimez-vous tant ?

ANTIOCHUS.

Quoi ! l'estimez-vous moins ?

SÉLEUCUS.

Elle vaut bien un trône, il faut que je le die.

ANTIOCHUS.

Elle vaut à mes yeux tout ce qu'en a l'Asie.

SÉLEUCUS.

Vous l'aimez donc, mon frère ?

ANTIOCHUS.

Et vous l'aimez aussi :  
C'est là tout mon malheur, c'est là tout mon souci.

J'espérais que l'éclat dont le trône se pare  
Toucherait vos désirs plus qu'un objet si rare ;  
Mais aussi bien qu'à moi son prix vous est connu,  
Et dans ce juste choix vous m'avez prévenu.  
Ah ! déplorable prince !

SÉLEUCUS.

Ah ! destin trop contraire.

ANTIOCHUS.

Que ne ferais-je point contre un autre qu'un frère ?

SÉLEUCUS.

O mon cher frère ! ô nom pour un rival trop doux !  
Que ne ferais-je point contre un autre que vous ?

ANTIOCHUS.

Où nous vas-tu réduire, amitié fraternelle ?

SÉLEUCUS.

Amour, qui doit ici vaincre de vous ou d'elle ?

ANTIOCHUS.

L'amour, l'amour doit vaincre, et la triste amitié  
Ne doit être à tous deux qu'un objet de pitié.  
Un grand cœur cède un trône, et le cède avec gloire :  
Cet effort de vertu couronne sa mémoire ;  
Mais lorsqu'un digne objet a pu nous enflammer,  
Qui le cède est un lâche et ne sait pas aimer.  
De tous deux Rodogune a charmé le courage ;  
Cessons par trop d'amour de lui faire un outrage :  
Elle doit épouser, non pas vous, non pas moi,  
Mais de moi, mais de vous, quiconque sera roi.  
La couronne entre nous flotte encore incertaine ;

Mais sans incertitude elle doit être reine.  
Cependant, aveuglés dans notre vain projet,  
Nous la faisons tous deux la femme d'un sujet !  
Régions ; l'ambition ne peut être que belle,  
Et pour elle quittée, et reprise pour elle ;  
Et ce trône, où tous deux nous osions renoncer,  
Souhaitons-le tous deux, afin de l'y placer :  
C'est dans notre destin le seul conseil à prendre ;  
Nous pouvons nous en plaindre, et nous devons l'attendre.

## SÉLEUCUS.

Il faut encor plus faire, il faut qu'en ce grand jour  
Notre amitié triomphe aussi bien que l'amour.  
Ces deux sièges fameux de Thèbes et de Troie,  
Qui mirent l'une en sang, l'autre aux flammes en proie,  
N'eurent pour fondements à leurs maux infinis  
Que ceux que contre nous le sort a réunis.  
Il sème entre nous deux toute la jalousie  
Qui dépeupla la Grèce et saccagea l'Asie ;  
Un même espoir du sceptre est permis à tous deux :  
Pour la même beauté nous faisons mêmes vœux.  
Thèbes périt pour l'un, Troie a brûlé pour l'autre.  
Tout va choir en ma main ou tomber en la vôtre.  
En vain notre amitié tâchait à partager ;  
Et, si j'ose tout dire, un titre assez léger,  
Un droit d'aînesse obscur, sur la foi d'une mère,  
Va combler l'un de gloire, et l'autre de misère.  
Que de sujets de plainte en ce double intérêt  
Aura le malheureux contre un si faible arrêt !  
Que de sources de haine ! Hélas ! jugez le reste,  
Craignez-en avec moi l'événement funeste,  
Ou plutôt avec moi faites un digne effort  
Pour armer votre cœur contre un si triste sort.  
Malgré l'éclat du trône et l'amour d'une femme,  
Faisons si bien régner l'amitié sur notre âme  
Qu'étouffant dans leur perte un regret suborneur,

Dans le bonheur d'un frère on trouve son bonheur.  
Ainsi ce qui jadis perdit Thèbes et Troie  
Dans nos cœurs mieux unis ne versera que joie ;  
Ainsi notre amitié, triomphante à son tour,  
Vaincra la jalousie en cédant à l'amour ;  
Et de notre destin bravant l'ordre barbare,  
Trouvera des douceurs aux maux qu'il nous prépare.

ANTIOCHUS.

Le pourrez-vous, mon frère ?

SÉLEUCUS.

Ah ! que vous me pressez !

Je le voudrai du moins, mon frère, et c'est assez ;  
Et ma raison sur moi gardera tant d'empire  
Que je désavouerais mon cœur s'il en soupire.

ANTIOCHUS.

J'embrasse comme vous ces nobles sentiments ;  
Mais allons leur donner le secours des serments,  
Afin qu'étant témoins de l'amitié jurée,  
Les dieux contre un tel coup assurent sa durée.

SÉLEUCUS.

Allons, allons l'étreindre au pied de leurs autels  
Par des liens sacrés et des nœuds immortels.

## SCÈNE IV

LAONICE, TIMAGÈNE.

LAONICE.

Peut-on plus dignement mériter la couronne ?

TIMAGÈNE.

Je ne suis point surpris de ce qui vous étonne :  
Confident de tous deux, prévoyant leur douleur,  
J'ai prévu leur constance et j'ai plaint leur malheur.  
Mais de grâce, achevez l'histoire commencée.

LAONICE.

Pour la reprendre donc où nous l'avons laissée,  
Les Parthes, au combat par les nôtres forcés,  
Tantôt presque vainqueurs, tantôt presque enfoncés,  
Sur l'une et l'autre armée, également heureuse,  
Virent longtemps voler la victoire douteuse ;  
Mais la fortune enfin se tourna contre nous,  
Si bien qu'Antiochus, percé de mille coups,  
Près de tomber aux mains d'une troupe ennemie,  
Lui voulut dérober les restes de sa vie,  
Et, préférant aux fers la gloire de périr,  
Lui-même par sa main acheva de mourir.  
La reine, ayant appris cette triste nouvelle,  
En reçut tôt après une autre plus cruelle :  
Que Nicanor vivait ; que, sur un faux rapport,  
De ce premier époux elle avait cru la mort ;  
Que, piqué jusqu'au vif contre son hyménée,  
Son âme à l'imiter s'était déterminée,  
Et que, pour s'affranchir des fers de son vainqueur,  
Il allait épouser la princesse sa sœur.  
C'est cette Rodogune, où l'un et l'autre frère  
Trouve encor les appas qu'avait trouvés leur père.  
La reine envoie en vain pour se justifier :  
On a beau la défendre, on a beau le prier,  
On ne rencontre en lui qu'un juge inexorable ;  
Et son amour nouveau la veut croire coupable :  
Son erreur est un crime, et, pour l'en punir mieux,  
Il veut même épouser Rodogune à ses yeux,  
Arracher de son front le sacré diadème,



Pour ceindre une autre tête en sa présence même ;  
 Soit qu'ainsi sa vengeance eût plus d'indignité,  
 Soit qu'ainsi cet hymen eût plus d'autorité,  
 Et qu'il assurât mieux par cette barbarie  
 Aux enfants qui naîtraient le trône de Syrie.  
 Mais tandis qu'animé de colère et d'amour  
 Il vient déshériter ses fils par son retour,  
 Et qu'un gros escadron de Parthes pleins de joie  
 Conduit ces deux amants, et court comme à la proie,  
 La reine, au désespoir de n'en rien obtenir,  
 Se résout de se perdre ou de le prévenir.  
 Elle oublie un mari qui veut cesser de l'être,  
 Qui ne veut plus la voir qu'en implacable maître,  
 Et, changeant à regret son amour en horreur,  
 Elle abandonne tout à sa juste fureur.  
 Elle-même leur dresse une embûche au passage,  
 Se mêle dans les coups, porte partout sa rage,  
 En pousse jusqu'au bout les furieux effets.  
 Que vous dirai-je enfin ? les Parthes sont défaits ;  
 Le roi meurt, et, dit-on, par la main de la reine ;  
 Rodogune captive est livrée à sa haine.  
 Tous les maux qu'un esclave endure dans les fers,  
 Alors sans moi, mon frère, elle les eût soufferts.  
 La reine, à la gêner prenant mille délices,  
 Ne commettait qu'à moi l'ordre de ses supplices ;  
 Mais, quoi que m'ordonnât cette âme toute en feu,  
 Je promettais beaucoup, et j'exécutais peu.  
 Le Parthe cependant en jure la vengeance :  
 Sur nous à main armée il fond en diligence,  
 Nous surprend, nous assiège, et fait un tel effort  
 Que, la ville aux abois, on lui parle d'accord.  
 Il veut fermer l'oreille, enflé de l'avantage ;  
 Mais, voyant parmi nous Rodogune en otage,  
 Enfin il craint pour elle et nous daigne écouter ;  
 Et c'est ce qu'aujourd'hui l'on doit exécuter.  
 La reine de l'Égypte a rappelé nos princes

Pour remettre à l'ainé son trône et ses provinces.  
Rodogune a paru, sortant de sa prison,  
Comme un soleil levant dessus notre horizon.  
Le Parthe a décampé, pressé par d'autres guerres  
Contre l'Arménien qui ravage ses terres ;  
D'un ennemi cruel il s'est fait notre appui :  
La paix finit la haine, et pour comble aujourd'hui,  
Dois-je dire de bonne ou mauvaise fortune ?  
Nos deux princes tous deux adorent Rodogune.

TIMAGÈNE.

Sitôt qu'ils ont paru tous deux en cette cour,  
Ils ont vu Rodogune, et j'ai vu leur amour ;  
Mais comme étant rivaux nous les trouvons à plaindre,  
Connaissant leur vertu, je n'en vois rien à craindre.  
Pour vous qui gouvernez cet objet de leurs vœux...

LAONICE.

Et n'ai point encor vu qu'elle aime aucun des deux...

TIMAGÈNE.

Vous me trouvez mal propre à cette confidence,  
Et peut-être à dessein je la vois qui s'avance.  
Adieu : je dois au rang qu'elle est prête à tenir  
Du moins la liberté de vous entretenir.

## SCÈNE V

RODOGUNE, LAONICE.

RODOGUNE.

Je ne sais quel malheur aujourd'hui me menace,  
Et coule dans ma joie une secrète glace :

Je tremble, Laonice, et te voulais parler,  
Ou pour chasser ma crainte ou pour m'en consoler.

LAONICE.

Quoi ! madame, en ce jour pour vous si plein de gloire ?

RODOGUNE.

Ce jour m'en promet tant que j'ai peine à tout croire.  
La fortune me traite avec trop de respect,  
Et le trône et l'hymen, tout me devient suspect.  
L'hymen semble à mes yeux cacher quelque supplice,  
Le trône sous mes pas creuser un précipice ;  
Je vois de nouveaux fers après les miens brisés,  
Et je prends tous ces biens pour des maux déguisés :  
En un mot, je crains tout de l'esprit de la reine.

LAONICE.

La paix qu'elle a jurée en a calmé la haine.

RODOGUNE.

La haine entre les grands se calme rarement :  
La paix souvent n'y sert que d'un amusement ;  
Et dans l'état où j'entre, à te parler sans feinte,  
Elle a lieu de me craindre, et je crains cette crainte.  
Non qu'enfin je ne donne au bien des deux États  
Ce que j'ai dû de haine à de tels attentats :  
J'oublie, et pleinement, toute mon aventure ;  
Mais une grande offense est de cette nature  
Que toujours son auteur impute à l'offensé  
Un vif ressentiment dont il le croit blessé ;  
Et quoiqu'en apparence on les réconcilie,  
Il le craint, il le hait, et jamais ne s'y fie ;  
Et, toujours alarmé de cette illusion,  
Sitôt qu'il peut le perdre il prend l'occasion :  
Telle est pour moi la reine.

LAONICE.

Ah ! madame, je jure  
Que par ce faux soupçon vous lui faites injure.  
Vous devez oublier un désespoir jaloux  
Où força son courage un infidèle époux.  
Si, teinte de son sang et toute furieuse,  
Elle vous traita lors en rivale odieuse,  
L'impétuosité d'un premier mouvement  
Engageait sa vengeance à ce dur traitement ;  
Il fallait un prétexte à vaincre sa colère,  
Il y fallait du temps, et, pour ne vous rien taire,  
Quand je me dispensais à lui mal obéir,  
Quand en votre faveur je semblais la trahir,  
Peut-être qu'en son cœur plus douce et repentie  
Elle en dissimulait la meilleure partie ;  
Que, se voyant tromper, elle fermait les yeux,  
Et qu'un peu de pitié la satisfaisait mieux.  
A présent que l'amour succède à la colère,  
Elle ne vous voit plus qu'avec des yeux de mère ;  
Et si de cet amour je la voyais sortir,  
Je jure de nouveau de vous en avertir :  
Vous savez comme quoi je vous suis toute acquise.  
Le roi souffrirait-il d'ailleurs quelque surprise ?

RODOGUNE.

Qui que ce soit des deux qu'on couronne aujourd'hui,  
Elle sera sa mère, et pourra tout sur lui.

LAONICE.

Qui que ce soit des deux, je sais qu'il vous adore :  
Connaissant leur amour, pouvez-vous craindre encore ?

RODOGUNE.

Oui, je crains leur hymen, et d'être à l'un des deux.

LAONICE.

Quoi ! sont-ils des sujets indignes de vos feux ?

RODOGUNÉ.

Comme ils ont même sang avec pareil mérite,  
Un avantage égal pour eux me sollicite ;  
Mais il est malaisé, dans cette égalité,  
Qu'un esprit combattu ne penche d'un côté.  
Il est des nœuds secrets, il est des sympathies,  
Dont par le doux rapport les âmes assorties  
S'attachent l'une à l'autre, et se laissent piquer  
Par ces je ne sais quoi qu'on ne peut expliquer.  
C'est par là que l'un d'eux obtient la préférence :  
Je crois voir l'autre encore avec indifférence ;  
Mais cette indifférence est une aversion  
Lorsque je la compare avec ma passion.  
Étrange effet d'amour ! incroyable chimère !  
Je voudrais être à lui si je n'aimais son frère ;  
Et le plus grand des maux toutefois que je crains,  
C'est que mon triste sort me livre entre ses mains.

LAONICE.

Ne pourrai-je servir une si belle flamme ?

RODOGUNE.

Ne crois pas en tirer le secret de mon âme :  
Quelque époux que le ciel veuille me destiner,  
C'est à lui pleinement que je veux me donner.  
De celui que je crains si je suis le partage,  
Je saurai l'accepter avec même visage ;  
L'hymen me le rendra précieux à son tour,  
Et le devoir fera ce qu'aurait fait l'amour,  
Sans crainte qu'on reproche à mon humeur forcée  
Qu'un autre qu'un mari règne sur ma pensée.

LAONICE.

Vous craignez que ma foi vous l'ose reprocher ?

RODOGUNE.

Que ne puis-je à moi-même aussi bien le cacher !

LAONICE.

Quoi que vous me cachiez, aisément je devine ;  
Et, pour vous dire enfin ce que je m'imagine,  
Le prince...

RODOGUNE.

Garde-toi de nommer mon vainqueur :  
Ma rougeur trahirait les secrets de mon cœur,  
Et je te voudrais mal de cette violence  
Que ta dextérité ferait à mon silence ;  
Même de peur qu'un mot par hasard échappé  
Te fasse voir ce cœur, et quels traits l'ont frappé,  
Je romps un entretien dont la suite me blesse.  
Adieu ; mais souviens-toi que c'est sur ta promesse  
Que mon esprit reprend quelque tranquillité.

LAONICE.

Madame, assurez-vous sur ma fidélité.

## ACTE DEUXIÈME

---

### SCÈNE PREMIÈRE

#### CLÉOPÂTRE.

Serments fallacieux, salutaire contrainte,  
Que m'imposa la force et qu'accepta ma crainte,  
Heureux déguisements d'un immortel courroux,  
Vains fantômes d'État, évanouissez-vous !  
Si d'un péril pressant la terreur vous fit naître,  
Avec ce péril même il vous faut disparaître,  
Semblables à ces vœux dans l'orage formés,  
Qu'efface un prompt oubli quand les flots sont calmés.  
Et vous, qu'avec tant d'art cette feinte a voilée,  
Recours des impuissants, haine dissimulée,  
Digne vertu des rois, noble secret de cour,  
Éclatez, il est temps, et voici notre jour.  
Montrons-nous toutes deux, non plus comme sujettes,  
Mais telle que je suis et telle que vous êtes.  
Le Parthe est éloigné, nous pouvons tout oser :  
Nous n'avons rien à craindre et rien à déguiser ;  
Je hais, je règne encor. Laissons d'illustres marques  
En quittant, s'il le faut, ce haut rang des monarques :  
Faisons-en avec gloire un départ éclatant,  
Et rendons-le funeste à celle qui l'attend.  
C'est encor, c'est encor cette même ennemie

Qui cherchait ses honneurs dedans mon infamie,  
Dont la haine à son tour croit me faire la loi,  
Et régner par mon ordre et sur vous et sur moi.  
Tu m'estimes bien lâche, imprudente rivale,  
Si tu crois que mon cœur jusque-là se ravale,  
Qu'il souffre qu'un hymen qu'on t'a promis en vain  
Te mette ta vengeance et mon sceptre à la main.  
Vois jusqu'où m'emporta l'amour du diadème ;  
Vois quel sang il me coûte, et tremble pour toi-même :  
Tremble, te dis-je ; et songe, en dépit du traité,  
Que pour t'en faire un don je l'ai trop acheté.

## SCÈNE II

CLÉOPÂTRE, LAONICE.

CLÉOPÂTRE.

Laonice, vois-tu que le peuple s'apprête  
Au pompeux appareil de cette grande fête ?

LAONICE.

La joie en est publique, et les princes tous deux  
Des Syriens ravis emportent tous les vœux ;  
L'un et l'autre fait voir un mérite si rare  
Que le souhait confus entre les deux s'égare ;  
Et ce qu'en quelques-uns on voit d'attachement  
N'est qu'un faible ascendant d'un premier mouvement.  
Ils penchent d'un côté, prêts à tomber de l'autre :  
Leur choix pour s'affermir attend encor le vôtre ;  
Et de celui qu'ils font ils sont si peu jaloux  
Que votre secret su les réunira tous.

CLÉOPÂTRE.

Sais-tu que mon secret n'est pas ce que l'on pense ?



LAONICE.

J'attends avec eux tous celui de leur naissance.

CLÉOPÂTRE.

Pour un esprit de cour, et nourri chez les grands,  
 Tes yeux dans leurs secrets sont bien peu pénétrants.  
 Apprends, ma confidente, apprends à me connaître.  
 Si je cache en quel rang le ciel les a fait naître,  
 Vois, vois que, tant que l'ordre en demeure douteux,  
 Aucun des deux ne règne, et je règne pour eux :  
 Quoique ce soit un bien que l'un et l'autre attende,  
 De crainte de le perdre aucun ne le demande ;  
 Cependant je possède, et leur droit incertain  
 Me laisse avec leur sort leur sceptre dans la main :  
 Voilà mon grand secret. Sais-tu par quel mystère  
 Je les laissais tous deux en dépôt chez mon frère ?

LAONICE.

J'ai cru qu'Antiochus les tenait éloignés  
 Pour jouir des États qu'il avait regagnés.

CLÉOPÂTRE.

Il occupait leur trône, et craignait leur présence,  
 Et cette juste crainte assurait ma puissance.  
 Mes ordres en étaient de point en point suivis,  
 Quand je le menaçais du retour de mes fils :  
 Voyant ce foudre prêt à suivre ma colère,  
 Quoi qu'il me plût oser, il n'osait me déplaire ;  
 Et, content malgré lui du vain titre de roi,  
 S'il régnait au lieu d'eux, ce n'était que sous moi.  
 Je te dirai bien plus. Sans violence aucune  
 J'aurais vu Nicanor épouser Rodogune  
 Si, content de lui plaire et de me dédaigner,  
 Il eût vécu chez elle en me laissant régner.

Son retour me fâchait plus que son hyménée,  
Et j'aurais pu l'aimer s'il ne l'eût couronnée.  
Tu vis comme il y fit des efforts superflus :  
Je fis beaucoup alors, et ferais encor plus  
S'il était quelque voie, infâme ou légitime,  
Que m'enseignât la gloire, ou que m'ouvrit le crime,  
Qui me pût conserver un bien que j'ai chéri  
Jusqu'à verser pour lui tout le sang d'un mari.  
Dans l'état pitoyable où m'en réduit la suite,  
Délices de mon cœur, il faut que je te quitte :  
On m'y force, il le faut ; mais on verra quel fruit  
En recevra bientôt celle qui m'y réduit.  
L'amour que j'ai pour toi tourne en haine pour elle :  
Autant que l'un fut grand l'autre sera cruelle,  
Et puisque en te perdant j'ai sur qui m'en venger,  
Ma perte est supportable, et mon mal est léger.

## LAONICE.

Quoi ! vous parlez encor de vengeance et de haine  
Pour celle dont vous-même allez faire une reine !

## CLÉOPÂTRE.

Quoi ! je ferais un roi pour être son époux,  
Et m'exposer aux traits de son juste courroux !  
N'apprendras-tu jamais, âme basse et grossière,  
A voir par d'autres yeux que les yeux du vulgaire ?  
Toi qui connais ce peuple, et sais qu'aux champs de Mars  
Lâchement d'une femme il suit les étendards ;  
Que sans Antiochus Tryphon m'eût dépouillée ;  
Que sous lui son ardeur fut soudain réveillée ;  
Ne saurais-tu juger que, si je nomme un roi,  
C'est pour le commander, et combattre pour moi ?  
J'en ai le choix en main avec le droit d'aînesse,  
Et puisqu'il faut en faire une aide à ma faiblesse,  
Que la guerre sans lui ne peut se rallumer,

J'userai bien du droit que j'ai de le nommer.  
On ne montera point au rang dont je dévale  
Qu'en épousant ma haine au lieu de ma rivale :  
Ce n'est qu'en me vengeance qu'on me le peut ravir,  
Et je ferai régner qui me voudra servir.

LAONICE.

Je vous connaissais mal.

CLÉOPÂTRE.

Connais-moi tout entière.  
Quand je mis Rodogune en tes mains prisonnière,  
Ce ne fut ni pitié, ni respect de son rang,  
Qui m'arrêta le bras, et conserva son sang.  
La mort d'Antiochus me laissait sans armée  
Et d'une troupe en hâte à me suivre animée,  
Beaucoup dans ma vengeance ayant fini leurs jours,  
M'exposaient à son frère, et faible et sans secours.  
Je me voyais perdue à moins d'un tel otage :  
Il vint, et sa fureur craignit pour ce cher gage ;  
Il m'imposa des lois, exigea des serments,  
Et moi, j'accordai tout pour obtenir du temps.  
Le temps est un trésor plus grand qu'on ne peut croire :  
J'en obtins, et je crus obtenir la victoire.  
J'ai pu reprendre haleine, et sous de faux apprêts...  
Mais voici mes deux fils, que j'ai mandés exprès.  
Écoute, et tu verras quel est cet hyménée  
Où se doit terminer cette illustre journée.

### SCÈNE III

CLÉOPÂTRE, ANTIOCHUS, SÉLEUCUS, LAONICE.

CLÉOPÂTRE.

Mes enfants, prenez place. Enfin voici le jour

Si doux à mes souhaits, si cher à mon amour,  
Où je puis voir briller sur une de vos têtes  
Ce que j'ai conservé parmi tant de tempêtes,  
Et vous remettre un bien, après tant de malheurs,  
Qui m'a coûté pour vous tant de soins et de pleurs.  
Il peut vous souvenir quelles furent mes larmes  
Quand Tryphon me donna de si rudes alarmes  
Que, pour ne vous pas voir exposés à ses coups,  
Il fallut me résoudre à me priver de vous.  
Quelles peines depuis, grands dieux ! n'ai-je souffertes !  
Chaque jour redoubla mes douleurs et mes pertes.  
Je vis votre royaume entre ces murs réduit ;  
Je crus mort votre père, et, sur un si faux bruit,  
Le peuple mutiné voulut avoir un maître.  
J'eus beau le nommer lâche, ingrat, parjure, traître,  
Il fallut satisfaire à son brutal désir,  
Et, de peur qu'il en prît, il m'en fallut choisir.  
Pour vous sauver l'État que n'eussé-je pu faire ?  
Je choisis un époux avec des yeux de mère,  
Votre oncle Antiochus, et j'espérai qu'en lui  
Votre trône tombant trouverait un appui ;  
Mais, à peine son bras en relève la chute,  
Que par lui de nouveau le sort me persécute :  
Maître de votre État par sa valeur sauvé,  
Il s'obstine à remplir ce trône relevé ;  
Qui lui parle de vous attire sa menace.  
Il n'a défait Tryphon que pour prendre sa place ;  
Et de depositaire et de libérateur,  
Il s'érige en tyran et lâche usurpateur.  
Sa main l'en a puni : pardonnons à son ombre ;  
Aussi bien en un seul voici des maux sans nombre.  
Nicanor votre père, et mon premier époux...  
Mais pourquoi lui donner encor des noms si doux,  
Puisque, l'ayant cru mort, il sembla ne revivre  
Que pour s'en dépouiller afin de nous poursuivre ?  
Passons ; je ne me puis souvenir sans trembler

Du coup dont j'empêchai qu'il nous pût accabler :  
 Je ne sais s'il est digne ou d'horreur ou d'estime,  
 S'il plut aux dieux ou non, s'il fut justice ou crime ;  
 Mais, soit crime ou justice, il est certain, mes fils,  
 Que mon amour pour vous fit tout ce que je fis :  
 Ni celui des grandeurs ni celui de la vie  
 Ne jeta dans mon cœur cette aveugle furie.  
 J'étais lasse d'un trône où d'éternels malheurs  
 Me comblaient chaque jour de nouvelles douleurs.  
 Ma vie est presque usée, et ce reste inutile  
 Chez mon frère avec vous trouvait un sûr asile ;  
 Mais voir, après douze ans et de soins et de maux,  
 Un père vous ôter le fruit de mes travaux !  
 Mais voir votre couronne après lui destinée  
 Aux enfants qui naîtraient d'un second hyménée !  
 A cette indignité je ne connus plus rien :  
 Je me crus tout permis pour garder votre bien.  
 Recevez donc, mes fils, de la main d'une mère,  
 Un trône racheté par le malheur d'un père.  
 Je crus qu'il fit lui-même un crime en vous l'ôtant,  
 Et si j'en ai fait un en vous le rachetant,  
 Daigne du juste ciel la bonté souveraine,  
 Vous en laissant le fruit, m'en réserver la peine,  
 Ne lancer que sur moi les foudres mérités,  
 Et n'épandre sur vous que des prospérités !

ANTIOCHUS.

Jusques ici, madame, aucun ne met en doute  
 Les longs et grands travaux que notre amour vous coûte ;  
 Et nous croyons tenir des soins de cette amour  
 Ce doux espoir du trône aussi bien que le jour ;  
 Le récit nous en charme, et nous fait mieux comprendre  
 Quelles grâces tous deux nous vous en devons rendre ;  
 Mais afin qu'à jamais nous les puissions bénir,  
 Épargnez le dernier à notre souvenir :  
 Ce sont fatalités dont l'âme embarrassée

A plus qu'elle ne veut se voit souvent forcée.  
Sur les noires couleurs d'un si triste tableau  
Il faut passer l'éponge ou tirer le rideau :  
Un fils est criminel quand il les examine ;  
Et quelque suite enfin que le ciel y destine,  
J'en rejette l'idée, et crois qu'en ces malheurs  
Le silence ou l'oubli nous sied mieux que les pleurs.  
Nous attendons le sceptre avec même espérance ;  
Mais si nous l'attendons, c'est sans impatience :  
Nous pouvons sans régner vivre tous deux contents ;  
C'est le fruit de vos soins, jouissez-en longtemps ;  
Il tombera sur nous quand vous en serez lasse ;  
Nous le recevrons lors de bien meilleure grâce,  
Et l'accepter sitôt semble nous reprocher  
De n'être revenus que pour vous l'arracher.

## SÉLEUCUS.

J'ajouterai, madame, à ce qu'a dit mon frère  
Que, bien qu'avec plaisir et l'un et l'autre espère,  
L'ambition n'est pas notre plus grand désir.  
Régnez, nous le verrons tous deux avec plaisir ;  
Et c'est bien la raison que pour tant de puissance  
Nous vous rendions du moins un peu d'obéissance,  
Et que celui de nous dont le ciel a fait choix  
Sous votre illustre exemple apprenne l'art des rois.

## CLÉOPÂTRE.

Dites tout, mes enfants : vous fuyez la couronne,  
Non que son trop d'éclat ou son poids vous étonne ;  
L'unique fondement de cette aversion,  
C'est la honte attachée à sa possession.  
Elle passe à vos yeux pour la même infamie,  
S'il faut la partager avec notre ennemie,  
Et qu'un indigne hymen la fasse retomber  
Sur celle qui venait pour vous la dérober.

— O nobles sentiments d'une âme généreuse !  
 O fils vraiment mes fils ! ô mère trop heureuse !  
 Le sort de votre père enfin est éclairci :  
 Il était innocent, et je puis l'être aussi ;  
 Il vous aima toujours, et ne fut mauvais père  
 Que charmé par la sœur ou forcé par le frère ;  
 Et dans cette embuscade où son effort fut vain,  
 Rodogune, mes fils, le tua par ma main.  
 Ainsi de cet amour la fatale puissance  
 Vous coûte votre père, à moi mon innocence :  
 Et si ma main pour vous n'avait tout attenté,  
 L'effet de cet amour vous aurait tout coûté.  
 Ainsi vous me rendrez l'innocence et l'estime  
 Lorsque vous punirez la cause de mon crime.  
 De cette même main qui vous a tout sauvé,  
 Dans son sang odieux je l'aurais bien lavé ;  
 Mais comme vous aviez votre part aux offenses,  
 Je vous ai réservé votre part aux vengeances ;  
 Et, pour ne tenir plus en suspens vos esprits,  
 Si vous voulez régner le trône est à ce prix.  
 Entre deux fils que j'aime avec même tendresse,  
 Embrasser ma querelle est le seul droit d'aînesse :  
 La mort de Rodogune en nommera l'aîné.  
 — Quoi ! vous montrez tous deux un visage étonné !  
 Redoutez-vous son frère ? Après la paix infâme  
 Que même en la jurant je détestais dans l'âme,  
 J'ai fait lever des gens par des ordres secrets,  
 Qu'à vous suivre en tous lieux vous trouverez tout prêts ;  
 Et tandis qu'il fait tête aux princes d'Arménie,  
 Nous pouvons sans péril briser sa tyrannie.  
 Qui vous fait donc pâlir à cette juste loi ?  
 Est-ce pitié pour elle ? Est-ce haine pour moi ?  
 Voulez-vous l'épouser afin qu'elle me brave,  
 Et mettre mon destin aux mains de mon esclave ?  
 Vous ne répondez point ! Allez, enfants ingrats,  
 Pour qui je crus en vain conserver ces États :



J'ai fait votre oncle roi, j'en ferai bien un autre ;  
Et mon nom peut encore ici plus que le vôtre.

SÉLEUCUS.

Mais, madame, voyez que pour premier exploit...

CLÉOPÂTRE.

Mais que chacun de vous pense à ce qu'il me doit.  
Je sais bien que le sang qu'à vos mains je demande  
N'est pas le digne essai d'une valeur bien grande ;  
Mais si vous me devez et le sceptre et le jour,  
Ce doit être envers moi le sceau de votre amour :  
Sans ce gage ma haine à jamais s'en défie ;  
Ce n'est qu'en m'imitant que l'on me justifie.  
Rien ne vous sert ici de faire les surpris :  
Je vous le dis encor, le trône est à ce prix ;  
Je puis en disposer comme de ma conquête :  
Point d'ainé, point de roi, qu'en m'apportant sa tête ;  
Et puisque mon seul choix vous y peut élever,  
Pour jouir de mon crime il le faut achever.

## SCÈNE IV

SÉLEUCUS, ANTIOCHUS.

SÉLEUCUS.

Est-il une constance à l'épreuve du foudre  
Dont ce cruel arrêt met notre espoir en poudre ?

ANTIOCHUS.

Est-il un coup de foudre à comparer aux coups  
Que ce cruel arrêt vient de lancer sur nous ?



SÉLEUCUS.

O haines ! ô fureurs dignes d'une Mégère !  
 O femme, que je n'ose appeler encor mère !  
 Après que tes forfaits ont régné pleinement,  
 Ne saurais-tu souffrir qu'on règne innocemment ?  
 Quels attraits penses-tu qu'ait pour nous la couronne,  
 S'il faut qu'un crime égal par ta main nous la donne ?  
 Et de quelles horreurs nous doit-elle combler,  
 Si pour monter au trône il faut te ressembler ?

ANTIOCHUS.

Gardons plus de respect aux droits de la nature,  
 Et n'imputons qu'au sort notre triste aventure :  
 Nous le nommions cruel, mais il nous était doux  
 Quand il ne nous donnait à combattre que nous.  
 Confidants tout ensemble et rivaux l'un de l'autre,  
 Nous ne concevions point de mal pareil au nôtre ;  
 Cependant, à nous voir l'un de l'autre rivaux,  
 Nous ne concevions pas la moitié de nos maux.

SÉLEUCUS.

Une douleur si sage et si respectueuse,  
 Ou n'est guère sensible ou guère impétueuse ;  
 Et c'est en de tels maux avoir l'esprit bien fort  
 D'en connaître la cause et l'imputer au sort.  
 Pour moi, je sens les miens avec plus de faiblesse :  
 Plus leur cause m'est chère, et plus l'effet m'en blesse ;  
 Non que pour m'en venger j'ose entreprendre rien ;  
 Je donnerais encor tout mon sang pour le sien.  
 Je sais ce que je dois, mais, dans cette contrainte,  
 Si je retiens mon bras, je laisse aller ma plainte ;  
 Et j'estime qu'au point qu'elle nous a blessés,  
 Qui ne fait que s'en plaindre a du respect assez.  
 Voyez-vous bien quel est le ministère infâme  
 Qu'ose exiger de nous la haine d'une femme ?

Voyez-vous qu'aspirant à des crimes nouveaux,  
De deux princes, ses fils, elle fait ses bourreaux ?  
Si vous pouvez le voir, pouvez-vous vous en taire ?

## ANTIOCHUS.

Je vois bien plus encor : je vois qu'elle est ma mère ;  
Et plus je vois son crime indigne de ce rang,  
Plus je lui vois souiller la source de mon sang.  
J'en sens de ma douleur croître la violence ;  
Mais ma confusion m'impose le silence,  
Lorsque dans ses forfaits sur nos fronts imprimés  
Je vois les traits honteux dont nous sommes formés.  
Je tâche à cet objet d'être aveugle ou stupide ;  
J'ose me déguiser jusqu'à son parricide ;  
Je me cache à moi-même un excès de malheur  
Où notre ignominie égale ma douleur ;  
Et, détournant les yeux d'une mère cruelle,  
J'impute tout au sort qui m'a fait naître d'elle.  
Je conserve pourtant encore un peu d'espoir :  
Elle est mère, et le sang a beaucoup de pouvoir ;  
Et le sort l'eût-il faite encor plus inhumaine,  
Une larme d'un fils peut amollir sa haine.

## SÉLEUCUS.

Ah ! mon frère, l'amour n'est guère véhément  
Pour des fils élevés dans un bannissement,  
Et qu'ayant fait nourrir presque dans l'esclavage  
Elle n'a rappelés que pour servir sa rage.  
De ses pleurs tant vantés je découvre le fard ;  
Nous avons en son cœur, vous et moi, peu de part.  
Elle fait bien sonner ce grand amour de mère,  
Mais elle seule enfin s'aime et se considère ;  
Et quoi que nous étale un langage si doux,  
Elle a tout fait pour elle, et n'a rien fait pour nous.  
Ce n'est qu'un faux amour que la haine domine :

Nous ayant embrassés, elle nous assassine,  
 En veut au cher objet dont nous sommes épris,  
 Nous demande son sang, met le trône à ce prix.  
 Ce n'est plus de sa main qu'il nous le faut attendre :  
 Il est, il est à nous, si nous osons le prendre.  
 Notre révolte ici n'a rien que d'innocent ;  
 Il est à l'un de nous, si l'autre le consent.  
 Régions, et son courroux ne sera que faiblesse :  
 C'est l'unique moyen de sauver la princesse.  
 Allons la voir, mon frère, et demeurons unis,  
 C'est l'unique moyen de voir nos maux finis.  
 Je forme un beau dessein que son amour m'inspire ;  
 Mais il faut qu'avec lui notre union conspire :  
 Notre amour, aujourd'hui si digne de pitié,  
 Ne saurait triompher que par notre amitié.

ANTIOCHUS.

Cet avertissement marque une défiance  
 Que la mienne pour vous souffre avec patience.  
 Allons, et soyez sûr que même le trépas  
 Ne peut rompre des nœuds que l'amour ne rompt pas.

## ACTE TROISIÈME

---

### SCÈNE PREMIÈRE

RODOGUNE, ORONTE, LAONICE.

RODOGUNE.

Voilà comme l'amour succède à la colère,  
Comme elle ne me voit qu'avec des yeux de mère,  
Comme elle aime la paix, comme elle fait un roi,  
Et comme elle use enfin de ses fils et de moi !  
Et tantôt mes soupçons lui faisaient une offense ?  
Elle n'avait rien fait qu'en sa juste défense ?  
Lorsque tu la trompais elle fermait les yeux ?  
Ah ! que ma défiance en jugeait beaucoup mieux !  
Tu le vois, Laonice.

LAONICE.

Et vous voyez, madame,  
Quelle fidélité vous conserve mon âme,  
Et qu'ayant reconnu sa haine et mon erreur,  
Le cœur gros de soupirs, et frémissant d'horreur,  
Je romps une foi due aux secrets de ma reine,  
Et vous viens découvrir mon erreur et sa haine.

RODOGUNE.

Cet avis salutaire est l'unique secours

A qui je crois devoir le reste de mes jours.  
 Mais ce n'est pas assez de m'avoir avertie :  
 Il faut de ces périls m'aplanir la sortie ;  
 Il faut que tes conseils m'aident à repousser.

LAONICE.

Madame, au nom des dieux, veuillez m'en dispenser :  
 C'est assez que pour vous je lui sois infidèle,  
 Sans m'engager encore à des conseils contre elle.  
 Oronte est avec vous, qui, comme ambassadeur,  
 Devait de cet hymen honorer la splendeur ;  
 Comme c'est en ses mains que le roi votre frère  
 A déposé le soin d'une tête si chère,  
 Je vous laisse avec lui pour en délibérer.  
 Quoi que vous résolviez, laissez-moi l'ignorer.  
 Au reste, assurez-vous de l'amour des deux princes :  
 Plutôt que de vous perdre ils perdront leurs provinces ;  
 Mais je ne réponds pas que ce cœur inhumain  
 Ne veuille à leur refus s'armer d'une autre main.  
 Je vous parle en tremblant : si j'étais ici vue,  
 Votre péril croîtrait, et je serais perdue.  
 Fuyez, grande princesse, et souffrez cet adieu.

RODOGUNE.

Va, je reconnâtrai ce service en son lieu.

## SCÈNE II

RODOGUNE, ORONTE.

RODOGUNE.

Que ferons-nous, Oronte, en ce péril extrême,  
 Où l'on fait de mon sang le prix d'un diadème ?

Fuiron-nous chez mon frère ? Attendrons-nous la mort,  
Ou ferons-nous contre elle un généreux effort ?

ORONTE.

Notre fuite, madame, est assez difficile ;  
J'ai vu des gens de guerre épandus par la ville.  
Si l'on veut votre perte, on vous fait observer ;  
Ou, s'il vous est permis encor de vous sauver,  
L'avis de Laonice est sans doute une adresse :  
Feignant de vous servir elle sert sa maîtresse.  
La reine, qui surtout craint de vous voir régner,  
Vous donne ces terreurs pour vous faire éloigner ;  
Et pour rompre un hymen qu'avec peine elle endure,  
Elle en veut à vous-même imputer la rupture.  
Elle obtiendra pour vous le but de ses souhaits,  
Et vous accusera de violer la paix ;  
Et le roi, plus piqué contre vous que contre elle,  
Vous voyant lui porter une guerre nouvelle,  
Blâmera vos frayeurs et nos légèretés,  
D'avoir osé douter de la foi des traités ;  
Et peut-être, pressé des guerres d'Arménie,  
Vous laissera moquée, et la reine impunie.  
A ces honteux moyens gardez de recourir :  
C'est ici qu'il vous faut ou régner ou périr.  
Le ciel pour vous ailleurs n'a point fait de couronne,  
Et l'on s'en rend indigne alors qu'on l'abandonne.

RODOGUNE.

Ah ! que de vos conseils j'aimerais la vigueur  
Si nous avions la force égale à ce grand cœur !  
Mais pourrons-nous braver une reine en colère  
Avec ce peu de gens que m'a laissés mon frère ?

ORONTE.

J'aurais perdu l'esprit si j'osais me vanter

Qu'avec ce peu de gens nous puissions résister :  
Nous mourrons à vos pieds, c'est toute l'assistance  
Que vous peut en ces lieux offrir notre impuissance ;  
Mais pouvez-vous trembler quand dans ces mêmes lieux  
Vous portez le grand maître et des rois et des dieux ?  
L'Amour fera lui seul tout ce qu'il vous fait faire.  
Faites-vous un rempart des fils contre la mère ;  
Ménagez bien leur flamme, ils voudront tout pour vous ;  
Et ces astres naissants sont adorés de tous.  
Quoi que puisse en ces lieux une reine cruelle,  
Pouvant tout sur ses fils, vous y pouvez plus qu'elle.  
Cependant trouvez bon qu'en ces extrémités  
Je tâche à rassembler nos Parthes écartés ;  
Ils sont peu, mais vaillants, et peuvent de sa rage  
Empêcher la surprise et le premier outrage.  
Craignez moins, et surtout, madame, en ce grand jour,  
Si vous voulez régner, faites régner l'Amour.

## SCÈNE III

## RODOGUNE.

Quoi ! je pourrais descendre à ce lâche artifice,  
D'aller de mes amants mendier le service,  
Et sous l'indigne appas d'un coup d'œil affété,  
J'irais jusqu'en leur cœur chercher ma sûreté !  
Celles de ma naissance ont horreur des bassesses ;  
Leur sang tout généreux hait ces molles adresses.  
Quel que soit le secours qu'ils me puissent offrir,  
Je croirai faire assez de le daigner souffrir :  
Je verrai leur amour, j'éprouverai sa force,  
Sans flatter leurs désirs, sans leur jeter d'amorce ;  
Et s'il est assez fort pour me servir d'appui,  
Je le ferai régner, mais en régnant sur lui.

— Sentiments étouffés de colère et de haine,  
Rallumez vos flambeaux à celles de la reine,  
Et d'un oubli contraint rompez la dure loi,  
Pour rendre enfin justice aux mânes d'un grand roi.  
Rapportez à mes yeux son image sanglante,  
D'amour et de fureur encore étincelante  
Telle que je le vis, quand, tout percé de coups,  
Il me cria « Vengeance ! Adieu ; je meurs pour vous ! »  
Chère ombre, hélas ! bien loin de l'avoir poursuivie,  
J'allais baiser la main qui t'arracha la vie,  
Rendre un respect de fille à qui versa ton sang ;  
Mais pardonne aux devoirs que m'impose mon rang :  
Plus la haute naissance approche des couronnes,  
Plus cette grandeur même asservit nos personnes ;  
Nous n'avons point de cœur pour aimer ni haïr ;  
Toutes nos passions ne savent qu'obéir.  
Après avoir armé pour venger cet outrage,  
D'une paix mal conçue on m'a faite le gage ;  
Et moi, fermant les yeux sur ce noir attentat,  
Je suivais mon destin en victime d'État.  
Mais aujourd'hui qu'on voit cette main parricide,  
Des restes de ta vie insolemment avide,  
Vouloir encor percer ce sein infortuné,  
Pour y chercher le cœur que tu m'avais donné,  
De la paix qu'elle rompt je ne suis plus le gage ;  
Je brise avec honneur mon illustre esclavage ;  
J'ose reprendre un cœur pour aimer et haïr,  
Et ce n'est plus qu'à toi que je veux obéir.  
— Le consentiras-tu, cet effort sur ma flamme,  
Toi, son vivant portrait, que j'adore dans l'âme,  
Cher prince, dont je n'ose en mes plus doux souhaits,  
Fier encor le nom aux murs de ce palais ?  
Je sais quelles seront tes douleurs et tes craintes :  
Je vois déjà tes maux, j'entends déjà tes plaintes ;  
Mais pardonne aux devoirs qu'exige enfin un roi  
A qui tu dois le jour qu'il a perdu pour moi.



J'aurai mêmes douleurs, j'aurai mêmes alarmes ;  
S'il t'en coûte un soupir, j'en verserai des larmes.  
Mais, dieux ! que je me trouble en les voyant tous deux !  
Amour, qui me confonds, cache du moins tes feux,  
Et, content de mon cœur dont je te fais le maître,  
Dans mes regards surpris garde-toi de paraître.

## SCÈNE IV

ANTIOCHUS, SÉLEUCUS, RODOGUNE.

ANTIOCHUS.

Ne vous offensez pas, princesse, de nous voir  
De vos yeux à vous-même expliquer le pouvoir.  
Ce n'est pas d'aujourd'hui que nos cœurs en soupirent :  
A vos premiers regards tous deux ils se rendirent ;  
Mais un profond respect nous fit taire et brûler,  
Et ce même respect nous force de parler.  
L'heureux moment approche où votre destinée  
Semble être aucunement à la nôtre enchaînée,  
Puisque d'un droit d'aînesse incertain parmi nous  
La nôtre attend un sceptre, et la vôtre un époux.  
C'est trop d'indignité que notre souveraine  
De l'un de ses captifs tienne le nom de reine :  
Notre amour s'en offense, et, changeant cette loi,  
Remet à notre reine à nous choisir un roi.  
Ne vous abaissez plus à suivre la couronne ;  
Donnez-la, sans souffrir qu'avec elle on vous donne ;  
Réglez notre destin, qu'ont mal réglé les dieux :  
Notre seul droit d'aînesse est de plaire à vos yeux ;  
L'ardeur qu'allume en nous une flamme si pure  
Préfère votre choix au choix de la nature,  
Et vient sacrifier à votre élection  
Toute notre espérance et notre ambition.

Prononcez donc, madame, et faites un monarque :  
Nous céderons sans honte à cette illustre marque ;  
Et celui qui perdra votre divin objet  
Demeurera du moins votre premier sujet ;  
Son amour immortel saura toujours lui dire  
Que ce rang près de vous vaut ailleurs un empire ;  
Il y mettra sa gloire, et, dans un tel malheur,  
L'heur de vous obéir flattera sa douleur.

## RODOGUNE.

Prince, je dois beaucoup à cette déférence  
De votre ambition et de votre espérance ;  
Et j'en recevrais l'offre avec quelque plaisir  
Si celles de mon rang avaient droit de choisir.  
Comme sans leur avis les rois disposent d'elles  
Pour affermir leur trône ou finir leurs querelles,  
Le destin des États est arbitre du leur,  
Et l'ordre des traités règle tout dans leur cœur.  
C'est lui que suit le mien, et non pas la couronne :  
J'aimerais l'un de vous, parce qu'il me l'ordonne ;  
Du secret révélé j'en prendrai le pouvoir,  
Et mon amour pour naître attendra mon devoir.  
N'attendez rien de plus, ou votre attente est vaine.  
Le choix que vous m'offrez appartient à la reine ;  
J'entreprendrais sur elle à l'accepter de vous.  
Peut-être on vous a tu jusqu'où va son courroux ;  
Mais je dois par épreuve assez bien le connaître  
Pour fuir l'occasion de le faire renaître.  
Que n'en ai-je souffert, et que n'a-t-elle osé !  
Je veux croire avec vous que tout est apaisé ;  
Mais craignez avec moi que ce choix ne ranime  
Cette haine mourante à quelque nouveau crime :  
Pardonnez-moi ce mot, qui viole un oubli  
Que la paix entre nous doit avoir établi.  
Le feu qui semble éteint souvent dort sous la cendre :  
Qui l'ose réveiller peut s'en laisser surprendre ;

Et je mériterais qu'il me pût consumer,  
Si je lui fournissais de quoi se rallumer.

SÉLEUCUS.

Pouvez-vous redouter sa haine renaissante,  
S'il est en votre main de la rendre impuissante ?  
Faites un roi, madame, et réglez avec lui :  
Son courroux désarmé demeure sans appui,  
Et toutes ses fureurs sans effet rallumées  
Ne pousseront en l'air que de vaines fumées.  
Mais a-t-elle intérêt au choix que vous ferez,  
Pour en craindre les maux que vous vous figurez ?  
La couronne est à nous ; et, sans lui faire injure,  
Sans manquer de respect aux droits de la nature,  
Chacun de nous à l'autre en peut céder sa part,  
Et rendre à votre choix ce qu'il doit au hasard.  
Qu'un si faible scrupule en notre faveur cesse :  
Votre inclination vaut bien un droit d'aînesse,  
Dont vous seriez traitée avec trop de rigueur,  
S'il se trouvait contraire aux vœux de votre cœur.  
On vous applaudirait quand vous seriez à plaindre ;  
Pour vous faire régner ce serait vous contraindre,  
Vous donner la couronne en vous tyrannisant,  
Et verser du poison sur ce noble présent.  
Au nom de ce beau feu qui tous deux nous consume,  
Princesse, à notre espoir ôtez cette amertume,  
Et permettez que l'heur qui suivra votre époux  
Se puisse redoubler à le tenir de vous.

RODOGUNE.

Ce beau feu vous aveugle autant comme il vous brûle ;  
Et, tâchant d'avancer, son effort vous recule.  
Vous croyez que ce choix que l'un et l'autre attend  
Pourra faire un heureux sans faire un mécontent ;  
Et moi, quelque vertu que votre cœur prépare,

Je crains d'en faire deux si le mien se déclare ;  
Non que de l'un et l'autre il dédaigne les vœux :  
Je tiendrais à bonheur d'être à l'un de vous deux ;  
Mais souffrez que je suive enfin ce qu'on m'ordonne :  
Je me mettrai trop haut s'il faut que je me donne ;  
Quoique aisément je cède aux ordres de mon roi,  
Il n'est pas bien aisé de m'obtenir de moi.  
Savez-vous quels devoirs, quels travaux, quels services  
Voudront de mon orgueil exiger les caprices ?  
Par quels degrés de gloire on me peut mériter ?  
En quels affreux périls il faudra vous jeter ?  
Ce cœur vous est acquis après le diadème,  
Princes ; mais gardez-vous de le rendre à lui-même.  
Vous y renoncerez peut-être pour jamais  
Quand je vous aurai dit à quel prix je le mets.

## SÉLEUCUS.

Quels seront les devoirs, quels travaux, quels services,  
Dont nous ne vous fassions d'amoureux sacrifices ?  
Et quels affreux périls pourrons-nous redouter,  
Si c'est par ces degrés qu'on peut vous mériter ?

## ANTIOCHUS.

Princesse, ouvrez ce cœur, et jugez mieux du nôtre ;  
Jugez mieux du beau feu qui brûle l'un et l'autre,  
Et dites hautement à quel prix votre choix  
Veut faire l'un de nous le plus heureux des rois.

## RODOGUNE.

Prince, le voulez-vous ?

## ANTIOCHUS.

C'est notre unique envie.

RODOGUNE.

Je verrai cette ardeur d'un repentir suivie.

SÉLEUCUS.

Avant ce repentir tous deux nous périrons.

RODOGUNE.

Enfin vous le voulez ?

SÉLEUCUS.

Nous vous en conjurons.

RODOGUNE.

Eh bien donc ! il est temps de me faire connaître.  
 J'obéis à mon roi, puisqu'un de vous doit l'être ;  
 Mais, quand j'aurai parlé, si vous vous en plaignez,  
 J'atteste tous les dieux que vous m'y contraignez,  
 Et que c'est malgré moi qu'à moi-même rendue  
 J'écoute une chaleur qui m'était défendue ;  
 Qu'un devoir rappelé me rend un souvenir  
 Que la foi des traités ne doit plus retenir.  
 Tremblez, princes, tremblez au nom de votre père :  
 Il est mort, et pour moi, par les mains d'une mère.  
 Je l'avais oublié, sujette à d'autres lois ;  
 Mais, libre, je lui rends enfin ce que je dois.  
 C'est à vous de choisir mon amour où ma haine.  
 J'aime les fils du roi, je hais ceux de la reine :  
 Réglez-vous là-dessus, et, sans plus me presser,  
 Voyez auquel des deux vous voulez renoncer.  
 Il faut prendre parti, mon choix suivra le vôtre :  
 Je respecte autant l'un que je déteste l'autre ;  
 Mais ce que j'aime en vous du sang de ce grand roi,  
 S'il n'est digne de lui, n'est pas digne de moi.  
 Ce sang que vous portez, ce trône qu'il vous laisse,

Valent bien que pour lui votre cœur s'intéresse :  
Votre gloire le veut, l'amour vous le prescrit.  
Qui peut contre elle et lui soulever votre esprit ?  
Si vous leur préférez une mère cruelle,  
Soyez cruels, ingrats, parricides comme elle.  
Vous devez la punir, si vous la condamnez ;  
Vous devez l'imiter, si vous la soutenez.  
Quoi ? cette ardeur s'éteint ! l'un et l'autre soupire !  
J'avais su le prévoir, j'avais su le prédire.

ANTIOCHUS.

Princesse...

RODOGUNE.

Il n'est plus temps, le mot en est lâché.  
Quand j'ai voulu me taire, en vain je l'ai tâché.  
Appelez ce devoir haine, rigueur, colère :  
Pour gagner Rodogune il faut venger un père ;  
Je me donne à ce prix : osez me mériter,  
Et voyez qui de vous daignera m'accepter.  
Adieu, princes.

## SCÈNE V

ANTIOCHUS, SÉLEUCUS.

ANTIOCHUS.

Hélas ! c'est donc ainsi qu'on traite  
Les plus profonds respects d'une amour si parfaite !

SÉLEUCUS.

Elle nous fuit, mon frère, après cette rigueur.

ANTIOCHUS.

Elle fuit, mais en Parthe, en nous perçant le cœur.

SÉLEUCUS.

Que le ciel est injuste ! Une âme si cruelle  
Méritait notre mère, et devait naître d'elle.

ANTIOCHUS.

Plaignons-nous sans blasphème.

SÉLEUCUS.

Ah ! que vous me gênez  
Par cette retenue où vous vous obstinez !  
Faut-il encor régner ? Faut-il l'aimer encore ?

ANTIOCHUS.

Il faut plus de respect pour celle qu'on adore.

SÉLEUCUS.

C'est ou d'elle ou du trône être ardemment épris  
Que vouloir ou l'aimer ou régner à ce prix.

ANTIOCHUS.

C'est et d'elle et de lui tenir bien peu de compte  
Que faire une révolte et si pleine et si prompte.

SÉLEUCUS.

Lorsque l'obéissance a tant d'impiété,  
La révolte devient une nécessité.

ANTIOCHUS.

La révolte, mon frère, est bien précipitée,  
Quand la loi qu'elle rompt peut être rétractée ;  
Et c'est à nos désirs trop de témérité  
De vouloir de tels biens avec facilité :  
Le ciel par les travaux veut qu'on monte à la gloire ;

Pour gagner un triomphe il faut une victoire.  
Mais que je tâche en vain de flatter nos tourments !  
Nos malheurs sont plus forts que ces déguisements.  
Leur excès à mes yeux paraît un noir abîme  
Où la haine s'apprête à couronner le crime,  
Où la gloire est sans nom, la vertu sans honneur,  
Où sans un parricide il n'est point de bonheur ;  
Et, voyant de ces maux l'épouvantable image,  
Je me sens affaiblir quand je vous encourage ;  
Je frémis, je chancelle ; et mon cœur abattu  
Suit tantôt sa douleur et tantôt sa vertu.  
Mon frère, pardonnez à des discours sans suite,  
Qui font trop voir le trouble où mon âme est réduite.

## SÉLEUCUS.

J'en ferais comme vous si mon esprit troublé  
Ne secouait le joug dont il est accablé.  
Dans mon ambition, dans l'ardeur de ma flamme,  
Je vois ce qu'est un trône et ce qu'est une femme ;  
Et, jugeant par leur prix de leur possession,  
J'éteins enfin ma flamme et mon ambition,  
Et je vous céderais l'un et l'autre avec joie,  
Si, dans la liberté que le ciel me renvoie,  
La crainte de vous faire un funeste présent  
Ne me jetait dans l'âme un remords trop cuisant.  
Dérobons-nous, mon frère, à ces âmes cruelles,  
Et laissons-les sans nous achever leurs querelles.

## ANTIOCHUS.

Comme j'aime beaucoup, j'espère encore un peu.  
L'espoir ne peut s'éteindre où brûle tant de feu ;  
Et son reste confus me rend quelques lumières  
Pour juger mieux que vous de ces âmes si fières.  
Croyez-moi, l'une et l'autre a redouté nos pleurs ;  
Leur fuite à nos soupirs a dérobé leurs cœurs ;



Et si tantôt leur haine eût attendu nos larmes,  
Leur haine à nos douleurs aurait rendu les armes.

SÉLEUCUS.

Pleurez donc à leurs yeux, gémissiez, soupirez,  
Et je craindrai pour vous ce que vous espérez.  
Quoi qu'en votre faveur vos pleurs obtiennent d'elles,  
Il vous faudra parer leurs haines mutuelles ;  
Sauvez l'une de l'autre ; et peut-être leurs coups,  
Vous trouvant au milieu, ne perceront que vous :  
C'est ce qu'il faut pleurer. Ni maîtresse ni mère  
N'ont plus de choix ici ni de lois à nous faire ;  
Quoi que leur rage exige ou de vous ou de moi,  
Rodogune est à vous, puisque je vous fais roi.  
Épargnez vos soupirs près de l'une et de l'autre.  
J'ai trouvé mon bonheur, saisissez-vous du vôtre :  
Je n'en suis point jaloux, et ma triste amitié  
Ne le verra jamais que d'un œil de pitié.

SCÈNE VI

ANTIOCHUS.

Que je serais heureux si je n'aimais un frère !  
Lorsqu'il ne veut pas voir le mal qu'il se veut faire,  
Mon amitié s'oppose à son aveuglement :  
Elle agira pour vous, mon frère, également,  
Elle n'abusera point de cette violence  
Que l'indignation fait à votre espérance.  
La pesanteur du coup souvent nous étourdit :  
On le croit repoussé quand il s'approfondit ;  
Et quoi qu'un juste orgueil sur l'heure persuade,  
Qui ne sent point son mal est d'autant plus malade :

Ces ombres de santé cachent mille poisons,  
Et la mort suit de près ces fausses guérisons.  
Daignent les justes dieux rendre vain ce présage !  
Cependant allons voir si nous vaincrons l'orage,  
Et si, contre l'effort d'un si puissant courroux,  
La nature et l'amour voudront parler pour nous.

## ACTE QUATRIÈME

---

### SCÈNE PREMIÈRE

ANTIOCHUS, RODOGUNE.

RODOGUNE.

Prince, qu'ai-je entendu ? Parce que je soupire,  
Vous présumez que j'aime, et vous m'osez le dire !  
Est-ce un frère, est-ce vous dont la témérité  
S' imagine...

ANTIOCHUS.

Apaisez ce courage irrité,  
Princesse ; aucun de nous ne serait téméraire  
Jusqu'à s'imaginer qu'il eût l'heur de vous plaire :  
Je vois votre mérite et le peu que je vaux,  
Et ce rival si cher connaît mieux ses défauts.  
Mais si tantôt ce cœur parlait par votre bouche,  
Il veut que nous croyions qu'un peu d'amour le touche,  
Et qu'il daigne écouter quelques-uns de nos vœux,  
Puisqu'il tient à bonheur d'être à l'un de nous deux.  
Si c'est présomption de croire ce miracle,  
C'est une impiété de douter de l'oracle,  
Et mériter les maux où vous nous condamnez,  
Qu'éteindre un bel espoir que vous nous ordonnez.  
Princesse, au nom des dieux, au nom de cette flamme...

RODOGUNE.

Un mot ne fait pas voir jusques au fond d'une âme ;  
Et votre espoir trop prompt prend trop de vanité  
Des termes obligeants de ma civilité.

Je l'ai dit, il est vrai ; mais, quoi qu'il en puisse être,  
Méritez cet amour que vous voulez connaître.

Lorsque j'ai soupiré, ce n'était pas pour vous ;

J'ai donné ces soupirs aux mânes d'un époux ;

Et ce sont les effets du souvenir fidèle

Que sa mort à toute heure en mon âme rappelle.

Princes, soyez ses fils, et prenez son parti.

ANTIOCHUS.

Recevez donc son cœur en nous deux réparti ;

Ce cœur, qu'un saint amour rangea sous votre empire,

Ce cœur, pour qui le vôtre à tous moments soupire,

Ce cœur, en vous aimant indignement percé,

Reprend pour vous aimer le sang qu'il a versé ;

Il le reprend en nous, il revit, il vous aime,

Et montre, en vous aimant, qu'il est encor le même.

Ah ! princesse, en l'état où le sort nous a mis,

Pouvons-nous mieux montrer que nous sommes ses fils ?

RODOGUNE.

Si c'est son cœur en vous qui revit et qui m'aime,

Faites ce qu'il ferait s'il vivait en lui-même ;

A ce cœur qu'il vous laisse osez prêter un bras :

Pouvez-vous le porter et ne l'écouter pas ?

S'il vous explique mal ce qu'il en doit attendre,

Il emprunte ma voix pour se mieux faire entendre.

Une seconde fois il vous le dit par moi :

Prince, il faut le venger.

ANTIOCHUS.

J'accepte cette loi.

Nommez les assassins, et j'y cours.

RODOGUNE.

Quel mystère  
Vous fait, en l'acceptant, méconnaître une mère ?

ANTIOCHUS.

Ah ! si vous ne voulez voir finir nos destins,  
Nommez d'autres vengeurs ou d'autres assassins.

RODOGUNE.

Ah ! je vois trop régner son parti dans votre âme ;  
Prince, vous le prenez.

ANTIOCHUS.

Oui, je le prends, madame,  
Et j'apporte à vos pieds le plus pur de son sang  
Que la nature enferme en ce malheureux flanc.  
Satisfaites vous-même à cette voix secrète  
Dont la vôtre envers nous daigne être l'interprète :  
Exécutez son ordre, et hâtez-vous sur moi  
De punir une reine et de venger un roi ;  
Mais, quitte par ma mort d'un devoir si sévère,  
Écoutez-en un autre en faveur de mon frère.  
De deux princes unis à soupirer pour vous  
Prenez l'un pour victime et l'autre pour époux ;  
Punissez un des fils des crimes de la mère,  
Mais payez l'autre aussi des services du père ;  
Et laissez un exemple à la postérité  
Et de rigueur entière et d'entière équité.  
Quoi ! n'écoutez-vous ni l'amour ni la haine ?  
Ne pourrai-je obtenir ni salaire ni peine ?  
Ce cœur qui vous adore et que vous dédaignez...

RODOGUNE.

Hélas ! prince !

ANTIOCHUS.

Est-ce encor le roi que vous plaignez ?  
Ce soupir ne va-t-il que vers l'ombre d'un père ?

RODOGUNE.

Allez, ou pour le moins rappelez votre frère :  
Le combat pour mon âme était moins dangereux  
Lorsque je vous avais à combattre tous deux :  
Vous êtes plus fort seul que vous n'étiez ensemble,  
Je vous bravais tantôt, et maintenant je tremble.  
J'aime ; n'abusez pas, prince, de mon secret :  
Au milieu de ma haine il m'échappe à regret ;  
Mais enfin il m'échappe, et cette retenue  
Ne peut plus soutenir l'effort de votre vue.  
Oui, j'aime un de vous deux malgré ce grand courroux,  
Et ce dernier soupir dit assez que c'est vous.  
Un rigoureux devoir à cet amour s'oppose :  
Ne m'en accusez point, vous en êtes la cause ;  
Vous l'avez fait renaître en me pressant d'un choix  
Qui rompt de vos traités les favorables lois.  
D'un père mort pour moi voyez le sort étrange :  
Si vous me laissez libre, il faut que je le venge ;  
Et mes feux dans mon âme ont beau s'en mutiner,  
Ce n'est qu'à ce prix seul que je puis me donner.  
Mais ce n'est pas de vous qu'il faut que je l'attende ;  
Votre refus est juste autant que ma demande.  
A force de respect votre amour s'est trahi.  
Je voudrais vous haïr s'il m'avait obéi ;  
Et je n'estime pas l'honneur d'une vengeance  
Jusqu'à vouloir d'un crime être la récompense.  
Rentrions donc sous les lois que m'impose la paix,  
Puisque m'en affranchir, c'est vous perdre à jamais.  
Prince, en votre faveur je ne puis davantage :  
L'orgueil de ma naissance enfle encor mon courage,  
Et, quelque grand pouvoir que l'amour ait sur moi,

Je n'oublierai jamais que je me dois un roi.  
 Oui, malgré mon amour, j'attendrai d'une mère  
 Que le trône me donne ou vous ou votre frère.  
 Attendant son secret vous aurez mes désirs ;  
 Et, s'il le fait régner, vous aurez mes soupirs :  
 C'est tout ce qu'à mes feux ma gloire peut permettre,  
 Et tout ce qu'à vos feux les miens osent promettre.

ANTIOCHUS.

Que voudrais-je de plus ? Son bonheur est le mien ;  
 Rendez heureux ce frère, et je ne perdrai rien.  
 L'amitié le consent si l'amour l'appréhende.  
 Je bénirai le ciel d'une perte si grande ;  
 Et, quittant les douceurs de cet espoir flottant,  
 Je mourrai de douleur, mais je mourrai content.

RODOGUNE.

Et moi, si mon destin entre ses mains me livre,  
 Pour un autre que vous s'il m'ordonne de vivre,  
 Mon amour... Mais, adieu ; mon esprit se confond.  
 Prince, si votre flamme à la mienne répond,  
 Si vous n'êtes ingrat à ce cœur qui vous aime,  
 Ne me revoyez point qu'avec le diadème.

## SCÈNE II

ANTIOCHUS.

Les plus doux de mes vœux enfin sont exaucés.  
 Tu viens de vaincre, amour, mais ce n'est pas assez :  
 Si tu veux triompher en cette conjoncture,  
 Après avoir vaincu, fais vaincre la nature,  
 Et prête-lui pour nous ces tendres sentiments  
 Que ton ardeur inspire aux cœurs des vrais amants,

Cette pitié qui force, et ces dignes faiblesses  
Dont la vigueur détruit les fureurs vengeresses.  
Voici la reine. Amour, nature, justes dieux,  
Faites-la-moi fléchir, ou mourir à ses yeux.

## SCÈNE III

CLÉOPÂTRE, ANTIOCHUS, LAONICE.

CLÉOPÂTRE.

Eh bien, Antiochus, vous dois-je la couronne ?

ANTIOCHUS.

Madame, vous savez si le ciel me la donne.

CLÉOPÂTRE.

Vous savez mieux que moi si vous la méritez.

ANTIOCHUS.

Je sais que je périrai si vous ne m'écoutez.

CLÉOPÂTRE.

Un peu trop lent peut-être à servir ma colère,  
Vous vous êtes laissé prévenir par un frère :  
Il a su me venger quand vous délibériez,  
Et je dois à son bras ce que vous espériez.  
Je vous en plains, mon fils, ce malheur est extrême ;  
C'est périr en effet que perdre un diadème.  
Je n'y sais qu'un remède, encore est-il fâcheux,  
Étonnant, incertain, et triste pour tous deux.  
Je périrai moi-même avant que de le dire ;  
Mais enfin on perd tout quand on perd un empire.



ANTIOCHUS.

Le remède à nos maux est tout en votre main,  
Et n'a rien de fâcheux, d'étonnant, d'incertain ;  
Votre seule colère a fait notre infortune.  
Nous perdons tout, madame, en perdant Rodogune :  
Nous l'adorons tous deux ; jugez en quels tourments  
Nous jette la rigueur de vos commandements.  
L'aveu de cet amour sans doute vous offense ;  
Mais enfin nos malheurs croissent par le silence,  
Et votre cœur, qu'aveugle un peu d'inimitié,  
S'il ignore nos maux n'en peut prendre pitié.  
Au point où je les vois, c'en est le seul remède.

CLÉOPÂTRE.

Quelle aveugle fureur vous-même vous possède !  
Avez-vous oublié que vous parlez à moi ?  
Ou si vous présumez être déjà mon roi ?

ANTIOCHUS.

Je tâche avec respect à vous faire connaître  
Les forces d'un amour que vous avez fait naître.

CLÉOPÂTRE.

Moi, j'aurais allumé cet insolent amour ?

ANTIOCHUS.

Et quel autre prétexte a fait notre retour ?  
Nous avez-vous mandés qu'afin qu'un droit d'aînesse  
Donnât à l'un de nous le trône et la princesse ?  
Vous avez bien fait plus, vous nous l'avez fait voir ;  
Et c'était par vos mains nous mettre en son pouvoir.  
Qui de nous deux, madame, eût osé s'en défendre,  
Quand vous nous ordonniez à tous deux d'y prétendre ?  
Si sa beauté dès lors n'eût allumé nos feux,

Le devoir auprès d'elle eût attaché nos vœux.  
Le désir de régner eût fait la même chose ;  
Et, dans l'ordre des lois que la paix nous impose,  
Nous devions aspirer à sa possession  
Par amour, par devoir, ou par ambition.  
Nous avons donc aimé, nous avons cru vous plaire ;  
Chacun de nous n'a craint que le bonheur d'un frère ;  
Et, cette crainte enfin cédant à l'amitié,  
J'implore pour tous deux un moment de pitié.  
Avons-nous dû prévoir cette haine cachée  
Que la foi des traités n'avait point arrachée ?

## CLÉOPÂTRE.

Non, mais vous avez dû garder le souvenir  
Des hontes que pour vous j'avais su prévenir,  
Et de l'indigne état où votre Rodogune  
Sans moi, sans mon courage, eût mis votre fortune.  
Je croyais que vos cœurs, sensibles à ces coups,  
En sauraient conserver un généreux courroux,  
Et je le retenais avec ma douceur feinte,  
Afin que, grossissant sous un peu de contrainte,  
Ce torrent de colère et de ressentiment  
Fût plus impétueux en son débordement.  
Je fais plus maintenant : je presse, sollicite,  
Je commande, menace, et rien ne vous irrite.  
Le sceptre, dont ma main vous doit récompenser,  
N'a point de quoi vous faire un moment balancer ;  
Vous ne considérez ni lui ni mon injure ;  
L'amour étouffe en vous la voix de la nature :  
Et je pourrais aimer des fils dénaturés !

## ANTIOCHUS.

La nature et l'amour ont leurs droits séparés ;  
L'un n'ôte point à l'autre une âme qu'il possède.

CLÉOPÂTRE.

Non, non ; où l'amour règne il faut que l'autre cède.

ANTIOCHUS.

Leurs charmes à nos cœurs sont également doux.  
Nous périrons tous deux s'il faut périr pour vous ;  
Mais aussi...

CLÉOPÂTRE.

Poursuivez, fils ingrat et rebelle.

ANTIOCHUS.

Nous périrons tous deux s'il faut périr pour elle.

CLÉOPÂTRE.

Périssez, périssez ! Votre rébellion  
Mérite plus d'horreur que de compassion.  
Mes yeux sauront le voir sans verser une larme,  
Sans regarder en vous que l'objet qui vous charme ;  
Et je triompherai, voyant périr mes fils,  
De ses adorateurs et de mes ennemis.

ANTIOCHUS.

Eh bien, triomphez-en, que rien ne vous retienne.  
Votre main tremble-t-elle ? Y voulez-vous la mienne ?  
Madame, commandez, je suis prêt d'obéir ;  
Je percerai ce cœur qui vous ose trahir :  
Heureux si par ma mort je puis vous satisfaire  
Et noyer dans mon sang toute votre colère.  
Mais, si la dureté de votre aversion  
Nomme encor notre amour une rébellion,  
Du moins souvenez-vous qu'elle n'a pris pour armes  
Que de faibles soupirs et d'impuissantes larmes.

CLÉOPÂTRE.

Ah ! que n'a-t-elle pris et la flamme et le fer ?  
Que bien plus aisément j'en saurais triompher !  
Vos larmes dans mon cœur ont trop d'intelligence ;  
Elles ont presque éteint cette ardeur de vengeance !  
Je ne puis refuser des soupirs à vos pleurs ;  
Je sens que je suis mère auprès de vos douleurs.  
C'en est fait, je me rends, et ma colère expire.  
Rodogune est à vous, aussi bien que l'empire ;  
Rendez grâces aux dieux qui vous ont fait l'ainé :  
Possédez-la, réglez.

ANTIOCHUS.

O moment fortuné !  
O trop heureuse fin de l'excès de ma peine !  
Je rends grâces aux dieux qui calment votre haine.  
Madame, est-il possible ?

CLÉOPÂTRE.

En vain j'ai résisté,  
La nature est trop forte, et mon cœur s'est dompté.  
Je ne vous dis plus rien, vous aimez votre mère,  
Et votre amour pour moi taira ce qu'il faut taire.

ANTIOCHUS.

Quoi ! je triomphe donc sur le point de périr ?  
La main qui me blessait a daigné me guérir ?

CLÉOPÂTRE.

Oui, je veux couronner une flamme si belle.  
Allez à la princesse en porter la nouvelle ;  
Son cœur comme le vôtre en deviendra charmé :  
Vous n'aimeriez pas tant si vous n'étiez aimé.

ANTIOCHUS.

Heureux Antiochus ! heureuse Rodogune !  
Oui, madame, entre nous la joie en est commune.

CLÉOPÂTRE.

Allez donc ; ce qu'ici vous perdez de moments  
Sont autant de larcins à vos contentements ;  
Et ce soir, destiné pour la cérémonie,  
Fera voir pleinement si ma haine est finie.

ANTIOCHUS.

Et nous vous ferons voir tous nos désirs bornés  
A vous donner en nous des sujets couronnés.

## SCÈNE IV

CLÉOPÂTRE, LAONICE.

LAONICE.

Enfin ce grand courage a vaincu sa colère.

CLÉOPÂTRE.

Que ne peut point un fils sur le cœur d'une mère ?

LAONICE.

Vos pleurs coulent encore, et ce cœur adouci...

CLÉOPÂTRE.

Envoyez-moi son frère, et nous laissez ici.  
Sa douleur sera grande, à ce que je présume ;  
Mais j'en saurai sur l'heure adoucir l'amertume.  
Ne lui témoignez rien : il lui sera plus doux  
D'apprendre tout de moi qu'il ne serait de vous.

SCÈNE V  
CLÉOPÂTRE.

Que tu pénètres mal le fond de mon courage !  
Si je verse des pleurs, ce sont des pleurs de rage ;  
Et ma haine qu'en vain tu crois s'évanouir,  
Ne les a fait couler qu'afin de t'éblouir.  
Je ne veux plus que moi dedans ma confidence.  
Et toi, crédule amant, que charme l'apparence,  
Et dont l'esprit léger s'attache avidement  
Aux attraits capricieux de mon déguisement,  
Va, triomphe en idée avec ta Rodogune,  
Au sort des immortels préfère ta fortune,  
Tandis que, mieux instruite en l'art de me venger,  
En de nouveaux malheurs je saurai te plonger.  
Cen'est pas tout d'un coup que tant d'orgueil trébuche :  
De qui se rend trop tôt on doit craindre une embûche,  
Et c'est mal démêler le cœur d'avec le front  
Que prendre pour sincère un changement si prompt.  
L'effet te fera voir comme je suis changée !

SCÈNE VI  
CLÉOPÂTRE, SÉLEUCUS.

CLÉOPÂTRE.

Savez-vous, Séleucus, que je me suis vengée ?

SÉLEUCUS.

Pauvre princesse, hélas !

CLÉOPÂTRE.

Vous déplorez son sort ?

Quoi ! l'aimiez-vous ?

SÉLEUCUS.

Assez pour regretter sa mort.

CLÉOPÂTRE.

Vous lui pouvez servir encor d'amant fidèle :  
Si j'ai su me venger, ce n'a pas été d'elle.

SÉLEUCUS.

O ciel ! et de qui donc, madame ?

CLÉOPÂTRE.

C'est de vous,  
Ingrat, qui n'aspirez qu'à vous voir son époux ;  
De vous, qui l'adorez en dépit d'une mère ;  
De vous, qui dédaignez de servir ma colère ;  
De vous, de qui l'amour, rebelle à mes désirs,  
S'oppose à ma vengeance et détruit mes plaisirs.

SÉLEUCUS.

De moi ?

CLÉOPÂTRE.

De toi, perfide ! Ignore, dissimule  
Le mal que tu dois craindre et le feu qui te brûle ;  
Et si pour l'ignorer tu crois t'en garantir,  
Du moins en l'apprenant commence à le sentir.  
Le trône était à toi par le droit de naissance :  
Rodogune avec lui tombait en ta puissance ;  
Tu devais l'épouser, tu devais être roi !  
Mais, comme ce secret n'est connu que de moi,  
Je puis, comme je veux, tourner le droit d'aînesse,  
Et donne à ton rival ton sceptre et ta maîtresse.

SÉLEUCUS.

A mon frère ?

CLÉOPÂTRE.

C'est lui que j'ai nommé l'ainé.

SÉLEUCUS.

Vous ne m'affligez point de l'avoir couronné,  
Et, par une raison qui vous est inconnue,  
Mes propres sentiments vous avaient prévenue :  
Les biens que vous m'ôtez n'ont point d'attraits si doux  
Que mon cœur n'ait donnés à ce frère avant vous ;  
Et, si vous bornez là toute votre vengeance,  
Vos désirs et les miens seront d'intelligence.

CLÉOPÂTRE.

C'est ainsi qu'on déguise un violent dépit ;  
C'est ainsi qu'une feinte au dehors l'assoupit,  
Et qu'on croit amuser de fausses patiences  
Ceux dont en l'âme on craint les justes défiances.

SÉLEUCUS.

Quoi ! je conserverais quelque courroux secret ?

CLÉOPÂTRE.

Quoi ! lâche, tu pourrais la perdre sans regret,  
Elle de qui les dieux te donnaient l'hyménée,  
Elle dont tu plaignais la perte imaginée ?

SÉLEUCUS.

Considérer sa perte avec compassion,  
Ce n'est pas aspirer à sa possession.

CLÉOPÂTRE.

Que la mort la ravisse, ou qu'un rival l'emporte,  
La douleur d'un amant est également forte ;  
Et tel qui se console après l'instant fatal  
Ne saurait voir son bien aux mains de son rival :



Piqué jusques au vif, il tâche à le reprendre ;  
Il fait de l'insensible, afin de mieux surprendre ;  
D'autant plus animé que ce qu'il a perdu  
Par rang ou par mérite à sa flamme était dû.

SÉLEUCUS.

Peut-être ; mais enfin par quel amour de mère  
Pressez-vous tellement ma douleur contre un frère ?  
Prenez-vous intérêt à la faire éclater ?

CLÉOPÂTRE.

J'en prends à la connaître et la faire avorter ;  
J'en prends à conserver malgré toi mon ouvrage  
Des jaloux attentats de ta secrète rage.

SÉLEUCUS.

Je le veux croire ainsi ; mais quel autre intérêt  
Nous fait tous deux aînés quand et comme il vous plaît ?  
Qui des deux vous doit croire, et par quelle justice  
Faut-il que sur moi seul tombe tout le supplice,  
Et que du même amour dont nous sommes blessés  
Il soit récompensé quand vous m'en punissez ?

CLÉOPÂTRE.

Comme reine, à mon choix, je fais justice ou grâce,  
Et je m'étonne fort d'où vous vient cette audace,  
D'où vient qu'un fils, vers moi noirci de trahison,  
Ose de mes faveurs me demander raison.

SÉLEUCUS.

Vous pardonneriez donc ces chaleurs indiscrètes :  
Je ne suis point jaloux du bien que vous lui faites,  
Et je vois quel amour vous avez pour tous deux,  
Plus que vous ne pensez, et plus que je ne veux ;  
Le respect me défend d'en dire davantage.  
Je n'ai ni faute d'yeux ni faute de courage,

Madame ; mais enfin n'espérez voir en moi  
Qu'amitié pour mon frère et zèle pour mon roi.  
Adieu.

## SCÈNE VII

## CLÉOPÂTRE.

De quel malheur suis-je encor capable ?  
Leur amour m'offensait, leur amitié m'accable ;  
Et contre mes fureurs je trouve en mes deux fils  
Deux enfants révoltés et deux rivaux unis.  
Quoi ! sans émotion perdre trône et maîtresse ?  
Quel est ici ton charme, odieuse princesse ?  
Et par quel privilège, allumant de tels feux,  
Peux-tu n'en prendre qu'un et m'ôter tous les deux ?  
N'espère pas pourtant triompher de ma haine :  
Pour régner sur deux cœurs, tu n'es pas encor reine.  
Je sais bien qu'en l'état où tous deux je les voi  
Il me les faut percer pour aller jusqu'à toi ;  
Mais n'importe : mes mains sur le père enhardies  
Pour un bras refusé sauront prendre deux vies ;  
Leurs jours également sont pour moi dangereux .  
J'ai commencé par lui, j'achèverai par eux.  
— Sors de mon cœur, nature, ou fais qu'ils m'obéissent :  
Fais-les servir ma haine, ou consens qu'ils périssent .  
Mais déjà l'un a vu que je les veux punir :  
Souvent qui tarde trop se laisse prévenir.  
Allons chercher le temps d'immoler nos victimes  
Et de me rendre heureuse à force de grands crimes.

## ACTE CINQUIÈME

---

### SCÈNE PREMIÈRE

#### CLÉOPÂTRE.

Enfin, grâces aux dieux, j'ai moins d'un ennemi.  
La mort de Séleucus m'a vengée à demi ;  
Son ombre, en attendant Rodogune et son frère,  
Peut déjà de ma part les promettre à son père :  
Ils te suivront de près, et j'ai tout préparé  
Pour réunir bientôt ce que j'ai séparé.  
— O toi, qui n'attends plus que la cérémonie  
Pour jeter à mes pieds ma rivale punie,  
Et par qui deux amants vont d'un seul coup du sort  
Recevoir l'hyménée, et le trône, et la mort,  
Poison, me sauras-tu rendre mon diadème ?  
Le fer m'a bien servie, en feras-tu de même ?  
Me seras-tu fidèle ? — Et toi, que me veux-tu,  
Ridicule retour d'une sotte vertu,  
Tendresse dangereuse autant comme importune ?  
Je ne veux point pour fils l'époux de Rodogune,  
Et ne vois plus en lui les restes de mon sang,  
S'il m'arrache du trône et la met en mon rang.  
— Reste du sang ingrat d'un époux infidèle,  
Héritier d'une flamme envers moi criminelle,

Aime mon ennemie et pèris comme lui.  
Pour la faire tomber j'abattraï son appui :  
Aussi bien sous mes pas c'est creuser un abîme  
Que retenir ma main sur la moitié du crime ;  
Et, te faisant mon roi, c'est trop me négliger  
Que te laisser sur moi père et frère à venger.  
Qui se venge à demi court lui-même à sa peine :  
Il faut ou condamner ou couronner sa haine.  
Dût le peuple en fureur pour ses maîtres nouveaux  
De mon sang odieux arroser leurs tombeaux,  
Dût le Parthe vengeur me trouver sans défense,  
Dût le ciel égaler le supplice à l'offense,  
Trône, à t'abandonner je ne puis consentir ;  
Par un coup de tonnerre il vaut mieux en sortir ;  
Il vaut mieux mériter le sort le plus étrange.  
Tombe sur moi le ciel, pourvu que je me venge !  
J'en recevrai le coup d'un visage remis :  
Il est doux de périr après ses ennemis ;  
Et, de quelque rigueur que le destin me traite,  
Je perds moins à mourir qu'à vivre leur sujette.  
Mais voici Laonice ; il faut dissimuler  
Ce que le seul effet doit bientôt révéler.

## SCÈNE II

CLÉOPÂTRE, LAONICE.

CLÉOPÂTRE.

Viennent-ils, nos amants ?

LAONICE.

Ils approchent, madame :  
On lit dessus leur front l'allégresse de l'âme ;

L'amour s'y fait paraître avec la majesté ;  
 Et, suivant le vieil ordre en Syrie usité,  
 D'une grâce en tous deux tout auguste et royale,  
 Ils viennent prendre ici la coupe nuptiale,  
 Pour s'en aller au temple, au sortir du palais,  
 Par les mains du grand prêtre être unis à jamais :  
 C'est là qu'il les attend pour bénir l'alliance.  
 Le peuple tout ravi par ses vœux les devance,  
 Et pour eux à grands cris demande aux immortels  
 Tout ce qu'on leur souhaite au pied de leurs autels,  
 Impatient pour eux que la cérémonie  
 Ne commence bientôt, ne soit bientôt finie.  
 Les Parthes à la foule aux Syriens mêlés,  
 Tous nos vieux différends de leur âme exilés,  
 Font leur suite assez grosse, et d'une voix commune  
 Bénissent à l'envi le prince et Rodogune.  
 Mais je les vois déjà : madame, c'est à vous  
 A commencer ici des spectacles si doux.

### SCÈNE III

CLÉOPÂTRE, ANTIOCHUS, RODOGUNE, ORONTE,  
 LAONICE, TROUPE DE PARTHES ET DE SYRIENS.

CLÉOPÂTRE.

Approchez, mes enfants : car l'amour maternelle,  
 Madame, dans mon cœur, vous tient déjà pour telle,  
 Et je crois que ce nom ne vous déplaira pas.

RODOGUNE.

Je le chérirai même au delà du trépas.  
 Il m'est trop doux, madame ; et tout l'heur que j'espère,  
 C'est de vous obéir et respecter en mère.

CLÉOPÂTRE.

Aimez-moi seulement ; vous allez être rois,  
Et, s'il faut du respect, c'est moi qui vous le dois.

ANTIOCHUS.

Ah ! si nous recevons la suprême puissance,  
Ce n'est pas pour sortir de votre obéissance :  
Vous régnerez ici quand nous y régnerons,  
Et ce seront vos lois que nous y donnerons.

CLÉOPÂTRE.

J'ose le croire ainsi ; mais prenez votre place :  
Il est temps d'avancer ce qu'il faut que je fasse.

Ici Antiochus s'assied dans un fauteuil, Rodogune à sa gauche, en même rang, et Cléopâtre à sa droite, mais en rang inférieur, et qui marque quelque inégalité. Oronte s'assied aussi à la gauche de Rodogune, avec la même différence ; et Cléopâtre, cependant qu'ils prennent leurs places, parle à l'oreille de Laonice, qui s'en va quérir une coupe pleine de vin empoisonné. Après qu'elle est partie, Cléopâtre continue :

Peuples qui m'écoutez, Parthes et Syriens,  
Sujets du roi son frère, ou qui fûtes les miens,  
Voici de mes deux fils celui qu'un droit d'aînesse  
Élève dans le trône et donne à la princesse.  
Je lui rends cet État que j'ai sauvé pour lui :  
Je cesse de régner, il commence aujourd'hui.  
Qu'on ne me traite plus ici de souveraine :  
Voici votre roi, peuple, et voilà votre reine.  
Vivez pour les servir, respectez-les tous deux,  
Aimez-les, et mourez, s'il est besoin, pour eux.  
— Oronte, vous voyez avec quelle franchise  
Je leur rends ce pouvoir dont je me suis démise :  
Prêtez les yeux au reste, et voyez les effets  
Suivre de point en point les traités de la paix.

Laonice revient avec une coupe à la main.

ORONTE.

Votre sincérité s'y fait assez paraître,  
Madame ; et j'en ferai récit au roi mon maître.

CLÉOPÂTRE.

L'hymen est maintenant notre plus cher souci.  
L'usage veut, mon fils, qu'on le commence ici :  
Recevez de ma main la coupe nuptiale,  
Pour être après unis sous la foi conjugale :  
Puisse-t-elle être un gage, envers votre moitié,  
De votre amour ensemble et de mon amitié !

ANTIOCHUS, prenant la coupe.

Ciel ! que ne dois-je point aux bontés d'une mère ?

CLÉOPÂTRE.

Le temps presse, et votre heur d'autant plus se diffère.

ANTIOCHUS, à Rodogune.

Madame, hâtons donc ces glorieux moments :  
Voici l'heureux essai de nos contentements.  
Mais si mon frère était le témoin de ma joie...

CLÉOPÂTRE.

C'est être trop cruel de vouloir qu'il la voie :  
Ce sont des déplaisirs qu'il fait bien d'épargner ;  
Et sa douleur secrète a droit de l'éloigner.

ANTIOCHUS.

Il m'avait assuré qu'il la verrait sans peine.  
Mais n'importe, achevons.

## SCÈNE IV

CLÉOPÂTRE, ANTIOCHUS, RODOGUNE,  
ORONTE, TIMAGÈNE, LAONICE, TROUPE.

TIMAGÈNE.

Ah ! seigneur !

CLÉOPÂTRE.

Timagène,

Quelle est votre insolence ?

TIMAGÈNE.

Ah ! madame !

ANTIOCHUS, rendant la coupe à Laonice.

Parlez.

TIMAGÈNE.

Souffrez pour un moment que mes sens rappelés...

ANTIOCHUS.

Qu'est-il donc arrivé ?

TIMAGÈNE.

Le prince votre frère...

ANTIOCHUS.

Quoi ! se voudrait-il rendre à mon bonheur contraire ?

TIMAGÈNE.

L'ayant cherché longtemps afin de divertir  
L'ennui que de sa perte il pouvait ressentir,



Je l'ai trouvé, seigneur, au bout de cette allée  
Où la clarté du ciel semble toujours voilée.  
Sur un lit de gazon, de faiblesse étendu,  
Il semblait déplorer ce qu'il avait perdu ;  
Son âme à ce penser paraissait attachée ;  
Sa tête sur un bras languissamment penchée,  
Immobile et rêveur, en malheureux amant...

ANTIOCHUS.

Enfin que faisait-il ? Achevez promptement.

TIMAGÈNE.

D'une profonde plaie en l'estomac ouverte  
Son sang à gros bouillons sur cette couche verte...

CLÉOPÂTRE.

Il est mort ?

TIMAGÈNE.

Oui, madame.

CLÉOPÂTRE.

Ah ! destins ennemis,  
Qui m'enviez le bien que je m'étais promis !  
Voilà le coup fatal que je craignais dans l'âme,  
Voilà le désespoir où l'a réduit sa flamme.  
Pour vivre en vous perdant il avait trop d'amour,  
Madame, et de sa main il s'est privé du jour.

TIMAGÈNE, à Cléopâtre.

Madame, il a parlé ; sa main est innocente.

CLÉOPÂTRE, à Timagène.

La tienne est donc coupable, et ta rage insolente,  
Par une lâcheté qu'on ne peut égaler,  
L'ayant assassiné, le fait encor parler !

ANTIOCHUS.

Timagène, souffrez la douleur d'une mère,  
Et les premiers soupçons d'une aveugle colère.  
Comme ce coup fatal n'a point d'autres témoins,  
J'en ferais autant qu'elle, à vous connaître moins.  
Mais que vous a-t-il dit ? Achevez, je vous prie.

TIMAGÈNE.

Surpris d'un tel spectacle, à l'instant je m'écrie ;  
Et, soudain à mes cris, ce prince, en soupirant,  
Avec assez de peine entr'ouvre un œil mourant ;  
Et ce reste égaré de lumière incertaine  
Lui peignant son cher frère au lieu de Timagène,  
Rempli de votre idée, il m'adresse pour vous  
Ces mots où l'amitié règne sur le courroux :  
    « Une main qui nous fut bien chère  
Venge ainsi le refus d'un coup trop inhumain.  
    Régnez ; et surtout, mon cher frère,  
    Gardez-vous de la même main.  
C'est... » La Parque à ce mot lui coupe la parole ;  
Sa lumière s'éteint, et son âme s'envole ;  
Et moi, tout effrayé d'un si tragique sort,  
J'accours pour vous en faire un funeste rapport.

ANTIOCHUS.

Rapport vraiment funeste, et sort vraiment tragique,  
Qui va changer en pleurs l'allégresse publique.  
O frère, plus aimé que la clarté du jour !  
O rival, aussi cher que m'était mon amour !  
Je te perds et je trouve en ma douleur extrême  
Un malheur dans ta mort plus grand que ta mort même.  
O de ses derniers mots fatale obscurité !  
En quel gouffre d'horreur m'as-tu précipité ?  
Quand j'y pense chercher la main qui l'assassine,  
Je m'impute à forfait tout ce que j'imagine ;

Mais, aux marques enfin que tu m'en viens donner,  
Fatale obscurité ! qui dois-je en soupçonner ?

« Une main qui nous fut bien chère ? »

Madame, est-ce la vôtre, ou celle de ma mère ?  
Vous vouliez toutes deux un coup trop inhumain ;  
Nous vous avons tous deux refusé notre main :  
Qui de vous s'est vengée ? Est-ce l'une, est-ce l'autre,  
Qui fait agir la sienne au refus de la nôtre ?  
Est-ce vous qu'en coupable il me faut regarder ?  
Est-ce vous désormais dont je me dois garder ?

CLÉOPÂTRE.

Quoi ! vous me soupçonnez ?

RODOGUNE.

Quoi ! je vous suis suspecte ?

ANTIOCHUS.

Je suis amant et fils, je vous aime et respecte ;  
Mais, quoi que sur mon cœur puissent des noms si doux,  
A ces marques enfin je ne connais que vous.  
As-tu bien entendu ? Dis-tu vrai, Timagène ?

TIMAGÈNE.

Avant qu'en soupçonner la princesse ou la reine,  
Je mourrais mille fois ; mais enfin mon récit  
Contient, sans rien de plus, ce que le prince a dit.

ANTIOCHUS.

D'un et d'autre côté l'action est si noire  
Que, n'en pouvant douter, je n'ose encor la croire.  
— O quiconque des deux avez versé son sang,  
Ne vous préparez plus à me percer le flanc.

Nous avons mal servi vos haines mutuelles,  
Aux jours l'une de l'autre également cruelles ;  
Mais, si j'ai refusé ce détestable emploi,  
Je veux bien vous servir toutes deux contre moi :  
Qui que vous soyez donc, recevez une vie  
Que déjà vos fureurs m'ont à demi ravie.

RODOGUNE.

Ah ! seigneur, arrêtez !

TIMAGÈNE.

Seigneur, que faites-vous ?

ANTIOCHUS.

Je sers ou l'une ou l'autre, et je préviens ses coups.

CLÉOPÂTRE.

Vivez, réglez heureux.

ANTIOCHUS.

Ôtez-moi donc de doute,  
Et montrez-moi la main qu'il faut que je redoute,  
Qui pour m'assassiner ose me secourir  
Et me sauve de moi pour me faire périr.  
Puis-je vivre et traîner cette gêne éternelle,  
Confondre l'innocente avec la criminelle ?  
Vivre, et ne pouvoir plus vous voir sans m'alarmer ?  
Vous craindre toutes deux, toutes deux vous aimer ?  
Vivre avec ce tourment, c'est mourir à toute heure.  
Tirez-moi de ce trouble, ou souffrez que je meure,  
Et que mon déplaisir, par un coup généreux,  
Épargne un parricide à l'une de vous deux.

CLÉOPÂTRE.

Puisque le même jour que ma main vous couronne  
 Je perds l'un de mes fils, et l'autre me soupçonne ;  
 Qu'au milieu de mes pleurs, qu'il devrait essayer,  
 Son peu d'amour me force à me justifier ;  
 Si vous n'en pouvez mieux consoler une mère  
 Qu'en la traitant d'égale avec une étrangère,  
 Je vous dirai, seigneur (car ce n'est plus à moi  
 A nommer autrement et mon juge et mon roi),  
 Que vous voyez l'effet de cette vieille haine  
 Qu'en dépit de la paix me garde l'inhumaine,  
 Qu'en son cœur du passé soutient le souvenir,  
 Et que j'avais raison de vouloir prévenir.  
 Elle a soif de mon sang, elle a voulu l'épandre :  
 J'ai prévu d'assez loin ce que j'en viens d'apprendre ;  
 Mais je vous ai laissé désarmer mon courroux.

A Rodogune.

Sur la foi de ses pleurs je n'ai rien craint de vous,  
 Madame ; mais, ô dieux ! quelle rage est la vôtre ?  
 Quand je vous donne un fils, vous assassinez l'autre,  
 Et m'enviez soudain l'unique et faible appui  
 Qu'une mère opprimée eût pu trouver en lui !  
 Quand vous m'accablerez, où sera mon refuge ?  
 Si je m'en plains au roi, vous possédez mon juge ;  
 Et, s'il m'ose écouter, peut-être, hélas ! en vain  
 Il voudra se garder de cette même main.  
 Enfin je suis leur mère, et vous leur ennemie ;  
 J'ai recherché leur gloire, et vous leur infamie ;  
 Et, si je n'eusse aimé ces fils que vous m'ôtez,  
 Votre abord en ces lieux les eût déshérités.  
 C'est à lui maintenant, en cette concurrence,  
 A régler ses soupçons sur cette différence,  
 A voir de qui des deux il doit se défier,  
 Si vous n'avez un charme à vous justifier.

RODOGUNE, à Cléopâtre.

Je me défendrai mal : l'innocence étonnée  
Ne peut s'imaginer qu'elle soit soupçonnée,  
Et, n'ayant rien prévu d'un attentat si grand,  
Qui l'en veut accuser sans peine la surprend.  
Je ne m'étonne point de voir que votre haine  
Pour me faire coupable a quitté Timagène.  
Au moindre jour ouvert de tout jeter sur moi,  
Son récit s'est trouvé digne de votre foi.  
Vous l'accusiez pourtant quand votre âme alarmée  
Craignait qu'en expirant ce fils vous eût nommée.  
Mais, de ses derniers mots voyant le sens douteux,  
Vous avez pris soudain le crime entre nous deux.  
Certes, si vous voulez passer pour véritable  
Que l'une de nous deux de sa mort soit coupable,  
Je veux bien par respect ne vous imputer rien ;  
Mais votre bras au crime est plus fait que le mien ;  
Et qui sur un époux fit son apprentissage  
A bien pu sur un fils achever son ouvrage.  
Je ne dénierai point, puisque vous le savez,  
De justes sentiments dans mon âme élevés :  
Vous demandiez mon sang, j'ai demandé le vôtre :  
Le roi sait quels motifs ont poussé l'une et l'autre ;  
Comme par sa prudence il a tout adouci,  
Il vous connaît peut-être et me connaît aussi.

A Antiochus.

Seigneur, c'est un moyen de vous être bien chère  
Que pour don nuptial vous immoler un frère :  
On fait plus ; on m'impute un coup si plein d'horreur  
Pour me faire un passage à vous percer le cœur.

A Cléopâtre.

Où fuirais-je de vous après tant de furie,  
Madame ? et que ferait toute votre Syrie,

Où, seule et sans appui contre vos attentats,  
Je verrais?... Mais, seigneur, vous ne m'écoutez pas !

ANTIOCHUS.

Non, je n'écoute rien ; et dans la mort d'un frère  
Je ne veux point juger entre vous et ma mère :  
Assassinez un fils, massacrez un époux,  
Je ne veux me garder ni d'elle ni de vous.  
— Suivons aveuglément ma triste destinée ;  
Pour m'exposer à tout achevons l'hyménée.  
Cher frère, c'est pour moi le chemin du trépas :  
La main qui t'a percé ne m'épargnera pas ;  
Je cherche à te rejoindre, et non à m'en défendre,  
Et lui veux bien donner tout lieu de me surprendre ;  
Heureux si sa fureur, qui me prive de toi,  
Se fait bientôt connaître en achevant sur moi,  
Et si du ciel trop lent à la réduire en poudre,  
Son crime redoublé peut arracher la foudre.  
Donnez-moi...

RODOGUNE, l'empêchant de prendre la coupe.

Quoi ! seigneur !

ANTIOCHUS.

Vous m'arrêtez en vain :

Donnez.

RODOGUNE.

Ah ! gardez-vous de l'une et l'autre main !  
Cette coupe est suspecte, elle vient de la reine ;  
Craignez de toutes deux quelque secrète haine.

CLÉOPÂTRE.

Qui m'épargnait tantôt ose enfin m'accuser ?

RODOGUNE.

De toutes deux, madame, il doit tout refuser.  
Je n'accuse personne et vous tiens innocente ;  
Mais il en faut sur l'heure une preuve évidente.  
Je veux bien à mon tour subir les mêmes lois,  
On ne peut craindre trop pour le salut des rois.  
Donnez donc cette preuve ; et, pour toute réplique,  
Faites faire un essai par quelque domestique.

CLÉOPÂTRE, prenant la coupe.

Je le ferai moi-même. Eh bien, redoutez-vous  
Quelque sinistre effet encor de mon courroux ?  
J'ai souffert cet outrage avecque patience.

ANTIOCHUS, prenant la coupe des mains de Cléopâtre  
après qu'elle a bu.

Pardonnez-lui, madame, un peu de défiance :  
Comme vous l'accusez, elle fait son effort  
A rejeter sur vous l'horreur de cette mort ;  
Et, soit amour pour moi, soit adresse pour elle,  
Ce soin la fait paraître un peu moins criminelle.  
Pour moi, qui ne vois rien, dans le trouble où je suis,  
Qu'un gouffre de malheurs, qu'un abîme d'ennuis,  
Attendant qu'en plein jour ces vérités paraissent,  
J'en laisse la vengeance aux dieux qui la connaissent,  
Et vais sans plus tarder...

RODOGUNE.

Scigneur, voyez ses yeux  
Déjà tout égarés, troubles et furieux,  
Cette affreuse sueur qui court sur son visage,  
Cette gorge qui s'enfle. Ah ! bons dieux ! quelle rage !  
Pour vous perdre après elle, elle a voulu périr.



ANTIOCHUS, rendant la coupe à Laonice ou à quelque autre.

N'importe, elle est ma mère, il faut la secourir.

CLÉOPÂTRE.

Va, tu me veux en vain rappeler à la vie ;  
 Ma haine est trop fidèle et m'a trop bien servie.  
 Elle a paru trop tôt pour te perdre avec moi :  
 C'est le seul déplaisir qu'en mourant je reçois ;  
 Mais j'ai cette douceur dedans cette disgrâce  
 De ne voir point régner ma rivale en ma place.  
 Règne ; de crime en crime enfin te voilà roi.  
 Je t'ai défait d'un père, et d'un frère, et de moi.  
 Puisse le ciel tous deux vous prendre pour victimes,  
 Et laisser choir sur vous les peines de mes crimes !  
 Puissiez-vous ne trouver dedans votre union  
 Qu'horreur, que jalousie et que confusion !  
 Ét, pour vous souhaiter tous les malheurs ensemble,  
 Puisse naître de vous un fils qui me ressemble !

ANTIOCHUS.

Ah ! vivez pour changer cette haine en amour.

CLÉOPÂTRE.

Je maudirais les dieux s'ils me rendaient le jour.  
 Qu'on m'emporte d'ici : je me meurs, Laonice.  
 Si tu veux m'obliger par un dernier service,  
 Après les vains efforts de mes inimitiés,  
 Sauve-moi de l'affront de tomber à leurs pieds.

Elle s'en va, et Laonice lui aide à marcher.

ORONTE.

Dans les justes rigueurs d'un sort si déplorable,  
 Seigneur, le juste ciel vous est bien favorable :

Il vous a préservé, sur le point de périr,  
Du danger le plus grand que vous puissiez courir,  
Et, par un digne effet de ses faveurs puissantes,  
La coupable est punie et vos mains innocentes.

## ANTIOCHUS.

Oronte, je ne sais, dans son funeste sort,  
Qui m'afflige le plus, ou sa vie ou sa mort ;  
L'une et l'autre a pour moi des malheurs sans exemple ;  
Plaignez mon infortune. Et vous, allez au temple  
Y changer l'allégresse en un deuil sans pareil,  
La pompe nuptiale en funèbre appareil ;  
Et nous verrons après, par d'autres sacrifices,  
Si les dieux voudront être à nos vœux plus propices.

## EXAMEN DE RODOGUNE

LE sujet de cette tragédie est tiré d'Appian Alexandrin, dont voici les paroles, sur la fin du livre qu'il a fait des *Guerres de Syrie* : « Démétrius, surnommé Nicanor, entreprit la guerre contre les Parthes et vécut quelque temps prisonnier dans la cour de leur roi Phraates, dont il épousa la sœur, nommée Rodogune. Cependant Diodotus, domestique des rois précédents, s'empara du trône de Syrie et y fit asseoir un Alexandre, encore enfant, fils d'Alexandre le bâtard et d'une fille de Ptolomée. Ayant gouverné quelque temps comme tuteur sous le nom de ce pupille, il s'en défit et prit lui-même la couronne sous un nouveau nom de Tryphon, qu'il se donna. Antiochus, frère du roi prisonnier, ayant appris sa captivité à Rhodes et les troubles qui l'avaient suivie, revint dans la Syrie, où, ayant défait Tryphon, il le fit mourir. De là, il porta ses armes contre Phraates, et, vaincu dans une bataille, il se tua lui-même. Démétrius, retournant en son royaume, fut tué par sa femme Cléopâtre, qui lui dressa des embûches sur le chemin, en haine de cette Rodogune qu'il avait épousée, dont elle avait conçu une telle indignation qu'elle avait épousé ce même Antiochus, frère de son mari. Elle avait deux fils de Démétrius, dont elle tua Séleucus, l'aîné, d'un coup de flèche sitôt qu'il eut pris le diadème après la mort de son père, soit qu'elle craignît qu'il ne la voulût venger sur elle,

soit que la même fureur l'emportât à ce nouveau parricide. Antiochus, son frère, lui succéda et contraignit cette mère dénaturée de prendre le poison qu'elle lui avait préparé. »

Justin, en son trente-sixième, trente-huitième et trente-neuvième livre, raconte cette histoire plus au long, avec quelques autres circonstances. Le premier des *Machabées*, et Josèphe, au treizième des *Antiquités judaïques*, en disent aussi quelque chose qui ne s'accorde pas tout à fait avec Appian. C'est à lui que je me suis attaché pour la narration que j'ai mise au premier acte, et pour l'effet du cinquième, que j'ai adouci du côté d'Antiochus. J'en ai dit la raison ailleurs. Le reste sont des épisodes d'invention, qui ne sont pas incompatibles avec l'histoire, puisqu'elle ne dit point ce que devint Rodogune après la mort de Démétrius, qui, vraisemblablement, l'amenait en Syrie prendre possession de sa couronne. J'ai fait porter à la pièce le nom de cette princesse plutôt que celui de Cléopâtre, que je n'ai même osé nommer dans mes vers, de peur qu'on ne confondît cette reine de Syrie avec cette fameuse princesse d'Égypte qui portait même nom, et que l'idée de celle-ci, beaucoup plus connue que l'autre, ne semât une dangereuse préoccupation parmi les auditeurs.

On m'a souvent fait une question à la cour : quel était celui de mes poèmes que j'estimais le plus ; et j'ai trouvé tous ceux qui me l'ont faite si prévenus en faveur de *Cinna* ou du *Cid*, que je n'ai jamais osé déclarer toute la tendresse que j'ai toujours eue pour celui-ci, à qui j'aurais volontiers donné mon suffrage si je n'avais craint de manquer, en quelque sorte, au respect que je devais à ceux que je voyais pencher d'un autre côté. Cette préférence est peut-être en moi un effet de ces inclinations aveugles qu'ont beaucoup de pères pour quelques-uns de leurs enfants plus

que pour les autres ; peut-être y entre-t-il un peu d'amour-propre, en ce que cette tragédie me semble être un peu plus à moi que celles qui l'ont précédée, à cause des incidents surprenants qui sont purement de mon invention, et n'avaient jamais été vus au théâtre ; et peut-être enfin y a-t-il un peu de vrai mérite qui fait que cette inclination n'est pas tout à fait injuste. Je veux bien laisser chacun en liberté de ses sentiments ; mais certainement on peut dire que mes autres pièces ont peu d'avantages qui ne se rencontrent en celle-ci : elle a tout ensemble la beauté du sujet, la nouveauté des fictions, la force des vers, la facilité de l'expression, la solidité du raisonnement, la chaleur des passions, les tendresses de l'amour et de l'amitié ; et cet heureux assemblage est ménagé de sorte qu'elle s'élève d'acte en acte. Le second passe le premier, le troisième est au-dessus du second, et le dernier l'emporte sur tous les autres. L'action y est une, grande, complète ; sa durée ne va point, ou fort peu, au delà de celle de la représentation. Le jour en est le plus illustre qu'on puisse imaginer, et l'unité de lieu s'y rencontre en la manière que je l'explique dans le troisième de mes discours, et avec l'indulgence que j'ai demandée pour le théâtre.

Ce n'est pas que je me flatte assez pour présumer qu'elle soit sans taches. On a fait tant d'objections contre la narration de Laonice au premier acte qu'il est malaisé de ne donner pas les mains à quelques-unes. Je ne la tiens pas toutefois si inutile qu'on l'a dit. Il est hors de doute que Cléopâtre, dans le second, ferait connaître beaucoup de choses par sa confidence avec cette Laonice, et par le récit qu'elle en a fait à ses deux fils, pour leur remettre devant les yeux combien ils lui ont d'obligation ; mais ces deux scènes demeureraient assez obscures si cette narration ne les avait précédées, et du moins les justes défiances de

Rodogune à la fin du premier acte, et la peinture que Cléopâtre fait d'elle-même dans son monologue qui ouvre le second, n'auraient pu se faire entendre sans ce secours.

J'avoue qu'elle est sans artifice et qu'on la fait de sang-froid à un personnage protatique, qui se pourrait toutefois justifier par les deux exemples de Térence que j'ai cités sur ce sujet au premier discours. Timagène, qui l'écoute, n'est introduit que pour l'écouter, bien que je l'emploie au cinquième à faire celle de la mort de Séleucus, qui se pouvait faire par un autre. Il l'écoute sans y avoir aucun intérêt notable, et par simple curiosité d'apprendre ce qu'il pouvait avoir su déjà en la cour d'Égypte, où il était en assez bonne posture, étant gouverneur des neveux du roi, pour entendre des nouvelles assurées de tout ce qui se passait dans la Syrie, qui en est voisine. D'ailleurs, ce qui ne peut recevoir d'excuse, c'est que, comme il y avait déjà quelque temps qu'il était de retour avec les princes, il n'y a pas d'apparence qu'il ait attendu ce grand jour de cérémonie pour s'informer de sa sœur comment se sont passés tous ces troubles, qu'il dit ne savoir que confusément. Pollux, dans *Médée*, n'est qu'un personnage protatique qui écoute sans intérêt comme lui ; mais sa surprise de voir Jason à Corinthe, où il vient d'arriver, et son séjour en Asie, que la mer en sépare, lui donnent juste sujet d'ignorer ce qu'il en apprend. La narration ne laisse pas de demeurer froide comme celle-ci, parce qu'il ne s'est encore rien passé dans la pièce qui excite la curiosité de l'auditeur, ni qui lui puisse donner quelque émotion en l'écoutant ; mais, si vous voulez réfléchir sur celle de Curiace dans l'*Horace*, vous trouverez qu'elle fait tout un autre effet. Camille, qui l'écoute, a intérêt, comme lui, à savoir comment s'est faite une paix dont dépend leur mariage ; et l'auditeur, que Sabine et

elle n'ont entretenu que de leurs malheurs et des appréhensions d'une bataille qui se va donner entre deux partis, où elles voient leurs frères dans l'un et leur amour dans l'autre, n'a pas moins d'avidité qu'elle d'apprendre comment une paix si surprenante s'est pu conclure.

Ces défauts dans cette narration confirment ce que j'ai dit ailleurs, que, lorsque la tragédie a son fondement sur des guerres entre deux États, ou sur d'autres affaires publiques, il est très malaisé d'introduire un acteur qui les ignore et qui puisse recevoir le récit qui en doit instruire les spectateurs en parlant à lui.

J'ai déguisé quelque chose de la vérité historique en celui-ci : Cléopâtre n'épousa Antiochus qu'en haine de ce que son mari avait épousé Rodogune chez les Parthes, et je fais qu'elle ne l'épouse que par la nécessité de ses affaires, sur un faux bruit de la mort de Démétrius, tant pour ne la faire pas méchante sans nécessité, comme Ménélas dans l'*Oreste* d'Euripide, que pour avoir lieu de feindre que Démétrius n'avait pas encore épousé Rodogune, et venait l'épouser dans son royaume pour la mieux établir en la place de l'autre par le consentement de ses peuples et assurer la couronne aux enfants qui naîtraient de ce mariage. Cette fiction m'était absolument nécessaire, afin qu'il fût tué avant que de l'avoir épousée, et que l'amour que ses deux fils ont pour elle ne fît point d'horreur aux spectateurs, qui n'auraient pas manqué d'en prendre une assez forte, s'ils les eussent vus amoureux de la veuve de leur père, tant cette affection incestueuse répugne à nos mœurs !

Cléopâtre a lieu d'attendre ce jour-là à faire confidence à Laonice de ses desseins et des véritables raisons de tout ce qu'elle a fait. Elle eût pu trahir son secret aux princes ou à Rodogune, si elle l'eût su



plus tôt ; et cette ambitieuse mère ne lui en fait part qu'au moment qu'elle veut bien qu'il éclate, par la cruelle proposition qu'elle va faire à ses fils. On a trouvé celle que Rodogune leur fait à son tour indigne d'une personne vertueuse, comme je la peins ; mais on n'a pas considéré qu'elle ne la fait pas, comme Cléopâtre, avec espoir de la voir exécuter par les princes, mais seulement pour s'exempter d'en choisir aucun, et les attacher tous deux à sa protection par une espérance égale. Elle était avertie par Laonice de celle que la reine leur avait faite, et devait prévoir que, si elle se fût déclarée pour Antiochus, qu'elle aimait, son ennemie, qui avait seule le secret de leur naissance, n'eût pas manqué de nommer Séleucus pour aîné afin de les commettre l'un contre l'autre et d'exciter une guerre civile qui eût pu causer sa perte. Ainsi elle devait s'exempter de choisir, pour les contenir tous deux dans l'égalité de prétention, et elle n'en avait point de meilleur moyen que de rappeler le souvenir de ce qu'elle devait à la mémoire de leur père, qui avait perdu la vie pour elle, et leur faire cette proposition, qu'elle savait bien qu'ils n'accepteraient pas. Si le traité de paix l'avait forcée à se départir de ce juste sentiment de reconnaissance, la liberté qu'ils lui rendaient la rejetait dans cette obligation. Il était de son devoir de venger cette mort ; mais il était de celui des princes de ne se pas charger de cette vengeance. Elle avoue elle-même à Antiochus qu'elle les haïrait s'ils lui avaient obéi ; que, comme elle a fait ce qu'elle a dû par cette demande, ils font ce qu'ils doivent par leur refus ; qu'elle aime trop la vertu pour vouloir être le prix d'un crime, et que la justice qu'elle demande de la mort de leur père serait un parricide si elle la recevait de leurs mains.

Je dirai plus : quand cette proposition serait tout à



fait condamnable en sa bouche, elle mériterait quelque grâce, et pour l'éclat que la nouveauté de l'invention a fait au théâtre, et pour l'embarras surprenant où elle jette les princes, et pour l'effet qu'elle produit dans le reste de la pièce qu'elle conduit à l'action historique. Elle est cause que Séleucus, par dépit, renonce au trône et à la possession de cette princesse ; que la reine, le voulant animer contre son frère, n'en peut rien obtenir, et qu'enfin elle se résout par désespoir de les perdre tous deux plutôt que de se voir sujette de son ennemie.

Elle commence par Séleucus, tant pour suivre l'ordre de l'histoire que parce que, s'il fût demeuré en vie après Antiochus et Rodogune, qu'elle voulait empoisonner publiquement, il les aurait pu venger. Elle ne craint pas la même chose d'Antiochus pour son frère, d'autant qu'elle espère que le poison violent qu'elle lui a préparé fera un effet assez prompt pour le faire mourir avant qu'il ait pu rien savoir de cette autre mort, ou du moins avant qu'il l'en puisse convaincre, puisqu'elle a si bien pris son temps pour l'assassiner que ce parricide n'a point eu de témoins. J'ai parlé ailleurs de l'adoucissement que j'ai apporté pour empêcher qu'Antiochus n'en commît un en la forçant de prendre le poison qu'elle lui présente, et du peu d'apparence qu'il y avait qu'un moment après qu'elle a expiré presque à sa vue il parlât d'amour et de mariage à Rodogune. Dans l'état où ils rentrent derrière le théâtre, ils peuvent le résoudre quand ils le jugeront à propos. L'action est complète, puisqu'ils sont hors de péril ; et la mort de Séleucus m'a exempté de développer le secret du droit d'aînesse entre les deux frères, qui d'ailleurs n'eût jamais été croyable, ne pouvant être éclairci que par une bouche en qui l'on n'a pas vu assez de sincérité pour prendre aucune assurance sur son témoignage.



# DON SANCHE D'ARAGON

COMÉDIE HÉROÏQUE EN CINQ ACTES

1650



# A MONSIEUR DE ZUYLICHEM

CONSEILLER ET SECRÉTAIRE

DE MONSEIGNEUR LE PRINCE D'ORANGE

MONSIEUR,

Voici un poème d'une espèce nouvelle, et qui n'a point d'exemple chez les anciens. Vous connaissez l'humeur de nos Français ; ils aiment la nouveauté, et je hasarde *non tam meliora quam nova*, sur l'espérance de les mieux divertir. C'était l'humeur des Grecs dès le temps d'Eschyle, *apud quos*

Illecebris erat et grata novitate morandus  
Spectator ;

et, si je ne me trompe, c'était aussi celle des Romains :

Vel qui prætextas, vel qui docuere togatas ;  
Nec minimum meruere decus, vestigia Græca  
Ausi deserere...

Ainsi j'ai du moins des exemples d'avoir entrepris une chose qui n'en a point. Je vous avouerai toutefois qu'après l'avoir faite je me suis trouvé fort embarrassé à lui choisir un nom. Je n'ai jamais pu me résoudre à celui de tragédie, n'y voyant que les personnages qui en fussent dignes. Cela eût suffi au bonhomme Plaute, qui n'y cherchait point d'autre finesse : parce qu'il y a des dieux et des rois dans son *Amphitryon*, il veut que c'en soit une, et parce qu'il y a des valets qui bouffonnent, il veut que ce soit aussi une

comédie, et lui donne l'un et l'autre nom par un composé qu'il forme exprès, de peur de ne lui donner pas tout ce qu'il croit lui appartenir. Mais c'est trop déférer aux personnages, et considérer trop peu l'action. Aristote en use autrement dans la définition qu'il fait de la tragédie, où il décrit les qualités que doit avoir celle-ci, et les effets qu'elle doit produire, sans parler aucunement de ceux-là ; et j'ose m'imaginer que ceux qui ont restreint cette sorte de poème aux personnes illustres n'en ont décidé que sur l'opinion qu'ils ont eue qu'il n'y avait que la fortune des rois et des princes qui fût capable d'une action telle que ce grand maître de l'art nous prescrit. Cependant, quand il examine lui-même les qualités nécessaires aux héros de la tragédie, il ne touche point du tout à sa naissance, et ne s'attache qu'aux incidents de sa vie et à ses mœurs. Il demande un homme qui ne soit ni tout méchant ni tout bon ; il le demande persécuté par quelqu'un de ses plus proches ; il demande qu'il tombe en danger de mourir par une main obligée à le conserver : et je ne vois point pourquoi cela ne puisse arriver qu'à un prince, et que dans un moindre rang on soit à couvert de ces malheurs. L'histoire dédaigne de les marquer, à moins qu'ils aient accablé quelqu'une de ces grandes têtes, et c'est sans doute pourquoi jusqu'à présent la tragédie s'y est arrêtée. Elle a besoin de son appui pour les événements qu'elle traite ; et, comme ils n'ont de l'éclat que parce qu'ils sont hors de la vraisemblance ordinaire, ils ne seraient pas croyables sans son autorité, qui agit avec empire, et semble commander de croire ce qu'elle veut persuader. Mais je ne comprends point ce qui lui défend de descendre plus bas, quand il s'y rencontre des actions qui méritent qu'elle prenne soin de les imiter ; et je ne puis croire que l'hospitalité violée en la personne des filles de Scédase, qui n'était

qu'un paysan de Leuctres, soit moins digne d'elle que l'assassinat d'Agamemnon par sa femme, ou la vengeance de cette mort par Oreste sur sa propre mère ; quitte pour chausser le cothurne un peu plus bas :

Et tragicus plerumque dolet sermone pedestri.

Je dirai plus, monsieur : la tragédie doit exciter de la pitié et de la crainte, et cela est de ses parties essentielles, puisqu'il entre dans sa définition. Or, s'il est vrai que ce dernier sentiment ne s'excite en nous par sa représentation que quand nous voyons souffrir nos semblables et que leurs infortunes nous en font appréhender de pareilles, n'est-il pas vrai aussi qu'il y pourrait être excité plus fortement par la vue des malheurs arrivés aux personnes de notre condition, à qui nous ressemblons tout à fait, que par l'image de ceux qui font trébucher de leurs trônes les plus grands monarques, avec qui nous n'avons aucun rapport qu'en tant que nous sommes susceptibles des passions qui les ont jetés dans ce précipice : ce qui ne se rencontre pas toujours ? Que si vous trouvez quelque apparence en ce raisonnement, et ne désapprouvez pas qu'on puisse faire une tragédie entre des personnes médiocres, quand leurs infortunes ne sont pas au-dessous de sa dignité, permettez-moi de conclure, *a simili*, que nous pouvons faire une comédie entre des personnes illustres, quand nous nous en proposons quelque aventure qui ne s'élève point au-dessus de sa portée. Et certes, après avoir lu dans Aristote que la tragédie est une imitation des actions, et non pas des hommes, je pense avoir quelque droit de dire la même chose de la comédie, et de prendre pour maxime que c'est par la seule considération des actions, sans aucun égard aux personnages, qu'on doit déterminer de quelle espèce est un poème dra-

matique. Voilà, monsieur, bien du discours, dont il n'était pas besoin pour vous attirer à mon parti et gagner votre suffrage en faveur du titre que j'ai donné à *Don Sanche*. Vous savez mieux que moi tout ce que je vous dis; mais, comme j'en fais confiance au public, j'ai cru que vous ne vous offenseriez pas que je vous fisse souvenir des choses dont je lui dois quelque lumière. Je continuerai donc, s'il vous plaît, et lui dirai que *Don Sanche* est une véritable comédie, quoique tous les acteurs y soient ou rois ou grands d'Espagne, puisqu'on n'y voit naître aucun péril par qui nous puissions être portés à la pitié ou à la crainte. Notre aventurier Carlos n'y court aucun risque. Deux de ses rivaux sont trop jaloux de leur rang pour se commettre avec lui, et trop généreux pour lui dresser quelque supercherie. Le mépris qu'ils en font, sur l'incertitude de son origine, ne détruit point en eux l'estime de sa valeur et se change en respect sitôt qu'ils le peuvent soupçonner d'être ce qu'il est véritablement, quoiqu'il ne le sache pas. Le troisième lie la partie avec lui, mais elle est incontinent rompue par la reine; et, quand même elle s'achèverait par la perte de sa vie, la mort d'un ennemi par un ennemi n'a rien de pitoyable ni de terrible, et par conséquent rien de tragique. Il a de grands déplaisirs, et qui semblent vouloir quelque pitié de nous, lorsqu'il dit lui-même à une de ses maîtresses :

Je plaindrais un amant qui souffrirait mes peines ;

mais nous ne voyons autre chose dans les comédies que des amants qui vont mourir s'ils ne possèdent ce qu'ils aiment, et de semblables douleurs ne préparent aucun effet tragique, on ne peut dire qu'elles aillent au-dessus de la comédie. Il tombe dans l'unique malheur qu'il appréhende : il est découvert pour fils d'un pêcheur; mais, en cet état même, il n'a garde



de nous demander notre pitié, puisqu'il s'offense de celle de ses rivaux. Ce n'est point un héros à la mode d'Euripide, qui les habillait de lambeaux pour mendier les larmes des spectateurs ; celui-ci soutient sa disgrâce avec tant de fermeté qu'il nous imprime plus d'admiration de son grand courage que de compassion de son infortune. Nous la craignons pour lui avant qu'elle arrive ; mais cette crainte n'a sa source que dans l'intérêt que nous prenons d'ordinaire à ce qui touche le premier acteur et se peut ranger *inter communia utriusque dramatis*, aussi bien que la reconnaissance qui fait le dénouement de cette pièce. La crainte tragique ne devance pas le malheur du héros, elle le suit ; elle n'est pas pour lui, elle est pour nous ; et, se produisant par une prompte application que la vue de ses malheurs nous fait faire sur nous-mêmes, elle purge en nous les passions que nous en voyons être la cause. Enfin je ne vois rien en ce poème qui puisse mériter le nom de tragédie, si nous ne voulons nous contenter de la définition qu'en donne Averroès, qui l'appelle simplement un art de louer. En ce cas, nous ne lui pourrions dénier ce titre sans nous aveugler volontairement, et ne vouloir pas voir que toutes ses parties ne sont qu'une peinture des puissantes impressions que les rares qualités d'un honnête homme font sur toutes sortes d'esprits, qui est une façon de louer assez ingénieuse et hors du commun des panégyriques. Mais j'aurais mauvaise grâce de me prévaloir d'un auteur arabe que je ne connais que sur la foi d'une traduction latine ; et, puisque sa paraphrase abrège le texte d'Aristote en cet article, au lieu de l'étendre, je ferai mieux d'en croire ce dernier, qui ne permet point à cet ouvrage de prendre un nom plus relevé que celui de comédie. Ce n'est pas que je n'aie hésité quelque temps, sur ce que je n'y voyais rien qui pût émouvoir à rire. Cet agrément a été jusqu'ici

tellement de la pratique de la comédie que beaucoup ont cru qu'il était aussi de son essence : et je serais encore dans ce scrupule, si je n'en avais été guéri par votre Heinsius, de qui je viens d'apprendre heureusement que *movere risum non constituit comœdiam, sed plebis aucupium est, et abusus*. Après l'autorité d'un si grand homme, je serais coupable de chercher d'autres raisons et de craindre d'être mal fondé à soutenir que la comédie se peut passer du ridicule. J'ajoute à celle-ci l'épithète de héroïque, pour satisfaire aucunement à la dignité de ses personnages, qui pourrait sembler profanée par la bassesse d'un titre que jamais on n'a appliqué si haut. Mais, après tout, monsieur, ce n'est qu'un *interim*, jusqu'à ce que vous m'ayez appris comme j'ai dû l'intituler. Je ne vous l'adresse que pour vous l'abandonner entièrement : et, si vos Elzéviens se saisissent de ce poème comme ils ont fait de quelques-uns des miens qui l'ont précédé, ils peuvent le faire voir à vos provinces sous le titre que vous lui jugerez plus convenable, et nous exécuterons ici l'arrêt que vous en aurez donné. J'attends de vous cette instruction avec impatience, pour m'affermir dans mes premières pensées, ou les rejeter comme de mauvaises tentations : elles flotteront jusque-là ; et, si vous ne me pouvez accorder la gloire d'avoir assez appuyé une nouveauté, vous me laisserez du moins celle d'avoir passablement défendu un paradoxe. Mais, quand même vous m'ôteriez toutes les deux, je m'en consolerais fort aisément, parce que je suis très assuré que vous ne m'en sauriez ôter une qui m'est beaucoup plus précieuse : c'est celle d'être toute ma vie,

MONSIEUR,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

CORNEILLE.

DON SANCHE D'ARAGON

## PERSONNAGES

D. ISABELLE, reine de Castille.

D. LÉONOR, reine d'Aragon.

D. ELVIRE, princesse d'Aragon.

BLANCHE, dame d'honneur de la reine de Castille.

CARLOS, cavalier inconnu, qui se trouve être D. Sanche, roi d'Aragon.

D. RAYMOND DE MONCADE, favori du défunt roi d'Aragon.

D. LOPE DE GUSMAN,

D. MANRIQUE DE LARE, } grands de Castille.

D. ALVAR DE LUNE,

---

La scène est à Valladolid.

## ACTE PREMIER

---

### SCÈNE PREMIÈRE

D. LÉONOR, D. ELVIRE.

D. LÉONOR.

Après tant de malheurs, enfin le ciel propice  
S'est résolu, ma fille, à nous faire justice :  
Notre Aragon, pour nous presque tout révolté,  
Enlève à nos tyrans ce qu'ils nous ont ôté,  
Brise les fers honteux de leurs injustes chaînes,  
Se remet sous nos lois et reconnaît ses reines ;  
Et par ses députés, qu'aujourd'hui l'on attend,  
Rend d'un si long exil le retour éclatant.  
Comme nous, la Castille attend cette journée  
Qui lui doit de sa reine assurer l'hyménée :  
Nous l'allons voir ici faire choix d'un époux.  
Que ne puis-je, ma fille, en dire autant de vous !  
Nous allons en des lieux sur qui vingt ans d'absence  
Nous laissent une faible et douteuse puissance :  
Le trouble règne encore où vous devez régner ;  
Le peuple vous rappelle, et peut vous dédaigner,  
Si vous ne lui portez, au retour de Castille,  
Que l'avis d'une mère et le nom d'une fille.  
D'un mari valeureux les ordres et le bras  
Sauraient bien mieux que nous assurer vos États,

Et par des actions nobles, grandes et belles,  
Dissiper les mutins et dompter les rebelles.  
Vous ne pouvez manquer d'amants dignes de vous ;  
On aime votre sceptre, on vous aime ; et, sur tous,  
Du comte don Alvar la vertu non commune  
Vous aima dans l'exil et durant l'infortune.  
Qui vous aima sans sceptre et se fit votre appui,  
Quand vous le recouvrez, est bien digne de lui.

## D. ELVIRE.

Ce comte est généreux, et me l'a fait paraître ;  
Aussi le ciel pour moi l'a voulu reconnaître,  
Puisque les Castellans l'ont mis entre les trois  
Dont à leur grande reine ils demandent le choix ;  
Et comme ses rivaux lui cèdent en mérite,  
Un espoir à présent plus doux le sollicite :  
Il régnera sans nous. Mais, madame, après tout,  
Savez-vous à quel choix l'Aragon se résout,  
Et quels troubles nouveaux j'y puis faire naître,  
S'il voit que je lui mène un étranger pour maître ?  
Montons, de grâce, au trône ; et de là beaucoup mieux  
Sur le choix d'un époux nous baisserons les yeux.

## D. LÉONOR.

Vous les abaissez trop ; une secrète flamme  
A déjà malgré moi fait ce choix dans votre âme :  
De l'inconnu Carlos l'éclatante valeur  
Aux mérites du comte a fermé votre cœur.  
Tout est illustre en lui, moi-même je l'avoue ;  
Mais son sang, que le ciel n'a formé que de boue,  
Et dont il cache exprès la source obstinément...

## D. ELVIRE.

Vous pourriez en juger plus favorablement ;  
Sa naissance inconnue est peut-être sans tache :

Vous la présumez basse à cause qu'il la cache ;  
Mais combien a-t-on vu de princes déguisés  
Signaler leur vertu sous des noms supposés,  
Dompter des nations, gagner des diadèmes,  
Sans qu'aucun les connût, sans se connaître eux-mêmes !

D. LÉONOR.

Quoi ! voilà donc enfin de quoi vous vous flattez !

D. ELVIRE.

J'aime et prise en Carlos ses rares qualités.  
Il n'est point d'âme noble à qui tant de vaillance  
N'arrache cette estime et cette bienveillance ;  
Et l'innocent tribut de ces affections  
Que doit toute la terre aux belles actions,  
N'a rien qui déshonore une jeune princesse.  
En cette qualité, je l'aime et le caresse ;  
En cette qualité, ses devoirs assidus  
Me rendent les respects à ma naissance dus.  
Il fait sa cour chez moi comme un autre peut faire :  
Il a trop de vertus pour être téméraire ;  
Et si jamais ses vœux s'échappaient jusqu'à moi,  
Je sais ce que je suis, et ce que je me doi.

D. LÉONOR.

Daigne le juste ciel vous donner le courage  
De vous en souvenir et le mettre en usage !

D. ELVIRE.

Vos ordres sur mon cœur sauront toujours régner.

D. LÉONOR.

Cependant ce Carlos vous doit accompagner,  
Doit venir jusqu'aux lieux de votre obéissance,

Vous rendre ces respects dus à votre naissance,  
Vous faire, comme ici, sa cour tout simplement ?

D. ELVIRE.

De ses pareils la guerre est l'unique élément :  
Accoutumés d'aller de victoire en victoire,  
Ils cherchent en tous lieux les dangers et la gloire.  
La prise de Séville, et les Maures défaits,  
Laissent à la Castille une profonde paix :  
S'y voyant sans emploi, sa grande âme inquiète  
Veut bien de don Garcie achever la défaite,  
Et contre les efforts d'un reste de mutins  
De toute sa valeur hâter nos bons destins.

D. LÉONOR.

Mais quand il vous aura dans le trône affermie,  
Et jeté sous vos pieds la puissance ennemie,  
S'en ira-t-il soudain aux climats étrangers  
Chercher tout de nouveau la gloire et les dangers ?

D. ELVIRE.

Madame, la reine entre.

## SCÈNE II

D. ISABELLE, D. LÉONOR, D. ELVIRE,  
BLANCHE.

D. LÉONOR.

Aujourd'hui donc, madame,  
Vous allez d'un héros rendre heureuse la flamme,  
Et, d'un mot, satisfaire aux plus ardents souhaits  
Que poussent vers le ciel vos fidèles sujets.



D. ISABELLE.

Dites, dites plutôt qu'aujourd'hui, grandes reines,  
 Je m'impose à vos yeux la plus dure des gênes,  
 Et fais dessus moi-même un illustre attentat  
 Pour me sacrifier au repos de l'État.  
 Que c'est un sort fâcheux et triste que le nôtre,  
 De ne pouvoir régner que sous les lois d'un autre ;  
 Et qu'un sceptre soit cru d'un si grand poids pour nous  
 Que pour le soutenir il nous faille un époux !  
 A peine ai-je deux mois porté le diadème  
 Que de tous les côtés j'entends dire qu'on m'aime,  
 Si toutefois sans crime et sans m'en indigner  
 Je puis nommer amour une ardeur de régner.  
 L'ambition des grands à cet espoir ouverte  
 Semble pour m'acquérir s'apprêter à ma perte ;  
 Et pour trancher le cours de leurs dissensions,  
 Il faut fermer la porte à leurs prétentions ;  
 Il m'en faut choisir un, eux-mêmes m'en convient,  
 Mon peuple m'en conjure, et mes États m'en prient ;  
 Et même par mon ordre ils m'en proposent trois,  
 Dont mon cœur à leur gré peut faire un digne choix.  
 Don Lope de Gusman, don Manrique de Lare  
 Et don Alvar de Lune, ont un mérite rare ;  
 Mais que me sert ce choix qu'on fait en leur faveur,  
 Si pas un d'eux enfin n'a celui de mon cœur ?

D. LÉONOR.

On vous les a nommés, mais sans vous les prescrire ;  
 On vous obéira, quoi qu'il vous plaise élire :  
 Si le cœur a choisi, vous pouvez faire un roi.

D. ISABELLE.

Madame, je suis reine, et dois régner sur moi.  
 Le rang que nous tenons, jaloux de notre gloire,  
 Souvent dans un tel choix nous défend de nous croire,

Jette sur nos désirs un joug impérieux,  
Et dédaigne l'avis et du cœur et des yeux.  
Qu'on ouvre. Juste ciel, vois ma peine, et m'inspire  
Et ce que je dois faire, et ce que je dois dire.

## SCÈNE III

D. ISABELLE, D. LÉONOR, D. ELVIRE, BLANCHE.  
D. LOPE, D. MANRIQUE, D. ALVAR, CARLOS.

D. ISABELLE.

Avant que de choisir je demande un serment,  
Comtes, qu'on agréera mon choix aveuglément ;  
Que les deux méprisés, et tous les trois peut-être,  
De ma main, quel qu'il soit, accepteront un maître :  
Car enfin je suis libre à disposer de moi ;  
Le choix de mes États ne m'est point une loi ;  
D'une troupe importune il m'a débarrassée,  
Et d'eux tous sur vous trois détourné ma pensée,  
Mais sans nécessité de l'arrêter sur vous.  
J'aime à savoir par là qu'on vous préfère à tous ;  
Vous m'en êtes plus chers et plus considérables ;  
J'y vois de vos vertus les preuves honorables ;  
J'y vois la haute estime où sont vos grands exploits ;  
Mais, quoique mon dessein soit d'y borner mon choix,  
Le ciel en un moment quelquefois nous éclaire.  
Je veux, en le faisant, pouvoir ne le pas faire,  
Et que vous avouiez que, pour devenir roi,  
Quiconque me plaira n'a besoin que de moi.

D. LOPE.

C'est une autorité qui vous demeure entière ;  
Votre État avec vous n'agit que par prière,

Et ne vous a pour nous fait voir ses sentiments  
Que par obéissance à vos commandements.  
Ce n'est point ni son choix ni l'éclat de ma race  
Qui me font, grande reine, espérer cette grâce :  
Je l'attends de vous seule et de votre bonté,  
Comme on attend un bien qu'on n'a pas mérité,  
Et dont, sans regarder service ni famille,  
Vous pouvez faire part au moindre de Castille.  
C'est à nous d'obéir, et non d'en murmurer ;  
Mais vous nous permettrez toutefois d'espérer  
Que vous ne ferez choir cette faveur insigne,  
Ce bonheur d'être à vous, que sur le moins indigne,  
Et que votre vertu vous fera trop savoir  
Qu'il n'est pas bon d'user de tout votre pouvoir.  
Voilà mon sentiment.

D. ISABELLE.

Parlez, vous, don Manrique.

D. MANRIQUE.

Madame, puisqu'il faut qu'à vos yeux je m'explique,  
Quoique votre discours nous ait fait des leçons  
Capables d'ouvrir l'âme à de justes soupçons,  
Je vous dirai pourtant, comme à ma souveraine,  
Que pour faire un vrai roi vous le fassiez en reine ;  
Que vous laisser borner, c'est vous-même affaiblir  
La dignité du rang qui le doit ennoblir ;  
Et qu'à prendre pour loi le choix qu'on vous propose,  
Le roi que vous feriez vous devrait peu de chose,  
Puisqu'il tiendrait les noms de monarque et d'époux  
Du choix de vos États aussi bien que de vous.  
Pour moi, qui vous aimai sans sceptre et sans couronne,  
Qui n'ai jamais eu d'yeux que pour votre personne,  
Que même le feu roi daigna considérer  
Jusqu'à souffrir ma flamme et me faire espérer,

J'oserai me promettre un sort assez propice  
De cet aveu d'un frère, et quatre ans de service ;  
Et, sur ce doux espoir dussé-je me trahir,  
Puisque vous le voulez, je jure d'obéir.

D. ISABELLE.

C'est comme il faut m'aimer. Et don Alvar de Lune ?

D. ALVAR.

Je ne vous ferai point de harangue importune.  
Choisissez hors des trois, tranchez absolument ;  
Je jure d'obéir, madame, aveuglément.

D. ISABELLE.

Sous lès profonds respects de cette déférence,  
Vous nous cachez peut-être un peu d'indifférence ;  
Et, comme votre cœur n'est pas sans autre amour,  
Vous savez des deux parts faire bien votre cour.

D. ALVAR.

Madame...

D. ISABELLE.

C'est assez ; que chacun prenne place.

Ici les trois reines prennent chacune un fauteuil, et, après que les trois comtes et le reste des grands qui sont présents se sont assis sur des bancs préparés exprès, Carlos, y voyant une place vide, s'y veut seoir, et don Manrique l'en empêche.

D. MANRIQUE.

Tout beau, tout beau, Carlos ! d'où vous vient cette audace ?  
Et quel titre en ce rang a pu vous établir ?

CARLOS.

J'ai vu la place vide, et cru la bien remplir.

D. MANRIQUE.

Un soldat bien remplir une place de comte !

CARLOS.

Seigneur, ce que je suis ne me fait point de honte.  
Depuis plus de six ans il ne s'est fait combat  
Qui ne m'ait bien acquis ce grand nom de soldat :  
J'en avais pour témoin le feu roi votre frère,  
Madame ; et par trois fois...

D. MANRIQUE.

Nous vous avons vu faire,  
Et savons mieux que vous ce que peut votre bras.

D. ISABELLE.

Vous en êtes instruits, et je ne la suis pas ;  
Laissez-le me l'apprendre. Il importe aux monarques  
Qui veulent aux vertus rendre de dignes marques  
De les savoir connaître et ne pas ignorer  
Ceux d'entre leurs sujets qu'ils doivent honorer.

D. MANRIQUE.

Je ne me croyais pas être ici pour l'entendre ?

D. ISABELLE.

Comte, encore une fois, laissez-le me l'apprendre.  
Nous aurons temps pour tout. Et vous, parlez, Carlos.

CARLOS.

Je dirai qui je suis, madame, en peu de mots.  
On m'appelle soldat : je fais gloire de l'être ;  
Au feu roi par trois fois je le fis bien paraître.  
L'étendard de Castille, à ses yeux enlevé,  
Des mains des ennemis par moi seul fut sauvé :

Cette seule action rétablit la bataille,  
Fit rechasser le Maure au pied de sa muraille,  
Et, rendant le courage aux plus timides cœurs,  
Rappela les vaincus et défit les vainqueurs.  
Ce même roi me vit, dedans l'Andalousie,  
Dégager sa personne en prodiguant ma vie,  
Quand, tout percé de coups, sur un monceau de morts,  
Je lui fis si longtemps bouclier de mon corps  
Qu'enfin autour de lui ses troupes ralliées,  
Celles qui l'enfermaient furent sacrifiées ;  
Et le même escadron qui vint le secourir  
Le ramena vainqueur, et moi prêt à mourir.  
Je montai le premier sur les murs de Séville,  
Et tins la brèche ouverte aux troupes de Castille.  
Je ne vous parle point d'assez d'autres exploits,  
Qui n'ont pas pour témoins eu les yeux de mes rois.  
Tel me voit, et m'entend, et me méprise encore,  
Qui gémirait sans moi dans les prisons du Maure.

D. MANRIQUE.

Nous parlez-vous, Carlos, pour don Lope et pour moi ?

CARLOS.

Je parle seulement de ce qu'a vu le roi,  
Seigneur ; et qui voudra parle à sa conscience.  
Voilà dont le feu roi me promet récompense ;  
Mais la mort le surprit comme il la résolvait.

D. ISABELLE.

Il se fût acquitté de ce qu'il vous devait ;  
Et moi, comme héritant son sceptre et sa couronne,  
Je prends sur moi sa dette, et je vous la fais bonne !  
Soyez-vous, et quittons ces petits différends.

D. LOPE.

Souffrez qu'auparavant il nomme ses parents.

Nous ne contestons point l'honneur de sa vaillance.  
 Madame ; et, s'il en faut notre reconnaissance,  
 Nous avouerons tous deux qu'en ces combats derniers  
 L'un et l'autre, sans lui, nous étions prisonniers ;  
 Mais enfin la valeur. sans l'éclat de la race,  
 N'eut jamais aucun droit d'occuper cette place.

CARLOS.

Se pare qui voudra des noms de ses aïeux :  
 Moi, je ne veux porter que moi-même en tous lieux :  
 Je ne veux rien devoir à ceux qui m'ont fait naître.  
 Et suis assez connu sans les faire connaître.  
 Mais, pour en quelque sorte obéir à vos lois,  
 Seigneur, pour mes parents je nomme mes exploits ;  
 Ma valeur est ma race, et mon bras est mon père.

D. LOPE.

Vous le voyez, madame, et la preuve en est claire ;  
 Sans doute il n'est pas noble.

D. ISABELLE.

Et bien, je l'anoblis !  
 Quelle que soit sa race, et de qui qu'il soit fils.  
 Qu'on ne conteste plus.

D. MANRIQUE.

Encore un mot, de grâce.

D. ISABELLE.

Don Manrique, à la fin, c'est prendre trop d'audace.  
 Ne puis-je l'anoblir si vous n'y consentez ?

D. MANRIQUE.

Oui, mais ce rang n'est dû qu'aux hautes dignités :  
 Tout autre qu'un marquis ou comte le profane.

D. ISABELLE, à Carlos.

Eh bien, seyez-vous donc, marquis de Santillane,  
Comte de Pennafiel, gouverneur de Burgos.  
Don Manrique, est-ce assez pour faire seoir Carlos ?  
Vous reste-t-il encor quelque scrupule en l'âme ?

D. Manrique et D. Lope se lèvent, et Carlos se sied.

D. MANRIQUE.

Achevez, achevez ; faites-le roi, madame :  
Par ces marques d'honneur l'élever jusqu'à nous,  
C'est moins nous l'égaliser que l'approcher de vous.  
Ce préambule adroit n'était pas sans mystère ;  
Et ces nouveaux serments qu'il nous a fallu faire  
Montraient bien dans votre âme un tel choix préparé.  
Enfin vous le pouvez, et nous l'avons juré.  
Je suis prêt d'obéir ; et, loin d'y contredire,  
Je laisse entre ses mains et vous et votre empire.  
Je sors avant ce choix, non que j'en sois jaloux,  
Mais de peur que mon front n'en rougisse pour vous.

D. ISABELLE.

Arrêtez, insolent : votre reine pardonne  
Ce qu'une indigne crainte imprudemment soupçonne,  
Et, pour la démentir, veut bien vous assurer  
Qu'aux choix de ses États elle veut demeurer ;  
Que vous tenez encor même rang dans son âme ;  
Qu'elle prend vos transports pour un excès de flamme ;  
Et qu'au lieu d'en punir le zèle injurieux,  
Sur un crime d'amour elle ferme les yeux.

D. MANRIQUE.

Madame, excusez donc si quelque antipathie...

D. ISABELLE.

Ne faites point ici de fausse modestie ;  
J'ai trop vu votre orgueil pour le justifier,



Et sais bien les moyens de vous humilier.  
 Soit que j'aime Carlos, soit que par simple estime  
 Je rends à ses vertus un honneur légitime,  
 Vous devez respecter, quels que soient mes desseins,  
 Ou le choix de mon cœur, ou l'œuvre de mes mains.  
 Je l'ai fait votre égal ; et, quoiqu'on s'en mutine,  
 Sachez qu'à plus encor ma faveur le destine.  
 Je veux qu'aujourd'hui même il puisse plus que moi :  
 J'en ai fait un marquis, je veux qu'il fasse un roi.  
 S'il a tant de valeur que vous-même le dites,  
 Il sait quelle est la vôtre et connaît vos mérites,  
 Et jugera de vous avec plus de raison  
 Que moi, qui n'en connais que la race et le nom.  
 — Marquis, prenez ma bague, et la donnez pour marque  
 Au plus digne des trois, que j'en fasse un monarque.  
 Je vous laisse y penser tout ce reste du jour.  
 — Rivaux ambitieux, faites-lui votre cour :  
 Qui me rapportera l'anneau que je lui donne  
 Recevra sur-le-champ ma main et ma couronne.  
 — Allons, reines, allons, et laissons-les juger  
 De quel côté l'amour avait su m'engager.

# SCÈNE IV

D. MANRIQUE, D. LOPE, D. ALVAR, CARLOS.

D. LOPE.

Eh bien, seigneur marquis, nous direz-vous, de grâce,  
 Ce que, pour vous gagner, il est besoin qu'on fasse ?  
 Vous êtes notre juge, il faut vous adoucir.

CARLOS.

Vous y pourriez peut-être assez mal réussir.  
 Quittez ces contre-temps de froide raillerie.

D. MANRIQUE.

Il n'en est pas saison quand il faut qu'on vous prie.

CARLOS.

Ne raillons ni prions, et demeurons amis.  
Je sais ce que la reine en mes mains a remis ;  
J'en userai fort bien : vous n'avez rien à craindre,  
Et pas un de vous trois n'aura lieu de se plaindre.  
Je n'entreprendrai point de juger entre vous  
Qui mérite le mieux le nom de son époux ;  
Je serais téméraire, et m'en sens incapable ;  
Et peut-être quelqu'un m'en tiendrait récusable.  
Je m'en récusé donc, afin de vous donner  
Un juge que sans honte on ne peut soupçonner :  
Ce sera votre épée et votre bras lui-même.  
Comtes, de cet anneau dépend le diadème :  
Il vaut bien un combat ; vous avez tous du cœur :  
Et je le garde...

D. LOPE.

A qui, Carlos ?

CARLOS.

A mon vainqueur.

Qui pourra me l'ôter l'ira rendre à la reine ;  
Ce sera du plus digne une preuve certaine.  
Prenez entre vous l'ordre et du temps et du lieu ;  
Je m'y rendrai sur l'heure et vais l'attendre. Adieu.

## SCÈNE V

D. MANRIQUE, D. LOPE, D. ALVAR.

D. LOPE.

Vous voyez l'arrogance.

D. ALVAR.

Ainsi les grands courages  
Savent en généreux repousser les outrages.

D. MANRIQUE.

Il se méprend pourtant s'il pense qu'aujourd'hui  
Nous daignons mesurer notre épée avec lui.

D. ALVAR.

Refuser un combat !

D. LOPE.

Des généraux d'armée,  
Jaloux de leur honneur et de leur renommée,  
Ne se commettent point contre un aventurier.

D. ALVAR.

Ne mettez point si bas un si vaillant guerrier :  
Qu'il soit ce qu'en voudra présumer votre haine,  
Il doit être pour nous ce qu'a voulu la reine.

D. LOPE.

La reine qui nous brave, et, sans égard au sang,  
Ose souiller ainsi l'éclat de notre rang !

D. ALVAR.

Les rois de leurs faveurs ne sont jamais comptables ;  
Ils font, comme il leur plaît, et défont nos semblables.

D. MANRIQUE.

Envers les majestés vous êtes bien discret.  
Voyez-vous cependant qu'elle l'aime en secret ?

D. ALVAR.

Dites, si vous voulez, qu'ils sont d'intelligence,  
Qu'elle a de sa valeur si haute confiance

Qu'elle espère par là faire approuver son choix,  
Et se rendre avec gloire au vainqueur de tous trois ;  
Qu'elle nous hait dans l'âme autant qu'elle l'adore :  
C'est à nous d'honorer ce que la reine honore.

D. MANRIQUE.

Vous la respectez fort ; mais y prétendez-vous ?  
On dit que l'Aragon a des charmes si doux...

D. ALVAR.

Qu'ils me soient doux ou non, je ne crois pas sans crime  
Pouvoir de mon pays désavouer l'estime ;  
Et, puisqu'il m'a jugé digne d'être son roi,  
Je soutiendrai partout l'état qu'il fait de moi.  
Je vais donc disputer, sans que rien me retarde,  
Au marquis don Carlos cet anneau qu'il nous garde ;  
Et, si sur sa valeur je le puis emporter,  
J'attendrai de vous deux qui voudra me l'ôter :  
Le champ vous sera libre.

D. LOPE.

A la bonne heure, comte ;  
Nous vous irons alors le disputer sans honte :  
Nous ne dédaignons point un si digne rival ;  
Mais, pour votre marquis, qu'il cherche son égal.

## ACTE DEUXIÈME

---

### SCÈNE PREMIÈRE

D. ISABELLE, BLANCHE.

D. ISABELLE.

Blanche, as-tu rien connu d'égal à ma misère ?  
Tu vois tous mes désirs condamnés à se taire,  
Mon cœur faire un beau choix sans l'oser accepter,  
Et nourrir un beau feu sans l'oser écouter.  
Vois par là ce que c'est, Blanche, que d'être reine :  
Comptable de moi-même au nom de souveraine,  
Et sujette à jamais du trône où je me voi,  
Je puis tout pour tout autre, et ne puis rien pour moi.  
O sceptres ! s'il est vrai que tout vous soit possible,  
Pourquoi ne pouvez-vous rendre un cœur insensible ?  
Pourquoi permettez-vous qu'il soit d'autres appas,  
Ou que l'on ait des yeux pour ne les croire pas ?

BLANCHE.

Je présumais tantôt que vous les alliez croire ;  
J'en ai plus d'une fois tremblé pour votre gloire.  
Ce qu'à vos trois amants vous avez fait jurer  
Au choix de don Carlos semblait tout préparer :  
Je le nommais pour vous. Mais enfin par l'issue  
Ma crainte s'est trouvée heureusement déçue ;

L'effort de votre amour a su se modérer ;  
Vous l'avez honoré sans vous déshonorer,  
Et satisfait ensemble, en trompant mon attente,  
La grandeur d'une reine et l'ardeur d'une amante.

## D. ISABELLE.

Dis que, pour honorer sa générosité,  
Mon amour s'est joué de mon autorité,  
Et qu'il a fait servir, en trompant ton attente,  
Le pouvoir de la reine au courroux de l'amante.  
D'abord par ce discours, qui t'a semblé suspect,  
Je voulais seulement essayer leur respect,  
Soutenir jusqu'au bout la dignité de reine ;  
Et comme enfin ce choix me donnait de la peine,  
Perdre quelques moments, choisir un peu plus tard :  
J'allais nommer pourtant, et nommer au hasard ;  
Mais tu sais quel orgueil ont lors montré les comtes,  
Combien d'affronts pour lui, combien pour moi de hontes.  
Certes, il est bien dur à qui se voit régner  
De montrer quelque estime, et la voir dédaigner.  
Sous ombre de venger sa grandeur méprisée,  
L'amour à la faveur trouve une pente aisée ;  
A l'intérêt du sceptre aussitôt attaché,  
Il agit d'autant plus qu'il se croit bien caché,  
Et s'ose imaginer qu'il ne fait rien paraître  
Que ce change de nom ne fasse méconnaître.  
J'ai fait Carlos marquis, et comte, et gouverneur ;  
Il doit à ses jaloux tous ces titres d'honneur :  
M'en voulant faire avare, ils m'en faisaient prodigue ;  
Ce torrent grossissait, rencontrant cette digue :  
C'était plus les punir que le favoriser.  
L'amour me parlait trop, j'ai voulu l'amuser ;  
Par ces profusions j'ai cru le satisfaire,  
Et, l'ayant satisfait, l'obliger à se taire ;  
Mais, hélas ! en mon cœur il avait tant d'appui  
Que je n'ai pu jamais prononcer contre lui,

Et n'ai mis en ses mains ce don du diadème  
Qu'afin de l'obliger à s'exclure lui-même.  
Ainsi, pour apaiser les murmures du cœur,  
Mon refus a porté les marques de faveur ;  
Et, revêtant de gloire un invisible outrage,  
De peur d'en faire un roi je l'ai fait davantage :  
Outre qu'indifférente aux vœux de tous les trois  
J'espérais que l'amour pourrait suivre son choix,  
Et que le moindre d'eux, de soi-même estimable,  
Recevrait de sa main la qualité d'aimable.  
— Voilà, Blanche, où j'en suis ; voilà ce que j'ai fait ;  
Voilà les vrais motifs dont tu voyais l'effet :  
Car mon âme pour lui, quoique ardemment pressée,  
Ne saurait se permettre une indigne pensée ;  
Et je mourrais encore avant que m'accorder  
Ce qu'en secret mon cœur ose me demander.  
Mais enfin je vois bien que je me suis trompée  
De m'en être remise à qui porte une épée,  
Et trouve occasion, dessous cette couleur,  
De venger le mépris qu'on fait de sa valeur.  
Je devais par mon choix étouffer cent querelles ;  
Et l'ordre que j'y tiens en forme de nouvelles,  
Et jette entre les grands, amoureux de mon rang,  
Une nécessité de répandre du sang.  
Mais j'y saurai pourvoir.

BLANCHE.

C'est un pénible ouvrage  
D'arrêter un combat qu'autorise l'usage,  
Que les lois ont réglé, que les rois vos aïeux  
Daignaient assez souvent honorer de leurs yeux :  
On ne s'en dédit point sans quelque ignominie,  
Et l'honneur aux grands cœurs est plus cher que la vie.

D. ISABELLE.

Je sais ce que tu dis, et n'irai pas de front

Faire un commandement qu'ils prendraient pour affront  
Lorsque le déshonneur souille l'obéissance,  
Les rois peuvent douter de leur toute-puissance :  
Qui la hasarde alors n'en sait pas bien user,  
Et qui veut pouvoir tout ne doit pas tout oser.  
Je romprai ce combat, feignant de le permettre,  
Et je le tiens rompu si je puis le remettre.  
Les reines d'Aragon pourront même m'aider.  
Voici déjà Carlos que je viens de mander :  
Demeure, et tu verras avec combien d'adresse  
Ma gloire de mon âme est toujours la maîtresse.

## SCÈNE II

D. ISABELLE, CARLOS, BLANCHE.

D. ISABELLE.

Vous avez bien servi, marquis, et jusqu'ici  
Vos armes ont pour nous dignement réussi :  
Je pense avoir aussi bien payé vos services.  
Malgré vos envieux et leurs mauvais offices,  
J'ai fait beaucoup pour vous, et tout ce que j'ai fait  
Ne vous a pas coûté seulement un souhait.  
Si cette récompense est pourtant si petite,  
Qu'elle ne puisse aller jusqu'à votre mérite,  
S'il vous en reste encor quelque autre à souhaiter,  
Parlez, et donnez-moi moyen de m'acquitter.

CARLOS.

Après tant de faveurs à pleines mains versées,  
Dont mon cœur n'eût osé concevoir les pensées,  
Surpris, troublé, confus, accablé de bienfaits,  
Que j'osasse former encor quelques souhaits !



D. ISABELLE.

Vous êtes donc content ; et j'ai lieu de me plaindre.

CARLOS.

De moi ?

D. ISABELLE.

De vous, marquis. Je vous parle sans feindre.  
Écoutez. Votre bras a bien servi l'État,  
Tant que vous n'avez eu que le nom de soldat ;  
Dès que je vous fais grand, sitôt que je vous donne  
Le droit de disposer de ma propre personne,  
Ce même bras s'apprête à troubler son repos,  
Comme si le marquis cessait d'être Carlos,  
Ou que cette grandeur ne fût qu'un avantage  
Qui dût à sa ruine armer votre courage.  
Les trois comtes en sont les plus fermes soutiens :  
Vous attaquez en eux ses appuis et les miens ;  
C'est son sang le plus pur que vous voulez répandre,  
Et vous pouvez juger l'honneur qu'on leur doit rendre,  
Puisque ce même État, me demandant un roi,  
Les a jugés eux trois les plus dignes de moi.  
Peut-être un peu d'orgueil vous a mis dans la tête  
Qu'à venger leur mépris ce prétexte est honnête :  
Vous en avez suivi la première chaleur ;  
Mais leur mépris va-t-il jusqu'à votre valeur ?  
N'en ont-ils pas rendu témoignage à ma vue ?  
Ils ont fait peu d'état d'une race inconnue,  
Ils ont douté d'un sort que vous voulez cacher :  
Quand un doute si juste aurait dû vous toucher,  
J'avais pris quelque soin de vous venger moi-même.  
Remettre entre vos mains le don du diadème,  
Ce n'était pas, marquis, vous venger à demi.  
Je vous ai fait leur juge, et non leur ennemi ;  
Et si sous votre choix j'ai voulu les réduire,  
C'est pour vous faire honneur, et non pour les détruire.

C'est votre seul avis, non leur sang, que je veux ;  
Et c'est m'entendre mal que vous armer contre eux.  
N'auriez-vous point pensé que si ce grand courage  
Vous pouvait sur tous trois donner quelque avantage,  
On dirait que l'État, me cherchant un époux,  
N'en aurait pu trouver de comparable à vous ?  
Ah ! si je vous croyais si vain, si téméraire...

## CARLOS.

Madame, arrêtez là votre juste colère ;  
Je suis assez coupable, et n'ai que trop osé,  
Sans choisir pour me perdre un crime supposé.  
Je ne me défends point des sentiments d'estime  
Que vos moindres sujets auraient pour vous sans crime.  
Lorsque je vois en vous les célestes accords  
Des grâces de l'esprit et des beautés du corps,  
Je puis, de tant d'attraits l'âme toute ravie,  
Sur l'heur de votre époux jeter un œil d'envie ;  
Je puis contre le ciel en secret murmurer  
De n'être pas né roi pour pouvoir espérer ;  
Et, les yeux éblouis de cet éclat suprême,  
Baisser soudain la vue et rentrer en moi-même ;  
Mais que je laisse aller d'ambitieux soupirs,  
Un ridicule espoir, de criminels désirs !...  
Je vous aime, madame, et vous estime en reine,  
Et quand j'aurais des feux dignes de votre haine,  
Si votre âme, sensible à ces indignes feux,  
Se pouvait oublier jusqu'à souffrir mes vœux ;  
Si, par quelque malheur que je ne puis comprendre,  
Du trône jusqu'à moi je la voyais descendre,  
Commençant aussitôt à vous moins estimer,  
Je cesserais sans doute aussi de vous aimer.  
L'amour que j'ai pour vous est tout à votre gloire :  
Je ne vous prétends point pour fruit de ma victoire ;  
Je combats vos amants, sans dessein d'acquérir

Que l'heur d'en faire voir le plus digne, et mourir :  
 Et tiendrais mon destin assez digne d'envie  
 S'il le faisait connaître aux dépens de ma vie.  
 Serait-ce à vos faveurs répondre pleinement  
 Que hasarder ce choix à mon seul jugement ?  
 Il vous doit un époux, à la Castille un maître ;  
 Je puis en mal juger, je puis les mal connaître.  
 Je sais qu'ainsi que moi le démon des combats  
 Peut donner au moins digne et vous et vos États ;  
 Mais du moins si le sort des armes journalières  
 En laisse par ma mort de mauvaises lumières,  
 Elle m'en ôtera la honte et le regret ;  
 Et même si votre âme en aime un en secret,  
 Et que ce triste choix rencontre mal le vôtre,  
 Je ne vous verrai point, entre les bras d'un autre,  
 Reprocher à Carlos, par de muets soupirs,  
 Qu'il est l'unique auteur de tous vos déplaisirs.

D. ISABELLE.

Ne cherchez point d'excuse à douter de ma flamme,  
 Marquis ; je puis aimer, puisque enfin je suis femme ;  
 Mais, si j'aime, c'est mal me faire votre cour  
 Qu'exposer au trépas l'objet de mon amour ;  
 Et toute votre ardeur se serait modérée  
 A m'avoir dans ce doute assez considérée :  
 Je le veux éclaircir, et vous mieux éclairer,  
 Afin de vous apprendre à me considérer.  
 — Je ne le cèle point : j'aime, Carlos, oui, j'aime ;  
 Mais l'amour de l'État, plus fort que de moi-même,  
 Cherche, au lieu de l'objet le plus doux à mes yeux,  
 Le plus digne héros de régner en ces lieux ;  
 Et craignant que mes feux osassent me séduire,  
 J'ai voulu m'en remettre à vous pour m'en instruire.  
 Mais je crois qu'il suffit que cet objet d'amour  
 Perde le trône et moi, sans perdre encor le jour ;

Et mon cœur qu'on lui vole en souffre assez d'alarmes,  
Sans que sa mort pour moi me demande des larmes.

CARLOS.

Ah ! si le ciel tantôt me daignait inspirer  
En quel heureux amant je vous dois révéler,  
Que par une facile et soudaine victoire...

D. ISABELLE.

Ne pensez qu'à défendre et vous et votre gloire.  
Quel qu'il soit, les respects qui l'auraient épargné  
Lui donneraient un prix qu'il aurait mal gagné ;  
Et céder à mes feux plutôt qu'à son mérite  
Ne serait que me rendre au juge que j'évite.  
Je n'abuserai point du pouvoir absolu  
Pour défendre un combat entre vous résolu ;  
Je blesserais par là l'honneur de tous les quatre :  
Les lois vous l'ont permis, je vous verrai combattre ;  
C'est à moi, comme reine, à nommer le vainqueur.  
Dites-moi cependant qui montre plus de cœur ?  
Qui des trois le premier éprouve la fortune ?

CARLOS.

Don Alvar.

D. ISABELLE.

Don Alvar !

CARLOS.

Oui, don Alvar de Lune.

D. ISABELLE.

On dit qu'il aime ailleurs.

CARLOS.

On le dit ; mais enfin  
Lui seul jusqu'ici tente un si noble destin.

D. ISABELLE.

Je devine à peu près quel intérêt l'engage ;  
Et nous verrons demain quel sera son courage.

CARLOS.

Vous ne m'avez donné que ce jour pour ce choix.

D. ISABELLE.

J'aime mieux au lieu d'un vous en accorder trois.

CARLOS.

Madame, son cartel marque cette journée.

D. ISABELLE.

C'est peu que son cartel, si je ne l'ai donnée :  
Qu'on le fasse venir pour la voir différer.  
Je vais pour vos combats faire tout préparer.  
Adieu. Souvenez-vous surtout de ma défense ;  
Et vous aurez demain l'honneur de ma présence.

### SCÈNE III

CARLOS.

Consens-tu qu'on diffère, honneur ? Le consens-tu ?  
Cet ordre n'a-t-il rien qui souille ma vertu ?  
N'ai-je point à rougir de cette déférence  
Que d'un combat illustre achète la licence ?

Tu murmures, ce semble ? Achève ; explique-toi.  
La reine a-t-elle droit de te faire la loi ?  
Tu n'es point son sujet, l'Aragon m'a vu naître.  
O ciel ! je m'en souviens ; et j'ose encor paraître !  
Et je puis, sous les noms de comte et de marquis,  
D'un malheureux pêcheur reconnaître le fils !  
— Honteuse obscurité, qui seule me fais craindre !  
Injurieux destin, qui seul me rends à plaindre !  
Plus on m'en fait sortir, plus je crains d'y rentrer,  
Et crois ne t'avoir fui que pour te rencontrer.  
Ton cruel souvenir sans fin me persécute ;  
Du rang où l'on m'élève il me montre la chute.  
Lasse-toi désormais de me faire trembler ;  
Je parle à mon honneur, ne viens point le troubler.  
Laisse-le sans remords m'approcher des couronnes,  
Et ne viens point m'ôter plus que tu ne me donnes.  
Je n'ai plus rien à toi : la guerre a consumé  
Tout cet indigne sang dont tu m'avais formé ;  
J'ai quitté jusqu'au nom que je tiens de ta haine,  
Et ne puis... Mais voici ma véritable reine.

## SCÈNE IV

D. ELVIRE, CARLOS.

D. ELVIRE.

Ah ! Carlos, car j'ai peine à vous nommer marquis,  
Non qu'un titre si beau ne vous soit bien acquis,  
Non qu'avecque justice il ne vous appartienne,  
Mais parce qu'il vous vient d'autre main que la mienne,  
Et que je présumais n'appartenir qu'à moi  
D'élever votre gloire au rang où je la voi.  
Je me consolerais toutefois avec joie  
Des faveurs que sans moi le ciel sur vous déploie,

Et verrais sans envie agrandir un héros,  
Si le marquis tenait ce qu'a promis Carlos,  
S'il avait comme lui son bras à mon service.  
Je venais à la reine en demander justice ;  
Mais, puisque je vous vois, vous m'en ferez raison.  
Je vous accuse donc, non pas de trahison,  
Pour un cœur généreux cette tache est trop noire,  
Mais d'un peu seulement de manque de mémoire.

CARLOS.

Moi, madame ?

D. ELVIRE.

Écoutez mes plaintes en repos.

Je me plains du marquis, et non pas de Carlos :  
Carlos de tout son cœur me tiendrait sa parole ;  
Mais ce qu'il m'a donné, le marquis me le vole ;  
C'est lui seul qui dispose ainsi du bien d'autrui,  
Et prodigue son bras quand il n'est plus à lui.  
Carlos se souviendrait que sa haute vaillance  
Doit ranger don Garcie à mon obéissance ;  
Qu'elle doit affermir mon sceptre dans ma main ;  
Qu'il doit m'accompagner peut-être dès demain.  
Mais ce Carlos n'est plus, le marquis lui succède,  
Qu'une autre soif de gloire, un autre objet possède,  
Et qui, du même bras qui m'engageait sa foi,  
Entreprend trois combats pour une autre que moi.  
Hélas ! si ces honneurs dont vous comble la reine  
Réduisent mon espoir en une attente vaine ;  
Si les nouveaux desseins que vous en concevez  
Vous ont fait oublier ce que vous me devez,  
Rendez-lui ces honneurs qu'un tel oubli profane,  
Rendez-lui Pennafiel, Burgos, et Santillane :  
L'Aragon a de quoi vous payer ces refus,  
Et vous donner encor quelque chose de plus.

CARLOS.

Et Carlos, et marquis, je suis à vous, madame :  
Le changement de rang ne change point mon âme ;  
Mais vous trouverez bon que, par ces trois défis,  
Carlos tâche à payer ce que doit le marquis.  
Vous réserver mon bras noirci d'une infamie  
Attirerait sur vous la fortune ennemie,  
Et vous hasarderait, par cette lâcheté,  
Au juste châtement qu'il aurait mérité.  
Quand deux occasions pressent un grand courage,  
L'honneur à la plus proche avidement l'engage,  
Et lui fait préférer, sans le rendre inconstant,  
Celle qui se présente à celle qui l'attend.  
Ce n'est pas, toutefois, madame, qu'il l'oublie :  
Mais, bien que je vous doive immoler don Garcie,  
J'ai vu que vers la reine on perdait le respect,  
Que d'un indigne amour son cœur était suspect ;  
Pour m'avoir honoré je l'ai vue outragée,  
Et ne puis m'acquitter qu'après l'avoir vengée.

D. ELVIRE.

C'est me faire une excuse où je ne comprends rien,  
Sinon que son service est préférable au mien,  
Qu'avant que de me suivre on doit mourir pour elle,  
Et qu'étant son sujet il faut m'être infidèle.

CARLOS.

Ce n'est point en sujet que je cours au combat :  
Peut-être suis-je né dedans quelque autre État ;  
Mais par un zèle entier et pour l'une et pour l'autre,  
J'embrasse également son service et le vôtre ;  
Et les plus grands périls n'ont rien de hasardeux  
Que j'ose refuser pour aucune des deux.  
Quoique engagé demain à combattre pour elle,  
S'il fallait aujourd'hui venger votre querelle,



Tout ce que je lui dois ne m'empêcherait pas  
 De m'exposer pour vous à plus de trois combats.  
 Je voudrais toutes deux pouvoir vous satisfaire :  
 Vous, sans manquer vers elle ; elle, sans vous déplaire.  
 Cependant je ne puis servir elle ni vous  
 Sans de l'une ou de l'autre allumer le courroux.  
 — Je plaindrais un amant qui souffrirait mes peines,  
 Et, tel pour deux beautés que je suis pour deux reines,  
 Se verrait déchiré par un égal amour,  
 Tels que sont mes respects dans l'une et l'autre cour.  
 L'âme d'un tel amant, tristement balancée,  
 Sur d'éternels soucis voit flotter sa pensée ;  
 Et, ne pouvant résoudre à quels vœux se borner,  
 N'ose rien acquérir ni rien abandonner :  
 Il n'aime qu'avec trouble, il ne voit qu'avec crainte ;  
 Tout ce qu'il entreprend donne sujet de plainte ;  
 Ses hommages partout ont de fausses couleurs,  
 Et son plus grand service est un grand crime ailleurs.

D. ELVIRE.

Aussi sont-ce d'amour les premières maximes,  
 Que partager son âme est le plus grand des crimes.  
 Un cœur n'est à personne alors qu'il est à deux ;  
 Aussitôt qu'il les offre il dérobe ses vœux ;  
 Ce qu'il a de constance, à choisir trop timide,  
 Le rend vers l'une ou l'autre incessamment perfide ;  
 Et comme il n'est enfin ni rigueurs ni mépris  
 Qui d'un pareil amour ne soient un digne prix,  
 Il ne peut mériter d'aucun œil qui le charme,  
 En servant, un regard, en mourant, une larme.

CARLOS.

Vous seriez bien sévère envers un tel amant.

D. ELVIRE.

Allons voir si la reine agirait autrement,

S'il en devrait attendre un plus léger supplice.  
Cependant don Alvar le premier entre en lice ;  
Et vous savez l'amour qu'il m'a toujours fait voir.

CARLOS.

Je sais combien sur lui vous avez de pouvoir.

D. ELVIRE.

Quand vous le combattrez, pensez à ce que j'aime,  
Et ménagez son sang comme le vôtre même.

CARLOS.

Quoi ! m'ordonneriez-vous qu'ici j'en fisse un roi ?

D. ELVIRE.

Je vous dis seulement que vous pensiez à moi.

## ACTE TROISIÈME

---

### SCÈNE PREMIÈRE

D. ELVIRE, D. ALVAR.

D. ELVIRE.

Vous pouvez donc m'aimer, et d'une âme bien saine  
Entreprendre un combat pour acquérir la reine !  
Quel astre agit sur vous avec tant de rigueur,  
Qu'il force votre bras à trahir votre cœur ?  
L'honneur, me dites-vous, vers l'amour vous excuse :  
Ou cet honneur se trompe, ou cet amour s'abuse ;  
Et je ne comprends point, dans un si mauvais tour,  
Ni quel est cet honneur ni quel est cet amour.  
Tout l'honneur d'un amant, c'est d'être amant fidèle :  
Si vous m'aimez encor, que prétendez-vous d'elle ?  
Et si vous l'acquérez, que voulez-vous de moi ?  
Aurez-vous droit alors de lui manquer de foi ?  
La mépriserez-vous quand vous l'aurez acquise ?

D. ALVAR.

Qu'étant né son sujet jamais je la méprise !

D. ELVIRE.

Que me voulez-vous donc ? Vaincu par don Carlos,  
Aurez-vous quelque grâce à troubler mon repos ?

En serez-vous plus digne ? Et, par cette victoire,  
Répandra-t-il sur vous un rayon de sa gloire ?

D. ALVAR.

Que j'ose présenter ma défaite à vos yeux !

D. ELVIRE.

Que me veut donc enfin ce cœur ambitieux ?

D. ALVAR.

Que vous preniez pitié de l'état déplorable  
Où votre long refus réduit un misérable.  
Mes vœux mieux écoutés, par un heureux effet,  
M'auraient su garantir de l'honneur qu'on m'a fait ;  
Et l'État par son choix ne m'eût pas mis en peine  
De manquer à ma gloire, ou d'acquérir ma reine.  
Votre refus m'expose à cette dure loi  
D'entreprendre un combat qui n'est que contre moi :  
J'en crains également l'une et l'autre fortune.  
Et le moyen aussi que j'en souhaite aucune ?  
Ni vaincu, ni vainqueur, je ne puis être à vous :  
Vaincu, j'en suis indigne, et vainqueur, son époux ;  
Et le destin m'y traite avec tant d'injustice  
Que son plus beau succès me tient lieu de supplice.  
Aussi, quand mon devoir ose la disputer,  
Je ne veux l'acquérir que pour vous mériter,  
Que pour montrer qu'en vous j'adorais la personne,  
Et me pouvais ailleurs promettre une couronne.  
Fasse le juste ciel que j'y puisse, ou mourir,  
Ou ne la mériter que pour vous acquérir !

D. ELVIRE.

Ce sont vœux superflus : le vouloir un miracle,  
Où votre gloire oppose un invincible obstacle ;

Et la reine pour moi vous saura bien payer  
Du temps qu'un peu d'amour vous fit mal employer.  
Ma couronne est douteuse, et la sienne affermie ;  
L'avantage du change en ôte l'infamie.  
Allez ; n'en perdez pas la digne occasion,  
Poursuivez-la sans honte et sans confusion.  
La légèreté même où tant d'honneur engage  
Est moins légèreté que grandeur de courage ;  
Mais gardez que Carlos ne me venge de vous.

D. ALVAR.

Ah ! laissez-moi, madame, adorer ce courroux.  
J'avais cru jusqu'ici mon combat magnanime ;  
Mais je suis trop heureux s'il passe pour un crime,  
Et si, quand de vos lois l'honneur me fait sortir,  
Vous m'estimez assez pour vous en ressentir.  
De ce crime vers vous quels que soient les supplices,  
Du moins il m'a valu plus que tous mes services,  
Puisqu'il me fait connaître, alors qu'il vous déplaît,  
Que vous daignez en moi prendre quelque intérêt.

D. ELVIRE.

Le crime, don Alvar, dont je semble irritée,  
C'est qu'on me persécute après m'avoir quittée ;  
Et, pour vous dire encor quelque chose de plus,  
Je me fâche d'entendre accuser mes refus.  
Je suis reine sans sceptre, et n'en ai que le titre ;  
Le pouvoir m'en est dû, le temps en est l'arbitre.  
Si vous m'avez servie en généreux amant  
Quand j'ai reçu du ciel le plus dur traitement,  
J'ai tâché d'y répondre avec toute l'estime  
Que pouvait en attendre un cœur si magnanime.  
Pouvais-je en cet exil davantage sur moi ?  
Je ne veux point d'époux que je n'en fasse un roi ;  
Et je n'ai pas une âme assez basse et commune

Pour en faire un appui de ma triste fortune.  
C'est chez moi, don Alvar, dans la pompe et l'éclat,  
Que me le doit choisir le bien de mon État.  
Il fallait arracher mon sceptre à mon rebelle,  
Le remettre en ma main pour le recevoir d'elle :  
Je vous aurais peut-être alors considéré  
Plus que ne m'a permis un sort si déploré ;  
Mais une occasion plus prompte et plus brillante  
A surpris cependant votre amour chancelante ;  
Et soit que votre cœur s'y trouvât disposé,  
Soit qu'un si long refus l'y laissât exposé,  
Je ne vous blâme point de l'avoir acceptée :  
De plus constants que vous l'auraient bien écoutée.  
Quelle qu'en soit pourtant la cause ou la couleur,  
Vous pouviez l'embrasser avec moins de chaleur,  
Combattre le dernier, et, par quelque apparence,  
Témoigner que l'honneur vous faisait violence :  
De cette illusion l'artifice secret  
M'eût forcée à vous plaindre et vous perdre à regret ;  
Mais courir au-devant, et vouloir bien qu'on voie  
Que vos vœux mal reçus m'échappent avec joie !

D. ALVAR.

Vous auriez donc voulu que l'honneur d'un tel choix  
Eût montré votre amant le plus lâche des trois ?  
Que pour lui cette gloire eût eu trop peu d'amorces,  
Jusqu'à ce qu'un rival eût épuisé ses forces ?  
Que...

D. ELVIRE.

Vous achèverez au sortir du combat,  
Si toutefois Carlos vous en laisse en état.  
Voilà vos deux rivaux avec qui je vous laisse,  
Et vous dirai demain pour qui je m'intéresse.

D. ALVAR.

Hélas ! pour le bien voir je n'ai que trop de jour.

SCÈNE II

D. MANRIQUE, D. LOPE, D. ALVAR.

D. MANRIQUE.

Qui vous traite le mieux, la fortune, ou l'amour ?  
La reine charme-t-elle auprès de done Elvire ?

D. ALVAR.

Si j'emporte la bague, il faudra vous le dire.

D. LOPE.

Carlos vous nuit partout, du moins à ce qu'on croit.

D. ALVAR.

Il fait plus d'un jaloux, du moins à ce qu'on voit.

D. LOPE.

Il devrait par pitié vous céder l'une ou l'autre.

D. ALVAR.

Plaignant mon intérêt, n'oubliez pas le vôtre.

D. MANRIQUE.

De vrai, la presse est grande à qui le fera roi.

D. ALVAR.

Je vous plains fort tous deux, s'il vient à bout de moi.

D. MANRIQUE.

Mais si vous le vainquez, serons-nous fort à plaindre ?

D. ALVAR.

Quand je l'aurai vaincu, vous aurez fort à craindre.

D. LOPE.

Oui, de vous voir longtemps hors de combat pour nous.

D. ALVAR.

Nous aurons essuyé les plus dangereux coups.

D. MANRIQUE.

L'heure nous tardera d'en voir l'expérience.

D. ALVAR.

On pourra vous guérir de cette impatience.

D. LOPE.

De grâce, faites donc que ce soit promptement.

## SCÈNE III

D. ISABELLE, D. MANRIQUE, D. ALVAR, D. LOPE.

D. ISABELLE.

Laissez-moi, don Alvar, leur parler un moment :  
Je n'entreprendrai rien à votre préjudice ;  
Et mon dessein ne va qu'à vous faire justice,  
Qu'à vous favoriser plus que vous ne voulez.

D. ALVAR.

Je ne sais qu'obéir alors que vous parlez.



SCÈNE IV

D. ISABELLE, D. MANRIQUE, D. LOPE.

D. ISABELLE.

Comtes, je ne veux plus donner lieu qu'on murmure  
 Que choisir par autrui c'est me faire une injure ;  
 Et puisque de ma main le choix sera plus beau,  
 Je veux choisir moi-même, et reprendre l'anneau.  
 Je ferai plus pour vous : des trois qu'on me propose,  
 J'en exclus don Alvar ; vous en savez la cause :  
 Je ne veux point gêner un cœur plein d'autres feux,  
 Et vous ôte un rival pour le rendre à ses vœux.  
 Qui n'aime que par force aime qu'on le néglige ;  
 Et mon refus du moins autant que vous l'oblige.  
 Vous êtes donc les seuls que je veux regarder ;  
 Mais avant qu'à choisir j'ose me hasarder,  
 Je voudrais voir en vous quelque preuve certaine  
 Qu'en moi c'est moi qu'on aime, et non l'éclat de reine.  
 L'amour n'est, ce dit-on, qu'une union d'esprits ;  
 Et je tiendrais des deux celui-là mieux épris  
 Qui favoriserait ce que je favorise,  
 Et ne mépriserait que ce que je méprise ;  
 Qui prendrait en m'aimant même cœur, mêmes yeux :  
 Si vous ne m'entendez, je vais m'expliquer mieux.  
 Aux vertus de Carlos j'ai paru libérale :  
 Je voudrais en tous deux voir une estime égale,  
 Qu'il trouvât même honneur, même justice en vous ;  
 Car ne présumez pas que je prenne un époux  
 Pour m'exposer moi-même à ce honteux outrage  
 Qu'un roi fait de ma main détruire mon ouvrage ;  
 N'y pensez l'un ni l'autre, à moins qu'un digne effet  
 Suive de votre part ce que pour lui j'ai fait,  
 Et que par cet aveu je demeure assurée  
 Que tout ce qui m'a plu doit être de durée.

## D. MANRIQUE.

Toujours Carlos, madame ! et toujours son bonheur  
Fait dépendre de lui le nôtre et votre cœur !  
Mais puisque c'est par là qu'il faut enfin vous plaire,  
Vous-même apprenez-nous ce que nous pouvons faire.  
Nous l'estimons tous deux un des braves guerriers  
A qui jamais la guerre ait donné des lauriers ;  
Notre liberté même est due à sa vaillance,  
Et quoiqu'il ait tantôt montré quelque insolence,  
Dont nous a dû piquer l'honneur de notre rang,  
Vous avez suppléé l'obscurité du sang.  
Ce qu'il vous plaît qu'il soit, il est digne de l'être.  
Nous lui devons beaucoup, et l'allions reconnaître,  
L'honorer en soldat, et lui faire du bien ;  
Mais après vos faveurs nous ne pouvons plus rien :  
Qui pouvait pour Carlos ne peut rien pour un comte ;  
Il n'est rien en nos mains qu'il en reçût sans honte ;  
Et vous avez pris soin de le payer pour nous.

## D. ISABELLE.

Il en est, en vos mains, des présents assez doux,  
Qui purgeraient vos noms de toute ingratitude,  
Et mon âme pour lui de toute inquiétude ;  
Il en est dont sans honte il serait possesseur :  
En un mot, vous avez l'un et l'autre une sœur ;  
Et je veux que le roi qu'il me plaira de faire,  
En recevant ma main, le fasse son beau-frère ;  
Et que par cet hymen son destin affermi  
Ne puisse en mon époux trouver son ennemi.  
Ce n'est pas, après tout, que j'en craigne la haine ;  
Je sais qu'en cet État je serai toujours reine,  
Et qu'un tel roi jamais, quel que soit son projet,  
Ne sera sous ce nom que mon premier sujet ;  
Mais je ne me plais pas à contraindre personne,  
Et moins que tous un cœur à qui le mien se donne.  
Répondez donc tous deux : n'y consentez-vous pas ?

D. MANRIQUE.

Oui, madame, aux plus longs et plus cruels trépas,  
Plutôt qu'à voir jamais de pareils hyménées  
Ternir en un moment l'éclat de mille années.  
Ne cherchez point par là cette union d'esprits :  
Votre sceptre, madame, est trop cher à ce prix ;  
Et jamais...

D. ISABELLE.

Ainsi donc vous me faites connaître  
Que ce que je l'ai fait il est digne de l'être,  
Que je puis suppléer l'obscurité du sang ?

D. MANRIQUE.

Oui, bien pour l'élever jusques à notre rang.  
Jamais un souverain ne doit compte à personne  
Des dignités qu'il fait, et des grandeurs qu'il donne :  
S'il est d'un sort indigne ou l'auteur ou l'appui,  
Comme il le fait lui seul, la honte est toute à lui.  
Mais disposer d'un sang que j'ai reçu sans tache !  
Avant que le souiller, il faut qu'on me l'arrache :  
J'en dois compte aux aïeux dont il est hérité,  
A toute leur famille, à la postérité.

D. ISABELLE.

Et moi, Manrique, et moi, qui n'en dois aucun compte,  
J'en disposerai seule, et j'en aurai la honte.  
Mais quelle extravagance a pu vous figurer  
Que je me donne à vous pour vous déshonorer,  
Que mon sceptre en vos mains porte quelque infamie ?  
Si je suis jusque-là de moi-même ennemie,  
En quelle qualité, de sujet, ou d'amant,  
M'osez-vous expliquer ce noble sentiment ?  
Ah ! si vous n'apprenez à parler d'autre sorte...

D. LOPE.

Madame, pardonnez à l'ardeur qui l'emporte ;  
Il devait s'excuser avec plus de douceur.  
Nous avons, en effet, l'un et l'autre une sœur ;  
Mais, si j'ose en parler avec quelque franchise,  
A d'autres qu'au marquis l'une et l'autre est promise.

D. ISABELLE.

A qui, don Lope ?

D. MANRIQUE.

A moi, madame.

D. ISABELLE.

Et l'autre ?

D. LOPE.

A moi.

D. ISABELLE.

J'ai donc tort parmi vous de vouloir faire un roi.  
Allez, heureux amants, allez voir vos maîtresses ;  
Et parmi les douceurs de vos dignes caresses,  
N'oubliez pas de dire à ces jeunes esprits  
Que vous faites du trône un généreux mépris.  
Je vous l'ai déjà dit, je ne force personne,  
Et rends grâce à l'État des amants qu'il me donne.

D. LOPE.

Écoutez-nous, de grâce.

D. ISABELLE.

Et que me direz-vous ?

Que la constance est belle au jugement de tous ?  
Qu'il n'est point de grandeurs qui la doivent séduire ?  
Quelques autres que vous m'en sauront mieux instruire  
Et si cette vertu ne se doit point forcer,  
Peut-être qu'à mon tour je saurai l'exercer.

D. LOPE.

Exercez-la, madame, et souffrez qu'on s'explique.  
 Vous connaîtrez du moins don Lope et don Manrique,  
 Qu'un vertueux amour qu'ils ont tous deux pour vous,  
 Ne pouvant rendre heureux sans en faire un jaloux,  
 Porte à tarir ainsi la source des querelles  
 Qu'entre les grands rivaux on voit si naturelles.  
 Ils se sont l'un et l'autre attachés par ces nœuds  
 Qui n'auront leur effet que pour le malheureux :  
 Il me devra sa sœur, s'il faut qu'il vous obtienne ;  
 Et si je suis à vous, je lui devrai la mienne.  
 Celui qui doit vous perdre, ainsi, malgré son sort,  
 A s'approcher de vous fait encor son effort ;  
 Ainsi, pour consoler l'une ou l'autre infortune,  
 L'une et l'autre est promise, et nous n'en devons qu'une :  
 Nous ignorons laquelle ; et vous la choisirez,  
 Puisque enfin c'est la sœur du roi que vous ferez.  
 Jugez donc si Carlos en peut être beau-frère,  
 Et si vous devez rompre un nœud si salutaire,  
 Hasarder un repos à votre État si doux,  
 Qu'affermir sous vos lois la concorde entre nous.

D. ISABELLE.

Et ne savez-vous point qu'étant ce que vous êtes,  
 Vos sœurs, par conséquent, mes premières sujettes,  
 Les donner sans mon ordre et même malgré moi,  
 C'est dans mon propre État m'oser faire la loi ?

D. MANRIQUE.

Agissez donc enfin, madame, en souveraine,  
 Et souffrez qu'on s'excuse, ou commandez en reine ;  
 Nous vous obéirons, mais sans y consentir ;  
 Et, pour vous dire tout avant que de sortir,  
 Carlos est généreux, il connaît sa naissance ;  
 Qu'il se juge en secret sur cette connaissance ;

Et s'il trouve son sang digne d'un tel honneur,  
Qu'il vienne, nous tiendrons l'alliance à bonheur ;  
Qu'il choisisse des deux, et l'épouse, s'il l'ose.  
Nous n'avons plus, madame, à vous dire autre chose :  
Mettre en un tel hasard le choix de leur époux,  
C'est jusqu'où nous pouvons nous abaisser pour vous ;  
Mais, encore une fois, que Carlos y regarde,  
Et pense à quels périls cet hymen le hasarde.

D. ISABELLE.

Vous-même gardez bien, pour le trop dédaigner,  
Que je ne montre enfin comme je sais régner.

## SCÈNE V

D. ISABELLE.

Quel est ce mouvement qui tous deux les mutine,  
Lorsque l'obéissance au trône les destine ?  
Est-ce orgueil ? est-ce envie ? est-ce animosité,  
Défiance, mépris, ou générosité ?  
N'est-ce point que le ciel ne consent qu'avec peine  
Cette triste union d'un sujet à sa reine,  
Et jette un prompt obstacle aux plus aisés desseins  
Qui laissent choir mon sceptre en leurs indignes mains ?  
Mes yeux n'ont-ils horreur d'une telle bassesse  
Que pour s'abaisser trop lorsque je les abaisse ?  
Quel destin à ma gloire oppose mon ardeur ?  
Quel destin à ma flamme oppose ma grandeur ?  
Si ce n'est que par là que je m'en puis défendre,  
Ciel, laisse-moi donner ce que je n'ose prendre ;  
Et puisque enfin pour moi tu n'as point fait de rois,  
Souffre de mes sujets le moins indigne choix.

SCÈNE VI

D. ISABELLE, BLANCHE.

D. ISABELLE.

Blanche, j'ai perdu temps.

BLANCHE.

Je l'ai perdu de même.

D. ISABELLE.

Les comtes à ce prix fuient le diadème.

BLANCHE.

Et Carlos ne veut point de fortune à ce prix.

D. ISABELLE.

Rend-il haine pour haine, et mépris pour mépris ?

BLANCHE.

Non, madame ; au contraire, il estime ces dames  
Dignes des plus grands cœurs et des plus belles flammes.

D. ISABELLE.

Et qui l'empêche donc d'aimer et de choisir ?

BLANCHE.

Quelque secret obstacle arrête son désir.  
Tout le bien qu'il en dit ne passe point l'estime ;  
Charmantes qu'elles sont, les aimer, c'est un crime.  
Il ne s'excuse point sur l'inégalité ;  
Il semble plutôt craindre une infidélité ;  
Et ses discours obscurs, sous un confus mélange,  
M'ont fait voir malgré lui comme une horreur du change,

Comme une aversion qui n'a pour fondement  
Que les secrets liens d'un autre attachement.

D. ISABELLE.

Il aimerait ailleurs !

BLANCHE.

Oui, si je ne m'abuse,  
Il aime en lieu plus haut que n'est ce qu'il refuse ;  
Et, si je ne craignais votre juste courroux,  
J'oserais deviner, madame, que c'est vous.

D. ISABELLE.

Ah ! ce n'est pas pour moi qu'il est si téméraire ;  
Tantôt dans ses respects j'ai trop vu le contraire :  
Si l'éclat de mon sceptre avait pu le charmer,  
Il ne m'aurait jamais défendu de l'aimer.  
S'il aime en lieu si haut, il aime donc Elvire ;  
Il doit l'accompagner jusque dans son empire ;  
Et fait à mes amants ces défis généreux,  
Non pas pour m'acquérir, mais pour se venger d'eux.  
Je l'ai donc agrandi pour le voir disparaître,  
Et qu'une reine, ingrate à l'égal de ce traître,  
M'enlève, après vingt ans de refuge en ces lieux,  
Ce qu'avait mon État de plus doux à mes yeux !  
Non, j'ai pris trop de soin de conserver sa vie.  
Qu'il combatte, qu'il meure, et j'en serai ravie.  
Je saurai par sa mort à quels vœux m'engager,  
Et j'aimerai des trois qui m'en saura venger.

BLANCHE.

Que vous peut offenser sa flamme ou sa retraite,  
Puisque vous n'aspirez qu'à vous en voir défaite ?  
Je ne sais pas s'il aime ou donc Elvire ou vous,  
Mais je ne comprends point ce mouvement jaloux.



D. ISABELLE.

Tu ne le comprends point ! et c'est ce qui m'étonne :  
Je veux donner son cœur, non que son cœur le donne ;  
Je veux que son respect l'empêche de m'aimer,  
Non des flammes qu'une autre a su mieux allumer :  
Je veux bien plus ; qu'il m'aime, et qu'un juste silence  
Fasse à des feux pareils pareille violence ;  
Que l'inégalité lui donne même ennui ;  
Qu'il souffre autant pour moi que je souffre pour lui ;  
Que par le seul dessein d'affermir sa fortune,  
Et non point par amour, il se donne à quelqu'une ;  
Que par mon ordre seul il s'y laisse obliger ;  
Que ce soit m'obéir, et non me négliger ;  
Et que, voyant ma flamme à l'honorer trop prompte,  
Il m'ôte de péril sans me faire de honte.  
Car enfin il l'a vue et la connaît trop bien ;  
Mais il aspire au trône, et ce n'est pas au mien ;  
Il me préfère une autre, et cette préférence  
Forme de son respect la trompeuse apparence :  
Faux respect qui me brave et veut régner sans moi.

BLANCHE.

Pour aimer done Elvire, il n'est pas encor roi.

D. ISABELLE.

Elle est reine, et peut tout sur l'esprit de sa mère.

BLANCHE.

Si ce n'est un faux bruit, le ciel lui rend un frère.  
Don Sanche n'est point mort et vient ici, dit-on,  
Avec les députés qu'on attend d'Aragon ;  
C'est ce qu'en arrivant leurs gens ont fait entendre.

D. ISABELLE.

Blanche, s'il est ainsi, que d'heur j'en dois attendre !

L'injustice du ciel, faute d'autres objets,  
Me forçait d'abaisser mes yeux sur mes sujets,  
Ne voyant point de prince égal à ma naissance  
Qui ne fût sous l'hymen, ou Maure, ou dans l'enfance.  
Mais, s'il lui rend un frère, il m'envoie un époux.  
— Comtes, je n'ai plus d'yeux pour Carlos ni pour vous ;  
Et, devenant par là reine de ma rivale,  
J'aurai droit d'empêcher qu'elle ne se ravale,  
Et ne souffrirai pas qu'elle ait plus de bonheur  
Que ne m'en ont permis ces tristes lois d'honneur.

BLANCHE.

La belle occasion que votre jalousie,  
Douteuse encor qu'elle est, a promptement saisie !

D. ISABELLE.

Allons l'examiner, Blanche ; et tâchons de voir  
Quelle juste espérance on peut en concevoir.

## ACTE QUATRIÈME

---

### SCÈNE PREMIÈRE

D. LÉONOR, D. MANRIQUE, D. LOPE.

D. MANRIQUE.

Quoique l'espoir d'un trône et l'amour d'une reine  
Soient des biens que jamais on ne céda sans peine,  
Quoiqu'à l'un de nous deux elle ait promis sa foi,  
Nous cessons de prétendre où nous voyons un roi.  
Dans notre ambition nous savons nous connaître ;  
Et, bénissant le ciel qui nous donne un tel maître,  
Ce prince qu'il vous rend après tant de travaux  
Trouve en nous des sujets, et non pas des rivaux :  
Heureux si l'Aragon, joint avec la Castille,  
Du sang de deux grands rois ne fait qu'une famille !  
Nous vous en conjurons, loin d'en être jaloux,  
Comme étant l'un et l'autre à l'État plus qu'à nous,  
Et, tout impatients d'en voir la force unie  
Des Maures, nos voisins, dompter la tyrannie,  
Nous renonçons sans honte à ce choix glorieux,  
Qui d'une grande reine abaissait trop les yeux.

D. LÉONOR.

La générosité de votre déférence,  
Comtes, flatte trop tôt ma nouvelle espérance :

D'un avis si douteux j'attends fort peu de fruit ;  
Et ce grand bruit enfin peut-être n'est qu'un bruit.  
Mais jugez-en tous deux et me daignez apprendre  
Ce qu'avecque raison mon cœur en doit attendre.  
Les troubles d'Aragon vous sont assez connus ;  
Je vous en ai souvent tous deux entretenus,  
Et ne vous redis point quelles longues misères  
Chassèrent don Fernand du trône de ses pères.  
Il y voyait déjà monter ses ennemis,  
Ce prince malheureux, quand j'accouchai d'un fils :  
On le nomma don Sanche ; et, pour cacher sa vie  
Aux barbares fureurs du traître don Garcie,  
A peine eus-je loisir de lui dire un adieu,  
Qu'il le fit enlever sans me dire en quel lieu ;  
Et je n'en pus jamais savoir que quelques marques  
Pour reconnaître un jour le sang de nos monarques.  
Trop inutiles soins contre un si mauvais sort !  
Lui-même, au bout d'un an, m'apprit qu'il était mort.  
Quatre ans après il meurt, et me laisse une fille  
Dont je vins par son ordre accoucher en Castille.  
Il me souvient toujours de ses derniers propos ;  
Il mourut en mes bras avec ces tristes mots :  
« Je meurs, et je vous laisse en un sort déplorable ;  
Le ciel vous puisse un jour être plus favorable !  
Don Raymond a pour vous des secrets importants,  
Et vous les apprendra quand il en sera temps :  
Fuyez dans la Castille. » A ces mots il expire,  
Et jamais don Raymond ne me voulut rien dire.  
Je partis sans lumière en ces obscurités ;  
Mais, le voyant venir avec ces députés,  
Et que c'est par leurs gens que ce grand bruit éclate,  
(Voyez qu'en sa faveur aisément on se flatte !)  
J'ai cru que du secret le temps était venu,  
Et que don Sanche était ce mystère inconnu ;  
Qu'il l'amenait ici reconnaître sa mère.  
Hélas ! que c'est en vain que mon amour l'espère :

A ma confusion ce bruit s'est éclairci ;  
 Bien loin de l'amener, ils le cherchent ici :  
 Voyez quelle apparence, et si cette province  
 A jamais su le nom de ce malheureux prince.

D. LOPE.

Si vous croyez au nom, vous croirez son trépas,  
 Et qu'on cherche don Sanche où don Sanche n'est pas ;  
 Mais, si vous en voulez croire la voix publique,  
 Et que notre pensée avec elle s'explique,  
 Ou le ciel pour jamais a repris ce héros,  
 Ou cet illustre prince est le vaillant Carlos.  
 Nous le dirons tous deux, quoique suspects d'envie,  
 C'est un miracle pur que le cours de sa vie.  
 Cette haute vertu qui charme tant d'esprits,  
 Cette fière valeur qui brave nos mépris,  
 Ce port majestueux qui, tout inconnu même,  
 A plus d'accès que nous auprès du diadème ;  
 Deux reines qu'à l'envi nous voyons l'estimer,  
 Et qui peut-être ont peine à ne le pas aimer ;  
 Ce prompt consentement d'un peuple qui l'adore :  
 Madame, après cela j'ose le dire encore,  
 Ou le ciel pour jamais a repris ce héros,  
 Ou cet illustre prince est le vaillant Carlos.  
 Nous avons méprisé sa naissance inconnue ;  
 Mais à ce peu de jour nous recouvrons la vue,  
 Et verrions à regret qu'il fallût aujourd'hui  
 Céder notre espérance à tout autre qu'à lui.

D. LÉONOR.

Il en a le mérite, et non pas la naissance ;  
 Et lui-même il en donne assez de connaissance,  
 Abandonnant la reine à choisir parmi vous  
 Un roi pour la Castille, et pour elle un époux.

D. MANRIQUE.

Et ne voyez-vous pas que sa valeur s'apprête  
A faire sur tous trois cette illustre conquête ?  
Oubliez-vous déjà qu'il a dit à vos yeux  
Qu'il ne veut rien devoir au nom de ses aïeux ?  
Son grand cœur se dérobe à ce haut avantage  
Pour devoir sa grandeur entière à son courage ;  
Dans une cour si belle et si pleine d'appas,  
Avez-vous remarqué qu'il aime en lieu plus bas ?

D. LÉONOR.

Le voici ; nous saurons ce que lui-même en pense.

## SCÈNE II

D. LÉONOR, CARLOS, D. MANRIQUE, D. LOPE.

CARLOS.

Madame, sauvez-moi d'un honneur qui m'offense :  
Un peuple opiniâtre à m'arracher mon nom  
Veut que je sois don Sanche et prince d'Aragon.  
Puisque par sa présence il faut que ce bruit meure,  
Dois-je être, en l'attendant, le fantôme d'une heure ?  
Ou, si c'est une erreur qui lui promet ce roi,  
Souffrez-vous qu'elle abuse et de vous et de moi ?

D. LÉONOR.

Quoi que vous présumiez de la voix populaire,  
Par de secrets rayons le ciel souvent l'éclaire :  
Vous apprendrez par là du moins les vœux de tous,  
Et quelle opinion les peuples ont de vous.

D. LOPE.

Prince, ne cachez plus ce que le ciel découvre ;  
 Ne fermez pas nos yeux quand sa main nous les ouvre.  
 Vous devez être las de nous faire faillir.  
 Nous ignorons quel fruit vous en vouliez cueillir,  
 Mais nous avons pour vous une estime assez haute  
 Pour n'être pas forcés à commettre une faute ;  
 Et notre honneur, au vôtre en aveugle opposé,  
 Méritait par pitié d'être désabusé.  
 Notre orgueil n'est pas tel qu'il s'attache aux personnes,  
 Ou qu'il ose oublier ce qu'il doit aux couronnes ;  
 Et, s'il n'a pas eu d'yeux pour un roi déguisé,  
 Si l'inconnu Carlos s'en est vu méprisé,  
 Nous respectons don Sanche et l'acceptons pour maître,  
 Sitôt qu'à notre reine il se fera connaître :  
 Et sans doute son cœur nous en avouera bien.  
 Hâtez cette union de votre sceptre au sien,  
 Seigneur, et, d'un soldat quittant la fausse image,  
 Recevez, comme roi, notre premier hommage.

CARLOS.

Comtes, ces faux respects dont je me vois surpris  
 Sont plus injurieux encor que vos mépris.  
 Je pense avoir rendu mon nom assez illustre  
 Pour n'avoir pas besoin qu'on lui donne un faux lustre.  
 Reprenez vos honneurs où je n'ai point de part.  
 J'imputais ce faux bruit aux fureurs du hasard,  
 Et doutais qu'il pût être une âme assez hardie  
 Pour ériger Carlos en roi de comédie ;  
 Mais, puisque c'est un jeu de votre belle humeur,  
 Sachez que les vaillants honorent la valeur,  
 Et que tous vos pareils auraient quelque scrupule  
 A faire de la mienne un éclat ridicule.  
 Si c'est votre dessein d'en réjouir ces lieux,  
 Quand vous m'aurez vaincu vous me raillez mieux :

La raillerie est belle après une victoire ;  
On la fait avec grâce aussi bien qu'avec gloire.  
Mais vous précipitez un peu trop ce dessein ;  
La bague de la reine est encore en ma main ;  
Et l'inconnu Carlos, sans nommer sa famille,  
Vous sert encor d'obstacle au trône de Castille.  
Ce bras, qui vous sauva de la captivité,  
Peut s'opposer encore à votre avidité.

D. MANRIQUE.

Pour n'être que Carlos, vous parlez bien en maître,  
Et tranchez bien du prince, en déniaut de l'être.  
Si nous avons tantôt jusqu'au bout défendu  
L'honneur qu'à notre rang nous voyions être dû,  
Nous saurons bien encor jusqu'au bout le défendre ;  
Mais ce que nous devons, nous aimons à le rendre.  
Que vous soyez don Sanche, ou qu'un autre le soit,  
L'un et l'autre de nous lui rendra ce qu'il doit.  
Pour le nouveau marquis, quoique l'honneur l'irrite,  
Qu'il sache qu'on l'honore autant qu'il le mérite,  
Mais que, pour nous combattre, il faut que le bon sang  
Aide un peu sa valeur à soutenir ce rang.  
Qu'il n'y prétende point à moins qu'il se déclare :  
Non que nous demandions qu'il soit Gusman ou Lare :  
Qu'il soit noble, il suffit pour nous traiter d'égal ;  
Nous le verrons tous deux comme un digne rival ;  
Et si don Sanche enfin n'est qu'une attente vaine,  
Nous lui disputerons cet anneau de la reine.  
Qu'il souffre cependant, quoique brave guerrier,  
Que notre bras dédaigne un simple aventurier.  
— Nous vous laissons, madame, éclaircir ce mystère ;  
Le sang a des secrets qu'entend mieux une mère ;  
Et, dans les différends qu'avec lui nous avons,  
Nous craignons d'oublier ce que nous vous devons.



SCÈNE III

D. LÉONOR, CARLOS.

CARLOS.

Madame, vous voyez comme l'orgueil me traite :  
Pour me faire un honneur, on veut que je l'achète ;  
Mais, s'il faut qu'il m'en coûte un secret de vingt ans,  
Cet anneau dans mes mains pourra briller longtemps.

D. LÉONOR.

Laissons là ce combat, et parlons de don Sanche.  
Ce bruit est grand pour vous, toute la cour y penche :  
De grâce, dites-moi, vous connaissez-vous bien ?

CARLOS.

Plût à Dieu qu'en mon sort je ne connusse rien !  
Si j'étais quelque enfant épargné des tempêtes,  
Livré dans un désert à la merci des bêtes,  
Exposé par la crainte ou par l'inimitié,  
Rencontré par hasard et nourri par pitié,  
Mon orgueil à ce bruit prendrait quelque espérance  
Sur votre incertitude et sur mon ignorance ;  
Je me figurerais ces destins merveilleux  
Qui tiraient du néant les héros fabuleux,  
Et me revêtirais des brillantes chimères  
Qu'osa former pour eux le loisir de nos pères :  
Car enfin je suis vain, et mon ambition  
Ne peut s'examiner sans indignation ;  
Je ne puis regarder sceptre ni diadème  
Qu'ils n'emportent mon âme au delà d'elle-même :  
Inutiles élans d'un vol impétueux  
Que pousse vers le ciel un cœur présomptueux,  
Que soutiennent en l'air quelques exploits de guerre,

Et qu'un coup d'œil sur moi rabat soudain à terre !  
Je ne suis point don Sanche, et connais mes parents ;  
Ce bruit me donne en vain un nom que je vous rends :  
Gardez-le pour ce prince ; une heure ou deux peut-être  
Avec vos députés vous le feront connaître.  
Laissez-moi cependant à cette obscurité  
Qui ne fait que justice à ma témérité.

## D. LÉONOR.

En vain donc je me flatte, et ce que j'aime à croire  
N'est qu'une illusion que me fait votre gloire.  
Mon cœur vous en dédit ; un secret mouvement,  
Qui le penche vers vous, malgré moi vous dément ;  
Mais je ne puis juger quelle source l'anime,  
Si c'est l'ardeur du sang ou l'effort de l'estime ;  
Si la nature agit, ou si c'est le désir ;  
Si c'est vous reconnaître ou si c'est vous choisir.  
Je veux bien toutefois étouffer ce murmure  
Comme de vos vertus une aimable imposture,  
Condamner, pour vous plaire, un bruit qui m'est si doux ;  
Mais où sera mon fils s'il ne vit point en vous ?  
On veut qu'il soit ici ; je n'en vois aucun signe :  
On connaît, hormis vous, quiconque en serait digne ;  
Et le vrai sang des rois, sous le sort abattu,  
Peut cacher sa naissance, et non pas sa vertu :  
Il porte sur le front un luisant caractère  
Qui parle malgré lui de tout ce qu'il veut taire ;  
Et celui que le ciel sur le vôtre avait mis  
Pouvait seul m'éblouir si vous l'eussiez permis.  
Vous ne l'êtes donc point, puisque vous me le dites ;  
Mais vous êtes à craindre avec tant de mérites.  
Souffrez que j'en demeure à cette obscurité.  
Je ne condamne point votre témérité ;  
Mon estime, au contraire, est pour vous si puissante  
Qu'il ne tiendrait qu'à vous que mon cœur n'y consente.

Votre sang avec moi n'a qu'à se déclarer,  
 Et je vous donne après liberté d'espérer.  
 Que si même à ce prix vous cachez votre race,  
 Ne me refusez point du moins une autre grâce ;  
 Ne vous préparez plus à nous accompagner ;  
 Nous n'avons plus besoin de secours pour régner.  
 La mort de don Garcie a puni tous ses crimes  
 Et rendu l'Aragon à ses rois légitimes ;  
 N'encherchez plus la gloire, et, quels que soient vos vœux,  
 Ne me contraignez point à plus que je ne veux.  
 Le prix de la valeur doit avoir ses limites ;  
 Et je vous crains enfin avec tant de mérites.  
 C'est assez vous en dire. Adieu : pensez-y bien,  
 Et faites-vous connaître, ou n'aspirez à rien.

## SCÈNE IV

CARLOS, BLANCHE.

BLANCHE.

Qui ne vous craindra point, si les reines vous craignent ?

CARLOS.

Elles se font raison lorsqu'elles me dédaignent.

BLANCHE.

Dédaigner un héros qu'on reconnaît pour roi !

CARLOS.

N'aide point à l'envie à se jouer de moi,  
 Blanche, et, si tu te plais à seconder sa haine,  
 Du moins respecte en moi l'ouvrage de ta reine.

BLANCHE.

La reine même en vous ne voit plus aujourd'hui  
Qu'un prince que le ciel nous montre malgré lui.  
Mais c'est trop la tenir dedans l'incertitude :  
Ce silence vers elle est une ingratitude ;  
Ce qu'a fait pour Carlos sa générosité  
Méritait de don Sanche une civilité.

CARLOS.

Ah ! nom fatal pour moi, que tu me persécutes,  
Et prépares mon âme à d'effroyables chutes !

## SCÈNE V

D. ISABELLE, CARLOS, BLANCHE.

CARLOS.

Madame, commandez qu'on me laisse en repos,  
Qu'on ne confonde plus don Sanche avec Carlos ;  
C'est faire au nom d'un prince une trop longue injure  
Je ne veux que celui de votre créature ;  
Et si le sort jaloux, qui semble me flatter,  
Veut m'élever plus haut pour m'en précipiter,  
Souffrez qu'en m'éloignant je dérobe ma tête  
A l'indigne revers que sa fureur m'apprête.  
Je le vois de trop loin pour l'attendre en ce lieu ;  
Souffrez que je l'évite en vous disant adieu ;  
Souffrez...

D. ISABELLE.

Quoi ! ce grand cœur redoute une couronne  
Quand on le croit monarque, il frémit, il s'étonne !  
Il veut fuir cette gloire, et se laisse alarmer  
De ce que sa vertu force d'en présumer !

CARLOS.

Ah ! vous ne voyez pas que cette erreur commune  
N'est qu'une trahison de ma bonne fortune ;  
Que déjà mes secrets sont à demi trahis.  
Je lui cachais en vain ma race et mon pays ;  
En vain sous un faux nom je me faisais connaître  
Pour lui faire oublier ce qu'elle m'a fait naître :  
Elle a déjà trouvé mon pays et mon nom.  
Je suis Sanche, madame, et né dans l'Aragon ;  
Et je crois déjà voir sa malice funeste  
Détruire votre ouvrage en découvrant le reste,  
Et faire voir ici, par un honteux effet,  
Quel comte et quel marquis votre faveur a fait.

D. ISABELLE.

Pourrais-je alors manquer de force ou de courage  
Pour empêcher le sort d'abattre mon ouvrage ?  
Ne me dérobez point ce qu'il ne peut ternir ;  
Et la main qui l'a fait saura le soutenir.  
Mais vous vous en formez une vaine menace  
Pour faire un beau prétexte à l'amour qui vous chasse.  
Je ne demande plus d'où partait ce dédain,  
Quand j'ai voulu vous faire un hymen de ma main.  
Allez dans l'Aragon suivre votre princesse,  
Mais allez-y du moins sans feindre une faiblesse ;  
Et puisque ce grand cœur s'attache à ses appas,  
Montrez, en la suivant, que vous ne fuyez pas.

CARLOS.

Ah ! madame, plutôt apprenez tous mes crimes ;  
Ma tête est à vos pieds, s'il vous faut des victimes.  
Tout chétif que je suis, je dois vous avouer  
Qu'en me plaignant du sort j'ai de quoi m'en louer :  
S'il m'a fait en naissant quelque désavantage,  
Il m'a donné d'un roi le nom et le courage ;

Et, depuis que mon cœur est capable d'aimer,  
A moins que d'une reine, il n'a pu s'enflammer :  
Voilà mon premier crime, et je ne puis vous dire  
Qui m'a fait infidèle, ou vous, ou done Elvire ;  
Mais je sais que ce cœur, des deux parts engagé,  
Se donnant à vous deux, ne s'est point partagé,  
Toujours prêt d'embrasser son service et le vôtre,  
Toujours prêt à mourir et pour l'une et pour l'autre.  
Pour n'en adorer qu'une, il eût fallu choisir ;  
Et ce choix eût été du moins quelque désir,  
Quelque espoir outrageux d'être mieux reçu d'elle,  
Et j'ai cru moins de crime à paraître infidèle.  
Qui n'a rien à prétendre en peut bien aimer deux,  
Et perdre en plus d'un lieu des soupirs et des vœux :  
Voilà mon second crime ; et, quoique ma souffrance  
Jamais à ce beau feu n'ait permis d'espérance,  
Je ne puis, sans mourir d'un désespoir jaloux,  
Voir dans les bras d'un autre ou done Elvire ou vous.  
Voyant que votre choix m'apprêtait ce martyre,  
Je voulais m'y soustraire en suivant done Elvire,  
Et languir auprès d'elle attendant que le sort,  
Par un semblable hymen, m'eût envoyé la mort.  
Depuis, l'occasion, que vous-même avez faite,  
M'a fait quitter le soin d'une telle retraite.  
Ce trouble a quelque temps amusé ma douleur ;  
J'ai cru par ces combats reculer mon malheur.  
Le coup de votre perte est devenu moins rude,  
Lorsque j'en ai vu l'heure en quelque incertitude,  
Et que j'ai pu me faire une si douce loi  
Que ma mort vous donnât un plus vaillant que moi.  
Mais je n'ai plus, madame, aucun combat à faire.  
Je vois pour vous don Sancle un époux nécessaire :  
Car ce n'est point l'amour qui fait l'hymen des rois ;  
Les raisons de l'État règlent toujours leur choix :  
Leur sévère grandeur jamais ne se ravale,  
Ayant devant les yeux un prince qui l'égale ;

Et, puisque le saint nœud qui le fait votre époux  
Arrête comme sœur done Elvire avec vous,  
Que je ne puis la voir sans voir ce qui me tue,  
Permettez que j'évite une fatale vue,  
Et que je porte ailleurs les criminels soupirs  
D'un reste malheureux de tant de déplaisirs.

D. ISABELLE.

Vous m'en dites assez pour mériter ma haine  
Si je laissais agir les sentiments de reine :  
Par un trouble secret je les sens confondus ;  
Partez, je le consens, et ne les troublez plus.  
Mais non : pour fuir don Sanche, attendez qu'on le voie ;  
Ce bruit peut être faux et me rendre ma joie.  
Que dis-je ? Allez, marquis, j'y consens de nouveau ;  
Mais, avant que partir, donnez-lui mon anneau :  
Si ce n'est toutefois une faveur trop grande  
Que pour tant de faveurs une reine demande.

CARLOS.

Vous voulez que je meure, et je dois obéir,  
Dût cette obéissance à mon sort me trahir :  
Je recevrai pour grâce un si juste supplice,  
S'il en rompt la menace, et prévient la malice,  
Et souffre que Carlos, en donnant cet anneau,  
Emporte ce faux nom et sa gloire au tombeau.  
C'est l'unique bonheur où ce coupable aspire.

D. ISABELLE.

Que n'êtes-vous don Sanche ! Ah, ciel ! qu'osé-je dire ?  
Adieu : ne croyez pas ce soupir indiscret.

CARLOS.

Il m'en a dit assez pour mourir sans regret.

## ACTE CINQUIÈME

---

### SCÈNE PREMIÈRE

D. ALVAR, D. ELVIRE.

D. ALVAR.

Enfin, après un sort à mes vœux si contraire,  
Je dois bénir le ciel qui vous renvoie un frère ;  
Puisque de notre reine il doit être l'époux,  
Cette heureuse union me laisse tout à vous.  
Je me vois affranchi d'un honneur tyrannique,  
D'un joug que m'imposait cette faveur publique,  
D'un choix qui me forçait à vouloir être roi :  
Je n'ai plus de combat à faire contre moi,  
Plus à craindre le prix d'une triste victoire ;  
Et l'infidélité que vous faisait ma gloire  
Consent que mon amour, de ses lois dégagé,  
Vous rende un inconstant qui n'a jamais changé.

D. ELVIRE.

Vous êtes généreux, mais votre impatience  
Sur un bruit incertain prend trop de confiance ;  
Et cette prompte ardeur de rentrer dans mes fers  
Me console trop tôt d'un trône que je perds.  
Ma perte n'est encor qu'une rumeur confuse  
Qui du nom de Carlos, malgré Carlos, abuse ;



Et vous ne savez pas, à vous en bien parler,  
Par quelle offre et quels vœux on m'en peut consoler.  
Plus que vous ne pensez la couronne m'est chère ;  
Je perds plus qu'on ne croit si Carlos est mon frère.  
Attendez les effets que produiront ces bruits ;  
Attendez que je sache au vrai ce que je suis,  
Si le ciel m'ôte ou laisse enfin le diadème,  
S'il vous faut m'obtenir d'un frère ou de moi-même ;  
Si, par l'ordre d'autrui, je vous dois écouter,  
Ou si j'ai seulement mon cœur à consulter.

D. ALVAR.

Ah ! ce n'est qu'à ce cœur que le mien vous demande.  
Madame, c'est lui seul que je veux qui m'entende  
Et mon propre bonheur m'accablerait d'ennui  
Si je n'étais à vous que par l'ordre d'autrui.  
Pourrais-je de ce frère implorer la puissance  
Pour ne vous obtenir que par obéissance ;  
Et, par un lâche abus de son autorité,  
M'élever en tyran sur votre volonté ?

D. ELVIRE.

Avec peu de raison vous craignez qu'il arrive  
Qu'il ait des sentiments que mon âme ne suive :  
Le digne sang des rois n'a point d'yeux que leurs yeux,  
Et leurs premiers sujets obéissent le mieux.  
Mais vous êtes étrange avec vos déférences,  
Dont les submissions cherchent des assurances.  
Vous ne craignez d'agir contre ce que je veux  
Que pour tirer de moi que j'accepte vos vœux,  
Et vous obstineriez dans ce respect extrême  
Jusques à me forcer à dire : « Je vous aime. »  
Ce mot est un peu rude à prononcer pour nous ;  
Souffrez qu'à m'expliquer j'en trouve de plus doux.  
Je vous dirai beaucoup, sans pourtant vous rien dire.

Je sais depuis quel temps vous aimez done Elvire ;  
Je sais ce que je dois, je sais ce que je puis ;  
Mais, encore une fois, sachons ce que je suis,  
Et, si vous n'aspirez qu'au bonheur de me plaire,  
Tâchez d'approfondir ce dangereux mystère.  
Carlos a tant de lieu de vous considérer  
Que, s'il devient mon roi, vous devez espérer.

D. ALVAR.

Madame...

D. ELVIRE.

En ma faveur donnez-vous cette peine,  
Et me laissez, de grâce, entretenir la reine.

D. ALVAR.

J'obéis avec joie, et ferai mon pouvoir  
A vous dire bientôt ce qui s'en peut savoir.

## SCÈNE II

D. LÉONOR, D. ELVIRE.

D. LÉONOR.

Don Alvar me fuit-il ?

D. ELVIRE.

Madame, à ma prière,  
Il va dans tous ces bruits chercher quelque lumière.  
J'ai craint, en vous voyant, un secours pour ses feux,  
Et de défendre mal mon cœur contre vous deux.

D. LÉONOR.

Ne pourra-t-il jamais gagner votre courage ?

D. ELVIRE.

Il peut tout obtenir, ayant votre suffrage.

D. LÉONOR.

Je lui puis donc enfin promettre votre foi ?

D. ELVIRE.

Oui, si vous lui gagnez celui du nouveau roi.

D. LÉONOR.

Et si ce bruit est faux, si vous demeurez reine ?

D. ELVIRE.

Que vous puis-je répondre, en étant incertaine ?

D. LÉONOR.

En cette incertitude on peut faire espérer.

D. ELVIRE.

On peut attendre aussi pour en délibérer ;  
On agit autrement quand le pouvoir suprême...

### SCÈNE III

D. ISABELLE, D. LÉONOR, D. ELVIRE.

D. ISABELLE.

J'interromps vos secrets, mais j'y prends part moi-même ;  
Et j'ai tant d'intérêt de connaître ce fils  
Que j'ose demander ce qui s'en est appris.

D. LÉONOR.

Vous ne m'en voyez point davantage éclaircie.

D. ISABELLE.

Mais de qui tenez-vous la mort de don Garcie,  
Vu que, depuis un mois qu'il vient des députés,  
On parlait seulement de peuples révoltés ?

D. LÉONOR.

Je vous puis sur ce point aisément satisfaire ;  
Leurs gens m'en ont donné la raison assez claire.  
On assiégeait encore, alors qu'ils sont partis,  
Dedans leur dernier fort don Garcie et son fils :  
On l'a pris tôt après, et soudain par sa prise  
Don Raymond prisonnier, recouvrant sa franchise,  
Les voyant tous deux morts, publie à haute voix  
Que nous avions un roi du vrai sang de nos rois,  
Que don Sanche vivait, et part en diligence  
Pour rendre à l'Aragon le bien de sa présence :  
Il joint nos députés, hier, sur la fin du jour,  
Et leur dit que ce prince était en votre cour.  
C'est tout ce que j'ai pu tirer d'un domestique :  
Outre qu'avec ces gens rarement on s'explique,  
Comme ils entendent mal, leur rapport est confus ;  
Mais bientôt don Raymond vous dira le surplus.  
Que nous veut cependant Blanche tout étonnée ?

## SCÈNE IV

D. ISABELLE, D. LÉONOR, D. ELVIRE,  
BLANCHE.

BLANCHE.

Ah ! madame !

D. ISABELLE.

Qu'as-tu ?

BLANCHE.

La funeste journée !

Votre Carlos...

D. ISABELLE.

Eh bien ?

BLANCHE.

Son père est en ces lieux,

Et n'est...

D. ISABELLE.

Quoi ?

BLANCHE.

Qu'un pêcheur.

D. ISABELLE.

Qui te l'a dit ?

BLANCHE.

Mes yeux.

D. ISABELLE.

Tes yeux ?

BLANCHE.

Mes propres yeux.

D. ISABELLE.

Que j'ai peine à les croire !

D. LÉONOR.

Voudriez-vous, madame, en apprendre l'histoire ?

D. ELVIRE.

Que le ciel est injuste !

D. ISABELLE.

Il l'est, et nous fait voir  
Par son injuste effet son absolu pouvoir,  
Qui du sang le plus vil tire une âme si belle,  
Et forme une vertu qui n'a lustre que d'elle.  
Parle, Blanche, et dis-nous comme il voit ce malheur.

BLANCHE.

Avec beaucoup de honte et plus encor de cœur.  
Du haut de l'escalier je le voyais descendre ;  
En vain de ce faux bruit il se voulait défendre ;  
Votre cour, obstinée à lui changer de nom,  
Murmurait tout autour : « Don Sanche d'Aragon ! »  
Quand un chétif vieillard le saisit et l'embrasse.  
Lui, qui le reconnaît, frémit de sa disgrâce ;  
Puis, laissant la nature à ses pleins mouvements,  
Répond avec tendresse à ses embrassements.  
Ses pleurs mêlent aux siens une fierté sincère ;  
On n'entend que soupirs : « Ah ! mon fils ! — Ah ! mon père !  
— O jour trois fois heureux ! moment trop attendu !  
Tu m'as rendu la vie ! » et : « Vous m'avez perdu ! »  
Chose étrange ! à ces cris de douleur et de joie,  
Un grand peuple accouru ne veut pas qu'on les croie ;  
Il s'aveugle soi-même, et ce pauvre pêcheur  
En dépit de Carlos passe pour imposteur.  
Dans les bras de ce fils on lui fait mille hontes :  
C'est un fourbe, un méchant suborné par les comtes.  
Eux-mêmes (admirez leur générosité)  
S'efforcent d'affermir cette incrédulité :  
Non qu'ils prennent sur eux de si lâches pratiques ;  
Mais ils en font auteur un de leurs domestiques,  
Qui, pensant bien leur plaire, a si mal à propos  
Instruit ce malheureux pour affronter Carlos.  
Avec avidité cette histoire est reçue ;  
Chacun la tient trop vraie aussitôt qu'elle est sue ;

Et, pour plus de croyance à cette trahison,  
Les comtes font traîner ce bonhomme en prison.  
Carlos rend témoignage en vain contre soi-même ;  
Les vérités qu'il dit cèdent au stratagème,  
Et, dans le déshonneur qui l'accable aujourd'hui,  
Ses plus grands envieux l'en sauvent malgré lui.  
Il tempête, il menace, et, bouillant de colère,  
Il crie à pleine voix qu'on lui rende son père :  
On tremble devant lui sans croire son courroux ;  
Et rien... Mais le voici qui vient s'en plaindre à vous.

## SCÈNE V

D. ISABELLE, D. LÉONOR, D. ELVIRE, BLANCHE,  
CARLOS, D. MANRIQUE, D. LOPE.

CARLOS.

Eh bien, madame, enfin on connaît ma naissance :  
Voilà le digne fruit de mon obéissance.  
J'ai prévu ce malheur, et l'aurais évité  
Si vos commandements ne m'eussent arrêté.  
Ils m'ont livré, madame, à ce moment funeste ;  
Et l'on m'arrache encor le seul bien qui me reste !  
On me vole mon père ! On le fait criminel !  
On attache à son nom un opprobre éternel !  
Je suis fils d'un pêcheur, mais non pas d'un infâme ;  
La bassesse du sang ne va point jusqu'à l'âme,  
Et je renonce aux noms de comte et de marquis  
Avec bien plus d'honneur qu'aux sentiments de fils :  
Rien n'en peut effacer le sacré caractère.  
De grâce, commandez qu'on me rende mon père.  
Ce doit leur être assez de savoir qui je suis  
Sans m'accabler encor par de nouveaux ennuis.

D. MANRIQUE.

Forcez ce grand courage à conserver sa gloire,  
Madame, et l'empêchez lui-même de se croire.  
Nous n'avons pu souffrir qu'un bras qui tant de fois  
A fait trembler le Maure et triompher nos rois  
Reçut de sa naissance une tache éternelle ;  
Tant de valeur mérite une source plus belle.  
Aidez ainsi que nous ce peuple à s'abuser ;  
Il aime son erreur, daignez l'autoriser :  
A tant de beaux exploits rendez cette justice,  
Et de notre pitié soutenez l'artifice.

CARLOS.

Je suis bien malheureux si je vous fais pitié ;  
Reprenez votre orgueil et votre inimitié.  
Après que ma fortune a soulé votre envie,  
Vous plaiguez aisément mon entrée à la vie ;  
Et, me croyant par elle à jamais abattu,  
Vous exercez sans peine une haute vertu.  
Peut-être elle ne fait qu'une embûche à la mienne.  
La gloire de mon nom vaut bien qu'on la retienne ;  
Mais son plus bel éclat serait trop acheté  
Si je le retenais par une lâcheté.  
Si ma naissance est basse, elle est du moins sans tache  
Puisque vous le savez, je veux bien qu'on le sache.  
Sanche, fils d'un pêcheur et non d'un imposteur,  
De deux comtes jadis fut le libérateur ;  
Sanche, fils d'un pêcheur, mettait naguère en peine  
Deux illustres rivaux sur le choix de leur reine ;  
Sanche, fils d'un pêcheur, tient encore en sa main  
De quoi faire bientôt tout l'heur d'un souverain ;  
Sanche enfin, malgré lui, dedans cette province,  
Quoique fils d'un pêcheur, a passé pour un prince.  
Voilà ce qu'a pu faire et qu'a fait à vos yeux  
Un cœur que ravalait le nom de ses aïeux.



La gloire qui m'en reste après cette disgrâce  
Éclate encore assez pour honorer ma race,  
Et paraîtra plus grande à qui comprendra bien  
Qu'à l'exemple du ciel j'ai fait beaucoup de rien.

D. LOPE.

Cette noble fierté désavoue un tel père,  
Et, par un témoignage à soi-même contraire,  
Obscurcit de nouveau ce qu'on voit éclairci.  
Non, le fils d'un pêcheur ne parle point ainsi,  
Et son âme paraît si dignement formée  
Que j'en crois plus que lui l'erreur que j'ai semée.  
Je le soutiens, Carlos, vous n'êtes point son fils :  
La justice du ciel ne peut l'avoir permis ;  
Les tendresses du sang vous font une imposture,  
Et je démens pour vous la voix de la nature.  
Ne vous repentez point de tant de dignités  
Dont il vous plut orner ses rares qualités :  
Jamais plus digne main ne fit plus digne ouvrage,  
Madame ; il les relève avec ce grand courage,  
Et vous ne leur pouviez trouver plus haut appui,  
Puisque même le sort est au-dessous de lui.

D. ISABELLE.

La générosité qu'en tous les trois j'admire  
Me met en un état de n'avoir que leur dire,  
Et dans la nouveauté de ces événements,  
Par un illustre effort prévient mes sentiments.  
Ils paraîtront en vain, comtes, s'ils vous excitent  
A lui rendre l'honneur que ses hauts faits méritent,  
Et ne dédaignez pas l'illustre et rare objet  
D'une haute valeur qui part d'un sang abject :  
Vous courez au-devant avec tant de franchise  
Qu'autant que du pêcheur je m'en trouve surprise.  
— Et vous, que par mon ordre ici j'ai retenu,

Sanche, puisqu'à ce nom vous êtes reconnu,  
Miraculeux héros, dont la gloire refuse  
L'avantageuse erreur d'un peuple qui s'abuse,  
Parmi les déplaisirs que vous en recevez,  
Puis-je vous consoler d'un sort que vous bravez ?  
Puis-je vous demander ce que je vous vois faire ?  
Je vous tiens malheureux d'être né d'un tel père ;  
Mais je vous tiens ensemble heureux au dernier point  
D'être né d'un tel père, et de n'en rougir point,  
Et de ce qu'un grand cœur, mis dans l'autre balance,  
Emporte encor si haut une telle naissance.

## SCÈNE VI

D. ISABELLE, D. LÉONOR, D. ELVIRE, CAR-  
LOS, D. MANRIQUE, D. LOPE, D. ALVAR,  
BLANCHE, UN GARDE.

D. ALVAR.

Princesses, admirez l'orgueil d'un prisonnier,  
Qu'en faveur de son fils on veut calomnier.  
Ce malheureux pêcheur, par promesse ni crainte,  
Ne saurait se résoudre à souffrir une feinte.  
J'ai voulu lui parler, et n'en fais que sortir ;  
J'ai tâché, mais en vain, de lui faire sentir  
Combien mal à propos sa présence importune  
D'un fils si généreux renverse la fortune,  
Et qu'il le perd d'honneur, à moins que d'avouer  
Que c'est un lâche tour qu'on le force à jouer ;  
J'ai même à ces raisons ajouté la menace :  
Rien ne peut l'ébranler, Sanche est toujours sa race ;  
Et, quant à ce qu'il perd de fortune et d'honneur,  
Il dit qu'il a de quoi le faire grand seigneur,

Et que plus de cent fois il a su de sa femme  
(Voyez qu'il est crédule et simple au fond de l'âme !)  
Que, voyant ce présent qu'en mes mains il a mis,  
La reine d'Aragon agrandirait son fils.

A D. Léonor.

Si vous le recevez avec autant de joie,  
Madame, que par moi ce vieillard vous l'envoie,  
Vous donnerez sans doute à cet illustre fils  
Un rang encor plus haut que celui de marquis.  
Ce bonhomme en paraît l'âme toute comblée.

D. Alvar présente à D. Léonor un petit écrin qui s'ouvre  
sans clef, au moyen d'un ressort secret.

D. ISABELLE.

Madame, à cet aspect vous paraissez troublée.

D. LÉONOR.

J'ai bien sujet de l'être en recevant ce don,  
Madame : j'en saurai si mon fils vit ou non ;  
Et c'est où le feu roi, déguisant sa naissance,  
D'un sort si précieux mit la reconnaissance.  
Disons ce qu'il enferme avant que de l'ouvrir.  
Ah ! Sanche, si par là je puis le découvrir,  
Vous pouvez être sûr d'un entier avantage  
Dans les lieux dont le ciel a fait notre partage ;  
Et qu'après ce trésor que vous m'aurez rendu  
Vous recevrez le prix qui vous en sera dû.  
Mais à ce doux transport c'est déjà trop permettre.  
Trouvons notre bonheur avant que d'en promettre.  
Ce présent donc enferme un tissu de cheveux  
Que reçut don Fernand pour arrhes de mes vœux,  
Son portrait et le mien, deux pierres les plus rares  
Que forme le soleil sous les climats barbares,  
Et, pour un témoignage encore plus certain,  
Un billet que lui-même écrivit de sa main.

UN GARDE.

Madame, don Raymond vous demande audience.

D. LÉONOR.

Qu'il entre. Pardonnez à mon impatience  
Si l'ardeur de le voir et de l'entretenir  
Avant votre congé l'ose faire venir.

D. ISABELLE.

Vous pouvez commander dans toute la Castille,  
Et je ne vous vois plus qu'avec des yeux de fille.

## SCÈNE VII

D. ISABELLE, D. LÉONOR, D. ELVIRE, CAR-  
LOS, D. MANRIQUE, D. LOPE, D. ALVAR,  
BLANCHE, D. RAYMOND.

D. LÉONOR.

Laissez là, don Raymond, la mort de nos tyrans,  
Et rendez seulement don Sanche à ses parents.  
Vit-il ? Peut-il braver nos fières destinées ?

D. RAYMOND.

Sortant d'une prison de plus de six années,  
Je l'ai cherché, madame, où, pour les mieux braver,  
Par l'ordre du feu roi je le fis élever  
Avec tant de secret que même un second père,  
Qui l'estime son fils, ignore ce mystère.  
Ainsi qu'en votre cour Sanche y fut son vrai nom,  
Et l'on n'en retrancha que cet illustre don.

Là j'ai su qu'à seize ans son généreux courage  
S'indigna des emplois de ce faux parentage ;  
Qu'impatient déjà d'être si mal tombé,  
À sa fausse bassesse il s'était dérobé.  
Que, déguisant son nom et cachant sa famille,  
Il avait fait merveille aux guerres de Castille,  
D'où quelque sien voisin, depuis peu de retour,  
L'avait vu plein de gloire et fort bien en la cour ;  
Que du bruit de son nom elle était toute pleine,  
Qu'il était connu même et chéri de la reine :  
Si bien que ce pêcheur, d'aise tout transporté,  
Avait couru chercher ce fils si fort vanté.

D. LÉONOR.

Don Raymond, si vos yeux pouvaient le reconnaître...

D. RAYMOND.

Oui, je le vois, madame. Ah ! seigneur ! ah ! mon maître !

D. LOPE.

Nous l'avions bien jugé : grand prince, rendez-vous ;  
La vérité paraît, cédez aux vœux de tous.

D. LÉONOR.

Don Sanche, voulez-vous être seul incrédule ?

CARLOS.

Je crains encor du sort un revers ridicule ;  
Mais, madame, voyez si le billet du roi  
Accorde à don Raymond ce qu'il vous dit de moi.

D. LÉONOR.

Elle ouvre un écrin, et en tire un billet qu'elle lit.

« Pour tromper un tyran je vous trompe vous-même.

Vous reverrez ce fils que je vous fais pleurer :  
Cette erreur lui peut rendre un jour le diadème ;  
Et je vous l'ai caché pour le mieux assurer.

« Si ma feinte vers vous passe pour criminelle,  
Pardonnez-moi les maux qu'elle vous fait souffrir,  
De crainte que les soins de l'amour maternelle  
Par leurs empressements le fissent découvrir.

« Nugne, un pauvre pêcheur, s'en croit être le père ;  
Sa femme, en son absence, accouchant d'un fils mort,  
Elle reçut le vôtre, et sut si bien se taire  
Que le père et le fils en ignorent le sort.

« Elle-même l'ignore ; et d'un si grand échange  
Elle sait seulement qu'il n'est pas de son sang,  
Et croit que ce présent, par un miracle étrange,  
Doit un jour par vos mains lui rendre son vrai rang.

« A ces marques, un jour, daignez le reconnaître ;  
Et puisse l'Aragon, retournant sous vos lois,  
Apprendre ainsi que vous, de moi qui l'ai vu naître,  
Que Sanche, fils de Nugne, est le sang de ses rois !

« DON FERNAND D'ARAGON. »

D. LÉONOR, après avoir lu.

Ah ! mon fils, s'il en faut encore davantage,  
Croyez-en vos vertus et votre grand courage.

CARLOS, à D. Léonor.

Ce serait mal répondre à ce rare bonheur  
Que vouloir me défendre encor d'un tel honneur.

A D. Isabelle.

Je reprends toutefois Nugne pour mon vrai père,  
Si vous ne m'ordonnez, madame, que j'espère.

D. ISABELLE.

C'est trop peu d'espérer, quand tout vous est acquis.  
Je vous avais fait tort en vous faisant marquis ;  
Et vous n'aurez pas lieu désormais de vous plaindre  
De ce retardement où j'ai su vous contraindre.  
Et pour moi, que le ciel destinait pour un roi,  
Digne de la Castille et digne encor de moi,  
J'avais mis cette bague en des mains assez bonnes  
Pour la rendre à don Sanche et joindre nos couronnes.

CARLOS.

Je ne m'étonne plus de l'orgueil de mes vœux  
Qui, sans le partager, donnaient mon cœur à deux ;  
Dans les obscurités d'une telle aventure,  
L'amour se confondait avecque la nature.

D. ELVIRE.

Le nôtre y répondait sans faire honte au rang,  
Et le mien vous payait ce que devait le sang.

CARLOS, à D. Elvire.

Si vous m'aimez encore et m'honorez en frère,  
Un époux de ma main pourrait-il vous déplaire ?

D. ELVIRE.

Si don Alvar de Lune est cet illustre époux,  
Il vaut bien à mes yeux tout ce qui n'est point vous

CARLOS, à D. Elvire.

Il honorait en moi la vertu toute nue.

A D. Manrique et à D. Lope.

Et vous, qui dédaigniez ma naissance inconnue,

Comtes, et les premiers en cet événement  
Jugiez en ma faveur si véritablement,  
Votre dédain fut juste autant que son estime :  
C'est la même vertu sous une autre maxime.

D. RAYMOND, à D. Isabelle.

Souffrez qu'à l'Aragon il daigne se montrer.  
Nos députés, madame, impatients d'entrer...

D. ISABELLE.

Il vaut mieux leur donner audience publique,  
Afin qu'aux yeux de tous ce miracle s'explique.  
Allons ; et cependant qu'on mette en liberté  
Celui par qui tant d'heur nous vient d'être apporté ;  
Et qu'on l'amène ici, plus heureux qu'il ne pense,  
Recevoir de ses soins la digne récompense.



## EXAMEN DE DON SANCHE D'ARAGON

CETTE pièce est toute d'invention, mais elle n'est pas toute de la mienne. Ce qu'a de fastueux le premier acte est tiré d'une comédie espagnole intitulée *el Palacio confuso* ; et la double reconnaissance qui finit le cinquième est prise du roman de don Pélage. Elle eut d'abord grand éclat sur le théâtre ; mais une disgrâce particulière fit avorter toute sa bonne fortune. Le refus d'un illustre suffrage dissipa les applaudissements que le public lui avait donnés trop libéralement, et anéantit si bien tous les arrêts que Paris et le reste de la cour avaient prononcés en sa faveur qu'au bout de quelque temps elle se trouva reléguée dans les provinces, où elle conserve encore son premier lustre.

Le sujet n'a pas grand artifice. C'est un inconnu, assez honnête homme pour se faire aimer de deux reines. L'inégalité des conditions met un obstacle au bien qu'elles lui veulent durant quatre actes et demi ; et, quand il faut de nécessité finir la pièce, un bonhomme semble tomber des nues pour faire développer le secret de sa naissance, qui le rend mari de l'une, en le faisant reconnaître pour frère de l'autre :

Hæc eadem a summo exspectes minimoque poeta.

D. Raymond et ce pêcheur ne suivent pas la règle

que j'ai voulu établir, de n'introduire aucun acteur qui ne fût insinué dès le premier acte, ou appelé par quelqu'un de ceux qu'on y a connus. Il m'était aisé d'y faire dire à la reine D. Léonor ce qu'elle dit à l'entrée du quatrième ; mais, si elle eût fait savoir qu'elle eût eu un fils, et que le roi, son mari, lui eût appris en mourant que D. Raymond avait un secret à lui révéler, on eût trop tôt deviné que Carlos était ce prince. On peut dire de D. Raymond qu'il vient avec les députés d'Aragon dont il est parlé au premier acte, et qu'ainsi il satisfait aucunement à cette règle ; mais ce n'est que par hasard qu'il vient avec eux. C'était le pêcheur qu'il était allé chercher, et non pas eux ; et il ne les joint sur le chemin qu'à cause de ce qu'il a appris chez ce pêcheur, qui, de son côté, vient en Castille de son seul mouvement, sans y être amené par aucun incident dont on ait parlé dans la protase ; et il n'a point de raison d'arriver ce jour-là plutôt qu'un autre, sinon que la pièce n'aurait pu finir s'il ne fût arrivé.

L'unité de jour y est si peu violentée qu'on peut soutenir que l'action ne demande pour sa durée que le temps de sa représentation. Pour celle de lieu, j'ai déjà dit que je n'en parlerais plus sur les pièces qui restaient à examiner. Les sentiments du second acte ont autant ou plus de délicatesse qu'aucuns que j'aie mis sur le théâtre. L'amour des deux reines pour Carlos y paraît très visible, malgré le soin et l'adresse que toutes les deux apportent à le cacher dans leurs différents caractères, dont l'un marque plus d'orgueil, et l'autre plus de tendresse. La confidence qu'y fait celle de Castille avec Blanche est assez ingénieuse ; et, par une réflexion sur ce qui s'est passé au premier acte, elle prend occasion de faire savoir aux spectateurs sa passion pour ce brave inconnu, qu'elle a si bien vengé du mépris qu'en ont fait les comtes. Ainsi

on ne peut dire qu'elle choisisse sans raison ce jour-là plutôt qu'un autre pour lui en confier le secret, puisqu'il paraît qu'elle le sait déjà, et qu'elles ne font que raisonner ensemble sur ce qu'on vient de voir représenter.



# NICOMÈDE

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES

1651



## AU LECTEUR

VOICI une pièce d'une constitution assez extraordinaire ; aussi est-ce la vingt et unième que j'ai fait voir sur le théâtre : et, après y avoir fait réciter quarante mille vers, il est bien malaisé de trouver quelque chose de nouveau, sans s'écarter un peu du grand chemin et se mettre au hasard de s'égarer. La tendresse et les passions, qui doivent être l'âme des tragédies, n'ont aucune part en celle-ci ; la grandeur de courage y règne seule, et regarde son malheur d'un œil si dédaigneux qu'il n'en saurait arracher une plainte. Elle y est combattue par la politique, et n'oppose à ses artifices qu'une prudence généreuse, qui marche à visage découvert, qui prévoit le péril sans s'émouvoir, et ne veut point d'autre appui que celui de sa vertu et de l'amour qu'elle imprime dans les cœurs de tous les peuples. L'histoire qui m'a prêté de quoi la faire paraître en ce haut degré est tirée de Justin ; et voici comme il l- raconte à la fin de son trente-quatrième livre :

« En même temps Prusias, roi de Bithynie, prit dessein de faire assassiner son fils Nicomède, pour avancer ses autres fils qu'il avait eus d'une autre femme, et qu'il faisait élever à Rome ; mais ce dessein fut découvert à ce jeune prince par ceux mêmes qui l'avaient entrepris : ils firent plus, ils l'exhor-

tèrent à rendre la pareille à un père si cruel, et faire retomber sur sa tête les embûches qu'il lui avait préparées, et n'eurent pas grande peine à le persuader. Sitôt donc qu'il fut entré dans le royaume de son père, qui l'avait appelé auprès de lui, il fut proclamé roi, et Prusias, chassé du trône et délaissé même de ses domestiques, quelque soin qu'il prît à se cacher, fut enfin tué par ce fils, et perdit la vie par un crime aussi grand que celui qu'il avait commis en donnant les ordres de l'assassiner. »

J'ai ôté de ma scène l'horreur d'une catastrophe si barbare, et n'ai donné ni au père ni au fils aucun dessein de parricide. J'ai fait ce dernier amoureux de Laodice, afin que l'union d'une couronne voisine donnât plus d'ombrage aux Romains et leur fît prendre plus de soin d'y mettre un obstacle de leur part. J'ai approché de cette histoire celle de la mort d'Annibal, qui arriva un peu auparavant chez ce même roi, et dont le nom n'est pas un petit ornement à mon ouvrage ; j'en ai fait Nicomède disciple, pour lui prêter plus de valeur et plus de fierté contre les Romains ; et prenant l'occasion de l'ambassade où Flaminius fut envoyé par eux vers ce roi, leur allié, pour demander qu'on remît entre leurs mains ce vieil ennemi de leur grandeur, je l'ai chargé d'une commission secrète de traverser ce mariage, qui leur devait donner de la jalousie. J'ai fait que, pour gagner l'esprit de la reine, qui, suivant l'ordinaire des secondes femmes, avait tout pouvoir sur celui de son vieux mari, il lui ramène un de ses fils, que mon auteur m'apprend avoir été nourri à Rome. Cela fait deux effets : car, d'un côté, il obtient la perte d'Annibal par le moyen de cette mère ambitieuse, et, de l'autre, il oppose à Nicomède un rival appuyé de toute la faveur des Romains, jaloux de sa gloire et de sa grandeur naissante.



Les assassins qui découvrirent à ce prince les sanglants desseins de son père m'ont donné jour à d'autres artifices pour le faire tomber dans les embûches que sa belle-mère lui avait préparées ; et, pour la fin, je l'ai réduite en sorte que tous mes personnages y agissent avec générosité, et que, les uns rendant ce qu'ils doivent à la vertu, et les autres demeurant dans la fermeté de leur devoir, laissent un exemple assez illustre et une conclusion assez agréable.

La représentation n'en a point déplu ; et, comme ce ne sont pas les moindres vers qui soient partis de ma main, j'ai sujet d'espérer que la lecture n'ôtera rien à cet ouvrage de la réputation qu'il s'est acquise jusqu'ici et ne le fera point juger indigne de suivre ceux qui l'ont précédé. Mon principal but a été de peindre la politique des Romains au dehors, et comme ils agissaient impérieusement avec les rois leurs alliés ; leurs maximes pour les empêcher de s'accroître, et les soins qu'ils prenaient de traverser leur grandeur, quand elle commençait à leur devenir suspecte à force de s'augmenter et de se rendre considérable par de nouvelles conquêtes. C'est le caractère que j'ai donné à leur réplique en la personne de leur ambassadeur Flaminius, qui rencontre un prince intrépide, qui voit sa perte assurée sans s'ébranler, et brave l'orgueilleuse masse de leur puissance, lors même qu'il en est accablé. Ce héros de ma façon sort un peu des règles de la tragédie en ce qu'il ne cherche point à faire pitié par l'excès de ses malheurs ; mais le succès a montré que la fermeté des grands cœurs, qui n'excite que de l'admiration dans l'âme du spectateur, est quelquefois aussi agréable que la compassion que notre art nous commande de mendier pour leurs misères. Il est bon de hasarder un peu, et ne s'attacher pas toujours si servilement à ses

préceptes, ne fût-ce que pour pratiquer celui de notre Horace :

*Et mihi res, non me rebus, submittere conor ;*

mais il faut que l'événement justifie cette hardiesse ; et dans une liberté de cette nature on demeure coupable, à moins que d'être fort heureux.

## NICOMÈDE

## PERSONNAGES

PRUSIAS, roi de Bithynie.

FLAMINIUS, ambassadeur de Rome.

ARSINOÉ, seconde femme de Prusias.

LAODICE, reine d'Arménie.

NICOMÈDE, fils aîné de Prusias, sorti du premier lit.

ATTALE, fils de Prusias et d'Arsinoé.

ARASPE, capitaine des gardes de Prusias.

CLÉONE, confidente d'Arsinoé.

---

La scène est à Nicomédie.

## ACTE PREMIER

---

### SCÈNE PREMIÈRE

NICOMÈDE, LAODICE.

LAODICE.

Après tant de hauts faits, il m'est bien doux, seigneur,  
De voir encor mes yeux régner sur votre cœur,  
De voir, sous les lauriers qui vous couvrent la tête,  
Un si grand conquérant être encor ma conquête,  
Et de toute la gloire acquise à ses travaux  
Faire un illustre hommage à ce peu que je vaux.  
Quelques biens toutefois que le ciel me renvoie,  
Mon cœur épouvanté se refuse à la joie :  
Je vous vois à regret, tant mon cœur amoureux  
Trouve la cour pour vous un séjour dangereux.  
Votre marâtre y règne, et le roi votre père  
Ne voit que par ses yeux, seule la considère,  
Pour souveraine loi n'a que sa volonté :  
Jugez après cela de votre sûreté.  
La haine que pour vous elle a si naturelle  
A mon occasion encor se renouvelle.  
Votre frère son fils, depuis peu de retour...

NICOMÈDE.

Je le sais, ma princesse, et qu'il vous fait la cour.

Je sais que les Romains, qui l'avaient en otage,  
L'ont enfin renvoyé pour un plus digne ouvrage ;  
Que ce don à ma mère était le prix fatal  
Dont leur Flaminius marchandait Annibal ;  
Que le roi, par son ordre, eût livré ce grand homme  
S'il n'eût par le poison lui-même évité Rome,  
Et rompu par sa mort les spectacles pompeux  
Où l'effroi de son nom le destinait chez eux.  
Par mon dernier combat je voyais réunie  
La Cappadoce entière avec la Bithynie,  
Lorsqu'à cette nouvelle, enflammé de courroux,  
D'avoir perdu mon maître et de craindre pour vous,  
J'ai laissé mon armée aux mains de Théagène,  
Pour voler en ces lieux au secours de ma reine.  
Vous en aviez besoin, madame, et je le voi,  
Puisque Flaminius obsède encor le roi.  
Si de son arrivée Annibal fut la cause,  
Lui mort, ce long séjour prétend quelque autre chose ;  
Et je ne vois que vous qui le puisse arrêter,  
Pour aider à mon frère à vous persécuter.

## LAODICE.

Je ne veux point douter que sa vertu romaine  
N'embrasse avec chaleur l'intérêt de la reine :  
Annibal, qu'elle vient de lui sacrifier,  
L'engage en sa querelle, et m'en fait défier.  
Mais, seigneur, jusqu'ici j'aurais tort de m'en plaindre :  
Et, quoi qu'il entreprenne, avez-vous lieu de craindre ?  
Ma gloire et mon amour peuvent bien peu sur moi  
S'il faut votre présence à soutenir ma foi,  
Et si je puis tomber en cette frénésie  
De préférer Attale au vainqueur de l'Asie ;  
Attale, qu'en otage ont nourri les Romains,  
Ou plutôt qu'en esclave ont façonné leurs mains,  
Sans lui rien mettre au cœur qu'une crainte servile  
Qui tremble à voir un aigle, et respecte un édile !

NICOMÈDE.

Plutôt, plutôt la mort, que mon esprit jaloux  
Forme des sentiments si peu dignes de vous !  
Je crains la violence, et non votre faiblesse ;  
Et si Rome une fois contre nous s'intéresse...

LAODICE.

Je suis reine, seigneur ; et Rome a beau tonner,  
Elle ni votre roi n'ont rien à m'ordonner ;  
Si de mes jeunes ans il est dépositaire,  
C'est pour exécuter les ordres de mon père :  
Il m'a donnée à vous, et nul autre que moi  
N'a droit de l'en dédire et me choisir un roi.  
Par son ordre et le mien, la reine d'Arménie  
Est due à l'héritier du roi de Bithynie,  
Et ne prendra jamais un cœur assez abject  
Pour se laisser réduire à l'hymen d'un sujet :  
Mettez-vous en repos.

NICOMÈDE.

Et le puis-je, madame,  
Vous voyant exposée aux fureurs d'une femme  
Qui, pouvant tout ici, se croira tout permis  
Pour se mettre en état de voir régner son fils ?  
Il n'est rien de si saint qu'elle ne fasse enfreindre.  
Qui livrait Annibal pourra bien vous contraindre,  
Et saura vous garder même fidélité  
Qu'elle a gardée aux droits de l'hospitalité.

LAODICE.

Mais ceux de la nature ont-ils un privilège  
Qui vous assure d'elle après ce sacrilège ?  
Seigneur, votre retour, loin de rompre ses coups,  
Vous expose vous-même et m'expose après vous.  
Comme il est fait sans ordre, il passera pour crime ;

Et vous serez bientôt la première victime  
Que la mère et le fils, ne pouvant m'ébranler,  
Pour m'ôter mon appui se voudront immoler.  
Si j'ai besoin de vous de peur qu'on me contraigne,  
J'ai besoin que le roi, qu'elle-même vous craigne.  
Retournez à l'armée, et, pour me protéger,  
Montrez cent mille bras tout prêts à me venger.  
Parlez la force en main et hors de leur atteinte :  
S'ils vous tiennent ici, tout est pour eux sans crainte,  
Et ne vous flattez point ni sur votre grand cœur  
Ni sur l'éclat d'un nom cent et cent fois vainqueur ;  
Quelque haute valeur que puisse être la vôtre,  
Vous n'avez en ces lieux que deux bras comme un autre ;  
Et, fussiez-vous du monde et l'amour et l'effroi,  
Quiconque entre au palais porte sa tête au roi.  
Je vous le dis encor, retournez à l'armée ;  
Ne montrez à la cour que votre renommée ;  
Assurez votre sort pour assurer le mien ;  
Faites que l'on vous craigne, et je ne craindrai rien.

## NICOMÈDE.

Retourner à l'armée ! Ah ! sachez que la reine  
La sème d'assassins achetés par sa haine ;  
Deux s'y sont découverts, que j'amène avec moi  
Afin de la convaincre et détromper le roi.  
Quoiqu'il soit son époux il est encor mon père ;  
Et, quand il forcera la nature à se taire,  
Trois sceptres à son trône attachés par mon bras  
Parleront au lieu d'elle, et ne se tairont pas.  
Que si notre fortune à ma perte animée  
La prépare à la cour aussi bien qu'à l'armée,  
Dans ce péril égal qui me suit en tous lieux,  
M'envierez-vous l'honneur de mourir à vos yeux ?

## LAODICE.

Non, je ne vous dis plus désormais que je tremble,



Mais que, s'il faut périr, nous périrons ensemble.  
Armons-nous de courage, et nous ferons trembler  
Ceux dont les lâchetés pensent nous accabler.  
Le peuple ici vous aime et hait ces cœurs infâmes ;  
Et c'est être bien fort que régner sur tant d'âmes.  
Mais votre frère Attale adresse ici ses pas.

NICOMÈDE.

Il ne m'a jamais vu, ne me découvrez pas.

## SCÈNE II

LAODICE, NICOMÈDE, ATTALE.

ATTALE.

Quoi ! madame ; toujours un front inexorable !  
Ne pourrai-je surprendre un regard favorable,  
Un regard désarmé de toutes ces rigueurs,  
Et tel qu'il est enfin quand il gagne les cœurs ?

LAODICE.

Si ce front est mal propre à m'acquérir le vôtre,  
Quand j'en aurai dessein, j'en saurai prendre un autre.

ATTALE.

Vous ne l'acquerrez point, puisqu'il est tout à vous.

LAODICE.

Je n'ai donc pas besoin d'un visage plus doux.

ATTALE.

Conservez-le, de grâce, après l'avoir su prendre.

LAODICE.

C'est un bien mal acquis que j'aime mieux vous rendre.

ATTALE.

Vous l'estimez trop peu pour le vouloir garder.

LAODICE.

Je vous estime trop pour vouloir rien farder.  
Votre rang et le mien ne sauraient le permettre :  
Pour garder votre cœur je n'ai pas où le mettre ;  
La place est occupée : et je vous l'ai tant dit,  
Prince, que ce discours vous dût être interdit :  
On le souffre d'abord, mais la suite importune.

ATTALE.

Que celui qui l'occupe a de bonne fortune !  
Et que serait heureux qui pourrait aujourd'hui  
Disputer cette place et l'emporter sur lui !

NICOMÈDE.

La place à l'emporter coûterait bien des têtes,  
Seigneur : ce conquérant garde bien ses conquêtes,  
Et l'on ignore encor parmi ses ennemis  
L'art de reprendre un fort qu'une fois il a pris.

ATTALE.

Celui-ci toutefois peut s'attaquer de sorte  
Que, tout vaillant qu'il est, il faudra qu'il en sorte.

LAODICE.

Vous pourriez vous méprendre.

ATTALE.

Et si le roi le veut !

LAODICE.

Le roi, juste et prudent, ne veut que ce qu'il peut.

ATTALE.

Et que ne peut ici la grandeur souveraine ?

LAODICE.

Ne parlez pas si haut : s'il est roi, je suis reine ;  
Et vers moi tout l'effort de son autorité  
N'agit que par prière et par civilité,

ATTALE.

Non ; mais agir ainsi souvent c'est beaucoup dire  
Aux reines comme vous qu'on voit dans son empire :  
Et, si ce n'est assez des prières d'un roi,  
Rome, qui m'a nourri, vous parlera pour moi.

NICOMÈDE.

Rome, seigneur !

ATTALE.

Oui, Rome ; en êtes-vous en doute ?

NICOMÈDE.

Seigneur, je crains pour vous qu'un Romain vous écoute ;  
Et si Rome savait de quels feux vous brûlez,  
Bien loin de vous prêter l'appui dont vous parlez,  
Elle s'indignerait de voir sa créature  
A l'éclat de son nom faire une telle injure,  
Et vous dégraderait peut-être dès demain  
Du titre glorieux de citoyen romain.  
Vous l'a-t-elle donné pour mériter sa haine  
En le déshonorant par l'amour d'une reine ?  
Et ne savez-vous plus qu'il n'est princes ni rois  
Qu'elle daigne égaler à ses moindres bourgeois ?

Pour avoir tant vécu chez ces cœurs magnanimes,  
Vous en avez bientôt oublié les maximes.  
Reprenez un orgueil digne d'elle et de vous ;  
Remplissez mieux un nom sous qui nous tremblons tous,  
Et, sans plus l'abaisser à cette ignominie  
D'idolâtrer en vain la reine d'Arménie,  
Songez qu'il faut du moins, pour toucher votre cœur,  
La fille d'un tribun ou celle d'un prêteur,  
Que Rome vous permet cette haute alliance,  
Dont vous aurait exclu le défaut de naissance  
Si l'honneur souverain de son adoption  
Ne vous autorisait à tant d'ambition.  
Forcez, rompez, brisez de si honteuses chaînes ;  
Aux rois qu'elle méprise abandonnez les reines ;  
Et concevez enfin des vœux plus élevés,  
Pour mériter les biens qui vous sont réservés.

## ATTALE.

Si cet homme est à vous, imposez-lui silence,  
Madame, et retenez une telle insolence.  
Pour voir jusqu'à quel point elle pourrait aller,  
J'ai forcé ma colère à le laisser parler ;  
Mais je crains qu'elle échappe et que, s'il continue,  
Je ne m'obstine plus à tant de retenue.

## NICOMÈDE.

Seigneur, si j'ai raison, qu'importe à qui je sois ?  
Perd-elle de son prix pour emprunter ma voix ?  
Vous-même, amour à part, je vous en fais arbitre.  
Ce grand nom de Romain est un précieux titre ;  
Et la reine et le roi l'ont assez acheté  
Pour ne se plaire pas à le voir rejeté,  
Puisqu'ils se sont privés, pour ce nom d'importance,  
Des charmantes douceurs d'élever votre enfance.  
Dès l'âge de quatre ans ils vous ont éloigné :

Jugez si c'est pour voir ce titre dédaigné,  
Pour vous voir renoncer, par l'hymen d'une reine,  
A la part qu'ils avaient à la grandeur romaine.  
D'un si rare trésor l'un et l'autre jaloux...

ATTALE.

Madame, encore un coup, cet homme est-il à vous ?  
Et pour vous divertir est-il si nécessaire  
Que vous ne lui puissiez ordonner de se taire ?

LAODICE.

Puisqu'il vous a déplu vous traitant de Romain,  
Je veux bien vous traiter de fils de souverain.  
En cette qualité vous devez reconnaître  
Qu'un prince votre aîné doit être votre maître,  
Craindre de lui déplaire, et savoir que le sang  
Ne nous empêche pas de différer de rang,  
Lui garder le respect qu'exige sa naissance,  
Et, loin de lui voler son bien en son absence...

ATTALE.

Si l'honneur d'être à vous est maintenant son bien,  
Dites un mot, madame, et ce sera le mien ;  
Et, si l'âge à mon rang fait quelque préjudice,  
Vous en corrigerez la fatale injustice ;  
Mais, si je lui dois tant en fils de souverain,  
Permettez qu'une fois je vous parle en Romain.  
Sachez qu'il n'en est point que le ciel n'ait fait naître  
Pour commander aux rois et pour vivre sans maître ;  
Sachez que mon amour est un noble projet  
Pour éviter l'affront de me voir son sujet ;  
Sachez...

LAODICE.

Je m'en doutais, seigneur, que ma couronne  
Vous charmait bien du moins autant que ma personne ;

Mais, telle que je suis, et ma couronne et moi,  
Tout est à cet aîné qui sera votre roi ;  
Et, s'il était ici, peut-être en sa présence  
Vous penseriez deux fois à lui faire une offense.

ATTALE.

Que ne puis-je l'y voir ! Mon courage amoureux...

NICOMÈDE.

Faites quelques souhaits qui soient moins dangereux,  
Seigneur ; s'il les savait, il pourrait bien lui-même  
Venir d'un tel amour venger l'objet qu'il aime.

ATTALE.

Insolent ! est-ce enfin le respect qui m'est dû ?

NICOMÈDE.

Je ne sais de nous deux, seigneur, qui l'a perdu.

ATTALE.

Peux-tu bien me connaître et tenir ce langage ?

NICOMÈDE.

Je sais à qui je parle, et c'est mon avantage  
Que, n'étant point connu, prince, vous ne savez  
Si je vous dois respect ou si vous m'en devez.

ATTALE.

Ah ! madame, souffrez que ma juste colère...

LAODICE.

Consultez-en, seigneur, la reine votre mère ;  
Elle entre.

SCÈNE III

NICOMÈDE, ARSINOÉ, LAODICE, ATTALE,  
CLÉONE.

NICOMÈDE.

Instruisez mieux le prince votre fils,  
Madame, et dites-lui, de grâce, qui je suis :  
Faute de me connaître, il s'emporte, il s'égare ;  
Et ce désordre est mal dans une âme si rare :  
J'en ai pitié.

ARSINOÉ.

Seigneur, vous êtes donc ici ?

NICOMÈDE.

Oui, madame, j'y suis, et Métrobate aussi.

ARSINOÉ.

Métrobate ? ah ! le traître !

NICOMÈDE.

Il n'a rien dit, madame,  
Qui vous doive jeter aucun trouble dans l'âme.

ARSINOÉ.

Mais qui cause, seigneur, ce retour surprenant ?  
Et votre armée ?...

NICOMÈDE.

Elle est sous un bon lieutenant ;  
Et quant à mon retour, peu de chose le presse.  
J'avais ici laissé mon maître et ma maîtresse :

Vous m'avez ôté l'un, vous, dis-je, ou les Romains ;  
Et je viens sauver l'autre et d'eux et de vos mains.

ARSINOÉ.

C'est ce qui vous amène ?

NICOMÈDE.

Oui, madame, et j'espère  
Que vous m'y servirez auprès du roi mon père ?

ARSINOÉ.

Je vous y servirai comme vous l'espérez.

NICOMÈDE.

De votre bon vouloir nous sommes assurés.

ARSINOÉ.

Il ne tiendra qu'au roi qu'aux effets je ne passe.

NICOMÈDE.

Vous voulez à tous deux nous faire cette grâce ?

ARSINOÉ.

Tenez-vous assuré que je n'oublierai rien.

NICOMÈDE.

Je connais votre cœur, ne doutez pas du mien.

ATTALE.

Madame, c'est donc là le prince Nicomède ?

NICOMÈDE.

Oui, c'est moi qui viens voir s'il faut que je vous cède.



ATTALE.

Ah ! seigneur, excusez si, vous connaissant mal...

NICOMÈDE.

Prince, faites-moi voir un plus digne rival.  
Si vous aviez dessein d'attaquer cette place,  
Ne vous départez point d'une si noble audace,  
Mais, comme à son secours je n'amène que moi,  
Ne la menacez plus de Rome ni du roi.  
Je la défendrai seul ; attaquez-la de même,  
Avec tous les respects qu'on doit au diadème.  
Je veux bien mettre à part, avec le nom d'ainé,  
Le rang de votre maître où je suis destiné ;  
Et nous verrons ainsi qui fait mieux un brave homme,  
Des leçons d'Annibal, ou de celles de Rome.  
Adieu ; pensez-y bien, je vous laisse y rêver.

## SCÈNE IV

ARSINOÉ, ATTALE, CLÉONE.

ARSINOÉ.

Quoi ? tu faisais excuse à qui m'osait braver !

ATTALE.

Que ne peut point, madame, une telle surprise !  
Ce prompt retour me perd et rompt votre entreprise.

ARSINOÉ.

Tu l'entends mal, Attale ; il la met dans ma main.  
Va trouver de ma part l'ambassadeur romain ;  
Dedans mon cabinet amène-le sans suite,  
Et de ton heureux sort laisse-moi la conduite.

ATTALE.

Mais, madame, s'il faut...

ARSINOÉ.

Va, n'apprehende rien ;  
Et, pour avancer tout, hâte cet entretien.

## SCÈNE V

ARSINOÉ, CLÉONE.

CLÉONE.

Vous lui cachez, madame, un dessein qui le touche !

ARSINOÉ.

Je crains qu'en l'apprenant son cœur ne s'effarouche ;  
Je crains qu'à la vertu par les Romains instruit,  
De ce que je prépare il ne m'ôte le fruit,  
Et ne conçoive mal qu'il n'est fourbe ni crime  
Qu'un trône acquis par là ne rende légitime.

CLÉONE.

J'aurais cru les Romains un peu moins scrupuleux,  
Et la mort d'Annibal m'eût fait mal juger d'eux.

ARSINOÉ.

Ne leur impute pas une telle injustice ;  
Un Romain seul l'a faite, et par mon artifice.  
Rome l'eût laissé vivre, et sa légalité  
N'eût point forcé les lois de l'hospitalité.  
Savante à ses dépens de ce qu'il savait faire,  
Elle le souffrait mal auprès d'un adversaire.

Mais, quoique, par ce triste et prudent souvenir,  
De chez Antiochus elle l'ait fait bannir,  
Elle aurait vu couler sans crainte et sans envie  
Chez un prince allié les restes de sa vie.  
Le seul Flaminius, trop piqué de l'affront  
Que son père défait lui laisse sur le front :  
Car je crois que tu sais que, quand l'aigle romaine  
Vit choir ses légions au bord du Trasimène,  
Flaminius son père en était général,  
Et qu'il y tomba mort de la main d'Annibal ;  
Ce fils donc, qu'a pressé la soif de la vengeance,  
S'est aisément rendu de mon intelligence :  
L'espoir d'en voir l'objet entre ses mains remis  
A pratiqué par lui le retour de mon fils ;  
Par lui j'ai jeté Rome en haute jalousie  
De ce que Nicomède a conquis dans l'Asie,  
Et de voir Laodice unir tous ses États,  
Par l'hymen de ce prince, à ceux de Prusias :  
Si bien que, le sénat prenant un juste ombrage  
D'un empire si grand sous un si grand courage,  
Il s'en est fait nommer lui-même ambassadeur  
Pour rompre cet hymen et borner sa grandeur.  
Et voilà le seul point où Rome s'intéresse.

CLÉONE.

Attale à ce dessein entreprend sa maîtresse !  
Mais que n'agissait Rome avant que le retour  
De cet amant si cher affermît son amour !

ARSINOÉ.

Irriter un vainqueur en tête d'une armée  
Prête à suivre en tous lieux sa colère allumée,  
C'était trop hasarder ; et j'ai cru pour le mieux  
Qu'il fallait de son fort l'attirer en ces lieux.  
Métrobate l'a fait, par des terreurs paniques,

Feignant de lui trahir mes ordres tyranniques,  
Et, pour l'assassiner se disant suborné,  
Il l'a, grâces aux dieux, doucement amené.  
Il vient s'en plaindre au roi, lui demander justice ;  
Et sa plainte le jette au bord du précipice.  
Sans prendre aucun souci de m'en justifier,  
Je saurai m'en servir à me fortifier.  
Tantôt en le voyant j'ai fait de l'effrayée,  
J'ai changé de couleur, je me suis écriée ;  
Il a cru me surprendre, et l'a cru bien en vain,  
Puisque son retour même est l'œuvre de ma main.

## CLÉONE.

Mais, quoi que Rome fasse, et qu'Attale prétende,  
Le moyen qu'à ses yeux Laodice se rende ?

## ARSINOÉ.

Et je n'engage aussi mon fils en cet amour  
Qu'à dessein d'éblouir le roi, Rome et la cour.  
Je n'en veux pas, Cléone, au sceptre d'Arménie :  
Je cherche à m'assurer celui de Bithynie ;  
Et, si ce diadème une fois est à nous,  
Que cette reine après se choisisse un époux.  
Je ne la vais presser que pour la voir rebelle,  
Que pour aigrir les cœurs de son amant et d'elle.  
Le roi, que le Romain poussera vivement,  
De peur d'offenser Rome agira chaudement,  
Et ce prince, piqué d'une juste colère,  
S'emportera sans doute et bravera son père.  
S'il est prompt et bouillant, le roi ne l'est pas moins ;  
Et, comme à l'échauffer j'appliquerai mes soins,  
Pour peu qu'à de tels coups cet amant soit sensible,  
Mon entreprise est sûre, et sa perte infaillible.  
Voilà mon cœur ouvert, et tout ce qu'il prétend.

Mais dans mon cabinet Flaminius m'attend.  
Allons, et garde bien le secret de la reine.

CLÉONE.

Vous me connaissez trop pour vous en mettre en peine.

## ACTE DEUXIÈME

---

### SCÈNE PREMIÈRE

PRUSIAS, ARASPE.

PRUSIAS.

Revenir sans mon ordre, et se montrer ici !

ARASPE.

Sire, vous auriez tort d'en prendre aucun souci,  
Et la haute vertu du prince Nicomède  
Pour ce qu'on peut en craindre est un puissant remède  
Mais tout autre que lui devrait être suspect :  
Un retour si soudain manque un peu de respect,  
Et donne lieu d'entrer en quelque défiance  
Des secrètes raisons de tant d'impatience.

PRUSIAS.

Je ne les vois que trop, et sa témérité  
N'est qu'un pur attentat sur mon autorité :  
Il n'en veut plus dépendre, et croit que ses conquêtes  
Au-dessus de son bras ne laissent point de têtes ;  
Qu'il est lui seul sa règle, et que sans se trahir  
Des héros tels que lui ne sauraient obéir.

ARASPE.

C'est d'ordinaire ainsi que ses pareils agissent :  
A suivre leur devoir leurs hauts faits se ternissent,  
Et ces grands cœurs, enflés du bruit de leurs combats,  
Souverains dans l'armée et parmi leurs soldats,  
Font du commandement une douce habitude  
Pour qui l'obéissance est un métier bien rude.

PRUSIAS.

Dis tout, Araspe : dis que le nom de sujet  
Réduit toute leur gloire en un rang trop abject ;  
Que, bien que leur naissance au trône les destine,  
Si son ordre est trop lent, leur grand cœur s'en mutine ;  
Qu'un père garde trop un bien qui leur est dû,  
Et qui perd de son prix étant trop attendu ;  
Qu'on voit naître de là mille sourdes pratiques  
Dans le gros de son peuple et dans ses domestiques ;  
Et que, si l'on ne va jusqu'à trancher le cours  
De son règne ennuyeux et de ses tristes jours,  
Du moins une insolente et fausse obéissance,  
Lui laissant un vain titre, usurpe sa puissance.

ARASPE.

C'est ce que de tout autre il faudrait redouter,  
Seigneur, et qu'en tout autre il faudrait arrêter.  
Mais ce n'est pas pour vous un avis nécessaire :  
Le prince est vertueux, et vous êtes bon père.

PRUSIAS.

Si je n'étais bon père, il serait criminel :  
Il doit son innocence à l'amour paternel ;  
C'est lui seul qui l'excuse et qui le justifie,  
Ou lui seul qui me trompe et qui me sacrifie,  
Car je dois craindre enfin que sa haute vertu

Contre l'ambition n'ait en vain combattu,  
Qu'il ne force en son cœur la nature à se taire.  
Qui se lasse d'un roi peut se lasser d'un père ;  
Mille exemples sanglants nous peuvent l'enseigner :  
Il n'est rien qui ne cède à l'ardeur de régner,  
Et depuis qu'une fois elle nous inquiète,  
La nature est aveugle et la vertu muette.  
— Te le dirai-je, Araspe ? Il m'a trop bien servi :  
Augmentant mon pouvoir, il me l'a tout ravi ;  
Il n'est plus mon sujet qu'autant qu'il le veut être ;  
Et qui me fait régner en effet est mon maître.  
Pour paraître à mes yeux son mérite est trop grand :  
On n'aime point à voir ceux à qui l'on doit tant.  
Tout ce qu'il a fait parle au moment qu'il m'approche,  
Et sa seule présence est un secret reproche :  
Elle me dit toujours qu'il m'a fait trois fois roi ;  
Que je tiens plus de lui qu'il ne tiendra de moi ;  
Et que, si je lui laisse un jour une couronne,  
Ma tête en porte trois que sa valeur me donne.  
J'en rougis dans mon âme ; et ma confusion,  
Qui renouvelle et croît à chaque occasion,  
Sans cesse offre à mes yeux cette vue importune,  
Que qui m'en donne trois peut bien m'en ôter une ;  
Qu'il n'a qu'à l'entreprendre, et peut tout ce qu'il veut.  
Juge, Araspe, où j'en suis s'il veut tout ce qu'il peut.

## ARASPE.

Pour tout autre que lui je sais comme s'explique  
La règle de la vraie et saine politique.  
Aussitôt qu'un sujet s'est rendu trop puissant,  
Encor qu'il soit sans crime, il n'est pas innocent :  
On n'attend point alors qu'il s'ose tant permettre ;  
C'est un crime d'État que d'en pouvoir commettre,  
Et qui sait bien régner l'empêche prudemment  
De mériter un juste et plus grand châtiment,



Et prévient, par un ordre à tous deux salulaire,  
Ou les maux qu'il prépare, ou ceux qu'il pourrait faire.  
Mais, seigneur, pour le prince, il a trop de vertu ;  
Je vous l'ai déjà dit.

PRUSIAS.

Et m'en répondras-tu ?

Me seras-tu garant de ce qu'il pourra faire  
Pour venger Annibal ou pour perdre son frère ?  
Et le prends-tu pour homme à voir d'un œil égal  
Et l'amour de son frère et la mort d'Annibal ?  
Non, ne nous flattons point ; il court à sa vengeance ;  
Il en a le prétexte, il en a la puissance ;  
Il est l'astre naissant qu'adorent mes États ;  
Il est le dieu du peuple et celui des soldats.  
Sûr de ceux-ci, sans doute il vient soulever l'autre,  
Fondre avec son pouvoir sur le reste du nôtre ;  
Mais ce peu qui m'en reste, encor que languissant,  
N'est pas peut-être encor tout à fait impuissant.  
Je veux bien toutefois agir avec adresse,  
Joindre beaucoup d'honneur à bien peu de rudesse,  
Le chasser avec gloire, et mêler doucement  
Le prix de son mérite à mon ressentiment ;  
Mais, s'il ne m'obéit ou s'il ose s'en plaindre,  
Quoi qu'il ait fait pour moi, quoi que j'en voie à craindre,  
Dussé-je voir par là tout l'État hasardé...

ARASPE.

Il vient.

## SCÈNE II

PRUSIAS, NICOMÈDE, ARASPE.

PRUSIAS.

Vous voilà, prince ! Et qui vous a mandé ?

NICOMÈDE.

La seule ambition de pouvoir en personne  
Mettre à vos pieds, seigneur, encore une couronne,  
De jouir de l'honneur de vos embrassements,  
Et d'être le témoin de vos contentements.  
Après la Cappadoce heureusement unie  
Aux royaumes du Pont et de la Bithynie,  
Je viens remercier et mon père et mon roi  
D'avoir eu la bonté de s'y servir de moi,  
D'avoir choisi mon bras pour une telle gloire,  
Et fait tomber sur moi l'honneur de sa victoire.

PRUSIAS.

Vous pouviez vous passer de mes embrassements,  
Me faire par écrit de tels remerciements ;  
Et vous ne deviez pas envelopper d'un crime  
Ce que votre victoire ajoute à votre estime.  
Abandonner mon camp en est un capital,  
Inexcusable en tous, et plus au général ;  
Et tout autre que vous, malgré cette conquête,  
Revenant sans mon ordre, eût payé de sa tête.

NICOMÈDE.

J'ai failli, je l'avoue, et mon cœur imprudent  
A trop cru les transports d'un désir trop ardent :  
L'amour que j'ai pour vous a commis cette offense,  
Lui seul à mon devoir fait cette violence.  
Si le bien de vous voir m'était moins précieux,  
Je serais innocent, mais si loin de vos yeux,  
Que j'aime mieux, seigneur, en perdre un peu d'estime,  
Et qu'un bonheur si grand me coûte un petit crime,  
Qui ne craindra jamais la plus sévère loi,  
Si l'amour juge en vous ce qu'il a fait en moi.

PRUSIAS.

La plus mauvaise excuse est assez pour un père,  
Et sous le nom d'un fils toute faute est légère.  
Je ne veux voir en vous que mon unique appui :  
Recevez tout l'honneur qu'on vous doit aujourd'hui.  
L'ambassadeur romain me demande audience,  
Il verra ce qu'en vous je prends de confiance ;  
Vous l'écoutez, prince, et répondrez pour moi.  
Vous êtes aussi bien le véritable roi ;  
Je n'en suis plus que l'ombre, et l'âge ne m'en laisse  
Qu'un vain titre d'honneur qu'on rend à ma vieillesse ;  
Je n'ai plus que deux jours peut-être à le garder :  
L'intérêt de l'État vous doit seul regarder.  
Prenez-en aujourd'hui la marque la plus haute ;  
Mais gardez-vous aussi d'oublier votre faute,  
Et, comme elle fait brèche au pouvoir souverain,  
Pour la bien réparer, retournez dès demain.  
Remettez en éclat la puissance absolue ;  
Attendez-la de moi comme je l'ai reçue,  
Inviolable, entière ; et n'autorisez pas  
De plus méchants que vous à la mettre plus bas.  
Le peuple qui vous voit, la cour qui vous contemple,  
Vous désobéiraient sur votre propre exemple :  
Donnez-leur-en un autre, et montrez à leurs yeux  
Que nos premiers sujets obéissent le mieux.

NICOMÈDE.

J'obéirai, seigneur, et plus tôt qu'on ne pense !  
Mais je demande un prix de mon obéissance.  
La reine d'Arménie est due à ses États,  
Et j'en vois les chemins ouverts par nos combats.  
Il est temps qu'en son ciel cet astre aille reluire :  
De grâce, accordez-moi l'honneur de l'y conduire.

PRUSIAS.

Il n'appartient qu'à vous, et cet illustre emploi

Demande un roi lui-même, ou l'héritier d'un roi ;  
Mais, pour la renvoyer jusqu'en son Arménie,  
Vous savez qu'il y faut quelque cérémonie :  
Tandis que je ferai préparer son départ,  
Vous irez dans mon camp l'attendre de ma part.

NICOMÈDE.

Elle est prête à partir sans plus grand équipage.

PRUSIAS.

Je n'ai garde à son rang de faire un tel outrage.  
Mais l'ambassadeur entre, il le faut écouter ;  
Puis nous verrons quel ordre on y doit apporter.

### SCÈNE III

PRUSIAS, NICOMÈDE, FLAMINIUS, ARASPE.

FLAMINIUS.

Sur le point de partir, Rome, seigneur, me mande  
Que je vous fasse encor pour elle une demande.  
Elle a nourri vingt ans un prince votre fils ;  
Et vous pouvez juger des soins qu'elle en a pris  
Par les hautes vertus et les illustres marques  
Qui font briller en lui le sang de vos monarques.  
Surtout il est instruit en l'art de bien régner :  
C'est à vous de le croire et de le témoigner  
Si vous faites état de cette nourriture,  
Donnez ordre qu'il règne : elle vous en conjure ;  
Et vous offenseriez l'estime qu'elle en fait  
Si vous le laissiez vivre et mourir en sujet.  
Faites donc aujourd'hui que je lui puisse dire  
Où vous lui destinez un souverain empire.

PRUSIAS.

Les soins qu'ont pris de lui le peuple et le sénat  
Ne trouveront en moi jamais un père ingrat :  
Je crois que pour régner il en a les mérites,  
Et n'en veux point douter après ce que vous dites ;  
Mais vous voyez, seigneur, le prince son aîné,  
Dont le bras généreux trois fois m'a couronné ;  
Il ne fait que sortir encor d'une victoire ;  
Et pour tant de hauts faits je lui dois quelque gloire :  
Souffrez qu'il ait l'honneur de répondre pour moi.

NICOMÈDE.

Seigneur, c'est à vous seul de faire Attale roi.

PRUSIAS.

C'est votre intérêt seul que sa demande touche.

NICOMÈDE.

Le vôtre toutefois m'ouvrira seul la bouche.  
De quoi se mêle Rome, et d'où prend le sénat,  
Vous vivant, vous régnant, ce droit sur votre État ?  
Vivez, réglez, seigneur, jusqu'à la sépulture,  
Et laissez faire après ou Rome ou la nature.

PRUSIAS.

Pour de pareils amis il faut se faire effort.

NICOMÈDE.

Qui partage vos biens aspire à votre mort,  
Et de pareils amis, en bonne politique...

PRUSIAS.

Ah ! ne me brouillez point avec la république ;  
Portez plus de respect à de tels alliés.

NICOMÈDE.

Je ne puis voir sous eux les rois humiliés ;  
Et, quel que soit ce fils que Rome vous renvoie,  
Seigneur, je lui rendrais son présent avec joie.  
S'il est si bien instruit en l'art de commander,  
C'est un rare trésor qu'elle devrait garder,  
Et conserver chez soi sa chère nourriture,  
Ou pour le consulat, ou pour la dictature.

FLAMINIUS.

Seigneur, dans ce discours qui nous traite si mal,  
Vous voyez un effet des leçons d'Annibal ;  
Ce perfide ennemi de la grandeur romaine  
N'en a mis en son cœur que mépris et que haine.

NICOMÈDE.

Non, mais il m'a surtout laissé ferme en ce point,  
D'estimer beaucoup Rome, et ne la craindre point.  
On me croit son disciple, et je le tiens à gloire ;  
Et, quand Flaminius attaque sa mémoire,  
Il doit savoir qu'un jour il me fera raison  
D'avoir réduit mon maître au secours du poison,  
Et n'oublier jamais qu'autrefois ce grand homme  
Commença par son père à triompher de Rome.

FLAMINIUS.

Ah ! c'est trop m'outrager !

NICOMÈDE.

N'outragez plus les morts.

PRUSIAS.

Et vous, ne cherchez point à former de discords ;  
Parlez, et nettement, sur ce qu'il me propose.

NICOMÈDE.

Eh bien ! s'il est besoin de répondre autre chose,  
 Attale doit régner, Rome l'a résolu ;  
 Et, puisqu'elle a partout un pouvoir absolu,  
 C'est aux rois d'obéir alors qu'elle commande.  
 Attale a le cœur grand, l'esprit grand, l'âme grande,  
 Et toutes les grandeurs dont se fait un grand roi.  
 Mais c'est trop que d'en croire un Romain sur sa foi ;  
 Par quelque grand effet voyons s'il en est digne,  
 S'il a cette vertu, cette valeur insigne :  
 Donnez-lui votre armée, et voyons ces grands coups ;  
 Qu'il en fasse pour lui ce que j'ai fait pour vous ;  
 Qu'il règne avec éclat sur sa propre conquête,  
 Et que de sa victoire il couronne sa tête.  
 Je lui prête mon bras et veux dès maintenant,  
 S'il daigne s'en servir, être son lieutenant.  
 L'exemple des Romains m'autorise à le faire ;  
 Le fameux Scipion le fut bien de son frère ;  
 Et, lorsque Antiochus fut par eux détrôné,  
 Sous les lois du plus jeune on vit marcher l'ainé.  
 Les bords de l'Hellespont, ceux de la mer Égée,  
 Les restes de l'Asie à nos côtés rangée,  
 Offrent une matière à son ambition...

FLAMINIUS.

Rome prend tout ce reste en sa protection ;  
 Et vous n'y pouvez plus étendre vos conquêtes  
 Sans attirer sur vous d'effroyables tempêtes.

NICOMÈDE.

J'ignore sur ce point les volontés du roi ;  
 Mais peut-être qu'un jour je dépendrai de moi,  
 Et nous verrons alors l'effet de ces menaces.  
 Vous pouvez cependant faire munir ces places,  
 Préparer un obstacle à mes nouveaux desseins,

Disposer de bonne heure un secours de Romains ;  
Et, si Flaminius en est le capitaine,  
Nous pourrons lui trouver un lac de Trasimène.

PRUSIAS.

Prince, vous abusez trop tôt de ma bonté :  
Le rang d'ambassadeur doit être respecté ;  
Et l'honneur souverain qu'ici je vous défère...

NICOMÈDE.

Ou laissez-moi parler, sire, ou faites-moi taire ;  
Je ne sais point répondre autrement pour un roi  
A qui dessus son trône on veut faire la loi.

PRUSIAS.

Vous m'offensez moi-même en parlant de la sorte,  
Et vous devez dompter l'ardeur qui vous emporte.

NICOMÈDE.

Quoi ! je verrai, seigneur, qu'on borne vos États ;  
Qu'au milieu de ma course on m'arrête le bras ;  
Que de vous menacer on a même l'audace,  
Et je ne rendrai point menace pour menace !  
Et je remercierai qui me dit hautement  
Qu'il ne m'est plus permis de vaincre impunément !

PRUSIAS, à Flaminius.

Seigneur, vous pardonnez aux chaleurs de son âge :  
Le temps et la raison pourront le rendre sage.

NICOMÈDE.

La raison et le temps m'ouvrent assez les yeux,  
Et l'âge ne fera que me les ouvrir mieux.



Si j'avais jusqu'ici vécu comme ce frère,  
 Avec une vertu qui fût imaginaire  
 (Car je l'appelle ainsi quand elle est sans effets ;  
 Et l'admiration de tant d'hommes parfaits  
 Dont il a vu dans Rome éclater le mérite  
 N'est pas grande vertu si l'on ne les imite) ;  
 Si j'avais donc vécu dans ce même repos  
 Qu'il a vécu dans Rome auprès de ses héros,  
 Elle me laisserait la Bithynie entière,  
 Telle que de tous temps l'ainé la tient d'un père,  
 Et s'empresserait moins à le faire régner,  
 Si vos armes sous moi n'avaient su rien gagner ;  
 Mais, parce qu'elle voit avec la Bithynie  
 Par trois sceptres conquis trop de puissance unie,  
 Il faut la diviser ; et, dans ce beau projet,  
 Ce prince est trop bien né pour vivre mon sujet !  
 Puisqu'il peut la servir à me faire descendre,  
 Il a plus de vertu que n'en eut Alexandre ;  
 Et je lui dois quitter, pour le mettre en mon rang,  
 Le bien de mes aïeux ou le prix de mon sang.  
 Grâce aux immortels, l'effort de mon courage  
 Et ma grandeur future ont mis Rome en ombrage :  
 Vous pouvez l'en guérir, seigneur, et promptement ;  
 Mais n'exigez d'un fils aucun consentement :  
 Le maître qui prit soin d'instruire ma jeunesse  
 Ne m'a jamais appris à faire une bassesse.

FLAMINIUS.

A ce que je puis voir, vous avez combattu,  
 Prince, par intérêt plutôt que par vertu.  
 Les plus rares exploits que vous ayez pu faire  
 N'ont jeté qu'un dépôt sur la tête d'un père ;  
 Il n'est que gardien de leur illustre prix,  
 Et ce n'est que pour vous que vous avez conquis,  
 Puisque cette grandeur à son trône attachée

Sur nul autre que vous ne peut être épanchée.  
Certes, je vous croyais un peu plus généreux :  
Quand les Romains le sont, ils ne font rien pour eux.  
Scipion, dont tantôt vous vantiez le courage,  
Ne voulait point régner sur les murs de Carthage ;  
Et de tout ce qu'il fit pour l'empire romain  
Il n'en eut que la gloire et le nom d'Africain.  
Mais on ne voit qu'à Rome une vertu si pure ;  
Le reste de la terre est d'une autre nature.  
Quant aux raisons d'État qui vous font concevoir  
Que nous craignons en vous l'union du pouvoir,  
Si vous en consultiez des têtes bien sensées,  
Elles vous déferaient de ces belles pensées :  
Par respect pour le roi je ne dis rien de plus ;  
Prenez quelque loisir de rêver là-dessus ;  
Laissez moins de fumée à vos feux militaires,  
Et vous pourrez avoir des visions plus claires.

## NICOMÈDE.

Le temps pourra donner quelque décision  
Si la pensée est belle, ou si c'est vision.  
Cependant...

## FLAMINIUS.

Cependant, si vous trouvez des charmes  
A pousser plus avant la gloire de vos armes,  
Nous ne la bornons point ; mais, comme il est permis  
Contre qui que ce soit de servir ses amis,  
Si vous ne le savez, je veux bien vous l'apprendre,  
Et vous en donne avis pour ne vous pas surprendre.  
Au reste, soyez sûr que vous posséderez  
Tout ce qu'en votre cœur déjà vous dévorez ;  
Le Pont sera pour vous avec la Galatie,  
Avec la Cappadoce, avec la Bithynie.  
Ce bien de vos aïeux, ce prix de votre sang,  
Ne mettront point Attale en votre illustre rang ;

Et, puisque leur partage est pour vous un supplice,  
Rome n'a pas dessein de vous faire injustice.  
Ce prince régnera sans rien prendre sur vous.

A Prusias.

La reine d'Arménie a besoin d'un époux,  
Seigneur, l'occasion ne peut être plus belle :  
Elle vit sous vos lois, et vous disposez d'elle.

NICOMÈDE.

Voilà le vrai secret de faire Attale roi,  
Comme vous l'avez dit, sans rien prendre sur moi.  
La pièce est délicate, et ceux qui l'ont tissée  
A de si longs détours font une digne issue.  
Je n'y réponds qu'un mot, étant sans intérêt.  
Traitez cette princesse en reine comme elle est :  
Ne touchez point en elle aux droits du diadème,  
Ou pour les maintenir je périrai moi-même.  
Je vous en donne avis, et que jamais les rois,  
Pour vivre en nos États, ne vivent sous nos lois ;  
Qu'elle seule en ces lieux d'elle-même dispose.

PRUSIAS.

N'avez-vous, Nicomède, à lui dire autre chose ?

NICOMÈDE.

Non, seigneur, si ce n'est que la reine, après tout,  
Sachant ce que je puis, me pousse trop à bout.

PRUSIAS.

Contre elle, dans ma cour, que peut votre insolence ?

NICOMÈDE.

Rien du tout, que garder ou rompre le silence.  
Une seconde fois avisez, s'il vous plaît,

A traiter Laodice en reine comme elle est :  
C'est moi qui vous en prie.

## SCÈNE IV

PRUSIAS, FLAMINIUS, ARASPE.

FLAMINIUS.

Eh quoi ! toujours obstacle !

PRUSIAS.

De la part d'un amant ce n'est pas grand miracle.  
Cet orgueilleux esprit, enflé de ses succès,  
Pense bien de son cœur nous empêcher l'accès ;  
Mais il faut que chacun suive sa destinée.  
L'amour entre les rois ne fait pas l'hyménée,  
Et les raisons d'État, plus fortes que ses nœuds,  
Trouvent bien les moyens d'en éteindre les feux.

FLAMINIUS.

Comme elle a de l'amour, elle aura du caprice.

PRUSIAS.

Non, non ; je vous réponds, seigneur, de Laodice.  
Mais enfin elle est reine, et cette qualité  
Semble exiger de nous quelque civilité.  
J'ai sur elle après tout une puissance entière,  
Mais j'aime à la cacher sous le nom de prière.  
Rendons-lui donc visite, et, comme ambassadeur,  
Proposez cet hymen vous-même à sa grandeur.  
Je seconderai Rome, et veux vous introduire.  
Puisqu'elle est en nos mains, l'amour ne vous peut nuire  
Allons de sa réponse à votre compliment  
Prendre l'occasion de parler hautement.

## ACTE TROISIÈME

---

### SCÈNE PREMIÈRE

PRUSIAS, FLAMINIUS, LAODICE.

PRUSIAS.

Reine, puisque ce titre a pour vous tant de charmes,  
Sa perte vous devrait donner quelques alarmes :  
Qui tranche trop du roi ne règne pas longtemps.

LAODICE.

J'observerai, seigneur, ces avis importants ;  
Et, si jamais je règne, on verra la pratique  
D'une si salutaire et noble politique.

PRUSIAS.

Vous vous mettez fort mal au chemin de régner.

LAODICE.

Seigneur, si je m'égare, on peut me l'enseigner.

PRUSIAS.

Vous méprisez trop Rome, et vous devriez faire  
Plus d'estime d'un roi qui vous tient lieu de père.

LAODICE.

Vous verriez qu'à tous deux je rends ce que je doi,  
Si vous vouliez mieux voir ce que c'est qu'être roi.  
Recevoir ambassade en qualité de reine,  
Ce serait à vos yeux faire la souveraine,  
Entreprendre sur vous, et dedans votre État  
Sur votre autorité commettre un attentat :  
Je l'a refuse donc, seigneur, et me dénie  
L'honneur qui ne m'est dû que dans mon Arménie.  
C'est là que sur mon trône avec plus de splendeur  
Je puis honorer Rome en son ambassadeur,  
Faire réponse en reine, et comme le mérite  
Et de qui l'on me parle, et qui m'en sollicite.  
Ici c'est un métier que je n'entends pas bien,  
Car hors de l'Arménie enfin je ne suis rien ;  
Et ce grand nom de reine ailleurs ne m'autorise  
Qu'à n'y voir point de trône à qui je sois soumise,  
À vivre indépendante et n'avoir en tous lieux  
Pour souverains que moi, la raison et les dieux.

PRUSIAS.

Ces dieux vos souverains, et le roi votre père,  
De leur pouvoir sur vous m'ont fait dépositaire ;  
Et vous pourrez peut-être apprendre une autre fois  
Ce que c'est en tous lieux que la raison des rois.  
Pour en faire l'épreuve allons en Arménie :  
Je vais vous y remettre en bonne compagnie ;  
Partons ; et dès demain, puisque vous le voulez,  
Préparez-vous à voir vos pays désolés ;  
Préparez-vous à voir par toute votre terre  
Ce qu'ont de plus affreux les fureurs de la guerre,  
Des montagnes de morts, des rivières de sang.

LAODICE.

Je perdrai mes États, et garderai mon rang ;

Et ces vastes malheurs où mon orgueil me jette  
Me feront votre esclave, et non votre sujette :  
Ma vie est en vos mains, mais non ma dignité.

PRUSIAS.

Nous ferons bien changer ce courage indompté ;  
Et quand vos yeux, frappés de toutes ces misères,  
Verront Attale assis au trône de vos pères,  
Alors peut-être, alors vous le prierez en vain  
Que pour y remonter il vous donne la main.

LAODICE.

Si jamais jusque-là votre guerre m'engage,  
Je serai bien changée et d'âme et de courage.  
Mais peut-être, seigneur, vous n'irez pas si loin :  
Les dieux de ma fortune auront un peu de soin ;  
Ils vous inspireront ou trouveront un homme  
Contre tant de héros que vous prêtera Rome.

PRUSIAS.

Sur un présomptueux vous fondez votre appui ;  
Mais il court à sa perte, et vous traîne avec lui.  
Pensez-y bien, madame, et faites-vous justice :  
Choisissez d'être reine ou d'être Laodice ;  
Et, pour dernier avis que vous aurez de moi,  
Si vous voulez régner, faites Attale roi.  
Adieu.

## SCÈNE II

FLAMINIUS, LAODICE.

FLAMINIUS.

Madame, enfin une vertu parfaite...

LAODICE.

Suivez le roi, seigneur, votre ambassade est faite ;  
Et je vous dis encor, pour ne vous point flatter,  
Qu'ici je ne la dois ni la veux écouter.

FLAMINIUS.

Et je vous parle aussi, dans ce péril extrême,  
Moins en ambassadeur qu'en homme qui vous aime,  
Et qui, touché du sort que vous vous préparez,  
Tâche à rompre le cours des maux où vous courez.  
J'ose donc comme ami vous dire en confidence  
Qu'une vertu parfaite a besoin de prudence,  
Et doit considérer, pour son propre intérêt,  
Et les temps où l'on vit, et les lieux où l'on est.  
La grandeur de courage en une âme royale  
N'est sans cette vertu qu'une vertu brutale,  
Que son mérite aveugle, et qu'un faux jour d'honneur  
Jette en un tel divorce avec le vrai bonheur,  
Qu'elle-même se livre à ce qu'elle doit craindre,  
Ne se fait admirer que pour se faire plaindre,  
Que pour nous pouvoir dire, après un grand soupir :  
« J'avais droit de régner, et n'ai su m'en servir. »  
Vous irritez un roi dont vous voyez l'armée  
Nombreuse, obéissante, à vaincre accoutumée ;  
Vous êtes en ses mains, vous vivez dans sa cour.

LAODICE.

Je ne sais si l'honneur eut jamais un faux jour,  
Seigneur ; mais je veux bien vous répondre en amie.  
Ma prudence n'est pas tout à fait endormie ;  
Et, sans examiner par quel destin jaloux  
La grandeur de courage est si mal avec vous,  
Je veux vous faire voir que celle que j'étales  
N'est pas tant qu'il vous semble une vertu brutale ;  
Que, si j'ai droit au trône, elle s'en veut servir,



Et sait bien repousser qui me le veut ravir.  
 Je vois sur la frontière une puissante armée,  
 Comme vous l'avez dit, à vaincre accoutumée ;  
 Mais par quelle conduite, et sous quel général ?  
 Le roi, s'il s'en fait fort, pourrait s'en trouver mal,  
 Et, s'il voulait passer de son pays au nôtre,  
 Je lui conseillerais de s'assurer d'une autre.  
 Mais je vis dans sa cour, je suis dans ses États,  
 Et j'ai peu de raison de ne le craindre pas.  
 Seigneur, dans sa cour même et hors de l'Arménie  
 La vertu trouve appui contre la tyrannie.  
 Tout son peuple a des yeux pour voir quel attentat  
 Font sur le bien public les maximes d'État :  
 Il connaît Nicomède, il connaît sa marâtre,  
 Il en sait, il en voit la haine opiniâtre ;  
 Il voit la servitude où le roi s'est soumis,  
 Et connaît d'autant mieux les dangereux amis.  
 Pour moi, que vous croyez au bord du précipice,  
 Bien loin de mépriser Attale par caprice,  
 J'évite les mépris qu'il recevrait de moi  
 S'il tenait de ma main la qualité de roi.  
 Je le regarderais comme une âme commune,  
 Comme un homme mieux né pour une autre fortune,  
 Plus mon sujet qu'époux, et le nœud conjugal  
 Ne le tirerait pas de ce rang inégal.  
 Mon peuple à mon exemple en ferait peu d'estime.  
 Ce serait trop, seigneur, pour un cœur magnanime :  
 Mon refus lui fait grâce, et, malgré ses désirs,  
 J'épargne à sa vertu d'éternels déplaisirs.

FLAMINIUS.

Si vous me dites vrai, vous êtes ici reine :  
 Sur l'armée et la cour je vous vois souveraine ;  
 Le roi n'est qu'une idée, et n'a de son pouvoir  
 Que ce que par pitié vous lui laissez avoir.

Quoi ! même vous allez jusques à faire grâce !  
Après cela, madame, excusez mon audace ;  
Souffrez que Rome enfin vous parle par ma voix :  
Recevoir ambassade est encor de vos droits ;  
Ou, si ce nom vous choque ailleurs qu'en Arménie,  
Comme simple Romain souffrez que je vous die  
Qu'être allié de Rome et s'en faire un appui,  
C'est l'unique moyen de régner aujourd'hui ;  
Que c'est par là qu'on tient ses voisins en contrainte,  
Ses peuples en repos, ses ennemis en crainte ;  
Qu'un prince est dans son trône à jamais affermi  
Quand il est honoré du nom de son ami ;  
Qu'Attale avec ce titre est plus roi, plus monarque,  
Que tous ceux dont le front ose en porter la marque,  
Et qu'enfin...

LAODICE.

Il suffit ; je vois bien ce que c'est :  
Tous les rois ne sont rois qu'autant comme il vous plaît ;  
Mais, si de leurs États Rome à son gré dispose,  
Certes pour son Attale elle fait peu de chose ;  
Et qui tient en sa main tant de quoi lui donner  
A mendier pour lui devrait moins s'obstiner.  
Pour un prince si cher sa réserve m'étonne !  
Que ne me l'offre-t-elle avec une couronne ?  
C'est trop m'importuner en faveur d'un sujet,  
Moi qui tiendrais un roi pour un indigne objet,  
S'il venait par votre ordre et si votre alliance  
Souillait entre ses mains la suprême puissance.  
Ce sont des sentiments que je ne puis trahir :  
Je ne veux point de rois qui sachent obéir :  
Et puisque vous voyez mon âme tout entière,  
Seigneur, ne perdez plus menace ni prière.

FLAMINIUS.

Puis-je ne pas vous plaindre en cet aveuglement ?

Madame, encore un coup, pensez-y mûrement,  
Songez mieux ce qu'est Rome et ce qu'elle peut faire ;  
Et, si vous vous aimez, craignez de lui déplaire.  
Carthage étant détruite, Antiochus défait,  
Rien de nos volontés ne peut troubler l'effet :  
Tout fléchit sur la terre et tout tremble sur l'onde,  
Et Rome est aujourd'hui la maîtresse du monde.

LAODICE.

La maîtresse du monde ! Ah ! vous me feriez peur  
S'il ne s'en fallait pas l'Arménie et mon cœur,  
Si le grand Annibal n'avait qui lui succède,  
S'il ne revivait pas au prince Nicomède,  
Et s'il n'avait laissé dans de si dignes mains  
L'infaillible secret de vaincre les Romains.  
Un si vaillant disciple aura bien le courage  
D'en mettre jusqu'au bout les leçons en usage :  
L'Asie en fait l'épreuve, où trois sceptres conquis  
Font voir en quelle école il en a tant appris.  
Ce sont des coups d'essai, mais si grands que peut-être  
Le Capitole a droit d'en craindre un coup de maître,  
Et qu'il ne puisse un jour...

FLAMINIUS.

Ce jour est encor loin,  
Madame, et quelques-uns vous diront, au besoin,  
Quels dieux du haut en bas renversent les profanes,  
Et que, même au sortir de Trébie et de Cannes,  
Son ombre épouvanta votre grand Annibal.  
Mais le voici, ce bras à Rome si fatal.

## SCÈNE III

NICOMÈDE, LAODICE, FLAMINIUS.

NICOMÈDE.

Ou Rome à ses agents donne un pouvoir bien large,  
Ou vous êtes bien long à faire votre charge.

FLAMINIUS.

Je sais quel est mon ordre ; et, si j'en sors ou non,  
C'est à d'autres qu'à vous que j'en rendrai raison.

NICOMÈDE.

Allez-y donc, de grâce, et laissez à ma flamme  
Le bonheur à son tour d'entretenir madame :  
Vous avez dans son cœur fait de si grands progrès,  
Et vos discours pour elle ont de si grands attraits,  
Que sans de grands efforts je n'y pourrai détruire  
Ce que votre harangue y voulait introduire.

FLAMINIUS.

Les malheurs où la plonge une indigne amitié  
Me faisaient lui donner un conseil par pitié.

NICOMÈDE.

Lui donner de la sorte un conseil charitable,  
C'est être ambassadeur et tendre et pitoyable,  
— Vous a-t-il conseillé beaucoup de lâchetés.  
Madame ?

FLAMINIUS.

Ah ! c'en est trop ; et vous vous emportez.

NICOMÈDE.

Je m'emporte ?

FLAMINIUS.

Sachez qu'il n'est point de contrée  
Où d'un ambassadeur la dignité sacrée...

NICOMÈDE.

Ne nous vantez plus tant son rang et sa splendeur.  
Qui fait le conseiller n'est plus ambassadeur,  
Il excède sa charge, et lui-même y renonce.  
— Mais, dites-moi, madame, a-t-il eu sa réponse ?

LAODICE.

Oui, seigneur.

NICOMÈDE.

Sachez donc que je ne vous prends plus  
Que pour l'agent d'Attale et pour Flaminius ;  
Et, si vous me fâchiez, j'ajouterai peut-être  
Que pour l'empoisonneur d'Annibal, de mon maître.  
Voilà tous les honneurs que vous aurez de moi :  
S'ils ne vous satisfont, allez vous plaindre au roi.

FLAMINIUS.

Il me fera justice, encor qu'il soit bon père,  
Ou Rome à son refus se la saura bien faire.

NICOMÈDE.

Allez de l'un et l'autre embrasser les genoux.

FLAMINIUS.

Les effets répondront, prince ; pensez à vous.

## SCÈNE IV

NICOMÈDE, LAODICE.

NICOMÈDE.

Cet avis est plus propre à donner à la reine.  
Ma générosité cède enfin à sa haine :  
Je l'épargnais assez pour ne découvrir pas  
Les infâmes projets de ses assassinats ;  
Mais enfin on m'y force, et tout son crime éclate.  
J'ai fait entendre au roi Zénon et Métrobate :  
Et, comme leur rapport a de quoi l'étonner,  
Lui-même il prend le soin de les examiner.

LAODICE.

Je ne sais pas, seigneur, quelle en sera la suite ;  
Mais je ne comprends point toute cette conduite,  
Ni comme à cet éclat la reine vous contraint.  
Plus elle vous doit craindre, et moins elle vous craint ;  
Et plus vous la pouvez accabler d'infamie,  
Plus elle vous attaque en mortelle ennemie.

NICOMÈDE.

Elle prévient ma plainte et cherche adroitement  
A la faire passer pour un ressentiment ;  
Et ce masque trompeur de fausse hardiesse  
Nous déguise sa crainte et couvre sa faiblesse.

LAODICE.

Les mystères de cour souvent sont si cachés  
Que les plus clairvoyants y sont bien empêchés.  
Lorsque vous n'étiez point ici pour me défendre,  
Je n'avais contre Attale aucun combat à rendre ;

Rome ne songeait point à troubler notre amour ;  
 Bien plus, on ne vous souffre ici que ce seul jour,  
 Et dans ce même jour Rome, en votre présence,  
 Avec chaleur pour lui presse mon alliance.  
 Pour moi, je ne vois goutte en ce raisonnement,  
 Qui n'attend point le temps de votre éloignement,  
 Et j'ai devant les yeux toujours quelque nuage  
 Qui m'offusque la vue et m'y jette un ombrage.  
 Le roi chérit sa femme, il craint Rome ; et, pour vous,  
 S'il ne voit vos hauts faits d'un œil un peu jaloux,  
 Du moins, à dire tout, je ne saurais vous taire  
 Qu'il est trop bon mari pour être assez bon père.  
 Voyez quel contre-temps Attale prend ici !  
 Qui l'appelle avec nous ? quel projet ? quel souci ?  
 Je conçois mal, seigneur, ce qu'il faut que j'en pense ;  
 Mais j'en romprai le coup s'il y faut ma présence.  
 Je vous quitte.

## SCÈNE V

NICOMÈDE, ATTALE, LAODICE.

ATTALE.

Madame, un si doux entretien  
 N'est plus charmant pour vous quand j'y mêle le mien.

LAODICE.

Votre importunité, que j'ose dire extrême,  
 Me peut entretenir en un autre moi-même :  
 Il connaît tout mon cœur, et répondra pour moi,  
 Comme à Flaminius il a fait pour le roi.

## SCÈNE VI

NICOMÈDE, ATTALE.

ATTALE.

Puisque c'est la chasser, seigneur, je me retire.

NICOMÈDE.

Non, non ; j'ai quelque chose aussi bien à vous dire,  
Prince. J'avais mis bas, avec le nom d'ainé,  
L'avantage du trône où je suis destiné ;  
Et, voulant seul ici défendre ce que j'aime,  
Je vous avais prié de l'attaquer de même,  
Et de ne mêler point surtout dans vos desseins  
Ni le secours du roi ni celui des Romains.  
Mais, ou vous n'avez pas la mémoire fort bonne,  
Ou vous n'y mettez rien de ce qu'on vous ordonne.

ATTALE.

Seigneur, vous me forcez à m'en souvenir mal  
Quand vous n'achevez pas de rendre tout égal :  
Vous vous défaites bien de quelques droits d'aînesse ;  
Mais vous défaites-vous du cœur de la princesse,  
De toutes les vertus qui vous en font aimer,  
Des hautes qualités qui savent tout charmer,  
De trois sceptres conquis, du gain de six batailles,  
Des glorieux assauts de plus de cent murailles ?  
Avec de tels seconds rien n'est pour vous douteux.  
Rendez donc la princesse égale entre nous deux :  
Ne lui laissez plus voir ce long amas de gloire  
Qu'à pleines mains sur vous a versé la victoire :  
Et faites qu'elle puisse oublier une fois  
Et vos rares vertus et vos fameux exploits ;



Ou contre son amour, contre votre vaillance,  
Souffrez Rome et le roi dedans l'autre balance :  
Le peu qu'ils ont gagné vous fait assez juger  
Qu'ils n'y mettront jamais qu'un contre-poids léger.

NICOMÈDE.

C'est n'avoir pas perdu tout votre temps à Rome,  
Que vous savoir ainsi défendre en galant homme.  
Vous avez de l'esprit, si vous n'avez du cœur.

## SCÈNE VII

ARSINOÉ, NICOMÈDE, ATTALE, ARASPE.

ARASPE.

Seigneur, le roi vous mande.

NICOMÈDE.

Il me mande ?

ARASPE.

Oui, seigneur.

ARSINOÉ.

Prince, la calomnie est aisée à détruire.

NICOMÈDE.

J'ignore à quel sujet vous m'en venez instruire,  
Moi qui ne doute point de cette vérité,  
Madame.

ARSINOÉ.

Si jamais vous n'en aviez douté,  
Prince, vous n'auriez pas, sous l'espoir qui vous flatte,  
Amené de si loin Zénon et Métrobate.

NICOMÈDE.

Je m'obstinais, madame, à tout dissimuler ;  
Mais vous m'avez forcé de les faire parler.

ARSINOÉ.

La vérité les force, et mieux que vos largesses.  
Ces hommes du commun tiennent mal leurs promesses :  
Tous deux en ont plus dit qu'ils n'avaient résolu.

NICOMÈDE.

J'en suis fâché pour vous, mais vous l'avez voulu.

ARSINOÉ.

Je le veux bien encore, et je n'en suis fâchée  
Que d'avoir vu par là votre vertu tachée,  
Et qu'il faille ajouter à vos titres d'honneur  
La noble qualité de mauvais suborneur.

NICOMÈDE.

Je les ai subornés contre vous, à ce compte ?

ARSINOÉ.

J'en ai le déplaisir, vous en aurez la honte.

NICOMÈDE.

Et vous pensez par là leur ôter tout crédit ?

ARSINOÉ.

Non, seigneur ; je me tiens à ce qu'ils en ont dit.

NICOMÈDE.

Qu'ont-ils dit qui vous plaise, et que vous vouliez croire ?

ARSINOÉ.

Deux mots de vérité qui vous comblent de gloire.

NICOMÈDE.

Peut-on savoir de vous ces deux mots importants ?

ARASPE.

Seigneur, le roi s'ennuie, et vous tardez longtemps.

ARSINOÉ.

Vous les saurez de lui, c'est trop le faire attendre.

NICOMÈDE.

Je commence, madame, enfin à vous entendre :  
Son amour conjugal, chassant le paternel,  
Vous fera l'innocente, et moi le criminel.  
Mais...

ARSINOÉ.

Achevez, seigneur ; ce mais, que veut-il dire ?

NICOMÈDE.

Deux mots de vérité qui font que je respire.

ARSINOÉ.

Peut-on savoir de vous ces deux mots importants ?

NICOMÈDE.

Vous les saurez du roi ; je tarde trop longtemps.

SCÈNE VIII  
ARSINOÉ, ATTALE.

ARSINOÉ.

Nous triomphons, Attale ; et ce grand Nicomède  
Voit quelle digne issue à ses fourbes succède.  
Les deux accusateurs que lui-même a produits,  
Que pour l'assassiner je dois avoir séduits,  
Pour me calomnier subornés par lui-même,  
N'ont su bien soutenir un si noir stratagème :  
Tous deux m'ont accusée, et tous deux avoué  
L'infâme et lâche tour qu'un prince m'a joué.  
Qu'en présence des rois les vérités sont fortes !  
Que pour sortir d'un cœur elles trouvent de portes !  
Qu'on en voit le mensonge aisément confondu !  
Tous deux voulaient me perdre, et tous deux l'ont perdu.

ATTALE.

Je suis ravi de voir qu'une telle imposture  
Ait laissé votre gloire et plus grande et plus pure ;  
Mais, pour l'examiner et bien voir ce que c'est,  
Si vous pouviez vous mettre un peu hors d'intérêt,  
Vous ne pourriez jamais, sans un peu de scrupule,  
Avoir pour deux méchants une âme si crédule.  
Ces perfides tous deux se sont dit aujourd'hui  
Et subornés par vous et subornés par lui :  
Contre tant de vertus, contre tant de victoires,  
Doit-on quelque croyance à des âmes si noires ?  
Qui se confesse traître est indigne de foi.

ARSINOÉ.

Vous êtes généreux, Attale, et je le voi ;  
Même de vos rivaux la gloire vous est chère.

ATTALE.

Si je suis son rival, je suis aussi son frère :  
Nous ne sommes qu'un sang, et ce sang dans mon cœur  
A peine à le passer pour calomniateur.

ARSINOÉ.

Et vous en avez moins à me croire assassine,  
Moi, dont la perte est sûre, à moins que sa ruine ?

ATTALE.

Si contre lui j'ai peine à croire ces témoins,  
Quand ils vous accusaient je les croyais bien moins.  
Votre vertu, madame, est au-dessus du crime.  
Souffrez donc que pour lui je garde un peu d'estime.  
La sienne dans la cour lui fait mille jaloux,  
Dont quelqu'un a voulu le perdre auprès de vous ;  
Et ce lâche attentat n'est qu'un trait de l'envie  
Qui s'efforce à noircir une si belle vie.  
Pour moi, si par soi-même on peut juger d'autrui,  
Ce que je sens en moi, je le présume en lui.  
Contre un si grand rival j'agis à force ouverte,  
Sans blesser son honneur, sans pratiquer sa perte.  
J'emprunte du secours, et le fais hautement ;  
Je crois qu'il n'agit pas moins généreusement,  
Qu'il n'a que les desseins où sa gloire l'invite,  
Et n'oppose à mes vœux que son propre mérite.

ARSINOÉ.

Vous êtes peu du monde, et savez mal la cour.

ATTALE.

Est-ce autrement qu'en prince on doit traiter l'amour ?

ARSINOÉ.

Vous le traitez, mon fils, et parlez en jeune homme.

ATTALE.

Madame, je n'ai vu que des vertus à Rome.

ARSINOÉ.

Le temps vous apprendra, par de nouveaux emplois,  
Quelles vertus il faut à la suite des rois.  
Cependant, si le prince est encor votre frère,  
Souvenez-vous aussi que je suis votre mère ;  
Et, malgré les soupçons que vous avez conçus,  
Venez savoir du roi ce qu'il croit là-dessus.

## ACTE QUATRIÈME

---

### SCÈNE PREMIÈRE

PRUSIAS, ARSINOË, ARASPE.

PRUSIAS.

Faites venir le prince, Araspe.

Araspe rentre.

Et vous, madame,  
Retenez des soupirs dont vous me percez l'âme.  
Quel besoin d'accabler mon cœur de vos douleurs,  
Quand vous y pouvez tout sans le secours des pleurs ?  
Quel besoin que ces pleurs prennent votre défense ?  
Douté-je de son crime ou de votre innocence ?  
Et reconnaissez-vous que tout ce qu'il m'a dit  
Par quelque impression ébranle mon esprit ?

ARSINOË.

Ah ! seigneur, est-il rien qui répare l'injure  
Que fait à l'innocence un moment d'imposture ?  
Et peut-on voir mensonge assez tôt avorté  
Pour rendre à la vertu toute sa pureté ?  
Il en reste toujours quelque indigne mémoire  
Qui porte une souillure à la plus haute gloire.

Combien en votre cour est-il de médisants ?  
Combien le prince a-t-il d'aveugles partisans,  
Qui, sachant une fois qu'on m'a calomniée,  
Croiront que votre amour m'a seul justifiée ?  
Et si la moindre tache en demeure en mon nom,  
Si le moindre du peuple en conserve un soupçon,  
Suis-je digne de vous ? Et de telles alarmes  
Touchent-elles trop peu pour mériter mes larmes ?

PRUSIAS.

Ah ! c'est trop de scrupule et trop mal présumer  
D'un mari qui vous aime et qui vous doit aimer.  
La gloire est plus solide après la calomnie,  
Et brille d'autant mieux qu'elle s'en vit ternie.  
Mais voici Nicomède, et je veux qu'aujourd'hui...

## SCÈNE II

PRUSIAS, ARSINOÉ, NICOMÈDE, ARASPE,

GARDES.

ARSINOÉ.

Grâce, grâce, seigneur, à notre unique appui !  
Grâce à tant de lauriers en sa main si fertiles !  
Grâce à ce conquérant, à ce preneur de villes !  
Grâce...

NICOMÈDE.

De quoi, madame ? Est-ce d'avoir conquis  
Trois sceptres, que ma perte expose à votre fils ?  
D'avoir porté si loin vos armes dans l'Asie  
Que même votre Rome en a pris jalousie ?



D'avoir trop soutenu la majesté des rois ?  
 Trop rempli votre cour du bruit de mes exploits ?  
 Trop du grand Annibal pratiqué les maximes ?  
 S'il faut grâce pour moi, choisissez de mes crimes :  
 Les voilà tous, madame ; et, si vous y joignez  
 D'avoir cru des méchants par quelque autre gagnés,  
 D'avoir une âme ouverte, une franchise entière,  
 Qui, dans leur artifice, a manqué de lumière,  
 C'est gloire, et non pas crime, à qui ne voit le jour  
 Qu'au milieu d'une armée et loin de votre cour,  
 Qui n'a que la vertu de son intelligence,  
 Et, vivant sans remords, marche sans défiance.

ARSINOË.

Je m'en dédis, seigneur : il n'est point criminel.  
 S'il m'a voulu noircir d'un opprobre éternel,  
 Il n'a fait qu'obéir à la haine ordinaire  
 Qu'imprime à ses pareils le nom de belle-mère.  
 De cette aversion son cœur préoccupé  
 M'impute tous les traits dont il se sent frappé.  
 Que son maître Annibal, malgré la foi publique,  
 S'abandonne aux fureurs d'une terreur panique,  
 Que ce vieillard confie et gloire et liberté  
 Plutôt au désespoir qu'à l'hospitalité ;  
 Ces terreurs, ces fureurs, sont de mon artifice.  
 Quelque appas que lui-même il trouve en Laodice,  
 C'est moi qui fais qu'Attale a des yeux comme lui ;  
 C'est moi qui force Rome à lui servir d'appui :  
 De cette seule main part tout ce qui le blesse ;  
 Et, pour venger ce maître et sauver sa maîtresse,  
 S'il a tâché, seigneur, de m'éloigner de vous,  
 Tout est trop excusable en un amant jaloux.  
 Ce faible et vain effort ne touche point mon âme.  
 Je sais que tout mon crime est d'être votre femme ;  
 Que ce nom seul l'oblige à me persécuter :

Car enfin, hors de là, que peut-il m'imputer ?  
Ma voix, depuis dix ans qu'il commande une armée,  
A-t-elle refusé d'enfler sa renommée ?  
Et, lorsqu'il l'a fallu puissamment secourir,  
Que la moindre longueur l'aurait laissé périr,  
Quel autre a mieux pressé les secours nécessaires ?  
Qui l'a mieux dégagé de ses destins contraires ?  
A-t-il eu près de vous un plus soigneux agent  
Pour hâter les renforts et d'hommes et d'argent ?  
Vous le savez, seigneur, et pour reconnaissance,  
Après l'avoir servi de toute ma puissance,  
Je vois qu'il a voulu me perdre auprès de vous.  
Mais tout est excusable en un amant jaloux ;  
Je vous l'ai déjà dit.

PRUSIAS.

Ingrat ! que peux-tu dire ?

NICOMÈDE.

Que la reine a pour moi des bontés que j'admire.  
Je ne vous dirai point que ces puissants secours  
Dont elle a conservé mon honneur et mes jours,  
Et qu'avec tant de pompe à vos yeux elle étale,  
Travaillaient par ma main à la grandeur d'Attale ;  
Que par mon propre bras elle amassait pour lui,  
Et préparait dès lors ce qu'on voit aujourd'hui.  
Par quelques sentiments qu'elle ait été poussée,  
J'en laisse le ciel juge : il connaît sa pensée,  
Il sait pour mon salut comme elle a fait des vœux ;  
Il lui rendra justice, et peut-être à tous deux.  
Cependant, puisque enfin l'apparence est si belle,  
Elle a parlé pour moi, je dois parler pour elle ;  
Et pour son intérêt vous faire souvenir  
Que vous laissez longtemps deux méchants à punir.  
Envoyez Métrobate et Zénon au supplice.  
Sa gloire attend de vous ce digne sacrifice :

Tous deux l'ont accusée ; et, s'ils s'en sont dédits  
 Pour la faire innocente, et charger votre fils,  
 Ils n'ont rien fait pour eux, et leur mort est trop juste  
 Après s'être joués d'une personne auguste.  
 L'offense une fois faite à ceux de notre rang  
 Ne se répare point que par des flots de sang.  
 On n'en fut jamais quitte ainsi pour s'en dédire.  
 Il faut sous les tourments que l'imposture expire ;  
 Ou vous exposeriez tout votre sang royal  
 A la légèreté d'un esprit déloyal.  
 L'exemple est dangereux et hasarde nos vies,  
 S'il met en sûreté de telles calomnies.

ARSINOË.

Quoi ! seigneur, les punir de la sincérité  
 Qui soudain dans leur bouche a mis la vérité,  
 Qui vous a contre moi sa fourbe découverte,  
 Qui vous rend votre femme et m'arrache à ma perte,  
 Qui vous a retenu d'en prononcer l'arrêt ;  
 Et couvrir tout cela de mon seul intérêt !  
 C'est être trop adroit, prince, et trop bien l'entendre.

PRUSIAS.

Laisse là Métrobate, et songe à te défendre.  
 Purge-toi d'un forfait si honteux et si bas.

NICOMÈDE.

M'en purger ! moi, seigneur ! vous ne le croyez pas !  
 Vous ne savez que trop qu'un homme de ma sorte,  
 Quand il se rend coupable, un peu plus haut se porte ;  
 Qu'il lui faut un grand crime à tenter son devoir,  
 Où sa gloire se sauve à l'ombre du pouvoir.  
 Soulever votre peuple et jeter votre armée  
 Dedans les intérêts d'une reine opprimée ;

Venir, le bras levé, la tirer de vos mains,  
Malgré l'amour d'Attale et l'effort des Romains,  
Et fondre en vos pays contre leur tyrannie  
Avec tous vos soldats et toute l'Arménie :  
C'est ce que pourrait faire un homme tel que moi  
S'il pouvait se résoudre à vous manquer de foi.  
La fourbe n'est le jeu que des petites âmes,  
Et c'est là proprement le partage des femmes.  
Punissez donc, seigneur, Métrobate et Zénon ;  
Pour la reine, ou pour moi, faites-vous-en raison.  
A ce dernier moment la conscience presse ;  
Pour rendre compte aux dieux tout respect humain cesse ;  
Et ces esprits légers, approchant des abois,  
Pourraient bien se dédire une seconde fois.

ARSINOÉ.

Seigneur...

NICOMÈDE.

Parlez, madame, et dites quelle cause  
A leur juste supplice obstinément s'oppose ;  
Ou laissez-nous penser qu'aux portes du trépas  
Ils auraient des remords qui ne vous plairaient pas.

ARSINOÉ.

Vous voyez à quel point sa haine m'est cruelle :  
Quand je le justifie, il me fait criminelle.  
Mais sans doute, seigneur, ma présence l'aigrit,  
Et mon éloignement remettra son esprit ;  
Il rendra quelque calme à son cœur magnanime,  
Et lui pourra sans doute épargner plus d'un crime.  
Je ne demande point que par compassion  
Vous assuriez un sceptre à ma protection ;  
Ni que, pour garantir la personne d'Attale,  
Vous partagiez entre eux la puissance royale :  
Si vos amis de Rome en ont pris quelque soin,

C'était sans mon aveu, je n'en ai pas besoin.  
Je n'aime point si mal que de ne vous pas suivre,  
Sitôt qu'entre mes bras vous cesserez de vivre ;  
Et sur votre tombeau mes premières douleurs  
Verseront tout ensemble et mon sang et mes pleurs.

PRUSIAS.

Ah ! madame !

ARSINOË.

Oui, seigneur, cette heure infortunée  
Par vos derniers soupirs clora ma destinée ;  
Et puisque ainsi jamais il ne sera mon roi,  
Qu'ai-je à craindre de lui ? Que peut-il contre moi ?  
Tout ce que je demande en faveur de ce gage,  
De ce fils qui déjà lui donne tant d'ombrage,  
C'est que chez les Romains il retourne achever  
Des jours que dans leur sein vous fîtes élever ;  
Qu'il retourne y traîner, sans péril et sans gloire,  
De votre amour pour moi l'impuissante mémoire.  
Ce grand prince vous sert, et vous servira mieux,  
Quand il n'aura plus rien qui lui blesse les yeux :  
Et n'appréhendez point Rome ni sa vengeance ;  
Contre tout son pouvoir il a trop de vaillance :  
Il sait tous les secrets du fameux Annibal,  
De ce héros à Rome en tous lieux si fatal  
Que l'Asie et l'Afrique admirent l'avantage  
Qu'en tire Antiochus et qu'en reçut Carthage.  
Je me retire donc afin qu'en liberté  
Les tendresses du sang pressent votre bonté ;  
Et je ne veux plus voir ni qu'en votre présence  
Un prince que j'estime indignement m'offense,  
Ni que je sois forcée à vous mettre en courroux  
Contre un fils si vaillant et si digne de vous.

## SCÈNE III

PRUSIAS, NICOMÈDE, ARASPE.

PRUSIAS.

Nicomède, en deux mots, ce désordre me fâche.  
Quoi qu'on t'ose imputer, je ne te crois point lâche ;  
Mais donnons quelque chose à Rome qui se plaint,  
Et tâchons d'assurer la reine, qui te craint.  
J'ai tendresse pour toi, j'ai passion pour elle :  
Et je ne veux pas voir cette haine éternelle,  
Ni que des sentiments que j'aime à voir durer  
Ne règnent dans mon cœur que pour le déchirer.  
J'y veux mettre d'accord l'amour et la nature,  
Être père et mari dans cette conjuncture...

NICOMÈDE.

Seigneur, voulez-vous bien vous en fier à moi ?  
Ne soyez l'un ni l'autre.

PRUSIAS.

Et que dois-je être ?

NICOMÈDE.

Roi.

Reprenez hautement ce noble caractère.  
Un véritable roi n'est ni mari ni père :  
Il regarde son trône, et rien de plus. Réglez ;  
Rome vous craindra plus que vous ne la craignez.  
Malgré cette puissance et si vaste et si grande,  
Vous pouvez déjà voir comme elle m'appréhende ;  
Combien, en me perdant, elle espère gagner,  
Parce qu'elle prévoit que je saurai régner.

PRUSIAS.

Je règne donc, ingrat ! puisque tu me l'ordonnes ;  
Choisis ou Laodice ou mes quatre couronnes :  
Ton roi fait ce partage entre ton frère et toi ;  
Je ne suis plus ton père, obéis à ton roi.

NICOMÈDE.

Si vous étiez aussi le roi de Laodice,  
Pour l'offrir à mon choix avec quelque justice,  
Je vous demanderais le loisir d'y penser ;  
Mais enfin pour vous plaire, et ne pas l'offenser,  
J'obéirai, seigneur, sans répliques frivoles,  
A vos intentions, et non à vos paroles.  
A ce frère si cher transportez tous mes droits,  
Et laissez Laodice en liberté du choix.  
Voilà quel est le mien.

PRUSIAS.

Quelle bassesse d'âme !

Quelle fureur t'aveugle en faveur d'une femme !  
Tu la préfères, lâche, à ces prix glorieux  
Que ta valeur unit au bien de tes aïeux !  
Après cette infamie es-tu digne de vivre ?

NICOMÈDE.

Je crois que votre exemple est glorieux à suivre :  
Ne préférez-vous pas une femme à ce fils  
Par qui tous ces États aux vôtres sont unis ?

PRUSIAS.

Me vois-tu renoncer pour elle au diadème ?

NICOMÈDE.

Me voyez-vous pour l'autre y renoncer moi-même ?  
Que cédé-je à mon frère en cédant vos États ?

Ai-je droit d'y prétendre avant votre trépas ?  
Pardonnez-moi ce mot, il est fâcheux à dire ;  
Mais un monarque enfin comme un autre homme expire  
Et vos peuples alors, ayant besoin d'un roi,  
Voudront choisir peut-être entre ce prince et moi.  
Seigneur, nous n'avons pas si grande ressemblance  
Qu'il faille de bons yeux pour y voir différence ;  
Et ce vieux droit d'aînesse est souvent si puissant  
Que pour remplir un trône il rappelle un absent.  
Que si leurs sentiments se règlent sur les vôtres,  
Sous le joug de vos lois j'en ai bien rangé d'autres ;  
Et, dussent vos Romains en être encor jaloux,  
Je ferai bien pour moi ce que j'ai fait pour vous.

PRUSIAS.

J'y donnerai bon ordre.

NICOMÈDE.

Oui, si leur artifice  
De votre sang par vous se fait un sacrifice ;  
Autrement vos États à ce prince livrés  
Ne seront en ses mains qu'autant que vous vivrez.  
Ce n'est point en secret que je vous le déclare ;  
Je le dis à lui-même, afin qu'il s'y prépare :  
Le voilà qui m'attend.

PRUSIAS.

Va, sans verser mon sang,  
Je saurai bien, ingrat ! l'assurer en ce rang ;  
Et demain...



SCÈNE IV

PRUSIAS, NICOMÈDE, ATTALE, FLAMINIUS,  
ARASPE, GARDES.

FLAMINIUS.

Si pour moi vous êtes en colère,  
Seigneur, je n'ai reçu qu'une offense légère :  
Le sénat en effet pourra s'en indigner ;  
Mais j'ai quelques amis qui sauront le gagner.

PRUSIAS.

Je lui ferai raison ; et dès demain Attale  
Recevra de ma main la puissance royale :  
Je le fais roi de Pont, et mon seul héritier.  
Et, quant à ce rebelle, à ce courage fier,  
Rome entre vous et lui jugera de l'outrage.  
Je veux qu'au lieu d'Attale il lui serve d'otage ;  
Et, pour l'y mieux conduire, il vous sera donné  
Sitôt qu'il aura vu son frère couronné.

NICOMÈDE.

Vous m'enverrez à Rome !

PRUSIAS.

On t'y fera justice.  
Va, va lui demander ta chère Laodice.

NICOMÈDE.

J'irai, j'irai, seigneur, vous le voulez ainsi,  
Et j'y serai plus roi que vous n'êtes ici.

FLAMINIUS.

Rome sait vos hauts faits, et déjà vous adore.

NICOMÈDE.

Tout beau, Flaminius ! je n'y suis pas encore :  
La route en est mal sûre, à tout considérer :  
Et qui m'y conduira pourrait bien s'égarer.

PRUSIAS.

Qu'on le ramène, Araspe ; et redoublez sa garde.

A Attale.

Toi, rends grâce à Rome, et sans cesse regarde  
Que, comme son pouvoir est la source du tien,  
En perdant son appui tu ne seras plus rien.  
— Vous, seigneur, excusez si, me trouvant en peine  
De quelques déplaisirs que m'a fait voir la reine,  
Je vais l'en consoler et vous laisse avec lui.  
— Attale, encore un coup, rends grâce à ton appui.

## SCÈNE V

FLAMINIUS, ATTALE.

ATTALE.

Seigneur, que vous dirai-je après des avantages  
Qui sont même trop grands pour les plus grands courages ?  
Vous n'avez point de borne, et votre affection  
Passe votre promesse et mon ambition.  
Je l'avouerai pourtant, le trône de mon père  
Ne fait pas le bonheur que plus je considère :  
Ce qui touche mon cœur, ce qui charme mes sens,

C'est Laodice acquise à mes vœux innocents.  
La qualité de roi qui me rend digne d'elle...

FLAMINIUS.

Ne rendra pas son cœur à vos vœux moins rebelle.

ATTALE.

Seigneur, l'occasion fait un cœur différent :  
D'ailleurs, c'est l'ordre exprès de son père mourant ;  
Et par son propre aveu la reine d'Arménie  
Est due à l'héritier du roi de Bithynie.

FLAMINIUS.

Ce n'est pas loi pour elle ; et, reine comme elle est,  
Cet ordre, à bien parler, n'est que ce qu'il lui plaît.  
Aimerait-elle en vous l'éclat d'un diadème  
Qu'on vous donne aux dépens d'un grand prince qu'elle aime ?  
En vous, qui la privez d'un si cher protecteur ;  
En vous, qui de sa chute êtes l'unique auteur ?

ATTALE.

Ce prince hors d'ici, seigneur, que fera-t-elle ?  
Qui contre Rome et nous soutiendra sa querelle ?  
Car j'ose me promettre encor votre secours.

FLAMINIUS.

Les choses quelquefois prennent un autre cours ;  
Pour ne vous point flatter, je n'en veux pas répondre.

ATTALE.

Ce serait bien, seigneur, de tout point me confondre,  
Et je serais moins roi qu'un objet de pitié  
Si le bandeau royal m'ôtait votre amitié.

Mais je m'alarme trop, et Rome est plus égale :  
N'en avez-vous pas l'ordre ?

FLAMINIUS.

Oui, pour le prince Attale.  
Pour un homme en son sein nourri dès le berceau :  
Mais pour le roi de Pont il faut ordre nouveau.

ATTALE.

Il faut ordre nouveau ? Quoi ! se pourrait-il faire  
Qu'à l'œuvre de ses mains Rome devînt contraire ?  
Que ma grandeur naissante y fit quelques jaloux ?

FLAMINIUS.

Que présumez-vous, prince ? et que me dites-vous ?

ATTALE.

Vous-même, dites-moi comme il faut que j'explique  
Cette inégalité de votre république.

FLAMINIUS.

Je vais vous l'expliquer, et veux bien vous guérir  
D'une erreur dangereuse où vous semblez courir.  
Rome, qui vous servait auprès de Laodice,  
Pour vous donner son trône eût fait une injustice :  
Son amitié pour vous lui faisait cette loi ;  
Mais par d'autres moyens elle vous a fait roi ;  
Et le soin de sa gloire à présent la dispense  
De se porter pour vous à cette violence.  
Laissez donc cette reine en pleine liberté,  
Et tournez vos désirs de quelque autre côté.  
Rome de votre hymen prendra soin elle-même.

ATTALE.

Mais s'il arrive enfin que Laodice m'aime ?

FLAMINIUS.

Ce serait mettre encor Rome dans le hasard  
Que l'on crût artifice ou force de sa part ;  
Cet hymen jetterait une ombre sur sa gloire.  
Prince, n'y pensez plus, si vous m'en pouvez croire,  
Ou, si de mes conseils vous faites peu d'état,  
N'y pensez plus du moins sans l'aveu du sénat.

ATTALE.

A voir quelle froideur à tant d'amour succède,  
Rome ne m'aime pas ; elle hait Nicomède :  
Et, lorsqu'à mes désirs elle a feint d'applaudir,  
Elle a voulu le perdre, et non pas m'agrandir.

FLAMINIUS.

Pour ne vous faire pas de réponse trop rude  
Sue ce beau coup d'essai de votre ingratitude,  
Suivez votre caprice, offensez vos amis :  
Vous êtes souverain, et tout vous est permis.  
Mais, puisque enfin ce jour vous doit faire connaître  
Que Rome vous a fait ce que vous allez être,  
Que, perdant son appui, vous ne serez plus rien,  
Que le roi vous l'a dit, souvenez-vous-en bien.

## SCÈNE VI

ATTALE.

Attale, était-ce ainsi que régnaient tes ancêtres ?  
Veux-tu le nom de roi pour avoir tant de maîtres ?

Ah ! ce titre à ce prix déjà m'est importun :  
S'il nous en faut avoir, du moins n'en ayons qu'un.  
Le ciel nous l'a donné trop grand, trop magnanime,  
Pour souffrir qu'aux Romains il serve de victime.  
Montrons-leur hautement que nous avons des yeux,  
Et d'un si rude joug affranchissons ces lieux.  
Puisqu'à leurs intérêts tout ce qu'ils font s'applique,  
Que leur vaine amitié cède à leur politique,  
Soyons à notre tour de leur grandeur jaloux,  
Et comme ils font pour eux faisons aussi pour nous.

## ACTE CINQUIÈME

---

### SCÈNE PREMIÈRE

ARSINOË, ATTALE.

ARSINOË.

J'ai prévu le tumulte, et n'en vois rien à craindre :  
Comme un moment l'allume, un moment peut l'éteindre,  
Et si l'obscurité laisse croître ce bruit,  
Le jour dissipera les vapeurs de la nuit.  
Je me fâche bien moins qu'un peuple se mutine  
Que de voir que ton cœur dans son amour s'obstine,  
Êt, d'une indigne ardeur lâchement embrasé,  
Ne rend point de mépris à qui t'a méprisé.  
Venge-toi d'une ingratitude et quitte une cruelle,  
A présent que le sort t'a mis au-dessus d'elle.  
Son trône, et non ses yeux, avait dû te charmer ;  
Tu vas régner sans elle : à quel propos l'aimer ?  
Porte, porte ce cœur à de plus douces chaînes.  
Puisque te voilà roi, l'Asie a d'autres reines  
Qui, loin de te donner des rigueurs à souffrir,  
T'épargneront bientôt la peine de t'offrir.

ATTALE.

Mais, madame...

ARSINOÉ.

Eh bien, soit, je veux qu'elle se rende :  
Prévois-tu les malheurs qu'ensuite j'appréhende ?  
Sitôt que d'Arménie elle t'aura fait roi,  
Elle t'engagera dans sa haine pour moi.  
Mais, ô dieux ! pourra-t-elle y borner sa vengeance ?  
Pourras-tu dans son lit dormir en assurance ?  
Et refusera-t-elle à son ressentiment  
Le fer et le poison pour venger son amant ?  
Qu'est-ce qu'en sa fureur une femme n'essaie ?

ATTALE.

Que de fausses raisons pour me cacher la vraie !  
Rome, qui n'aime pas à voir un puissant roi,  
L'a craint en Nicomède, et le craindrait en moi.  
Je ne dois plus prétendre à l'hymen d'une reine,  
Si je ne veux déplaire à notre souveraine ;  
Et, puisque la fâcher ce serait me trahir,  
Afin qu'elle me souffre, il vaut mieux obéir.  
Je sais par quels moyens sa sagesse profonde  
S'achemine à grands pas à l'empire du monde.  
Aussitôt qu'un État devient un peu trop grand,  
Sa chute doit guérir l'ombrage qu'elle en prend.  
C'est blesser les Romains que faire une conquête,  
Que mettre trop de bras sous une seule tête ;  
Et leur guerre est trop juste après cet attentat  
Que fait sur leur grandeur un tel crime d'État.  
Eux, qui pour gouverner sont les premiers des hommes  
Veulent que sous leur ordre on soit ce que nous sommes  
Veulent sur tous les rois un si haut ascendant  
Que leur empire seul demeure indépendant.  
Je les connais, madame, et j'ai vu cet ombrage  
Détruire Antiochus et renverser Carthage.  
De peur de choir comme eux, je veux bien m'abaisser,  
Et cède à des raisons que je ne puis forcer.



D'autant plus justement mon impuissance y cède  
Que je vois qu'en leurs mains on livre Nicomède.  
Un si grand ennemi leur répond de ma foi :  
C'est un lion tout prêt à déchaîner sur moi.

ARSINOÉ.

C'est de quoi je voulais vous faire confiance ;  
Mais vous me ravissez d'avoir cette prudence.  
Le temps pourra changer ; cependant prenez soin  
D'assurer des jaloux dont vous avez besoin.

## SCÈNE II

FLAMINIUS, ARSINOÉ, ATTALE.

ARSINOÉ.

Seigneur, c'est remporter une haute victoire  
Que de rendre un amant capable de me croire :  
J'ai su le ramener aux termes du devoir,  
Et sur lui la raison a repris son pouvoir.

FLAMINIUS.

Madame, voyez donc si vous serez capable  
De rendre également ce peuple raisonnable.  
Le mal croît ; il est temps d'agir de votre part,  
Ou, quand vous le voudrez, vous le voudrez trop tard.  
Ne vous figurez plus que ce soit le confondre  
Que de le laisser faire, et ne lui point répondre.  
Rome autrefois a vu de ces émotions,  
Sans embrasser jamais vos résolutions.  
Quand il fallait calmer toute une populace,  
Le sénat n'épargnait promesse ni menace,

Et rappelait par là son escadron mutin  
Et du mont Quirinal et du mont Aventin,  
Dont il l'aurait vu faire une horrible descente  
S'il eût traité longtemps sa fureur d'impuissante,  
Et l'eût abandonnée à sa confusion,  
Comme vous semblez faire en cette occasion.

ARSINOÉ.

Après ce grand exemple en vain on délibère :  
Ce qu'a fait le sénat montre ce qu'il faut faire ;  
Et le roi... Mais il vient.

### SCÈNE III

PRUSIAS, ARSINOÉ, FLAMINIUS, ATTALE.

PRUSIAS.

Je ne puis plus douter,  
Seigneur, d'où vient le mal que je vois éclater :  
Ces mutins ont pour chefs des gens de Laodice.

FLAMINIUS.

J'en avais soupçonné déjà son artifice.

ATTALE.

Ainsi votre tendresse et vos soins sont payés !

FLAMINIUS.

Seigneur, il faut agir ; et, si vous m'en croyez...

## SCÈNE IV

PRUSIAS, ARSINOÉ, FLAMINIUS, ATTALE,  
CLÉONE.

CLÉONE.

Tout est perdu, madame, à moins d'un prompt remède :  
Tout le peuple à grands cris demande Nicomède ;  
Il commence lui-même à se faire raison,  
Et vient de déchirer Métrobate et Zénon.

ARSINOÉ.

Il n'est donc plus à craindre, il a pris ses victimes ;  
Sa fureur sur leur sang va consumer ses crimes ;  
Elle s'applaudira de cet illustre effet,  
Et croira Nicomède amplement satisfait.

FLAMINIUS.

Si ce désordre était sans chefs et sans conduite,  
Je voudrais, comme vous, en craindre moins la suite :  
Le peuple par leur mort pourrait s'être adouci ;  
Mais un dessein formé ne tombe pas ainsi :  
Il suit toujours son but jusqu'à ce qu'il l'emporte ;  
Le premier sang versé rend sa force plus forte ;  
Il l'amorce, il l'acharne, il en éteint l'horreur,  
Et ne lui laisse plus ni pitié ni terreur.

## SCÈNE V

PRUSIAS, FLAMINIUS, ARSINOÉ, ATTALE,  
CLÉONE, ARASPE.

ARASPE.

Seigneur, de tous côtés le peuple vient en foule ;  
De moment en moment votre garde s'écoule ;  
Et, suivant les discours qu'ici même j'entends,  
Le prince entre mes mains ne sera pas longtemps ;  
Je n'en puis plus répondre.

PRUSIAS.

Allons, allons le rendre,  
Ce précieux objet d'une amitié si tendre.  
Obéissons, madame, à ce peuple sans foi,  
Qui, las de m'obéir, en veut faire son roi ;  
Et, du haut d'un balcon, pour calmer la tempête,  
Sur ses nouveaux sujets faisons voler sa tête.

ATTALE.

Ah ! seigneur !

PRUSIAS.

C'est ainsi qu'il lui sera rendu :  
A qui le cherche ainsi, c'est ainsi qu'il est dû.

ATTALE.

Ah ! seigneur, c'est tout perdre et livrer à sa rage  
Tout ce qui de plus près touche votre courage ;  
Et j'ose dire ici que Votre Majesté  
Aura peine elle-même à trouver sûreté.

PRUSIAS.

Il faut donc se résoudre à tout ce qu'il m'ordonne,  
Lui rendre Nicomède avecque ma couronne :  
Je n'ai point d'autre choix ; et, s'il est le plus fort,  
Je dois à son idole ou mon sceptre ou la mort.

FLAMINIUS.

Seigneur, quand ce dessein aurait quelque justice,  
Est-ce à vous d'ordonner que ce prince périsse ?  
Quel pouvoir sur ses jours vous demeure permis ?  
C'est l'otage de Rome, et non plus votre fils :  
Je dois m'en souvenir quand son père l'oublie.  
C'est attenter sur nous qu'ordonner de sa vie ;  
J'en dois compte au sénat, et n'y puis consentir.  
Ma galère est au port toute prête à partir ;  
Le palais y répond par la porte secrète :  
Si vous le voulez perdre, agréez ma retraite ;  
Souffrez que mon départ fasse connaître à tous  
Que Rome a des conseils plus justes et plus doux,  
Et ne l'exposez pas à ce honteux outrage  
De voir à ses yeux même immoler son otage.

ARSINOÉ.

Me croirez-vous, seigneur, et puis-je m'expliquer ?

PRUSIAS.

Ah ! rien de votre part ne saurait me choquer ;  
Parlez.

ARSINOÉ.

Le ciel m'inspire un dessein dont j'espère  
Et satisfaire Rome et ne vous pas déplaire.  
S'il est prêt à partir, il peut en ce moment  
Enlever avec lui son otage aisément :

Cette porte secrète ici nous favorise.  
Mais, pour faciliter d'autant mieux l'entreprise,  
Montrez-vous à ce peuple, et, flattant son courroux,  
Amusez-le du moins à débattre avec vous ;  
Faites-lui perdre temps, tandis qu'en assurance  
La galère s'éloigne avec son espérance.  
S'il force le palais et ne le trouve plus,  
Vous ferez comme lui le surpris, le confus ;  
Vous accuserez Rome et promettrez vengeance  
Sur quiconque sera de son intelligence.  
Vous enverrez après, sitôt qu'il sera jour,  
Et vous lui donnerez l'espoir d'un prompt retour,  
Ou mille empêchements que vous ferez vous-même  
Pourront de toutes parts aider au stratagème.  
Quelque aveugle transport qu'il témoigne aujourd'hui,  
Il n'attentera rien tant qu'il craindra pour lui,  
Tant qu'il présumera son effort inutile.  
Ici la délivrance en paraît trop facile ;  
Et, s'il l'obtient, seigneur, il faut fuir, vous et moi :  
S'il le voit à sa tête, il en fera son roi ;  
Vous le jugez vous-même.

PRUSIAS.

Ah ! j'avouerai, madame,  
Que le ciel a versé ce conseil dans votre âme.  
— Seigneur, se peut-il voir rien de mieux concerté ?

FLAMINIUS.

Il vous assure et vie, et gloire, et liberté,  
Et vous avez d'ailleurs Laodice en otage ;  
Mais qui perd temps ici perd tout son avantage.

PRUSIAS.

Il n'en faut donc plus perdre : allons-y de ce pas.

ARSINOÉ.

Ne prenez avec vous qu'Araspe et trois soldats :  
 Peut-être un plus grand nombre aurait quelque infidèle.  
 J'irai chez Laodice, et m'assurerai d'elle.  
 — Attale, où courez-vous ?

ATTALE.

Je vais, de mon côté,  
 De ce peuple mutin amuser la fierté,  
 A votre stratagème en ajouter quelque autre.

ARSINOÉ.

Songez que ce n'est qu'un que mon sort et le vôtre,  
 Que vos seuls intérêts me mettent en danger.

ATTALE.

Je vais périr, madame, ou vous en dégager.

ARSINOÉ.

Allez donc. J'aperçois la reine d'Arménie.

## SCÈNE VI

ARSINOÉ, LAODICE, CLÉONE.

ARSINOÉ.

La cause de nos maux doit-elle être impunie ?

LAODICE.

Non, madame ; et, pour peu qu'elle ait d'ambition,  
 Je vous réponds déjà de sa punition.

ARSINOÉ.

Vous qui savez son crime, ordonnez de sa peine.

LAODICE.

Un peu d'abaissement suffit pour une reine :  
C'est déjà trop de voir son dessein avorté.

ARSINOÉ.

Dites, pour châtiment de sa témérité,  
Qu'il lui faudrait du front tirer le diadème.

LAODICE.

Parmi les généreux il n'en va pas de même :  
Ils savent oublier quand ils ont le dessus,  
Et ne veulent que voir leurs ennemis confus.

ARSINOÉ.

Ainsi qui peut vous croire aisément se contente.

LAODICE.

Le ciel ne m'a pas fait l'âme plus violente.

ARSINOÉ.

Soulever des sujets contre leur souverain,  
Leur mettre à tous le fer et la flamme en la main,  
Jusque dans le palais pousser leur insolence,  
Vous appelez cela fort peu de violence ?

LAODICE.

Nous nous entendons mal, madame ; et, je le voi,  
Ce que je dis pour vous, vous l'expliquez pour moi.  
Je suis hors de souci pour ce qui me regarde ;  
Et je viens vous chercher pour vous prendre en ma garde



Pour ne hasarder pas en vous la majesté  
 Au manque de respect d'un grand peuple irrité.  
 Faites venir le roi, rappelez votre Attale ;  
 Que je conserve en eux la dignité royale ;  
 Ce peuple en sa fureur peut les connaître mal.

ARSINOÉ.

Peut-on voir un orgueil à votre orgueil égal !  
 Vous, par qui seule ici tout ce désordre arrive ;  
 Vous, qui dans ce palais vous voyez ma captive ;  
 Vous, qui me répondrez au prix de votre sang  
 De tout ce qu'un tel crime attente sur mon rang,  
 Vous me parlez encore avec la même audace  
 Que si j'avais besoin de vous demander grâce !

LAODICE.

Vous obstiner, madame, à me parler ainsi,  
 C'est ne vouloir pas voir que je commande ici,  
 Que, quand il me plaira, vous serez ma victime ;  
 Et ne m'imputez point ce grand désordre à crime :  
 Votre peuple est coupable et, dans tous vos sujets,  
 Ces cris séditieux sont autant de forfaits ;  
 Mais pour moi, qui suis reine, et qui dans nos querelles,  
 Pour triompher de vous, vous ai fait ces rebelles,  
 Par le droit de la guerre il fut toujours permis  
 D'allumer la révolte entre ses ennemis :  
 M'enlever mon époux, c'est vous faire la mienne.

ARSINOÉ.

Je la suis donc, madame, et, quoi qu'il en advienne,  
 Si ce peuple une fois enfonce le palais,  
 C'est fait de votre vie, et je vous le promets.

LAODICE.

Vous tiendrez mal parole, ou bientôt sur ma tombe  
Tout le sang de vos rois servira d'hécatombe.  
Mais avez-vous encor parmi votre maison  
Quelque autre Métrobate ou quelque autre Zénon ?  
N'appréhendez-vous point que tous vos domestiques  
Ne soient déjà gagnés par mes sourdes pratiques ?  
En savez-vous quelqu'un si prêt à se trahir,  
Si las de voir le jour, que de vous obéir ?  
Je ne veux point régner sur votre Bithynie :  
Ouvrez-moi seulement les chemins d'Arménie ;  
Et, pour voir tout d'un coup vos malheurs terminés,  
Rendez-moi cet époux qu'en vain vous retenez.

ARSINOÉ.

Sur le chemin de Rome il vous faut l'aller prendre :  
Flaminius l'y mène, et pourra vous le rendre ;  
Mais hâtez-vous, de grâce, et faites bien ramer,  
Car déjà sa galère a pris le large en mer.

LAODICE.

Ah ! si je le croyais !...

ARSINOÉ.

N'en doutez point, madame.

LAODICE.

Fuyez donc les fureurs qui saisissent mon âme :  
Après le coup fatal de cette indignité,  
Je n'ai plus ni respect ni générosité.  
Mais plutôt demeurez pour me servir d'otage  
Jusqu'à ce que ma main de ses fers le dégage.  
J'irai jusque dans Rome en briser les liens,  
Avec tous vos sujets, avecque tous les miens ;

Aussi bien Annibal nommait une folie  
De présumer la vaincre ailleurs qu'en Italie.  
Je veux qu'elle me voie au cœur de ses États  
Soutenir ma fureur d'un million de bras ;  
Et sous mon désespoir rangeant sa tyrannie...

ARSINOÉ.

Vous voulez donc enfin régner en Bithynie ?  
Et, dans cette fureur qui vous trouble aujourd'hui,  
Le roi pourra souffrir que vous régniez pour lui ?

LAODICE.

J'y régnerai, madame, et sans lui faire injure.  
Puisque le roi veut bien n'être roi qu'en peinture,  
Que lui doit importer qui donne ici la loi,  
Et qui règne pour lui des Romains ou de moi ?  
Mais un second otage entre mes mains se jette.

## SCÈNE VII

ARSINOÉ, LAODICE, ATTALE, CLÉONE.

ARSINOÉ.

Attale, avez-vous su comme ils ont fait retraite ?

ATTALE.

Ah ! madame !

ARSINOÉ.

Parlez.

ATTALE.

Tous les dieux irrités

Dans les derniers malheurs nous ont précipités.  
Le prince est échappé.

LAODICE.

Ne craignez plus, madame ;  
La générosité déjà rentre en mon âme.

ARSINOÉ.

Attale, prenez-vous plaisir à m'alarmer ?

ATTALE.

Ne vous flattez point tant que de le présumer.  
Le malheureux Araspe, avec sa faible escorte,  
L'avait déjà conduit à cette fausse porte ;  
L'ambassadeur de Rome était déjà passé,  
Quand, dans le sein d'Araspe, un poignard enfoncé  
Le jette aux pieds du prince. Il s'écrie ; et sa suite,  
De peur d'un pareil sort, prend aussitôt la fuite.

ARSINOÉ.

Et qui dans cette porte a pu le poignarder ?

ATTALE.

Dix ou douze soldats qui semblaient la garder.  
Et ce prince...

ARSINOÉ.

Ah ! mon fils ! qu'il est partout de traîtres !  
Qu'il est peu de sujets fidèles à leurs maîtres !  
Mais de qui savez-vous un désastre si grand ?

ATTALE.

Des compagnons d'Araspe, et d'Araspe mourant.  
Mais écoutez encor ce qui me désespère.

J'ai couru me ranger auprès du roi mon père ;  
Il n'en était plus temps : ce monarque étonné  
A ses frayeurs déjà s'était abandonné,  
Avait pris un esquif pour tâcher de rejoindre  
Ce Romain dont l'effroi peut-être n'est pas moindre.

SCÈNE VIII

PRUSIAS, FLAMINIUS, ARSINOË, LAODICE,  
ATTALE, CLÉONE.

PRUSIAS.

Non, non, nous revenons l'un et l'autre en ces lieux  
Défendre votre gloire, ou mourir à vos yeux.

ARSINOË.

Mourons, mourons, seigneur, et dérobons nos vies  
A l'absolu pouvoir des fureurs ennemies ;  
N'attendons pas leur ordre, et montrons-nous jaloux  
De l'honneur qu'ils auraient à disposer de nous.

LAODICE.

Ce désespoir, madame, offense un si grand homme  
Plus que vous n'avez fait en l'envoyant à Rome :  
Vous devez le connaître ; et, puisqu'il a ma foi,  
Vous devez présumer qu'il est digne de moi.  
Je le désavouerais s'il n'était magnanime,  
S'il manquait à remplir l'effort de mon estime,  
S'il ne faisait paraître un cœur toujours égal.  
Mais le voici ; voyez si je le connais mal.

## SCÈNE IX

PRUSIAS, NICOMÈDE, ARSINOÉ, LAODICE,  
FLAMINIUS, ATTALE, CLÉONE.

NICOMÈDE.

Tout est calme, seigneur ; un moment de ma vue  
A soudain apaisé la populace émue.

PRUSIAS.

Quoi ! me viens-tu braver jusque dans mon palais,  
Rébelle ?

NICOMÈDE.

C'est un nom que je n'aurai jamais.  
Je ne viens point ici montrer à votre haine  
Un captif insolent d'avoir brisé sa chaîne ;  
Je viens en bon sujet vous rendre le repos  
Que d'autres intérêts troublaient mal à propos.  
Non que je veuille à Rome imputer quelque crime :  
Du grand art de régner elle suit la maxime ;  
Et son ambassadeur ne fait que son devoir  
Quand il veut entre nous partager le pouvoir.  
Mais ne permettez pas qu'elle nous y contraigne ;  
Rendez-moi votre amour, afin qu'elle vous craigne ;  
Pardonnez à ce peuple un peu trop de chaleur  
Qu'à sa compassion a donné mon malheur ;  
Pardonnez un forfait qu'il a cru nécessaire,  
Et qui ne produira qu'un effet salutaire.  
— Faites-lui grâce aussi, madame, et permettez  
Que jusques au tombeau j'adore vos bontés.  
Je sais par quel motif vous m'êtes si contraire :  
Votre amour maternel veut voir régner mon frère ;  
Et je contribuerai moi-même à ce dessein

Si vous pouvez souffrir qu'il soit roi de ma main.  
 Oui, l'Asie à mon bras offre encor des conquêtes,  
 Et pour l'en couronner mes mains sont toutes prêtes :  
 Commandez seulement, choisissez en quels lieux ;  
 Et j'en apporterai la couronne à vos yeux.

ARSINOÉ.

Seigneur, faut-il si loin pousser votre victoire,  
 Et qu'ayant en vos mains et mes jours et ma gloire,  
 La haute ambition d'un si puissant vainqueur  
 Veuille encor triompher jusque dedans mon cœur ?  
 Contre tant de vertu je ne puis le défendre ;  
 Il est impatient lui-même de se rendre.  
 Joignez cette conquête à trois sceptres conquis,  
 Et je croirai gagner en vous un second fils.

PRUSIAS.

Je me rends donc aussi, madame ; et je veux croire  
 Qu'avoir un fils si grand est ma plus grande gloire.  
 Mais, parmi les douceurs qu'enfin nous recevons,  
 Faites-nous savoir, prince, à qui nous vous devons.

NICOMÈDE.

L'auteur d'un si grand coup m'a caché son visage ;  
 Mais il m'a demandé mon diamant pour gage,  
 Et me le doit ici rapporter dès demain.

ATTALE.

Le voulez-vous, seigneur, reprendre de ma main ?

NICOMÈDE.

Ah ! laissez-moi toujours à cette digne marque  
 Reconnaître en mon sang un vrai sang de monarque.

Ce n'est plus des Romains l'esclave ambitieux,  
C'est le libérateur d'un sang si précieux.

Mon frère, avec mes fers vous en brisez bien d'autres,  
Ceux du roi, de la reine, et les siens, et les vôtres :  
Mais pourquoi vous cacher en sauvant tout l'État ?

ATTALE.

Pour voir votre vertu dans son plus haut éclat ;  
Pour la voir seule agir contre notre injustice,  
Sans la préoccuper par ce faible service ;  
Et me venger enfin ou sur vous ou sur moi,  
Si j'eusse mal jugé de tout ce que je voi.  
Mais, madame...

ARSINOÉ.

Il suffit ; voilà le stratagème  
Que vous m'aviez promis pour moi contre moi-même.

A Nicomède.

Et j'ai l'esprit, seigneur, d'autant plus satisfait  
Que mon sang rompt le cours du mal que j'avais fait.

NICOMÈDE, à Flaminius.

Seigneur, à découvert, toute âme généreuse  
D'avoir votre amitié doit se tenir heureuse ;  
Mais nous n'en voulons plus avec ces dures lois  
Qu'elle jette toujours sur la tête des rois :  
Nous vous la demandons hors de la servitude,  
Ou le nom d'ennemi nous semblera moins rude.

FLAMINIUS, à Nicomède.

C'est de quoi le sénat pourra délibérer ;  
Mais cependant pour lui j'ose vous assurer,  
Prince, qu'à ce défaut vous aurez son estime,  
Telle que doit l'attendre un cœur si magnanime ;



Et qu'il croira se faire un illustre ennemi,  
S'il ne vous reçoit pas pour généreux ami.

PRUSIAS.

Nous autres, réunis sous de meilleurs auspices,  
Préparons à demain de justes sacrifices ;  
Et demandons aux dieux, nos dignes souverains,  
Pour comble de bonheur, l'amitié des Romains.

## EXAMEN DE NICOMÈDE

VOICI une pièce d'une constitution assez extraordinaire : aussi est-ce la vingt et unième que j'ai mise sur le théâtre ; et, après y avoir fait réciter quarante mille vers, il est bien malaisé de trouver quelque chose de nouveau, sans s'écarter un peu du grand chemin et se mettre au hasard de s'égarer. La tendresse et les passions, qui doivent être l'âme des tragédies, n'ont aucune part en celle-ci ; la grandeur de courage y règne seule, et regarde son malheur d'un œil si dédaigneux qu'il n'en saurait arracher une plainte. Elle y est combattue par la politique, et n'oppose à ses artifices qu'une prudence généreuse, qui marche à visage découvert, qui prévoit le péril sans s'émouvoir, et qui ne veut point d'autre appui que celui de sa vertu et de l'amour qu'elle imprime dans les cœurs de tous les peuples.

L'histoire qui m'a prêté de quoi la faire paraître en ce haut degré est tirée du trente-quatrième livre de Justin. J'ai ôté de ma scène l'horreur de sa catastrophe, où le fils fait assassiner son père, qui lui en avait voulu faire autant, et n'ai donné ni à Prusias ni à Nicomède aucun dessein de parricide. J'ai fait ce dernier amoureux de Laodice, reine d'Arménie, afin que l'union d'une couronne voisine à la sienne donnât plus d'ombrage aux Romains et leur fît prendre plus de soin d'y mettre un obstacle de leur part. J'ai approché de cette histoire celle de la mort

d'Annibal, qui arriva un peu auparavant chez ce même roi, et dont le nom n'est pas un petit ornement à mon ouvrage. J'en ai fait Nicomède disciple, pour lui prêter plus de valeur et plus de fierté contre les Romains ; et prenant l'occasion de l'ambassade où Flaminius fut envoyé par eux vers ce roi leur allié pour demander qu'on remît entre leurs mains ce vieil ennemi de leur grandeur, je l'ai chargé d'une commission secrète de traverser ce mariage, qui leur devait donner de la jalousie. J'ai fait que, pour gagner l'esprit de la reine, qui, suivant l'ordinaire des secondes femmes, avait tout pouvoir sur celui de son vieux mari, il lui ramène un de ses fils, que mon auteur m'apprend avoir été nourri à Rome. Cela fait deux effets : car, d'un côté, il obtient la perte d'Annibal par le moyen de cette mère ambitieuse, et, de l'autre, il oppose à Nicomède un rival appuyé de toute la faveur des Romains, jaloux de sa gloire et de sa grandeur naissante.

Les assassins qui découvrirent à ce prince les sanglants desseins de son père m'ont donné jour à d'autres artifices pour le faire tomber dans les embûches que sa belle-mère lui avait préparées ; et, pour la fin, je l'ai réduite en sorte que tous mes personnages y agissent avec générosité, et que les uns rendant ce qu'ils doivent à la vertu, et les autres demeurant dans la fermeté de leur devoir, laissent un exemple assez illustre et une conclusion assez agréable.

La représentation n'en a point déplu, et ce ne sont pas les moindres vers qui soient partis de ma main. Mon principal but a été de peindre la politique des Romains au dehors, et comme ils agissaient impérieusement avec les rois leurs alliés, leurs maximes pour les empêcher de s'accroître, et les soins qu'ils prenaient de traverser leur grandeur quand

elle commençait à leur devenir suspecte à force de s'augmenter et de se rendre considérable par de nouvelles conquêtes. C'est le caractère que j'ai donné à leur république en la personne de son ambassadeur Flaminius, à qui j'oppose un prince intrépide, qui voit sa perte assurée sans s'ébranler, et qui brave l'orgueilleuse masse de leur puissance, lors même qu'il en est accablé. Ce héros de ma façon sort un peu des règles de la tragédie, en ce qu'il ne cherche point à faire pitié par l'excès de ses infortunes ; mais le succès a montré que la fermeté des grands cœurs, qui n'excite que de l'admiration dans l'âme du spectateur, est quelquefois aussi agréable que la compassion que notre art nous ordonne d'y produire par la représentation de leurs malheurs. Il en fait naître toutefois quelqueune, mais elle ne va pas jusqu'à tirer des larmes. Son effet se borne à mettre les auditeurs dans les intérêts de ce prince, et à leur faire former des souhaits pour ses prospérités.

Dans l'admiration qu'on a pour sa vertu, je trouve une manière de purger les passions, dont n'a point parlé Aristote, et qui est peut-être plus sûre que celle qu'il prescrit à la tragédie par le moyen de la pitié et de la crainte. L'amour qu'elle nous donne pour cette vertu que nous admirons nous imprime de la haine pour le vice contraire. La grandeur de courage de Nicomède nous laisse une aversion de la pusillanimité ; et la généreuse reconnaissance d'Héraclius qui expose sa vie pour Martian, à qui il est redevable de la sienne, nous jette dans l'horreur de l'ingratitude.

Je ne veux point dissimuler que cette pièce est une de celles pour qui j'ai le plus d'amitié. Aussi n'y remarquerai-je que ce défaut de la fin qui va trop vite, comme je l'ai dit ailleurs, et où l'on peut même trouver quelque inégalité de mœurs en Prusias et Flaminius, qui, après avoir pris la fuite sur la mer,

s'avisent tout d'un coup de rappeler leur courage et viennent se ranger auprès de la reine Arsinoé, pour mourir avec elle en la défendant. Flaminius y demeure en assez méchante posture, voyant réunir toute la famille royale, malgré les soins qu'il avait pris de la diviser, et les instructions qu'il en avait apportées de Rome. Il s'y voit enlever par Nicomède les affections de cette reine et du prince Attale, qu'il avait choisis pour instruments à traverser sa grandeur, et semble n'être revenu que pour être témoin du triomphe qu'il remporte sur lui. D'abord j'avais fini la pièce sans les faire revenir, et m'étais contenté de faire témoigner par Nicomède à sa belle-mère grand déplaisir de ce que la fuite du roi ne lui permettait pas de lui rendre ses obéissances.

Cela ne démentait point l'effet historique, puisqu'il laissait sa mort en incertitude ; mais le goût des spectateurs, que nous avons accoutumés à voir rassembler tous nos personnages à la conclusion de cette sorte de poème, fut cause de ce changement, où je me résolus pour leur donner plus de satisfaction, bien qu'avec moins de régularité.

FIN



# COLLECTION NELSON.

---

*Chefs-d'œuvre de la littérature.*

---

Chaque volume contient de  
250 à 550 pages.

---

Format commode.

Impression en caractères très lisibles  
sur papier de luxe.

Illustrations hors texte.

Reliure aussi solide qu'élégante.

---

Deux volumes par mois.

# LES CLASSIQUES FRANÇAIS

---

ÉDITION LUTETIA

---

## ŒUVRES COMPLÈTES DE MOLIÈRE

EN SIX VOLUMES ILLUSTRÉS

Avec une Notice sur Molière et une introduction  
à chaque pièce par ÉMILE FAGUET,  
de l'Académie française

**Tome I<sup>er</sup> :** Notice sur Molière, La Jalousie du Barbouillé, Le Médecin volant, L'Étourdi, Le Dépit amoureux, Les Précieuses ridicules, Sganarelle, Don Garcie de Navarre.

**Tome II :** L'École des Maris, Les Fâcheux, L'École des Femmes, La Critique de l'École des Femmes, L'Impromptu de Versailles, Le Mariage forcé, Les Plaisirs de l'Île enchantée, La Princesse d'Élide.

**Tome III :** Le Tartuffe, Don Juan, L'Amour médecin, Le Misanthrope, Le Médecin malgré lui.

**Tome IV :** Mélicerte, Pastorale comique, Le Sicilien, Amphytrion, George Dandin, L'Avare, Relation de la Fête de Versailles.

**Tome V :** Monsieur de Pourceaugnac, Les Amants magnifiques, Le Bourgeois Gentilhomme, Psyché.

**Tome VI :** Les Fourberies de Scapin, La Comtesse d'Escarbagnas, Les Femmes savantes, Le Malade imaginaire, Poésies diverses, La Gloire du Dôme du Val-de-Grâce.



Les Classiques Français

# ÉDITION LUTETIA

---

*Viennent de paraître.*

**AMYOT.** — **Les Vies des Hommes illustres de Plutarque.** Introduction par ÉMILE FAGUET (*de l'Académie française*).

**Tome I<sup>er</sup>.** Vies parallèles de Theseus et Romulus, Lycurgus et Numa Pompilius, Solon et Publicola. Glossaire.

**Tome II.** Vies parallèles de Themistocles et Furius Camillus, Pericles et Fabius Maximus, Alcibiades et Coriolanus. Glossaire.

**RACINE.** — **Théâtre.** Introduction par ÉMILE FAGUET. (Deux volumes.)

**Tome I<sup>er</sup>.** La Thébaïde, Alexandre le Grand, Andromaque, Les Plaideurs, Britannicus, Bérénice.

**Tome II.** Bajazet, Mithridate, Iphigénie en Aulide, Phèdre, Esther, Athalie.

**CORNEILLE.** — **Théâtre choisi.** Introduction par ÉMILE FAGUET. (Deux volumes.)

**Tome I<sup>er</sup>.** La Galerie du Palais, La Place Royale, L'Illusion, Le Cid, Horace, Cinna.

**Tome II.** Polyeucte, Pompée, Le menteur, Rodogune, Don Sanche d'Aragon, Nicomède.

**LA FONTAINE.** — **Fables et Épîtres.** Introduction par ÉMILE FAGUET.

**MADAME DE LA FAYETTE.** — **La Princesse de Clèves.** Introduction par l'Abbé J. CALVET.

**CHATEAUBRIAND.** — **Atala, René, Le dernier Abencerage.** Introduction par ÉMILE FAGUET.

## ÉDITION LUTETIA

*Déjà parus*

**PERRAULT, etc. — Choix de Contes de Fées.**

Introduction par Madame FÉLIX-FAURE GOYAU.

**MADAME DE STAËL. — Corinne, ou l'Italie.**

Introduction par ÉMILE FAGUET (*de l'Académie française*). (Deux volumes.)

**ROUSSEAU. — Émile, ou de l'Éducation.** Introduction par ÉMILE FAGUET. (Deux volumes.)

**PASCAL. — Pensées.** Introduction par ÉMILE FAGUET.

**MONTAIGNE. — Essais.** Introduction par ÉMILE FAGUET. (Trois volumes.)

**ALFRED DE MUSSET. — Poésies.** Introduction par ÉMILE FAGUET.

**MADAME DE SÉVIGNÉ. — Lettres choisies.** Introduction par ÉMILE FAGUET.

NELSON, ÉDITEURS,  
189, rue Saint-Jacques, Paris.





ÉDITION  
LUTETIA  
NELSON



ÉDITION  
LUTETIA  
NELSON



